

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1907.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



1907

23^{me} ANNÉE

ALMANACH
DES ETUDIANTS
LIBERAUX
DE L'UNIVERSITE DE GAND

H. F. HENDRICK.



FABRIQUE DE CIGARES

Aug. Vandersluys

Rue de Brabant, 26. Gand

Demandez les marques renommées :

Rosi	6	} pour 50 cent.	Flor de Solar	8	} pour 1 franc.
Flor de Ganda	6		Ovido	7	
Don Pedro	6		Château Laffite	7	
			Marça (Conchas)	7	
		Casilda	5		

Importation de Cigares de la Havane
BOCK & C^{ie}, Henry CLAY, H. UPMAN.

La Maison vend également les marques

TINCHANT

Devise : Vendre du bon à bon marché
pour vendre beaucoup.

Imprimerie=Lithographie

AUG. VANDEWEGHE

61, RUE BASSE DES CHAMPS, 61

GAND

IMPRESSIONS COMMERCIALES & INDUSTRIELLES

Revue Périodiques

JOURNAUX — AFFICHES

Union des Femmes Belges

CONTRE

L'ALCOOLISME

Café de Tempérance

39, Rue des Baguettes, Gand

Café, thé, chocolat, lait, bouillon,
Limonades.

Gâteaux, Œufs, Viandes froides, Fromage.

PRIX MODÉRÉS — JEUX DIVERS

AUG. VAN DEN HEEDE

PRINCIPALE MAISON DE

FLEURS NATURELLES

FLEURS ARTIFICIELLES

CHAPELLES ARDENTES

A PRIX MODÉRÉS

Monopole de la modern Poterie Santoise

→○← TÉLÉPHONE 226 ←○→

Maison F. BRAGA

FONDÉE EN 1790

OPTICIEN DE L'UNIVERSITÉ

CHARLES HULPIAU

SUCESSEUR

Rue des Champs, 75, Gand

Spécialité de Lunettes et Pince-nez

VERRE CRISTAL — EXTRA FIN

→ Jumelles de Théâtres, Campagne et Marine ←

Grand choix de Compas et Pochettes de précision

ATELIER DE RÉPARATION

LITHOGRAPHIE - PAPETERIE
P. ALLAERT
Rue Basse des Champs, 15

Articles pour Dessin et pour Bureaux

Spécialité de Fournitures pour écoles spéciales

ARTICLES DE FANTAISIE

✂ BOITES A COMPAS POUR INGÉNIEURS ✂

Maison V^{ve} TABAR

Rue de Flandre, 94, Gand

CHAPELLERIE DE LUXE

*Recommandée à MM. les Etudiants pour ses Casquettes
(feuilles de choux) et Bérêts*

↪ PRIX MODÉRÉS ↩

AGENCE DE PUBLICITÉ

—
Pour vos annonces adressez vous à
l'Agence de Publicité :

Paul DE VEIRMAN

Rue de Belle-Vue, 57², Gand

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE

E. VAN GOETHEM

RUE DES FOULONS, 1, près de l'Université

TOUS LES OUVRAGES EMPLOYÉS A L'UNIVERSITÉ

Cahiers pour Étudiants et toutes fournitures

CAFÉ DELVOIE

Rue Basse des Champs, 58

Bière du tonneau de la Brasserie Dieteren

VIEUX SYSTÈME NOTTERMANS

GRANDE CHEMISERIE

*Chemises
Faux-Cols
Manchettes*

“A l'Idéal”

*Cravates
Bonneterie
Bijouterie*

GAND, 9, rue des Champs, 9, GAND

Grand choix de gilets de fantaisie et de cérémonie

Spécialité de chemises “Zéphir” en flanelle

Dernières nouveautés de Londres, Paris, Vienne

COLS & CHEMISES SUR MESURE

ARTICLES DE DESSIN

Pour Messieurs les Etudiants de l'Université

Imprimerie-Lithographie-Papeterie

RELIURE

WALTHER DE WITTE

A L'ÉTOILE BLEUE

126, Rue des Femmes-St-Pierre, 126

GAND

Photographie LAHMER

Rue de Flandre, 24

Même maison : Rue Leys 14, Anvers

PORTRAITS ARTISTIQUES ET MODERNES

EN

Platine, Charbon et Bromure

PEINTURE

Agrandissements d'après tout portrait ou dessin,
Cadres et Chevalets, les plus nouveaux et les plus
modernes en toutes grandeurs et à tout prix.

L'atelier est ouvert de 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir

GRANDS MAGASINS DE LA BOURSE

C. MAURTOT

12, Marché aux Grains, Gand

DRAPERIES, HAUTES NOUVEAUTÉS

Spécialité de beaux Vêtements sur mesure

Uniformes, Livrées, Sports, Cérémonies, Deuil

DRAPERIES PAR MÈTRE

Si vous souffrez des pieds

Demandez chez 

DICK'S

7, RUE DES CHAMPS, GAND

LA BOTTINE AMERICAINE

Haute nouveauté de la Maison

SANS REMPLISSAGE, TOUT CUIR

SPÉCIALITÉ DE CHAUSSURES DE TENNIS ET DE FOOT-BALL

Réparations en tous genres

HOTEL DE LA CLOCHE

Quai des Tonneliers, GAND-SUD

(A COTÉ DE LA MAISON DES ÉTUDIANTS)

Ouvert après les spectacles

CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

Entreprise de Banquets pour sociétés

EXCELLENTE CUISINE

PLACE DE 10 à 500 COUVERTS

GRANDE DROGUERIE-ÉPICERIE CENTRALE

JOS. COLLIN

Rue digne de Brabant, 32-34 - Gand

TÉLÉPHONE : 892

*Entrepôt de toutes les Eaux
Naturelles et Minérales*

GAZEUSES

⇒ Prix Modérés ⇒

23^{ME} ANNÉE



ALMANACH
DES
ÉTUDIANTS LIBÉRAUX
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND



1907

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ALMANACH
DES
ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(23^{me} ANNÉE)



GAND
IMP. A. VANDEWEGHE, RUE BASSE DES CHAMPS, 61

—
1907

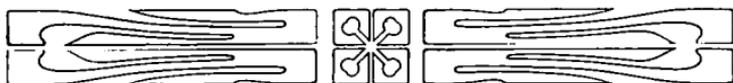
À Messieurs

OMER VAN DER STRICHT
PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

ET

CHARLES GRAUX
MINISTRE D'ÉTAT
ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ LIBRE
DE BRUXELLES

Les Étudiants Libéraux de Gand.



AVANT-PROPOS

C'est avec joie que nous livrons à l'obligeante critique de nos fidèles lecteurs, ce vingt-troisième almanach.

Sa parution avancée étonnera plus d'un...

Il nous a semblé nécessaire qu'une pareille publication paraisse à l'époque de l'année où le cœur de la vie estudiantine bat ses pulsations les plus rapides, afin que d'une part, les jeunes reçoivent d'encourageants exemples par le récit de notre activité de l'an passé, que d'autre part, les anciens voyent le classement de leur effort et l'appréciation de leurs travaux.

Le chaleureux accueil que le public nous a réservé en 1906, au point que le nombre de volumes, dont nous disposions, fut insuffisant pour satisfaire tous les souscripteurs, a prouvé que notre manière de voir était heureuse et nous a fait persévérer dans la voie des innovations.

Outre la notable augmentation du nombre des exemplaires mis en vente, diverses modifications ont été apportées à la substance même du volume, amenées les unes

par la lente évolution d'un quart de siècle, les autres par le souci d'utiles et de nécessaires réformes.

Nous avons ainsi donné au récit de l'activité estudiantine belge, durant l'année 1906, une part plus considérable. L'almanach actuel est plus celui de tous les étudiants belges que de ceux de Gand en particulier. Nous avons généralisé une publication au profit de tous nos camarades du pays. C'est ce qui différencie notre volume de celui de 1885 — premier de cette nombreuse pléiade...

Mais nous avons respecté ce qui dans l'almanach 85, était de son essence ; nous avons laissé intact, entièrement, la bonne arme de combat, l'œuvre de polémique, où tous les étudiants libéraux s'essayaient avec enthousiasme pour la lutte.....

Nous souhaitons leur ardeur plus vive que jamais !

Déjà le régime inique, qui nous oppresse depuis bientôt vingt-cinq ans, a chancelé au scrutin de mai 1906 — que nos juvéniles aspirations considèrent comme l'acheminement vers un triomphe.

Nous attendons, avec courage et patience, l'effondrement final du cléricanisme, le sachant inévitable. Avec joie nous attelons nos modestes efforts, à cette tâche qui doit en hâter l'échéance,— heureux d'avoir rencontré dans ce travail tant de tutélaires sympathies.

Merci donc, à ceux qui nous ont aidé de leur plume, de leur nom et de leurs idées, pour nous encourager, nous soutenir et nous montrer la voie que devaient solliciter nos efforts.

Merci à ceux qui ont travaillé avec nous à élaborer ce livre, nous donnant un peu de la haute faveur que le public attache à leur renom.

Merci à tous nos bons amis, à tous les camarades de

Belgique et même de l'étranger, qui nous ont envoyé des essais tant politiques que littéraires, voire même artistiques, contribuant ainsi à la réussite et à l'achèvement du vingt-troisième volume.

Nous dédions cet almanach à M. le professeur O. Van der Stricht, dont la *Vie* et l'*Œuvre* offre bien le spectacle d'une belle émulation et d'un travail fécond, au sein d'une cause qui nous est chère.

C'est aussi comme respectueux hommage, que nous offrons à l'homme qui fut, à une époque de *Vie* et de *Gloire*, le Parti Libéral tout entier, à M. Charles Graux, ancien ministre libéral, la première synthèse de nos juvéniles enthousiasmes.

J. L.

COMITÉ DE PUBLICATION

Secrétaire :

JULES LOGTENBURG.

Membres :

GEORGES HAILLEZ,
ANDRÉ GOMBAULT,
PIERRE MAES,
FRANÇOIS PATÉ,
HENRI PIRENNE.
GEORGES POLL,

Délégués du Comité de la Générale :

ROBERT GILLON,
CHARLES STOOPS.

Correspondants :

Bruxelles : O. DU MALBEEK.
Liège : BONMARIAGE.
Anvers : THIRIFAY.
Mons : WARGNIES.
Gembloux : BASIAUX.

PARTIE ACADÉMIQUE

UNIVERSITÉ DE GAND

I. — ADMINISTRATION

(RUE DES FOULONS, 13)

Recteur pour les années 1906-1907 : M. LÉBOUCQ.

Administrateur-Inspecteur : M. J.-F. VANDERLINDEN.

Secrétaire du Conseil académique : M. A. ROLIN.

Collège des assesseurs pour l'année 1906-1907 : MM. LÉBOUCQ,
P. HOFFMANN, HULIN, E. DAUGE, VAN DE VYVER,
E. FAGNART, F. VAN IMSCHOOT, VERSTRAETEN, A. ROLIN,
E. DAUGE (*secrétaire*).

Inspecteurs des études : MM. L. DEPERMENTIER, P. MANSION.

Commissaires pour les affaires de la bibliothèque : MM. J. BIDEZ,
R. DE RIDDER, A. DEMOULIN, H. LÉBOUCQ.

Receveur du Conseil académique : M. A. VERSCHAFFELT.

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur : M. L. HOMBRECHT.

Conservateur général des bâtiments et du mobilier : M. VAN HAMME.

Commis-rédacteurs : MM. F. BUYTAERT et M. RALET.

Appariteurs : MM. L. WILLEMS et J. LADON.

II. — PERSONNEL ENSEIGNANT

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

Doyen : M. HULIN. *Secrétaire* : M. A. ROERSCH.

Professeurs ordinaires : MM. BLEY (*r. d'Egmont, 8*), CUMONT (*r. des Vanniers, 29*), DE LA VALLÉE-POUSSIN (*boul. du Parc, 13*), DE CEULENEER (*r. de la Confrérie, 5*). DISCAILLES (*r. de Flandre, 35*), FREDERICQ (*r. des Boutiques, 9*), HOFFMANN (*b. d. Hospices, 116*), HULIN (*pl. de l'Évêché, 3*), LOGEMAN (*b. des Hospices, 343*), PIRENNE (*r. n. St-Pierre, 132*), THOMAS (*rue Plateau, 41*), VAN BIERVLIET (*rue Meldepenningen, 5*), VERCOULLIE (*r. aux Draps, 21*).

Professeur extraordinaire : M. BIDEZ (*boul. Léopold, 59*).

Chargés de cours : MM. DE VREESE (*b. d'Akkergem, 41*), PREUD'HOMME (*r. Nassau, 4*), ROERSCH (*r. de l'Avenir, 75*), VAN DER HAEGHEN (*r. de la Colline, 77*), VAN HOUTTE (*chaussée de Courtrai, 32*).

FACULTÉ DE DROIT.

Doyen : M. PYFFEROEN. *Secrétaire* : G. VAN DEN BOSSCHE.

Professeurs ordinaires : MM. E. DAUGE (*rue Guinard, 18*), DE BRABANDERE (*r. neuve St-Pierre, 80*), DE RIDDER, (*Coupure, 36*), HALLEUX (*r. du Pont-Madou, 9*), NOSENT (*rue Haute, 23*), OBRIE (*rempart des Chaudronniers, 44*), PYFFEROEN (*boul. de l'Heirnisse, 75*), ROLIN (*r. Savaen, 11*), P. VAN WETTER (*b. du Jardin Zoologique, 48*).

Professeurs extraordinaires : MM. DE LANNOY (*ch. de Courtrai, 32*), G. VAN DEN BOSSCHE (*rue Basse, 44*).

Chargés de cours : MM. BEATSE (*r. Capouillet, 51, à Bruxelles*),
CLAEYS (*r. de la Main d'or, 17, à Bruges*), NICOLAI (*ch. de
Charleroi, 82, à Bruxelles*), VERMEËRSCH (*rue digne de
Brabant, 77*).

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES SPÉCIALES.

Doyen : M. VAN DE VYVER ; *Secrétaire* : M. STAINIER.

Professeurs ordinaires : MM. J. BOULVIN (*b. du Fort, 18*),
CLOQUET (*boul. Léopold, 9*), DELACRE (*boul. du Fort, 16*),
DEMOULIN (*r. de la Vallée, 79*), DEPERMENTIER (*chaussée de
Courtrai, 115*), DUSAUSOY (*ch. de Courtrai, 107*), FAGNART
(*Place d'Armes, 7*), FOULON (*Coupure, 104*), HAERENS (*boul.
Frère-Orban, 11*), KEELHOFF (*rue Van Monckhoven, 6*),
MAC LEOD (*rue du Héron, 3*), MANSION (*quai des Domini-
cains, 6*), MASSAU (*avenue des Arts, 43*), PLATEAU (*ch. de
Courtrai, 148*), SCHOENTJES (*boul. du Fort, 17*), SERVAIS
(*Coupure, 153*), VAN AUBEL (*ch. de Courtrai, 130*), VAN-
DERLINDEN (*Cour du Prince, 27*), VAN RYSELBERGHE (*rue
de la Sauge, 34*), F. WOLTERS (*rue du Jardin, 55*).

Professeurs extraordinaires : MM. DE BRUYNE (*b. du Fort,
19*), STAINIER (*à Gembloux*), VAN ORTROY (*q. des Moines,
37*), VAN DE VYVER (*boul. de la Citadelle, 63*).

Professeurs à l'École du Génie Civil : MM. DELAROYÈRE (*r.
d. l. Concorde, 61*), F. SWARTS (*b. du Jardin Zoologique, 46*).

Chargés de cours : MM. COLARD (*r. Philippe de Champagne, 12,
à Bruxelles*), CORNET (*boul. Dolez, 86, à Mons*), FLAMACHE
(*square Gutenberg, 16, à Bruxelles*), GESCHÉ (*r. Van Monck-
hoven, 3*), STEELS (*boul. de Bruxelles, 12*), STEENACKERS
(*ch. de Ninove, à Scheut-Bruxelles*), STÖBER (*b. Léopold, 45*),
TAITSCH (*r. de Boom, 72, à Anvers*).

Répétiteurs : MM. A. CLAEYS (*r. Mertens, 38, à Mont-Saint-Amand*), E. COBBAERT (*r. du Compromis, 34*), G. DE VOLDERE (*boul. du Parc, 25*), FRANGK (*boul. Léopold, 55*), E. MORTIER (*quai des Augustins, 1*), STUYVAERT (*rue des Chanoines, 44*), A. VAN DEN BERGHE (*b. des Hospices, 9*), G. VAN ENGELEN (*r. de la Corne, 11*), D. VAN HOVE (*r. d. Carmes, 1, à Bruges*), H. VAN HYFTE (*b. du Fort, 10*), C. WASTEELS (*r. d'Akkergem, 17*).

Conducteurs des Ponts et Chaussées détachés à l'École du Génie Civil comme maîtres de topographie : MM. F. CRULS (*b. de l'Horticulture, 8*), E. SIMONIS (*r. de l'École, 100*) D. TOEFFAERT (*Anc. chem. de Brux., à Gentbrugge*).

Maîtres de dessin : MM. E. COBBAERT (*r. du Compromis, 34*), J. DE WAELE (*b. de la Citadelle, 59*), E. MORTIER (*quai des Augustins, 1*).

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Doyen : M. VERSTRAETEN ; *Secrétaire* : M. VAN DURME.

Professeurs ordinaires : MM. DE COCK (*plaine St-Bavon*), EEMAN (*quai des Récollets, 8*), GILSON (*b. du Château, 501*), HEYMANS (*b. de la Citadelle, 81*), LAHOUSSE (*Coupure, 27*), LÉBOUCQ (*Coupure, 145*), VAN CAUWENBERGHE (*nouvelle r. du Casino, 5*), VAN DER STRICHT (*marché au Lin, 11*), VAN DUYSE (*r. basse des Champs, 65*), VAN ERMENGEM (*ch. de Courtrai, 137*), VAN IMSCHOOT (*r. de la Mounate, 3*), VERSTRAETEN (*pl. Van Artevelde, 6*).

Chargés de cours : MM. VAN DURME (*rue du Séminaire, 5*), DE STELLA (*rue Royale, 16*), VAN DER LINDEN (*place Van Artevelde, 17*).

PROFESSEURS ÉMÉRITES

Professeurs émérites : MM. BODDAERT, CALLIER, DENEFFE, MONTIGNY, VAN BAMBEKE, VAN DER MENSBRUGGE, WOLTERS.

Professeurs émérites de l'Ecole du Génie Civil : MM. MERTENS, ROTTIER, SWARTS.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

(Fossé d'Othon, 2)

Bibliothécaire en chef : M. VANDER HAEGHEN, fossé d'Othon, 2.

1^{er} Sous-bibliothécaire : M. R. VANDENBERGHE, r. du Jambon, 83.

2^e Sous-bibliothécaire : M. P. BERGMANS, rue de la Forge, 49.

Aide-bibliothécaire : M. L. GOFFIN, r. longue de la Monnaie, 33

NOMINATIONS ET PROMOTIONS

Aux termes de divers arrêtés royaux de 1905 :

1. M. le docteur VERNIEUWE J., assistant à la faculté de médecine, est autorisé à prendre le titre honorifique d'agrégé spécial près la dite faculté.

2. M. le docteur VAN DURME. P., est chargé, sous la direction du professeur titulaire du cours de clinique interne, de l'organisation et de la conduite du laboratoire dépendant de cet enseignement.

3. M. RICHARD, JOSEPH, ingénieur principal de 2^e classe des Ponts et Chaussées, détaché à l'École spéciale du Génie Civil, aura rang de professeur ordinaire dans la faculté des Sciences et au Conseil Académique.

Aux termes de cinq arrêtés royaux du 23 décembre 1905 :

1. M. FAGNART, E., prof. extraordinaire à la fac. des Sciences, est déchargé, sur sa demande, des répétitions du cours d'Algèbre, de Géométrie analytique, de Calcul infinitésimal, de Mécanique analytique et de Calcul des probabilités. Il conserve ses autres attributions.

2. M. le répétiteur WASTEELS, C. est déchargé des répétitions des mêmes cours, et est chargé de remplacer, dans la section des Constructions civiles, M. le professeur FAGNART.

3. M. CLAEYS, A., est déchargé de la correction des épures de Géométrie descriptive pure aux écoles préparatoires du Génie Civil et des Arts et Manufactures; il est chargé d'y faire, en remplacement de M. WASTEELS, les répétitions du cours d'Algèbre et de Géométrie analytique de la section du Génie civil et des Arts et Manufactures.

4. M. STUYVAERT, M., prof. agrégé, est nommé répétiteur aux écoles préparatoires du Génie civil et des Arts et Manufactures. Il y fera, dans la section du Génie civil et des Arts et Manufactures, les répétitions du cours d'Analyse infinitésimales et de mécanique en remplacement de M. WASTEELS. Il est, en outre, chargé de la correction des épures de Géométrie descriptive pure, en remplacement de M. CLAEYS.

5. M. FRANCK, A., est chargé de faire, dans la faculté de Sciences de l'Université, en remplacement de M. le prof. VAN DE VYVER, les répétitions du cours de Physique et d'Éléments d'astronomie et de géodésie. Il est en outre chargé d'aider dans son enseignement le titulaire du cours de physique expérimentale.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 25 novembre 1905 :

1. M. MEURISSEN, J., ingénieur des Arts et Manufactures, est chargé de faire à l'École spéciale du Génie civil, les cours de théorie du navire et des constructions navales.

2. Indépendamment de ses autres attributions, M. BOULVIN, J., est chargé de faire à l'École spéciale du Génie civil, le cours de chaudières et machines à vapeur marines et machines auxiliaires.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 30 mars 1906 :

1. M. KEELHOFF, F., est déchargé, sur sa demande, des répétitions du cours de stabilité des constructions et d'hydraulique, à l'École spéciale du Génie civil. Il conserve ses autres attributions.

2. M. MERTEN, E., ingénieur des Constructions civiles, est chargé de faire à l'École spéciale du Génie civil, les répétitions du cours de stabilité des constructions et d'hydraulique, en remplacement de M. le prof. KEELHOFF.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 11 avril 1906 :

1. M. NOSSENT, J., prof. ordinaire à la fac. de droit, est déchargé des cours de notions de la philosophie morale et de droit naturel qu'il fait dans la dite faculté. Il conserve ses autres attributions.

2. M. HALLEUX, J., prof. extraordinaire à la même faculté est chargé d'y faire, en remplacement de M. le prof. NOSSENT, le cours de notions de la philosophie morale et droit naturel, indépendamment de ses autres attributions.

Un arrêté royal du 25 avril 1906, charge M. VAN DE VYVER, NICOLAS, indépendamment de ses autres attributions, de la direction de la Station de géographie mathématique.

Par arrêté royal du 25 juillet 1906, M. DAUGE, E., prof. ordinaire à la faculté de droit de l'Université de Gand, est nommé secrétaire du Conseil académique pour l'année 1906-1907.

Aux termes d'un arrêté royal du 10 octobre 1906, M. LEBOUÇQ, H., prof. ordinaire à la faculté de Médecine, est nommé Recteur pour la période triennale 1906-1909.

DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES

Les rapports des jurys chargés de décerner les prix décennaux de mathématiques pour la période de 1894-1893 et de mathématique appliquée pour la période 1894-1892, mentionnent avec éloge les travaux de plusieurs de nos professeurs, notamment les travaux de MM. DEMOULIN et BOULVIN, qui ont disputé, le premier le prix de mathématique à M. DE LA VALLÉE-POUSSIN; le second celui de mathématique appliqué à M. CÉSARO. Dans les deux cas, le jury a exprimé le regret de ne pouvoir partager les prix.

M. DEMOULIN, prof. ordinaire à la fac. des Sciences a été élu membre correspondant de l'Académie (classe des sciences) en décembre 1905.

M. CUMONT, prof. ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, a reçu le diplôme de docteur en droit *honoris causa* à l'Université d'Aberdeen.

M. PIRENNE, H., prof. ordinaire à la faculté susdite a été élu membre correspondant de la Société Royale des Sciences de Goettingue.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

La médaille commémorative du règne de S. M. Léopold II, a été décernée a un grand nombre de professeurs ordinaires, extraordinaires, répétiteurs, maîtres de dessin, bibliothécaires, conservateurs, préparateurs, appariteurs, concierges et garçons de service, ainsi qu'aux membres pensionnés du personnel enseignant et administratif.

M. le prof. O. PYFFEROEN, de la faculté de droit, a reçu le grade de chevalier de l'Ordre de Léopold.

M. DE LA VALLÉE-POUSSIN, prof. à la fac. de philosophie et lettres, a été nommé, par arrêté ministériel du 12 mai 1906, officier d'académie.

POPULATION.

Le nombre des étudiants inscrits est de 917.

Ce nombre est supérieur de 15, à celui de l'année précédente.

Les inscriptions se répartissent entre les quatre facultés et les écoles comme suit :

Philosophie, 74; Droit, 134; Médecine, 119; Sciences, 74; École du Génie Civil, 328; Arts et manufactures, 188.

De ces 917 étudiants, 775 sont nés en Belgique et 381 sont natif de la Flandre Orientale. Les étudiants étrangers sont au nombre de 142, dont 57 Russes. 14 Hollandais...

Le nombre des nouveaux étudiants* inscrits est de 287, soit 28 de plus que l'année précédente.

Les nouvelles inscriptions se répartissent entre les facultés comme suit :

* Les bleus....

Faculté de Philosophie et lettres, 23; Faculté de droit, 28; Faculté de médecine, 17; Faculté des sciences, 34; École du Génie civil, 118; Arts et Manufactures, 67.

EXAMENS.

Pendant les sessions d'octobre 1905 et de juillet 1906, 589 inscriptions aux examens ont été prises.

561 récipiendaires se sont présentés aux épreuves, 28 ont fait défaut, 403 ont été admis, dont 12 avec la plus grande distinction, 32 avec grande distinction, 92 avec distinction, 267 d'une manière satisfaisante.

Le nombre des admissions dépasse la proportion de 71 % — c'est une différence de 3 % sur l'année précédente, où la proportion n'était que de 68 %.

Aux Écoles du Génie civil et des Arts et Manufactures, 552 récipiendaires ont été inscrits; 351 ont satisfaits : 4 avec grande distinction, 52 avec distinction, 295 d'une manière satisfaisante.

CONCOURS UNIVERSITAIRE 1904-1906.

L'Université de Gand a remporté deux médailles :

En Science politique, avec 60 points sur 100 : M. SPREUX, candidat en droit.

En Sciences obstétricales, avec 140 points sur 150 : M. VAN CAUWENBERGHE, docteur en médecine.

CONCOURS POUR LES PLACES D'INGÉNIEURS DE L'ÉTAT.

Administration des Ponts et Chaussées. — Pour 5 places d'ingénieur, les 4 candidats classés en tête de la liste, ont été 4 anciens élèves de notre École du Génie civil.

Service des voies et travaux de l'administration des chemins de fer de l'État. — Concours pour 4 emplois d'ingénieur : les 4 candidats classés en tête de la liste, ont été 4 anciens élèves de notre École du Génie civil.

DOCTORAT SPÉCIAL.

Le 16 janvier 1906, Mademoiselle BERTHA DE VRIESE, docteur en médecine, chirurgie et accouchement, a reçu le diplôme scientifique spécial de docteur en anatomie humaine. M^{lle} DE VRIESE avait fait une leçon sur « Le développement post-embryonnaire chez l'homme ».

BOURSES DE VOYAGES.

Les épreuves du concours pour les bourses de voyage ont été subies avec succès par M. DAUVE OCTAVE, de Wetteren, reçu docteur en médecine, ancien élève de l'Université de Gand.

BIBLIOTHÈQUE.

Le dépôt s'est accru en 1905 de 7145 volumes dont le mode d'acquisition se répartit comme suit :

Acquisition.	1737
Dons.	2058
Thèses et écrits académiques.	3350
Total	<u>7145</u>

Le nombre de volumes communiqués à la salle de lecture s'élève à 15.490, demandés par bulletin.

Le nombre de lecteurs qui ont signé sur le registre déposé, s'est élevé à 13.229. Il a été donné en prêt à domicile 3.479 ouvrages.

Au cours de cette année on a effectué des travaux de déménagement en vue de permettre la démolition des bâtiments de la bibliothèque. La Section Gantoise ainsi que la Réserve, la Section des Manuscrits et de Médecine, la Collection des Journaux, celle des Pièces Volantes, la Bibliothèque des Théâtres et divers autres fonds, ont été transférés dans les locaux de l'ancien pensionnat de l'Athénée, rue Baudeloo, n° 4. — Ces travaux ont été exécutés par le personnel ordinaire, sans que le service de la salle de lecture ait été interrompu.



UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

I. — ADMINISTRATION

14, RUE DES SOLS

Administrateur-Inspecteur : M. CHARLES GRAUX.

Recteur pour 1906-1907 : M. AUGUSTE LAMEERE.

Conseil d'Administration : MM. CHARLES GRAUX (Président),
WILLEM ROMMELAERE (Vice-Président), AUG. LAMEERE,
EDOUARD KUFFERATH, MAURICE VAUTHIER, EMILE DE
MOT, LÉON LEPAGE, ALBERT BEHAEGHEL; *Les Membres
permanents* : MM. POLYDORE DE PAEPE, ERNEST SOLVAY,
CHARLES BULS, EMILE HARZÉ, OMER LEPREUX, RAOUL
WAROCQUÉ; *Les Délégués des Facultés* : MM. les Profes-
seurs PAUL ERRERA, ARTHUR JOLY, JULES THIRIAR, EMILE
PIERARD; le délégué de l'*Union des Anciens Étudiants* :
N...

Secrétaire de l'Université : M. ALFRED LAVACHERY.

II. — CORPS ENSEIGNANT

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

Président : M. G. DWELSHAUVERS (*rue Macau, 23*).

Secrétaire : M. L. WODON (*rue de l'Aqueduc, 93*).

Membres : MM. A. WILLEMS (*ch. de Haecht, 84*), H. PERGAMENI (*r. de Liederkerhe, 110*), H. LONCHAY (*rue Van de Weyer, 38*), D. DEMOOR (*r. de la Croix, 38*), E. GOBLET D'ALVIELLA (*r. Faider, 10*), L. LECLÈRE (*avenue de Longchamps, 54, à Uccle*), E. MONSEUR (*av. de Tervueren, 217, à Woluwe*), E. BOISACQ (*r. Van Elewuyck, 14*), R. BERTHELOT (*r. Defacqz, 38*), A. VERMEYLEN (*r. Rouge, 74, à Uccle*) G. DESMAREZ (*avenue des Klauwaerts, 11*).

FACULTÉ DE DROIT.

Président : M. A. BEHAEGHEL (*avenue Louise, 453*).

Secrétaire : M. H. ROLIN (*rue Forestière, 10*).

Membres : MM. C. DUVIVIER (*pl. de l'Industrie, 26*), E. VANDER REST (*r. des Rentiers, 99*), A. PRINS (*r. Souveraine, 69*) A. VAUTHIER (*r. Bréderode, 47*), E. NYS (*r. St-Jean, 30*), M. VAUTHIER (*pl. de Jamblinne de Meux, 1*), E. THOMAS (*rue de la Source, 113*), G. CORNIL (*rue Fourdan, 78*), P. ERRERA (*av. Marnix, 12*), E. HANSENS (*r. Fourdan, 76*), H. DE HOON (*r. Caroly, 11*), F. CATTIER (*rue du Châtelain, 49*), P. HYMANS (*r. d'Egmont, 9*), E. WAXWEILER (*av. de la Couronne, 152*).

FACULTÉ DES SCIENCES.

Président : M. A. LAMEERE (*avenue du Haut-Pont, 10*).

Secrétaire : M. E. HOUZÉ (*boulevard de Waterloo, 98*).

Membres : MM. *A. JOLY (*r. de Robiano, 21*), *E. YSEUX (*av. du Midi, 97*), *H. DENIS (*r. de la Croix, 34*), P. FRAN-COTTE (*r. Gillon, 72*), *E. BRAND (*square Marguérite, 14*), *C. BOMMER (*r. Hobbema, 47*), J. MASSART (*r. Albert de la Tour, 44*), *A. MINEUR (*sq. Marie-Louise, 47*), P. STROO-BANT (*av. du Haut-Pont, 13*), A. DAIMERIES (*r. Royale, 4*), G. CHAVANNE (*av. Dupétilaux, 133*), H. WUYTS (*rue de Gravelines, 65*).

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Président : S. SPEHL (*Boulevard de Waterloo, 33*).

Secrétaire : DE BOECK (*rue de la Loi, 77*).

Membres : MM. W. ROMMELAERE (*rue Montoyer, 19*), P. HEGER (*r. des Drapiers, 23*), A. HERLANT (*rue du Luxembourg, 11*), L. STIÉNON (*r. du Luxembourg, 5*), E. DE SMËT (*q. des Petits Carmes, 14*), E. KUFFERATH, (*av. de la Renaissance, 37*), E. CARPENTIER (*r. Ducale, 35*), V. JACQUES (*r. du Commerce, 42*), J. THIRIAR (*rue d'Egmont, 4*), A. VAN ENGELEN (*r. Berckmans, 67*), O. LAURENT (*pl. Royale, 11*), J. DALLEMAGNE, *r. Mot-tet, 24, à Huy*), J. DEMOOR (*r. Belliard, 6*), A. BRACHET (*r. Malibran, 103*), E. GALLEMAERTS (*pl. du Petit Sablon, 13*).

* Sont également professeurs à l'École Polytechnique.

FACULTÉ DES SCIENCES APPLIQUÉES

(ÉCOLE POLYTECHNIQUE).

Président : W. PRINZ (*avenue de Longchamps, 98, à Uccle*).

Secrétaire : CH. DE KEYSER (*rue de Lombardie, 56*).

Membres : MM. A. HUBERTI (*av. Rogier, 32*), J. VAN DRUNEN (*r. d. Champs-Élysées, 9*), L. ANSPACH (*r. de l'Abbaye, 37*), P. HABETS (*av. Blondin, 13, à Liège*), V. HORTA (*r. Américaine, 23*), E. PIÉRARD (*r. Le Corrège, 77*), G. DE LEENER (*rue Augustin Delporte, 23*), CH. CHARGOIS (*r. de l'Orme*).

ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES.*

Membres : MM. LAMEERE, ANSIAUX (*av. de la Renaissance, 15*), DENIS, DES MAREZ, DE REUL (*r. Froissart, 78*) ERRERA, GOBLET D'ALVIELLA, HOUZÉ, HYMAN. NYS. ROLIN, VERMEYLEN, WAXWEILER, WODON & BIGWOOD.

ÉCOLE DE COMMERCE.*

Directeur : Monsieur EMILE WAXWEILER.

Membres : MM. ANSIAUX, APELMAN (*av. de Tervueren, 115*), BIGWOOD (*ch. de Vleurgat, 114*), CHAVANNE, DE LEENER, DE KEYSER, HUISMAN (*avenue de la Brabançonne, 95*), JACOBSEN (*r. de Florence, 28*), DOLLO (*r. Vautier, 31*), MAINGIE (*r. de Pavie, 2*), QUERTON (*r. Luther, 76*), ROLIN, WAXWEILER, WODON.

* Plusieurs professeurs donnant cours dans différentes facultés, nous avons jugé inutile de répéter une seconde fois l'adresse. (N. D. L. R.)

POPULATION.

Le nombre des étudiants s'est élevé à 1133. Ce chiffre se répartit entre les diverses facultés :

Philosophie, 116; Droit, 183; Médecine, 293; Sciences, 185; Écoles polytechniques, 219; École des sciences politiques et sociales, 69; École de commerce, 68.

EXAMENS.

- 1) *Légaux* : Sur 951 inscrits, 618 ont réussi.
- 2) *Scientifiques* ; Sur 198 inscrits, 150 ont réussi.

BIBLIOTHÈQUE.

D'après le dernier recensement, la bibliothèque contenait 39.162 volumes ; ce chiffre s'est accru de 1636 unités. Le nombre de lecteurs s'est élevé à 10.121.

NÉCROLOGIE

L'Université Libre de Bruxelles a perdu cette année en M. LÉON VANDERKINDERE un de ses professeurs les plus éminents.

Libre examniste et libéral en parole et en action, il incarnait tout à la fois le savant et l'apôtre. Sa parole chaude et vibrante donnait à son enseignement un souffle vivifiant qui pénétrait ses auditeurs.,

L'Almanach des Etudiants Libéraux rend ici à sa mémoire le juste hommage qui revient à tout homme de bien, à tout libéral.



UNIVERSITÉ DE LIÈGE

I. — ADMINISTRATION

Recteur pour les années 1906-1909 : M. F. THIRY.

Administrateur-Inspecteur : M. C. LE PAIGE.

Secrétaire du Conseil académique : M. J. FRAIPONT.

Collège des assesseurs : MM. O. MERTEN, G. GALOPIN, J. FRAIPONT, F. FRAIPONT, E. GÉRARD.

Secrétaire de l'Administration : M. AD. CHANTRAINE.

II. — CORPS ENSEIGNANT

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

Doyen : M. O. MERTEN. *Secrétaire* : M. K. HANQUET.

Professeurs ordinaires : MM. O. MERTEN (*av. Blonden, 31*), G. KURTH, V. CHAUVIN (*r. Wazon, 52*), E. HUBERT (*rue Duwivier, 21*), CH. MICHEL (*av. Blonden, 42*), H. FRANCOU (*r. Lebeau, 1*), J. DEMARTEAU (*q. Orban, 58*), M. WILMOTTE (*r. Raikem, 22*), L. PARMENTIER (*r. Louvrex, 44*), J. WALTZING (*r. du Parc, 9*), A. GRAFÉ (*boulev. d'Avroy, 184*), A. DOUTREPONT (*r. Fusch, 50*), H. BISCHOFF (*Montzen*).

Professeurs extraordinaires : MM. L. HALKIN (*r. de Fétinne, 107*), K. HANQUET (*q. de la Boverie, 18*).

Chargés de cours : MM. F. VAN VEERDEGHEM (*r. de Chestret, 8*), E. SIGOGNE (*av. des Courses, 10, Brux.*), G. DE CRAENE (*r. d'Edimbourg, 16, Brux.*), H. FIERENS-GEVAERT (*pl. du Petit Sablon, 17, Brux.*), M. LAURENT (*r. de l'Académie, 31*), J. CAPART (*av. Verte, 8, Brux.*), H. VANDERLINDEN (*q. de l'Ourthe, 16, Tilff*), P. HAMÉLIUS (*r. Méan, 28*), J. MANSION (*r. Louvrex, 23*), A. BRICTEUX (*Flémalle-Haute*), TH. GOLLIER (*r. Africaine, 92, Brux.*).

Agréés : MM. J.-B. STEENACKERS, J. TAITSCH, A. GRÉGOIRE.

FACULTÉ DE DROIT.

Doyen : G. GALOPIN. *Secrétaire* : J. WILLEMS.

Professeurs ordinaires : MM. G. GALOPIN (*prop. St-Jacques, Angleur*), F. THIRY (*r. Fabry, 1*), A. DE SENARCLENS (*boul. Frère-Orban, 10*), CH. DEJAGE (*boul. d'Avroy, 280*), A. LEMAIRE (*r. des Augustins, 46*), O. ORBAN (*r. Basse-Wez, 26*), E. MAHAIM (*av. du Hêtre, 9, Cointe*), E. VAN DER SMISSEN (*r. des Cultes, 13, Brux.*), J. WILLEMS (*rue Louvrex, 39*).

Professeur extraordinaire : M. ED. CRAHAY (*r. d'Henricourt, 13*).

Chargés de cours : MM. P. BELLEFROID, G. SCHNEIDER, F. CORNESSE.

Agréé : A. NOTERMANS.

FACULTÉ DES SCIENCES

Doyen : FRAIPONT. *Secrétaire* : L. DE LOCHT.

Professeurs ordinaires : ED. VAN BENEDEN (*q. des Pêcheurs*),

W. SPRING (*r. Beckman, 38*). C. LE PAIGE (*Cointe*), L. L. DE KONINCK (*q. de l'Université, 2*), J. NEUBERG (*r. de Sclessin, 6*), J. FRAIPONT (*Mont Saint-Martin, 33*), A. GRAVIS (*r. Fusch, 22*), L. DE LOCHT (*chât. de Trumly-Trooz*), P. DE HEEN (*r. Monulphe, 9*), J. DERUYTS (*rue des Augustins, 35*), G. CESARO (*Cheratte*), M. LOHEST (*Mont-St-Martin, 46*).

Professeurs extraordinaires : J. HALKIN (*r. des Houblonniers, 36*), L. MEURICE (*à Visé*).

Chargé de cours : L. LEGRAND.

Répétiteurs : J. UBACHS, L. LEGRAND, M. DEHALU, E. BOURGEOIS, F.-V. DWELSHAUVERS, J. FAIRON, EDG. FORGEUR, A. ABRAHAM.

FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen : F. FRAIPONT. Secrétaire : A. JORISSEN.

Professeurs ordinaires : A. SWAEN (*r. de Pitteurs*), A. VON WINIWARTER (*r. Ste-Véronique, 3*), F. PUTZEYS (*r. Forgeur 1*), A. GILKINET (*r. Rekin, 13*), L. FREDERICQ (*r. de Pitteurs*), P. NUEL (*r. Louvrex, 28*), CH. FIRKET (*pl. Ste-Véronique, 8*), X. FRANCOTTE (*q. de l'Industrie, 15*), CH. JULIN (*r. de Fragnée, 153*), F. FRAIPONT (*r. Beckman, 24*), F. SCHIFFERS (*b. Piercot, 34*), A. JORISSEN (*r. Sur-la-Fontaine, 106*), F. HENRIJEAN (*r. Fabry, 11*), P. TROISFONTAINES (*r. Darchis, 28*).

Professeur extraordinaire : P. SNEYERS (*boul. Piercot, 64*).

Chargés de cours : Th. CHANDELON, E. MALVOZ, G. CORIN, L. BECO, P. NOLF.

FACULTÉ TECHNIQUE. — ÉCOLE SPÉCIALE DES
ARTS ET MANUFACTURES ET DES MINES

Doyen : GERARD. *Secrétaire* : PROST.

Professeurs ordinaires : A. HABETS (*r. Paul Devaux, 4*),
H. DECHAMPS (*r. du Jardin Botanique, 32*), E. GERARD
(*r. Saint-Gillis, 35*), L. BRÉDA (*r. de l'Église, 32, à Koekel-
berg*), H. HOLZER (*b. Frère-Orban, 30*), G. DUGUET (*r. du
Parc, 11*), J. KRUTWIG (*r. du Parc, 27*), H. HUBERT
(*r. Fabry, 68*).

Professeur extraordinaire : E. PROST (*r. Journelle, 51*).

Chargé de cours : ED. NIHOUL.

Répétiteurs : H. FORIR, O. DE BAST, ED. NIHOUL, V. FIR-
KET, L. DENOËL, J. MERLOT, J. HENROTTE, F. FONTAINE,
A. DUCHESNE, V. RENAUD, J. CARLIER, M. HUYBRECHTS.

ÉMÉRITAT

Professeurs émérites : J. BORLÉE, J. STECHER, L. GORET,
A. GILLON, C. VANLAIR, V. MASIUS, V. DWELSHAUVERS-
DERY, N. LEQUARRÉ, S. BORMANS.

Chargés de cours : H. KUBORN, C. RENARD, O. ORTH.

Répétiteurs émérites : H. BOURGEOIS, L. DEMONCEAU.

POPULATION

Le nombre des Etudiants inscrits au rôle s'est élevé,
pendant l'année académique 1905-1906, à 2213, soit une
augmentation de 229 sur l'année précédente : 1419 sont
belges, 794 sont étrangers, 920 de la province de Liège,
105 de la province de Namur, 90 du Brabant....

Il y a eu cette année 727 nouvelles inscriptions.

EXAMENS

Académiques : 1281 élèves ont pris inscription pour les examens devant les facultés : 1230 ont été examinés, 836 ont été admis.

Scientifiques : Sur 247 inscriptions, 238 ont été examinés, 151 admis.

Techniques : Sur 202 inscriptions, 183 ont été examinés, 109 ont été admis.

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque a disposé d'un crédit de 23.245 fr.

Voici le relevé des acquisitions :

Volumes.	3620
Brochures	395
Thèses	2340
Total	6356

Le nombre des présences dans la salle de lecture à été de 27,237. Le nombre de livres communiqués : 41,657.

NÉCROLOGIE

L'Université de Liège a perdu cette année M. DE MONTEFIORE-LEVI.

Voici ce que l'Amanach des Étudiants Libéraux de 1900 qui lui fut dédié, disait : « Sa vie se résume en une continuelle sollicitude pour le bien-être moral et matériel de sa patrie d'adoption la Belgique.... »

GEORGES MONTEFIORE-LEVI est né à Straetham (Surrey), près de Londres en 1832. Il fit ses études à l'Université de Bruxelles.

Sénateur en 1889, il a pris part à la discussion des principaux projets de loi : Les lois sociales, l'ont toujours particulièrement préoccupé.

Frappé des lacunes de l'enseignement technique, en 1883, il fonda l'Institut électro-technique annexé à l'Université de Liège, en mettant à la disposition du Gouvernement un crédit de trois cent cinquante mille francs. »

La Belgique perd en lui un de ses hommes de bien les plus éminents.

MONS

ÉCOLES DES MINES ET FACULTÉ POLYTECHNIQUE DU HAINAUT

Directeur : M. AUGUSTE MACQUET. *Secrétaire* : M. A. WANIN.

POPULATION

Le nombre des étudiants s'est élevé pendant l'année 1905-1906 à 400, dont 330 belges et 70 étudiants étrangers.

EXAMENS

Nombre d'inscriptions 80.

Nombre d'admissions 60.

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque n'est pas encore complètement organisée.

GEMBOUX

INSTITUT AGRICOLE DE L'ÉTAT

Directeur : M. C. HUBERT.

Professeurs : MM. AD. DAMSEAUX (*Gembloux*), Culture ;
E. PARISEL (*Gembloux*), Sylviculture ; J. POSKIN (*Gembloux*),
Zoologie et Entomologie ; H. RAQUET (*ch. d'Etterbeck, 146, Bruxelles*), Zoologie ; A. RAEYMAECKERS (*Gembloux*), Economie rurale.

Professeurs extraordinaires : MM. G. LEGRAND (*boul. Adaquam, 21, Namur*), Economie politique et droit Rural ;
G. GILLEKENS (*Gembloux*), Génie Rural ; L. MARCAS (*Gembloux*), Technologie ; E. COLSON (*boul. d'Omalins, 59, Namur*), Chimie analytique et organique.

Chargés de cours : MM. J. SCHLAG (*Gembloux*), Comptabilité ;
DE BROUWER (*r. d'Elverdinghe, Ypres*), Sciences minérales ;
N. I. CRAHAY, (*av. de l'Hippodrome, 92, Ixelles*), Conférences forestières ; L. LANGE (*Namur*), Dessin.

Assistants : MM. L. LEPOUTRE, P. POSKIN, L. MACOIR,
L. PALMANS, G. BOUCKAERT.

POPULATION

La population de l'Institut se compose de 87 étudiants belges et de 70 étudiants étrangers, soit un total de 157 étudiants.

BIBLIOTHÈQUE

Les acquisitions se sont élevées à 125 volumes et il a été donné 872 volumes en lecture.

ANVERS

INSTITUT SUPÉRIEUR DE COMMERCE

Directeur : M. ERNEST DUBOIS.

Conseil d'Administration : MM. HERTOQS, bourgmestre d'Anvers. *président*; DE WINTER, GOODCH, HAVENIBLE, VAN BEYLEN, VAN PEBORGH.

Conseil académique : MM. HEINZMAN-LOWIND, DE COCK, STOOP, G., PLOUVIER, NOËL, TAITSCH. EECKELS, TRUYNS, LAHOUSSE, PIERRARD, LALIÈRE, DAVIGNON, MICHEL, DUPONT, DEPERMENTIER, APALOSTÉGUI BENIEST (*secrétaire*), DESCHAMP. GEORLETTE, THEUNISSEN, JULIN.

POPULATION

La population de l'Institut se compose de 291 étudiants dont 113 étudiants belges et 178 étrangers.

EXAMENS (*)

A la session d'octobre 1906, il y eut 81 inscrits dont 12 admis.

(*) Grâce au peu d'obligeance de l'Administration de l'Institut d'Anvers, nous n'avons pu parvenir à recevoir toutes les indications : c'est la seule Administration Universitaire dont nous ayons eu à nous plaindre : toutes les autres : de Bruxelles, Liège Gand, Mons et Gembloux, ont été d'une courtoisie et d'une amabilité parfaite. Anvers fit une triste exception. Nous tenions à le dire (N. D. L. R.).

CERCLES UNIVERSITAIRES

GAND

Union des Anciens Étudiants.

(Fondée le 3 Février 1878).

Fondée dans le but de resserrer les liens de fraternité entre anciens étudiants et de contribuer à la prospérité de notre Alma mater, cette société a créé un grand nombre de bourses universitaires. Chaque année, elle accorde un généreux subside à la Maison des Etudiants Libéraux.

Nous ne saurions trop engager les jeunes gens qui quittent l'Université à s'inscrire comme membre à l'Union des Anciens, à laquelle la Société Générale s'est d'ailleurs affiliée.

La cotisation annuelle est fixée à 5 fr.

Comité pour l'année 1906-1907 :

MM. J. MASSAU, professeur à l'Université de Gand, *président*.

J. DE RIDDER, professeur à l'Université de Gand,
vice-président.

R. FOULON, professeur à l'Université de Gand, *vice-président*.

H. LEBOUCC, professeur à l'Université de Gand, *secrétaire*.

H. BODDAERT, avocat à la Cour d'appel, conseiller provincial, *secrétaire-adjoint*.

CH. DE POORTERE, avocat à Bruges; J. POLL, juge au tribunal de première instance, à Audenarde;

P. THOMAS, recteur de l'Université de Gand ; E. VAN WETTER, avocat à Audenarde ; C. DE BRUYNE, professeur à l'Université de Gand ; E. POIRIER, docteur en médecine à Anvers ; SNOECK, fils, médecin à Bruxelles ; A. VAN CAUWENBERGHE, docteur en médecine à Gand ; G. DE RYCKE, ingénieur principal des ponts et chaussées à Gand ; DE VOLDER, répétiteur à l'Université de Gand ; G. VAN ENGELEN, répétiteur à l'Université de Gand ; H. VAN HYFTE, conducteur principal des ponts et chaussées, répétiteur à l'Université de Gand, *membres*.

Fédération des Étudiants Libéraux.

(Fondée en 1895).

Rien de bien important à mentionner dans la Fédération cette année. Son rôle s'est borné à veiller au bon ordre dans la Maison des Étudiants et à la bonne entente entre les différentes sociétés fédérées.

COMITÉ FÉDÉRAL POUR 1906-1907 :

Société Générale des Étudiants Libéraux : M. R. GILLON, G. HAILLEZ, STOOPS CH., HERRINCK, F. PATÉ.

Cercle La Wallonne : O. PATÉ, DE PAYE.

Colonies scolaires : P. MECHELYNCK.

Société des Étudiants Libéraux en Médecine : G. VAN DEN ABEELE, *président*.

Cercle Littéraire : RIGIDIOTTI.

Maison des Étudiants.

(Fondée le 20 décembre 1894).

La Maison est restée, durant l'année 1906, le foyer de prédilection des foules estudiantines.

Grâce à la sollicitude éclairée du camarade E. Noé, l'habile administrateur, différentes salles ont été repeintes et retapissées.

Dans notre maison, on retrouve sans cesse, une atmosphère de cordialité et de sympathie. Les uns viennent y lire les nombreux journaux, d'autres viennent se délasser en jouant au billard. Quelques un font retentir au piano de joyeux accords.

Sans conteste la Maison est le levier puissant qui unit les divers groupes estudiantins en les fortifiant par leur mutuelle présence.



Administrateur : EDOUARD NOÉ.

CERCLES FÉDÉRÉS

Société Générale des Étudiants Libéraux

(Fondée le 14 décembre 1875)

COMITÉ POUR 1906-1907 :

MM.

Président : ROBERT GILLON.

Vice-présidents : GEORGES HAILLEZ (P).

PAUL HERRINCK (F).

Secrétaire : GASTON VAN LOO (P).

Secrétaires-adjoints : FRANÇOIS PATÉ (P).

PHOCÉON PHOTIADÉS (F).

Trésorier : CHARLES STOOPS (F).

Trésorier-adjoint : LOUIS CAMERMAN (F).

Bibliothécaire : PAUL GONDRY (P).

Bibliothécaire-adjoint : RICHARD SCHULL (P).

Porte-drapeau : MAURICE LACOMBLEZ (I^r).

Commissaire : PAUL TROCH (F)

(P) : Section politique. — (F) : Section des fêtes.

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES D'HONNEUR

MM.

Adam, L., médecin.
Biddaer, E., ingénieur.
Berger, M., étudiant.
Beyaert, P., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Bolle, H., avocat.
Bruneel, L., ingénieur.
Callier, A., prof. à l'Univ.
Carmen, L., lieut. d'art.
Claus, A., médecin.
Crombé, A. avocat.
De Geynst, M., ingénieur.
Delepaulle, H., ingénieur.
De Paepe, conseiller hono-
raire à la Cour de Cassation
Discailles, E., prof. à l'Univ.
Dupureux, A., médecin.
Falmagne, E., ingénieur.
Février, E., ingénieur.
Ficaja, étudiant, Paris.

MM.

Gaspard, J., ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Heyvaert, avocat.
Lamborelle, P., médecin.
Lancosme, étudiant, Paris.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Montfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., médecin.
Pineur, O., ingénieur.
Poissonnier, A., médecin.
Réveillaud, Paris.
Roque de Pinho, Al., ing.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à l'U.
Waxweiller, E., ingénieur.

MEMBRE CORRESPONDANT :

Desmet, J., rue Juste-Lipse, Bruxelles.

MEMBRES EFFECTIFS

NOMS.	ADRESSES.
Aerts, J. Aleksine, B. Amillia, F. Aslanoff, L.	rue aux Vaches, 17. rue basse des Champs, 79. Avenue des Arts, 20. rue des femmes St-Pierre, 59.
Baccu, E. Bara, O. Barbary. Bastiaans, O. Bastin, E. Baton, A.	Alost. rue de la Chênaie, 1. Ostende. rue des Chanoines, 42. rue de la Forge, 111. rue de l'Ecole Normale, 1.
Bataille. Bégaux, E. Berckmann. Berger, M. Boudaert, M. Boedt, J. Boïadjieff, N.	Boul. de la Citadelle, 187. Boul. de l'École Normale, 8. rue Courte du Jour, 7. rue des Baguettes, 141. r. d. Corroyeurs noirs, Bruges rue Van Hulthem, 53.
Baris. Buchin.	Boul. de la Citadelle, 4.
Callebaut, L. Callebaut, A. Camerman, L. Carbonnelle, M.	rue de la Roseraie, 113. Alost. rue Courte des Violettes, 21. rue de Flandre, 12.

- Carrette.
Cerebriacoff, A.
Chang, C. G.
Chang, P. J.
Chomé, P.
Coppieters, R.
Corbusier, E.
Cornez, R.
Crutzen.
Czermeirie.
- D'ajambuja, L.
Dauge, A.
Dauge, J.
De Beer, M.
de Brockdorff.
De Bruyne, S.
De Cavel, J.
De Clercq, F.
De Clercq, R.
de Drejewski, M.
De Groo, M.
De Groodt, J.
Dehase, G.
d'Hondt, A.
d'Hondt, Oct.
Dehoux, J.
de Kerchove de Denter-
ghem, A.
de Ladiski, M.
De Lanier, J.
De Leeuw, E.
- rue neuve St-Pierre, 32.
rue de la Chênaie, 1b.
rue du Roger, 117.
rue Guinard, 15.
Boul. Frère-Orban.
Boul. du Jardin Zoologique, 1
Boul. Gust. Callier, 31.
Chaussée de Courtrai, 32.
rue et Hôtel du Miroir.
Avenue des Arts, 20.
- rue Plateau, 21.
rue des Baguettes, 18.
rue des Baguettes, 18.
Boul. d'Akkerghem, 17.
Boul. Léopold, 31.
- Chaussée de Bruges, 186.
Avenue des Arts, 23.
Quai de Terplaeten.
rue de la Chênaie, 1^{bis}.
r. des Femmes St-Pierre, 53.
rue de la Roseraie, 111.
Boul. du Parc, 36.
rue de la Vallée, 31.
rue des Baguettes, 27.
Avenue des Arts, 49.
- rue digue de Brabant, 3.
rue Van Hulthem, 73.
Chaussée de Courtrai, 27.
Boul. de la Citadelle, 4.

- Delhaye, L.
De Moerloose. M.
de Molawko-Wisozky.
De Muynck, L.
De Roo, M.
De Sélys.
Desmet, R.
De Taye, R.
Detry, R.
Devallée, A.
De Vogelaere, S.
De Zutter, E.
Djouriteitels, D.
Dobbelaere.
Doornaert, F.
Duivepart, R.
Dumon.

Eisenbud.

Fabry, E.
Famaey, M.
Faut, A.
Fecheyr, G.
Feuphen, N.
Feys, M.
Flachet.
Flamache.
Fréson, E.
Freyman, M.

Galle.
Geeraert, V.
- r. des Femmes St-Pierre, 114.
Chaussée de Courtrai, 23.
Avenue des Arts, 20.
rue Savaen, 17.
rue Plateau, 49.
rue Borlout, 15.
Chaussée de Courtrai, 22.
Pêcherie, 149.
Ostende.
place Van Artevelde, 20.
rue de la Glacière.
Boul. de la Citadelle, 25.
Bd du Jardin Zoologique, 78.
Marché au Fil, 11, Bruges.
Boul. Léopold, 6.
rue Charles V, 105.
rue des Baguettes, 8.

rue des Baguettes, 59.

rue de l'École Normale, 1.
rue de l'Agneau, 16.
rue du Mouton, 20.
Vieux quai au Bois, 1.
chaussée de Courtrai, 106.
Avenue des Arts, 19.
Boul. du Fort, 21.
rue Guillaume Tell, 2.
Boul. de la Citadelle, 125.
rue Marie de Bourgogne, 19.

rue Plateau.
quai de Terplaeten, 44.

- Gevaert, A.
Ghevaert.
Gilbert, H.
Gillon, R.
Glorie, M.
Goetgebuer, M.
Goedstein, J.
Gombault, A.
Gondry, P.
Grangeiro.
Griaznoff, V.
Gripari, M.
Gryspeerdt, P.
- Haillez, G.
Hamendt, J.
Hargot, M.
Hansen.
Hayez, M.
Henrion.
Herquelle, Ch.
Herrinck, P.
Heyse, R.
Hosselet, R.
Hoste, M.
Hubert, P.
- Ikonomof, I.
Isaga.
Iserentandt, Oct.
- Jarminski, S.
Jonckère,
- rue St-Georges, 52.
Ch. d'Hundelghem. 469, Led.
rue des Epingles, 14.
Rempart de la Biloque, 308.
rue Plateau, 3.
rue de la Corne, 6.
Plaine St-Pierre, 37.
Coupure 51.
Coupure, 109.
Place d'Armes, 30.
Avenue des Arts, 12.
- rue et Hôtel du Miroir.
- Coupure, 239.
rue des Champs, 73.
Coupure, 109.
rue des Chanoines. 46.
Rempart de la Biloque, 310.
Boul. Gust. Callier.
rue Wenemaer, 14.
rue Savaen, 55.
rue digue de Brabant. 71
rue du Rabot. 15.
Oostcamp.
Rempart de la Biloque, 326.
- Boul. de la Citadelle. 116.
rue du Soleil, 15.
rue Miry, 15.
- Avenue des Arts, 7.
Bd de Bruxelles. Termonde.

Jouret, E.	rue Metdepenningen, 6.
Karydas, C.	r. des Femmes St-Pierre, 61.
Kéon, R.	rue Wennemaer, 8.
Khliessian, M.	rue de la Chênaie, 1 _b .
Kotlowski, M.	rue Van Hulthem, 36.
Kowalski, D.	Avenue des Arts, 20.
Kroupenski, A.	Avenue des Arts, 17.
Lacomblez, M.	Rempart de la Biloque, 324.
Lamy, F.	rue des Baguettes, 13.
Laroy, E.	Place Laurent, 8.
Ledewijn, R.	rue des Champs, 9.
Lemyé, M.,	rue de l'Eléphant, 13.
Léon,	rue de Courtrai, 28.
Lépros, H.	Avenue des Arts, 20.
Lequeux, E.	Boul. de la Citadelle, 108.
Lévidès,	Avenue des Arts, 16.
Lievens, F.	rue des Chanoines, 56.
Logtenburg, J.	rue d'Ypres, 60.
Maes, P.	Boul. Gustave Calliér, 16.
Mahieu,	rue de l'École Normale, 1.
Makri,	rue Bénard, 37.
Mardulyn, P.	Boul. Léopold, 28.
Marianovsky.	B ^d de la Citadelle, 23.
Marquet, R.	rue Beeckman, Uccle.
Marotte, J.	rue de l'Agneau, 18.
Martens,	quai de Terplaeten, 38.
Maubourguet, H.	r. basse des Champs, 44.
Maurage, S.	rue des Femmes St-Pierre, 53.
Mazaszolf, S.	rue des Chanoines, 46.

Mechelynck, P.
Meurisse, H.
Moens, C.
Montangie, J.
Morialmé, A.

Nasaroff.
Neiryneck, M.
Ninitte, L.
Noé, E.
Nolf, J.

Obradovitch.
Ostiken, M.

Paléologue, A.
Palitch.
Pante, E.
Panporté, H.
Parfondry, M.
Parmentier, G.
Partoes, A.
Paté, F.
Paté, O.
Peeters, L.
Penneman, R.
Perestrello de Vasconcello.
Photiades, P.
Pirrenne, H.
Piroux, J.

rue digue de Brabant, 16.
Mons.
Alost.
Ostende.
Place Van Duyze, 9.

rue longue des Casernes, 33.
Place d'Armes, 22.
Quai porte aux Vaches, 58.
rue de la Roseraie, 117.
rue Traversière, 12.

B^d du Jardin Zoologique, 78.
rue du Hainaut, 19

rue longue des Casernes, 37
B^d de la Citadelle, 62.
rue Haute, 30.
rue Laurent Delvaux, 6.
Avenue des Arts, 13.
rue des Remouleurs, 5^b
rue courte du Jour, 16.
Boul. St-Liévin, 12.
Boul. Gustave Callier, 31.
rue de Bruges.
Chaussée de Courtrai, 6.

rue de Flandre, 40.
Boul. de la Citadelle, 99.
rue Neuve St-Pierre, 132.
Nivelles.

Plateau, R	rue d' Eggermont, 15.
Polissagoff, N.	rue longue des Casernes, 33.
Poll, G.	rue Magelein, 6.
Popoff, P.	rue du Jardin, 10.
Poppé R.	rue du Sacré-Cœur, 55.
Praça, J.	rue du Roger, 113.
Prado, S. de A.	rue du Roger, 111.
Preud'homme, J.	rue des Chanoines.
Priem, H.	rue aux Draps, 36.
Putman, H.	Chaussée d'Aelbeke, Courtrai
Raes, P.	rue des Champs, 1.
Rauvez, F.	rue de l'Agneau, 21.
Renard, E.	Boul. Léopold.
Reyntjens, A.	Boul. Frère-Orban, 46.
Reyntjens, L.	rue basse des Champs, 9.
Rigidiotti, V.	Gavere.
Rimbaut, J.	rue courte du Jour, 16.
Robelus, R.	Digue des Blanchisseurs, 15.
Roland, A.	rue des Baguettes, 47.
Ronsse.	rue des Chanoines, 42.
Röthlisberger, M.	Coupure, 105.
Roussel, E.	rue Conscience, 9.
Rubbens, J.	rue de la Corne, 5.
Samokovlief.	rue de la Cuiller, 7.
Sanfuentes, L.	rue de Courtrai, 28.
Schlachmann, R.	Avenue des Arts, 11.
Schoentjes, L.	Boul. du Fort, 17.
Schul, R.	rue Savaen, 55.
Serruys, M.	rue de l'Agneau, 20.
Simon J.	rue de la Station, 24.

Smetryns, A.	Avenue de Fienne, 5.
Smiloff.	Boul. St-Liévin, 10.
Snoeck, L.	rue neuve St-Jacques, 38.
Standaert, R.	rue Fiévé
Steinkühler, E.	rue Guillaume-Tell, 44.
Stoops, Ch.	rue digue de Brabant, 84.
Stroumpfinan, S.	Avenue des Arts, 12.
Studiti, A.	rue Guinard, 7.
Thiry,	rue Courte du Jour, 20.
Thomas, Ch.	rue de la Concorde, 38.
Tiberghien, L.	Boul. Gust. Callier, 7.
Travassos da Rosa.	rue Kluiskens, 5.
Troch, L.	rue Van Hulthem, 18.
Troch, P.	rue Van Hulthem, 18.
Tydgadt, R.	Boul. Zoologique, 49.
Valentin,	rue Wennemaer, 22.
Vakis, S.	Avenue des Arts, 17.
Van Acker,	rue Bénard, 1.
Van Buylaere, P.	rue Guinard, 7.
Van de Kerchove, G.	rue de Berlin, 10, Ostende.
Van den Abeele, G.	rue Guinard, 7.
Van den Heede, A.	rue du Soleil, 15.
Van den Heede, G.	rue du Soleil, 15.
Van den Branden.	Avenue des Arts, 21.
Van de Putte, P.	Aelbeke.
Vander Haeghen,	rue du Brochet, 54.
Vander Meulen, P.	rue de Courtrai, 27.
Vander Schueren, M.	rue Bréderode, 3.
Vander Stricht, N.	Melle.
Vander Stricht, A.	rue St-Georges, 34.

Vande Velde, L.	rue basse des Champs, 26.
Vande Velde, J.	rue basse des Champs, 26.
Vande Walle, A.	Chaussée d'Anvers, 11.
Van Eeckhaute.	Loochristy.
Van Goethem, R.	rue de Courtrai, 251.
Van Hemelryck.	rue des Chanoines, 60.
Vaň Hulle, Ch.	rue de la Concorde, 7.
Van Loo, G.	rue longue des Bâteaux, 25.
Van Moere, L.	rue Haut-Port, 25.
Van Pé, G.	rue neuve Sf-Pierre, 32.
Van Roy.	rue des Annonciades.
Van Rijn, J.	Boul. du Parc, 43.
Van Rysselberghe, L.	rue de la Saugé, 34.
Van Trooyen, L.	Boul. Léopold, 23.
Van Wetter, R.	Boul. du Jardin Zoologique, 48
Van Werter, H.	rue longue des Violettes, 13.
Vasco de Cruz, A.	rue du Hainaut, 19.
Verhuyck, G.	rue Jean Breydel, 32.
Waerseggers, S.	rue de la Corne, 3.
Willaert, G.	rue Nassau, 8.
Willenz, L.	rue de Roseraie, 115.
Wilmart, A.	rue des femmes St-Pierre, 53.
Wilput, J.	rue de l'Enclume, 30.
Winogradow, A.	rue aux Fleurs, 44.
Wong, K. C.	rue Guinard, 15.
Wong, S. C.	rue St-Amand, 36.
Wouters, P.	rue du Pain Perdu, 11.
Zoppi, J.	r. del'Avenir, 35, Mt St-Amand

COMPTE RENDU

DE

L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1905-1906

La Société vient de traverser une période de prospérité et d'activité intense. On peut dire que pendant l'année 1905-1906, sa vitalité s'est manifestée d'une manière éclatante dans tous les domaines.

L'année s'annonçait sous d'excellents et heureux auspices.

D'une part un Comité d'élite, à la tête duquel se trouvait le camarade Berger et le camarade Haillez, le président et le vice-président, laissait prévoir une année des plus fécondes. La société devait progresser et continuer sa marche ascendante sous une égide aussi éclairée.

D'autre part les élections législatives ne devaient pas exercer une influence moins favorable; car, personne n'ignore que les liens se ressèrent, que les sociétés politiques s'affermisssent et se consolident sous l'influence des angoisses et des enthousiasmes qu'engendre la lutte électorale. Enfin les fêtes du 25^{me} anniversaire qui devaient être pour nous, une occasion favorable pour manifester avec éclat, notre force et notre vitalité, allaient jeter sur nous, une lumière toute particulière.

Le début de l'année fut excellent. Des manifestes et des proclamations avaient été lancés, des brochures exposant lapidairement l'excellence de nos principes et les avantages de la Société avaient été glissées dans les mains des bleus. Le jour de la rentrée, à l'issue de la séance solennelle, ce fut un beau spectacle, que de voir les bleus, nombreux et enthousiastes, suivre notre bannière et pénétrer dans notre local.

Nos premiers tonneaux eurent un succès extraordinaire ; le baptême des casquettes héroï-comique fit sensation ; nos chanteurs et monologuistes, tour à tour, hués, sifflés et applaudis, excitèrent et entretenirent la joie délirante des copains.

Parmi les nombreux tonneaux : notons le tonneau du 13 décembre auquel assistèrent de nombreux professeurs, ou plusieurs d'entre nous révélèrent un grand talent musical, tandis que notre camarade Paléologue, le brillant illusionniste, fit à la fois preuve d'un esprit pétillant et d'un art consommé ; le tonneau dû à la générosité de M. Braun, le tonneau offert aux Jeunes Gardes qui donna à la Jeunesse Libérale Gantoise l'occasion de fraterniser avec la Jeunesse Universitaire, le tonneau des conscrits célèbre par son concours de fumeurs et qui fut peut-être un des plus mouvementés qu'on vit jamais. Rappelons enfin les deux bals, tous deux pleinement réussis et dont l'un, certes, ne manquait pas d'originalité.

Après cette faible esquisse de toutes ces réjouissances intimes où la gaité rivalisa avec la plus franche camaraderie, il nous reste à rappeler les fêtes grandioses de Paris, au retour desquelles l'accident de Quévy permit à plusieurs d'entre nous, de faire preuve de sang-froid et d'héroïsme dans un sauvetage périlleux ; les fêtes de Liège, de Lille et

enfin celles de Gand, et on comprendra aisément qu'au point de vue des festivités l'année 1905-1906 laissera, chez nous tous, un souvenir aussi vivace que brillant.

* * *

Si dans cette énumération, nous ne parlons guère de la fête du 7 avril, c'est qu'elle eut un tout autre caractère.

Au lendemain de la catastrophe des mines de Courrières, que suivirent de près des inondations dans notre propre pays, tant de ruines et de catastrophes éveilla dans tous les cœurs une pitié profonde. Et tandis que des fêtes s'organisaient de tous côtés, des listes de souscriptions circulaient. La Société Générale ne pouvait rester inactive. Sur la proposition du camarade président Berger, qui donna ainsi une nouvelle preuve d'initiative, des démarches furent entreprises pour grouper les étudiants, les officiers de l'armée et de la garde civique, pour l'organisation d'une fête de bienfaisance.

Après avoir eu l'honneur d'en avoir élaboré le projet, les étudiants ne boudèrent pas leur collaboration active à la fête; leur zèle contribua à sa réussite et rapporta une jolie somme.

* * *

Arrivons maintenant à notre activité politique.

Cette année encore nous eûmes des conférences remarquables tant par le choix du sujet que par le développement. Citons celles de : M^r Discailles sur « *Les Cent Jours* » ; M^r le comm^t Ch. Lemaire sur les « *Niams-Niams* » ; M^r Boddaert sur « *Le peuple Américain* » ; Mérovach sur « *Sa Vie et ses Œuvres* ». Ces trois conférences furent suivies de projections lumineuses, celle de M^r Carbonnelle sur

« *La Loi Electorale* »; de Mr Devèze sur la « *Campagne Electorale* » et enfin Mrs Baie et Hennebicq, exposèrent « *Le projet d'une entente Hollando-Belge* ». Presque toutes ces conférences, rendues accessibles au public, eurent une foule d'auditeurs; si bien que nous pouvons nous féliciter de cette mesure qui soumet notre Société à l'appréciation du dehors.

Plusieurs camarades ont aussi donné des conférences qui n'ont pas moins été suivies que les précédentes : ce furent les camarades : Dauge : « *Projet d'Anvers* »; Haillez* : « *Le Collectivisme* »; Glorie* : « *Le Cléricalisme* »; Nolf : « *L'Organisation de la Bienfaisance publique* »; Lequeux : « *La Situation politique* »; Vanden Eede* « *Un procès historique* »; Gondry* : « *L'Antisémitisme* ». Le nombre des causeries s'est accru depuis l'année dernière et tout nous porte à croire que l'année prochaine elles seront plus nombreuses encore. Elles reflètent l'esprit qui nous anime et démontrent jusqu'à un certain point que l'éducation politique des membres est l'objet de nos préoccupations constantes. Ces causeries furent généralement bien suivies, mais il est regrettable qu'elles n'aient pas donné lieu à plus de discussions.

Notre activité s'étendit au dehors. La générale participa au *Congrès de Gembloux*, ainsi qu'au *Congrès des Jeunes Gardes* qui se tint à Bruges et où plusieurs de nos délégués prirent une part brillante aux débats. Quant aux manifestations, chaque fois qu'il a été fait appel à notre dévouement, nous avons répondu avec enthousiasme; la Société fut représentée, par un nombre considérable de membres dans la plupart des manifestations. Notre bannière figurait notam-

* Conférences obligatoires pour les membres du Comité de la Section politique.

ment dans les manifestations libérales de Courtrai, de Gand, de Malines, de Boom et de Bruges.

Notre activité fut assez longtemps entravée par l'organisation des fêtes du 25^{me} anniversaire. Toutefois ne nous en plaignons pas. Un autre vous dira longuement ce qu'elles ont été (*). Qu'il me soit néanmoins permis de rappeler qu'à leur occasion une manifestation imposante et un meeting remarquable eurent lieu. Ces fêtes ont fait connaître notre programme; elles exerceront sur l'avenir de notre société la plus heureuse influence en révélant nos tendances. Car grâce à leur caractère politique, la Société vient de faire un grand pas : elle a acquis un prestige inconnu jusqu'alors. Jadis nos efforts et nos mérites étaient méconnus, aujourd'hui ils apparaissent aux yeux des plus sceptiques avec le caractère de l'évidence; jadis l'activité politique des étudiants soulevait des rires et des sarcasmes, mais à présent l'opinion publique nous est acquise.

* * *

Les élections de 1906 seront, pour nous, un encouragement. Chose curieuse cependant, au lendemain du scrutin, catholiques et libéraux étaient en fête.

Les catholiques se réjouirent de ce qu'ils maintenaient encore le pouvoir et tout en perdant des sièges, ils manifestèrent une grande joie; si bien qu'aux yeux de tous, cette joie excessive apparut comme un éloquent aveu de faiblesse.

Les libéraux, eux, célébrèrent leur victoire. Sans doute tous leurs rêves ne s'étaient pas réalisés et au premier moment leurs espoirs étaient peut-être déçus, mais la

* Voir le chapitre « Fêtes Universitaires ».

victoire pour ne pas être décisive n'en était pas moins éclatante. La grande majorité catholique est sortie de cette lutte fortement entamée ; à Bruxelles et à Anvers le succès libéral a été extraordinaire et si la Flandre ne s'est pas entièrement réveillée, du moins n'est elle pas restée en complète léthargie. Car là aussi, malgré des circonstances exceptionnellement défavorables, malgré la propagande déloyale des prêtres, nos propagandistes peuvent se féliciter d'avoir conquis du terrain, si bien qu'il fut permis au parti libéral, dont le nombre des partisans s'était considérablement accru, de se glorifier d'avoir remporté sur le parti de l'obscurantisme une aussi belle victoire.

L'espoir d'abattre le gouvernement clérical reste plus vivace que jamais dans le cœur de la jeunesse. Il vient un jour, où le mensonge se dissipe, où les malentendus disparaissent et alors le peuple belge se débarrassera d'un parti qui n'a ni franchise ni programme et qui, pour se maintenir a recours à la calomnie et au dénigrement. Notre enthousiasme loin de se refroidir, se rallume au souvenir de nos récentes victoires et notre courage se raffermi sans cesse lorsque nous entendons les vétérans de l'armée libérale se déclarer prêts à recommencer la lutte.

Demain donc, la lutte reprendra plus acharnée, plus vive que jamais et tandis que nos aînés se jetteront dans la mêlée, enrolant sous leur bannière de nouveaux partisans, nous, les jeunes, nous serons là pour les soutenir, pour seconder leurs efforts et remplir les vides que les ans auront produit dans leurs rangs.

Notre Société qui depuis quelques années, s'est presque uniquement consacrée à l'éducation politique de ses membres, qui laissait à désirer, voit s'étendre devant elle un nouveau champ d'activité. Jusqu'ici elle n'a exercé qu'une

influence indirecte; maintenant nourrie de principes et d'idées généreuses, elle peut entrer dans l'arène politique pleine de confiance. Il importe désormais de réaliser notre programme d'hier, de porter davantage notre activité au dehors, de marcher sur les traces des jeunes et vaillants propagandistes qui ont mené une campagne si féconde, de nous occuper d'une manière plus intense de meetings, de révision des listes, de distribution de journaux. Car s'il est vrai que des germes de libéralisme se rencontrent dans le pays tout entier, c'est à nous de les féconder.

Le travail que nous devons entreprendre est immense. Multiplions donc nos efforts, notre dévouement et notre énergie, pour porter au gouvernement des prêtres un coup écrasant et décisif.

Le Secrétaire : MAX GLORIE.

Cercle Littéraire des Etudiants Libéraux

sous la présidence d'honneur

de M. le Professeur ERN. DISCAILLES.

(Fondé le 2 février 1882).

Les clairons ne sonnèrent pas longtemps; les tambours cessèrent bien vite de battre...

Dans le dernier almanach on nous annonçait, en effet, à grands coups de tam-tam la réorganisation de la Littéraire, la composition d'un Comité et l'élection imminente d'une Phryné Littérarienne... Hélas! cette Phryné, si l'on parvint

à la dénicher, ne semble guère avoir joué le rôle que l'on attendait d'elle. Elle a hypnotisé ces jeunes élus du Parnasse et le sommeil le plus réconfortant, empressons-nous de le dire, s'est emparé autant de l'Archonte que du Scribe, autant de l'Econome que des Archivistes...



Il était heureusement, parmi cette pléiade de poètes et de rêveurs endormis, un cœur qui devait tressaillir devant une telle inaction*, devant une pareille indifférence pour les belles-lettres : Rigi s'est réveillé!

Il avait trouvé d'ailleurs en Morphé un sage conseiller...

Après les premières hésitations, après les larges baillements de sa bouche, si hospitalière aux « *cakes* », après s'être écarquillé les yeux et quand il se fut rendu compte de l'éclosion des multiples chefs-d'œuvre, qui n'avaient pu pénétrer dans le royaume... des Justes, il nous fit part de sa nouvelle résolution :

« Plus de ces ripailles... de thé et de gâteaux pour les séances d'ouverture. Cela coûte trop cher et est incompatible avec le noble but que nous poursuivons. Dorénavant la Littéraire sera une Académie de jeunes vieilles perruques, au crible de laquelle passeront tous les ans, les collaborations de l'Almanach. On s'adonnera à l'Art pour l'Art, on sera pâle, sincère, vrai, ou tout au moins on tâchera de l'être. Les conférences alternent avec des soirées musicales, et tous les mois, les littérairiens soumettront quelque œuvre, à la noble réunion.... »

Tel fut l'arrêt de ce Pontifex maximus.

Il paraîtrait qu'en outre, pour aplanir toute difficulté

* Rigi aurait dit : Avachissement....

entre la Cour d'Appel et l'Académie royale flamande, la Littéraire serait en pourparler avec Qui de Droit, afin d'être invitée au Te Deum et d'y avoir la préséance sur l'une et l'autre de ces assemblées.

Cette Société est donc en très bonne voie, sa réorganisation semble définitive, et nous ne doutons pas, que grâce à la composition de son aréopage, elle ne fasse ample moisson de lauriers, au cours de cette année académique.

N.-B. — Toute communication au Comité doit être faite par écrit et déposée dans la boîte aux lettres de la littéraire, spécialement achetée à cet usage (coût : 1,65 fr.). Elle est placée à la Maison des Etudiants. G. P.

Comité : *Président* : RIGIDIOTTI, V.; *Secrétaire* : GOMBAULT, A.; *Trésorier* : VAN LOO, G.; *Bibliothécaire* : PIRENNE, H.

Société Libérale des Étudiants en Médecine

Sous la présidence d'honneur de

M^r le Professeur émérite CH. VAN BAMBEKE

(Fondée le 15 décembre 1880)

Devant les pessimistes diagnostics que chaque année les secrétaires de la Médecine claironnaient dans l'almanach, émettant des doutes graves sur la vitalité de la pauvre et sur la probabilité d'une infection communicable aux autres sociétés fédérées, le Comité de Publication, voyant sans cesse la malheureuse se tordre dans les affres d'une agonie terrible, sans jamais expirer, décida, avant d'entreprendre de nouvelles affirmations d'un poids aussi considérable,

de consulter : deux médocastres autorisés : un jeune par sa science, un vieux par son expérience, déposèrent leurs rapports.

Le public jugera....

RAPPORT DU VIEUX MÉDOCASTRE : Un camelot, criant le programme des fêtes avec « l'heure de son parcours » ne met pas plus d'obstination à placer son article que le camarade Pâté (François) à vous réclamer le rapport-diagnostic de la « Médecine ».

Le camarade Pâté (François) est peut-être un excellent(*) comitard pour l'Almanach, mais il est à ces moments là, très mauvais camarade, et s'il vous soupçonnait d'avoir le dit compte-rendu dans le ciboulot, il n'hésiterait certes pas vous assassiner, quitte à faire votre autopsie et l'examen Bactériologique de vos *feces*, pour ne pas perdre le fruit d'une parturition aussi laborieuse.... pour moi !

Quant à cette pauvre « Médecine », et, quoique membre de la commission de consultation, je n'ai aucun scrupule, camarades, là, entre-nous, à trahir le secret professionnel : Elle est assez malade.

Un mal qui répand la terreur

Mal que le ciel....

Le cléricalisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom,

Faisait aux étudiants la guerre...

Ils ne mourraient pas tous

Mais tous étaient frappés

La pauvre vierge, en pleine puberté, résista mal au contagage dangereux. Quelques abcès se déclarèrent. Ils furent prématurément et largement incisés. Hélas ! il était

(*) On est prié de n'en rien croire....

trop tard : le germe malfaisant avait fait son œuvre : Une infection généralisée, une vraie septicémie cléricale se déclara. Les sommités médicastrales et pharmacastrales furent convoquées d'urgence et tout danger immédiat put être heureusement conjuré grâce au dévouement du plus célèbre et du plus « Gros » de nos carabins.

Un traitement énergique fut institué : boissons réconfortantes, narcotiques à forte dose, et cure récréative. Le résultat fût des plus favorable, et le dernier bulletin de santé constatait une convalescence de bon augure, de la demi-vierge. Oui, hélas ! Je dis demi, car la « Médecine » s'est heureusement accouchée d'une fille le 7 Novembre. On dit que le père se porte très bien. (Voir bulletin de santé officiel au Delvoie).

En somme, si par suite de cet incident, l'activité du cercle s'est un peu ralenti, au cours de l'exercice passé, on le trouva néanmoins prêt à fêter dignement son 25^{me} anniversaire.

*Le premier pas coûte,
Mais une fois en route...*

Aussi, moi, l'amant en titre de la donzelle, je puis vous affirmer qu'elle compte faire le truc en grand, et que d'ici peu elle épastrouillera toutes les autres perforées, par le nombre et le « bath » de ses amants.

Elle donnera le ton : A elle le pompon ! Elle sera, par excellence la société di-rectoriale de la période 1906-1909.

GEO. DE LA BUTTE.

RAPPORT DU JEUNE MÉDICASTRE : *Mon cher Secrétaire.*

Un Rapport diagnostic est un document fort embêtant, s'il n'est indigeste.

J'ai mis la main sur un incunable d'une valeur incontestable : «Le Journal d'un Bleu» comitard de la Médecine en l'an 50 avant J. C. Vous remarquerez l'analogie frappante de la situation de la Médecine d'aujourd'hui avec celle d'autrefois....

Ce Journal est en somme la meilleur rapport-diagnostic qui pourrait être : je vous le transmet comme tel. Antiseptiquement à vous.

JOURNAL D'UN BLEU : 23 Novembre. Conférence pimentée de M^r le docteur ADAM : Sujet de la... Naïveté, et du moyen de la retrouver ». Le Comité fume des cigares payés par la société, ce qui provoque un enthousiasme plutôt glacé parmi les membres. Mais une formidable tignasse blonde, passablement sursaturée d'Audenaerde, se démène, chamberde, hurle, rugit : « Cam'rades, tr'hison ».

Un « Gros » brun, imperturbable, murmure : « Jean, t'as raison, t'sais, t'as raison, t'sais, godverdoun. »

Démission du Comité sur la question des cigares.

7 Décembre : Je suis bombardé commissaire. J'écris cette bonne nouvelle à papa. Le « Gros » est président.

15 Décembre. Souper annuel de la Médecine. Entrain endiablé!! Vers minuit, les garçons du « Pierre » viennent nous réveiller : « Messieurs, excusez... vous faites trop de bruit en ronflant... le quartier est révolutionné!...

Nous dormions depuis neuf heures?

16 Décembre : Reçu lettre de papa. Enguelade parce que je suis commissaire à la médecine. Il veut que je donne ma démission. En v'la une tuile.

9 Février : Fêtes du XXX^e anniversaire de la Générale et du XXV^e de la Médecine. Superbes, mon vieux, superbes, mais très vagues, floues plutôt... tonneau... excursion à Bruges... soirée au théâtre, cortège, meeting, banquet, bal à chahut... Tout cela m'apparaît, estompé par une cuite Xylostomesque.

Séance de fin d'année : Douze membres présents... et il y a un tonneau de Munich à vider! Nous prenons notre courage à deux mains. Conclusion : Pomponettes nombreuses, cuite phénoménale, études variées d'anatomie humaine — n'insistons pas — souvenirs confus et diffus — Des souliers traversent l'air comme des bolides. Le jeune Amilia démontre, d'un air convaincu, sa virilité ; l'un enfile deux culottes! l'autre se ballade, en costume de garçon de café, un pan de sa chemise dehors. Gros scandale provoqué par cette tenue, dans différents cafés de la ville. Discussion politique aussi. A 1 1/2 heure : Un diagnostic du plus fin médocastre, nous annonce la fin du tonneau. Le moment de la fin a sonné, — on s'en va embêter quelques veilleurs de nuits... Ohé les Pennes! On se sépare après serments de fidélité éternelle à cette chère médecine. R. DUIVENPART.

Comité : *Président* : GEORGES VANDEN ABBELE; *vice-président* : JEAN PIRON *; *secrétaire* : RENÉ DUIVENPART; *trésorier* : JOSEPH VERCOULLIE (signe particulier : honnête); *porte drapeau* : ADRIEN MARTENS (Russophili-Höla!) *Commissaires* : OCTAVE VANDE MAELE (doct.), GIPHYN DE BUISSET (cand.) ARTHUR FAUT (sciences), GEORGES GALAND (pharm.),



Cercle Universitaire des Colonies Scolaires

sous la présidence d'honneur

de M^r l'avocat G. LAMPENS

(Fondé en 1895)

Voici plus de dix ans qu'existent les Colonies! Petit cercle d'abord elles sont devenues peu à peu une société florissante, connue partout. Dans notre ville industrielle les pauvres sont légion et nombreuses sont les fêtes de charité. Malgré cela les étudiants libéraux reçoivent toujours le meilleur accueil; notre fête annuelle est devenue un événement mondain et nos collecteurs sont reçus partout d'une façon vraiment charmante.

Remercions donc avant tout ces fidèles habitués qui nous prodiguent leur or et dont les encouragements et les paroles de sympathie doivent être, pour nous, le meilleur des stimulants.

L'année passée parut s'ouvrir sous de mauvaises auspices. Le dévoué Colinet nous quittait... Mais André Dauge vint et d'une poigne solide prit en main les rênes du char présidentiel. Sous son habile direction, les Colonies brillèrent d'un éclat plus vif. Aussi la fête organisée au théâtre avec le concours de la Générale et de la Médecine fut-elle un vrai triomphe. Il n'y manquait, hélas! qu'une revue. Le dévouement des camarades Haemelinck, Van Duyse et Paléologue nous sauva une fois de plus. A eux appartient une grande partie du succès de la journée. Le camarade Servais, (bourgeois actuellement) nous avait fait une galerie de poires, qui enleva les bravos unanimes.

Un entrain endiablé régna à la fête du Carrousel, Ceux qui y étaient se souviennent encore des batailles acharnées que se livrèrent nos copains et... ces dames ! la vente de serpentins et de confettis fut miraculeuse.

Un point, sombre hélas ! au tableau : peu de collecteurs se firent inscrire pour la collecte des Pierrots, au carnaval. Les quelques dévoués, toujours les mêmes, rapportèrent cependant, grâce à un travail opiniâtre et peu amusant, une somme assez rondelette. Espérons que cette année les bleus viendront en grand nombre faire leur devoir !

Dans leur deuil, les Familles de Kerchove de Denterghem et Milnès ont songé à nous. Nous les remercions vivement pour leurs généreux dons.

Et maintenant merci, à tous les dévoués copains, qui aidèrent à la réussite de toutes nos festivités. Ils sont récompensés par le bonheur des petits malheureux qui renaissent à la santé là-bas sur la riante plage de Knocke. Et ce bonheur vaut plus que quelques titres ronflants. G. v. L.

Comité pour 1906-1907 : *Président* : PAUL MECHelynck;
vice-président : ALBERT RONSSSE; *secrétaire* : GASTON VAN LOO;
trésorier : GEORGE POLL; *porte-drapeau* : LOUIS CAMERMAN.



Cercle des Étudiants Wallons Libéraux

sous la Présidence d'honneur

de M^r le Professeur J. MASSAU

(Fondée en 1882)

La « Wallonne » qui avait vu naître l'an passé des querelles intestines entre quelques anciens et les nouveaux, avait assisté à un spectacle navrant : la désertion de membres dévoués. Ces camarades, très attachés à la corporation, nous sont revenus cette année, grâce, j'ai hâte de le dire, à l'enthousiasme avec lequel le camarade Paté Optat prononça, à la séance d'ouverture, une allocution vibrante et très sentie, grâce aussi à la sympathie cordiale dont jouit parmi tous les wallons, notre camarade Corbusier appelé aux hautes fonctions présidentielles *. Après une propagande sans trêve auprès des « bleus », menée avec beaucoup de tact — et il en fallait — par quelques vieilles casquettes la « Wallonne » affaiblie est redevenue la « Wallonne » forte et turbulente de jadis, tant par le nombre des membres qui fréquentèrent le local que par l'entrain qui n'a cessé de régner pendant les séances.

Je voudrais développer, avec beaucoup plus de détails, ce compte-rendu, mais vue la place exigüe qui m'est accordée, je n'insisterai pas sur les mult tonneaux-concerts que la société a organisés. Sachez seulement qu'ils ont été

* Voir pour plus amples renseignements : chapitre des « Poirés ».

empreints d'un caractère d'originalité qui a satisfait les plus réfractaires à la folle gaité estudiantine.

A mentionner toutefois le tonneau offert par le cornifère d'honneur Delvoie. Séance inoubliable ! L'homme prothée, véritable gibier d'amphithéâtre, exécuta devant une salle archibondée, au grand ébahissement de bon nombre d'entre nous, mille contorsions endiablées. Ce soir, la triple coula à flots et égaya les esprits à tel point que le « tonneau » prit fin par une danse effrénée, exécutée par tous les disciples de Bacchus.



S'il est un tonneau-concert auquel aucun wallon ne voudrait manquer, c'est bien celui offert par la société aux professeurs libéraux. Celui de l'an dernier a dépassé les espérances les plus optimistes. Qui ne se souvient, en effet, de la note gaie jetée dans l'assemblée par notre tout dévoué président d'honneur M^r le Prof. Massau, lorsqu'il nous chanta, avec son air sybillin, quelques vieilles chansons — parfois un peu scabreuses — retrouvées dans quelque coin de sa fidèle mémoire ? Qui ne se souvient de l'humeur particulièrement joviale du camarade Paté junior, qui avait pour cette circonstance un répertoire tout nouveau et des plus choisis ? Ce soir là, le camarade Lequeux, atteint de cette maladie terrible du siècle : la discouromanie, dans un langage plus ou moins nébuleux et oléagineux entreprit une parodie de Mérovack ; il ne parvint à nous intéresser

que sur le « *Petit-Poucet* » au grand désespoir de l'Assemblée — brave Mimile!! tu obtiendras bientôt la célébrité d'Erosstrate....(1)

Quelques vieux de la vieille, avaient l'intention de terminer cette brillante année par une fête champêtre. On en parlait partout; on discutait... et rien, toujours rien. Ce serait médire que de les accuser d'avoir délibéré comme les médecins de Molière sur le sort d'un malade, mort la veille. En effet, une quinzaine de jours avant les examens, par une belle après-midi ensoleillée — au diable le bloc! — une quarantaine de gais lurons, drapeau en tête, dirigeaient leurs pas vers St-Denis au « Derby »(2), où les attendaient... deux tonneaux d'« Audenarde » et de « Louvain ». La commission des fêtes — l'illustre Jef en faisait partie — avait bien fait les choses : parties de balle, courses pédestres, concours de vitesse... de boisson, luttes, etc... en un mot, tous les jeux et sports imaginables et impossibles. Ceux qui se disputaient le championnat de lutte mangeaient et buvaient comme s'ils assistaient au banquet des adieux et allaient bientôt se rendre chez Pluton. Le retour fut loin de s'opérer en si bon ordre...; certains camarades crurent plus sage et surtout plus prudent d'attendre que tout fut bien cuvé et bien digéré avant de regagner leurs pénates où ne les attendait qu'un « bloc » abrutissant.

.
Si la « Wallonne » n'a pas la prétention de revendiquer l'honneur d'être le *noyau* du corps estudiantin libéral, il n'en est pas moins vrai qu'elle a été de toutes les démonstrations politiques et que chaque fois que l'occasion s'est

(1) A moins que ce ne soit celle de Panurge... N. D. L. R.

(2) Aucun rapport avec un certain établissement de la ville.

présentée, elle a énergiquement défendu les principes du Libéralisme. Elle a vu avec un réel plaisir toute la Gauche Libérale se rallier à la trilogie démocratique.

La « Wallonne » a eu à déplorer la disparition d'un de ses membres les plus assidus, celle du regretté camarade Léopold Regnart, de cet ami — car c'en était un — qui a succombé au moment où il allait sortir de la grande lutte universitaire, armé du diplôme d'ingénieur. La Société s'est fait dignement représenter aux funérailles simples et imposantes de ce membre dévoué. « Il est dur, dit Edmond Picard, de voir la mort viser non pas aveuglément, mais de préférence, dirait-on, les êtres les meilleurs; la marâtre Nature frappe sans se préoccuper si celui qui tombe est une âme d'élite ou une âme vulgaire ».

Espérons que la vieille corporation ne sera plus endeuillée pendant le courant de cette année et formons le vœu que le comité nouveau se consacre à faire vivre la société une ère de prospérité!

F. P.

Comité : *Président* : OPTAT PATÉ; *vice-président* : DE BUISSERET; *secrétaire* : HERRINCKX PAUL; *trésorier* : DE PAYE FIRMIN; *bibliothécaire* : PATÉ FRANÇOIS; *porte-drapeau* : MAURAGE LÉON; *cornifère* : ???; *pompiers* : FABRY E., BATON A., MAHIEU.



Chant de la Wallonne Libérale

Air adapté « DANS TON PETIT PANIER »

Paroles du camarade MIMILE LEQUEUX.

*C'est un group' d'amis
Et d' bons libéraux
Qui sont réunis
Dans d'joyeux tonneaux;
Sur la terr' gantoise
Ils veul'nt conserver
La veill' gaité gauloise
L'amour d' la liberté.*

*C'est le verr' en main
Que nos gais lurons
Entonn'nt les refrains
Des plus foll's chansons
Puis la nuit venue
Ayant bien rigolé
A travers tout' les rues
Ou les entend clamer :*

REFRAIN. *Ah!... vive la Wallonne
Notre bonn' luronne
Gaie et follichonne
Dans l' mond' estudiantin
R'connue, c'est certain
Pour son bel entrain.*

Cercle d'Escrime de la Société Générale des E. L.

Créé d'hier, grâce à l'initiative de quelques anciens et à un courant d'idées qui réveilla l'ardeur sportive au sein de notre Générale et qui lui assura dès l'abord de nombreuses adhésions, son avènement marqua un succès... Beaucoup de nos camarades furent heureux de s'exercer, dans notre Maison même, à un sport attrayant, qu'ils avaient peut-être quelque peu négligé depuis le jour, où la pimpante casquette verte sur la tête, ils arborèrent leur première étoile. Les encouragements du dehors, l'allure démocratique des statuts du cercle, l'émulation qui règne parmi tous ses membres, font naître pour sa prospérité les plus légitimes espérances.

Directeur : MAURICE LEMVÉ; *trésorier* : RENÉ VAN GOETHEM;
Prévôt : M^r DE BLIQUY.

CERCLES NON-FÉDÉRÉS.

Cercle des Etudiants Rationalistes.

sous la présidence d'honneur

de M. le professeur VERCOUILLIE.

L'année académique 1905-1906 a été marquée pour les Etudiants Rationalistes d'un événement important. Unissant leurs efforts à ceux de La Libre-Pensée Gantoise et du Socialistische Vrijdenkersbond, ils ont fondé La Fédération de Sociétés Gantoises de Libre-Pensée. L'expérience des plus âgés guidant ainsi l'ardeur des jeunes a donné des résultats très appréciables et, cette année, les Etudiants Rationalistes ont à nouveau vécu une période remarquable. Un certain nombre de nouveaux membres se sont fait inscrire dans leurs rangs et parmi eux, disons-le à notre grande joie, se trouvent des éléments de réelle valeur.

Grâce à notre union avec ces sociétés poursuivant un but analogue au nôtre — et elle était tout naturelle, si l'on s'en réfère à un article de notre règlement qui prescrit de nouer des relations les plus étroites avec les cercles à tendances similaires — nous avons pu mener une propagande encore plus active en faveur de l'Idée Libre. De plus en plus nous pénétrons dans les milieux extra-estudiantins, c'est-à-dire, bourgeois et ouvriers, et nous parvenons si bien à nous

y rendre sympathiques que nous prenons véritablement corps avec eux. Même nous devons sous peu encore élargir nos rangs afin de permettre à la jeunesse non-universitaire de se joindre à nous pour donner satisfaction à ses instantes revendications du droit de nous aider dans notre œuvre d'affranchissement intellectuel. Des pourparlers et des projets sont déjà entamés dans ce sens et rencontrent partout le meilleur accueil, pour ne pas dire de l'enthousiasme ; mais, chut !... attendons les événements et bientôt on verra se dresser une forte société anticléricale qui fera de Gand un vaste foyer de jeunesse militante, prête à se consacrer tout entière à la défense de la vérité par la simple et pure raison.

D'ailleurs, chez nous, cet esprit de secte, qui a toujours séparé les Etudiants des autres jeunes gens, des bourgeois et des ouvriers, n'existe pas. Nous avons trop bien compris que les uns devaient aller aux autres et c'est ce qui a toujours fait notre force. Nous contractons des unions, dans lesquelles chaque cercle garde son autonomie pleine et entière, sans nous préoccuper d'aucunes distinctions politiques pour nos alliances et ainsi les Etudiants Rationalistes, faisant boule de neige, entraînent forcément tous les éléments libres-penseurs de toute la ville, dans une sphère d'action, jusqu'à ce qu'enfin ils ne formeront plus qu'un seul bloc compact anticléricale.

Notre succès, nous le devons surtout à l'édition de nos brochures, qui s'enlèvent avec un entrain tout-à-fait encourageant. C'est ce moyen de propagande que nous avons employé cette année principalement, et il a donné de beaux résultats.

Nos conférences ont été très suivies ; les dames surtout y furent très nombreuses ; on peut même affirmer qu'elles

ont mieux répondu à notre appel que les hommes pour venir écouter M. le Professeur P. Hoffmann démontrer l'Immoralité des Vœux et des Pèlerinages et M. le Professeur Georges Jouret faire l'Historique des Sacrifices Humains dans les Grandes Religions. Et quand on songe à l'importance énorme du rôle social de la femme, que comprend et exploite si bien le clergé catholique, nous sommes heureux et fiers de pouvoir enregistrer cette vogue auprès du sexe appelé faible bien à tort.

Continuons donc à travailler sans relâche : au bout de nos efforts, nous attend la Liberté !

M. R.

Société Académique d'Histoire

LOCAL : *Salle des Notaires*, Rue des Boutiques.

Sortie de sa léthargie depuis l'année dernière, la Société Académique d'Histoire a pris une importance considérable, grâce tant au dévouement de ses membres qu'à l'appui bienveillant de quelques professeurs.

Dans une des premières soirées, M^r le prof. Pirenne parla de ses souvenirs d'Allemagne, nous engageant à calquer autant que possible, les étudiants d'Outre-Rhin dans leur opiniâtreté au travail



Dans une conférence publique au « Cercle Artistique et Littéraire », M^r le prof. Hoffmann daigna parler élogieusement de notre cercle. Qu'il reçoive ici nos plus sincères remerciements.

Parmi les conférenciers estudiantins, citons les camarades Eggen (aujourd'hui à Stanleyvilles), Ledoux, Nolf, Spreux, Vlamynck, Vuylsteker.

Ce fut, pour nous, un honneur autant qu'une profonde et légitime satisfaction de voir les thèses de deux des nôtres couronnées : celle du camarade Eggen par l'Académie Flamande, et celle du camarade Spreux au Concours Universitaire.

Différentes visites intéressantes furent organisées. Nous visitâmes ainsi, guidé par l'aimable M. Vanderhaeghen, les archives de l'Hôtel-de-Ville. On pénétra aussi dans la tour du Beffroi, ascension mouvementée et rendue difficile par les nombreux travaux de restauration et de consolidation.

Outre les causeries, toutes les séances comprennent des lectures et des comptes-rendus sur les derniers ouvrages parus et des articles de revues.

A tous ceux qu'intéresse l'étude de l'histoire, nous nous permettons d'adresser un appel : qu'ils viennent à nous en dehors de toute politique et de toute question linguistique. Pour finir exprimons un vœu, pour la grandeur et la prospérité de notre cercle : *Viva!, crescat!, floreat!* A. G.

Comité : *Président* : R. LEDOUX ; *vice-président* : J. SPREUX ;
secrétaire : W. BLOMMAERT ; *trésorier* : A. VLAMYNCK.





BANQUET ANNUEL DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX DU DROIT.

Le vaillant petit cercle du droit a continué ses agapes traditionnelles. Un bon lot de jeunes étaient venu grossir les rangs des anciens, déjà vieilles barbes et vieux birbes, à la sagesse socratique. Le camarade Nolf Jules, l'Ypriotte, qui détenait encore pour cette ultime année, la Queue, symbole de sa maîtrise gastronomique, et son digne secrétaire R. Delmotte, ont organisé, même dans les boudoirs du « Rubens » un super dîner copurhic.

MENU

Huitres impériales
Gondoles vénitiennes
Turbot beurre crème
Filet de Bœuf — Légumes
Riz de veau champignons
Poulets Casserole
Salade
Dessert.

Cette énumération délectera les absents et plus d'un des soupeurs trouvera, au fond de son palais, le souvenir de savoureux relents.

Un nombre aussi considérable d'orateurs en barbe et en herbe ne pouvaient s'abstenir de discours longs et variés.

Ce fut d'abord le dit Nolf l'Ypriottte, qui préluda en de graves accords, tirés de son gosier. Il dit tant de choses, bonnes à la vérité — comme le menu. Il répéta même — le menu ne fut, hélas! pas répété — sa profonde satisfaction de voir son œuvre et celle de contemporains, vivre et prospérer.

Le petit Poll, qui, ma foi, n'est pas méchant d'habitude, sentit pourtant le besoin de tracasser cette pauvre Muse de l'Eloquence. Il le fit, Grands Dieux, avec bonheur, le p'tit, et dit la joie des gosses de pouvoir boulotter dans la présence des vieux birbes.

Gombault, alias Gom-le-bault, alias Gondebaut, la martyrisa, cette pauvre muse, complètement...

Une dernière fois, elle fut mise à mal, par Lequeue, Mimile, mais cette fois-ci, elle ne cria point, tant il est vrai qu'une longue habitude, même de la torture, est une seconde nature et fait supporter les maux les plus horribles...

On procéda ensuite à la nomination d'un nouveau président. Tous les suffrages et toutes les sympathies appelaient à ce poste d'honneur, le dévoué camarade Marcel De Beer, qui fut unanimement acclamé et remercia avec virtuosité.

Le mal d'éloquence titilla bientôt chacun; les discours fusèrent et ce fraternel banquet ou en guise d'intermède des pianistes et des chanteurs s'étaient fait entendre, ne se clatura point sans que le digne H. Van Wetter n'y alla de sa petite oraison éjaculatoire.

J. L.

Président : MARCEL DE BEER.

Société Générale des Étudiants Étrangers

(LOCAL : *Café du Progrès, rue Courte du Jour*).

Qui de vous ne se souvient-il pas du splendide tonneau d'ouverture du mois de Janvier dernier? — ce tonneau si réussi, dont nous devons l'organisation au dévouement et au savoir faire de notre sympathique camarade Marc Gripari.

On se rappelle, avec bonheur, cette bruyante réunion à laquelle assistaient tous les représentants d'un grand nombre de nations, et où tous étaient animés de ce bel esprit de fraternité et d'amitié.

Rendons un juste hommage, à tous ceux qui ont gaiement répondu au premier appel de la Société, réveillée après un sommeil un peu profond, où l'avaient plongée les circonstances. Nous leur adressons, ici, des chaleureux remerciements!

Dès le début de cette année nous avons eu à déplorer la mort subite de notre ancien président, le charmant camarade d'Olivieira, décédé au Portugal, au mois de septembre dernier.

Voyons comment s'est révélée la vitalité de cette Association Générale des Étudiants Étrangers. Peu après le tonneau d'ouverture, le nombre des membres atteignit bientôt le chiffre de soixante! Nombre respectable autant que majestueux pour une société d'étrangers! Plusieurs réunions se tinrent parmi des discussions des plus animées, symptômes joyeux d'une vie intense. Nous eûmes cependant, quelque temps après, à regretter, la démission du camarade Roque de Pinho, notre précieux trésorier.

Que peut devenir une société sans trésorier, sans trésor et sans financier habile?!!...

Il fallait trouver un jeune homme qui se serait consacré à la garde du trésor, comme à sa propre fortune.

Vous devinez bien vers qui se tournèrent les regards? Tout naturellement vers l'admirable et expérimenté Ulysse Macri, qui hier encore portait une barbiche satanique, et aujourd'hui est angéliquement rasé. Après s'être fait valoir, le digne compagnon se mit à l'œuvre, avec un acharnement tel, que toute une chancellerie fut installée rue Bénard, pour écrire et faire toucher les cotisations.

A un certain moment son rôle de trésorier fut magistral; Les journaux avaient apporté la navrante nouvelle des désastres causés par les inondations dans les Flandres.

Les cris des malheureux sinistrés trouvèrent bien vite écho dans le cœur des membres de la société et une souscription fut aussitôt organisée, dont l'argent fut remis à Monsieur le Gouverneur des Flandres.

La société ne borna point là ses travaux; bien au contraire elle vécut encore des moments bien heureux, lorsqu'au sein des réunions les membres, un verre à la main, applaudirent le chant et la musique de nombreux et savants artistes. Entretemps le comité ne perdit pas de vue la possibilité d'organiser de nouvelles réunions moins intimes que les premières, et fixa son choix sur l'organisation de Journées Sportives, dont M. le Recteur de l'Université voulut bien accepter la présidence d'honneur.

Les épreuves eurent lieu, sur le terrain de l'Association Athlétique « la Gantoise » qui nous prêta si aimablement son emplacement et son concours.

Dix-sept médailles furent distribuées.

Ce nombre seul est assez éloquent pour faire voir aux lecteurs, le succès remporté par ces matches sportifs.

Salut aux vainqueurs!

Enfin, cette année, la société a ouvert l'ère de ses festivités par un tonneau, où le président souhaite la bienvenue aux nouveaux venus et où l'élégant Quab chanta les dernières créations de la Saison, rapportées dernièrement de Paris.

Pour finir nous souhaitons à la joyeuse phalange, longue vie, joie et prospérité.

Comité : A. DE RUSSANOWSKY (*Polonais*) ; A. DE KROUPENSKY (*Russe*) ; PHOCION PHOTIADES (*Grec*) ; STUDITI (*Grec*) ; HERQUELLES (*Luxembourgeois*).

Le t' Zal Wel Gaan

Ce compte-rendu devrait porter en exergue « *Je maintiendrai* ». En effet le t' Zal est resté tel qu'il était : une société qui sans ressources extraordinaires, hélas ! parvint cependant à se distinguer parmi le flot de ses sœurs rivales. C'est grâce à ce que le t' Zal, plus que n'importe quelle autre société, a le respect des traditions, depuis le serment des Bleus, l'étonnant examen, l'émouvante lecture de l'Évangile de Vuylsteke à chaque séance, enfin les annuels concours de canotage, jusqu'au déménagement.

Nos amis du 't Zal ont exigé que leur compte-rendu paraisse en patois archaïque. Nous concédons à ce désir, par pure camaraderie... et non point pour donner à notre volume l'aspect d'un musée d'archéologie :

VERSLAG DER WERKZAAMHEDEN : Dit Verslag zou als motto kunnen dragen « Je maintiendrai ». Inderdaad het 't Zal is gebleven wat het was, d. i. een maatschappij, die zonder bijzondere innere organisatie, of buitengewone inkomsten (helaas !) er toch toekomt zich van alle zustermaatschappijen te onderscheiden, 't is omdat het 't Zal meer dan welke andere vereeniging houdt van de tradities, die beginnen met het eed afnemen der groenen, met het

Oh! ce déménagement, avec cinq ou six charettes à bras, le drapeau sur le front de bandière et ces fiers chapeaux buses!

Et l'almanach donc! le chef-d'œuvre de Desmet et de Vercoullie! cette coquette petite livraison, contenant et les portraits des sympathiques professeurs MM. Van Duyse et De Bruyne et des collaborations littéraires, et des variés incisifs et mordants...

Nos vieux amis les conférenciers nous ont prodigué cette année, à nouveau, leur appui bienveillant ce furent MM. les professeurs d'Université Frédéricq et Vercoullie, les professeurs Fris, Basse, Van Hauwaert, Van de Weghe (d'Ostende). Nous leur adressons nos plus vifs remerciements.

Notre drapeau fut partout sur la brèche apportant soit à la mort un suprême hommage, contribuant soit à la propagande pour des idées larges et humanitaires : d'abord à l'enterrement de Jean Van Ryswyck, à celui du si bienveillant Henri de Marez; en outre à différents congrès,

verbazend examen, met 't roerend evangelievoorlezen bij iedere zitting, met de jaarlijksche roeiwedstrijden, met de verhuizing Oh! weer die mooie verhuizing met vier of vijf steekkarren en 't vaandel voorop en die hooge hoeden...

En de Almanak! Het gunstig onthaald boekdeeltje met 't portret van de sympathieke HH. Prof. van Duyse en De Bruyne en « letterkundige » bijdragen en bijtende varia's.

Dit jaar weer mochten we rekenen op den steun van onze oud voordrachtgevers: HH. Prof. Fredericq en Vercoullie en Logeman, de HH. Leeraars Fris, Basse, Meert, Van Hauwaert, Vandewoghe (Oostende). Aan die Heeren komt onze hartelijkste dank toe!

Het vaandel was overal te zien waar het gold een vereerden doode een laatste hulde te brengen, of propaganda te maken van een breedmenschiievende gedachte. Het was op de begraafing van Jan Van Ryswyck, Antwerpens Vlaamschen burgervader;

manifestations pour l'Instruction Obligatoire, enfin à des fêtes!! Bruxelles, Anvers, Mons, Gand.

Le t' Zal prospère grâce à des personnalités aussi éminentes que le président A. Desmet, cet architecte de génie, ce demi bohème et J. Vercoullie, cet avaleur de microbes, disciple de van Duyse, de ces sportmens finis, tels que les frères Martens et Robelus et grâce même à un membre de Reiner-Leven!

Jusque dans les petits bourgs de Hollande, on conservera fidèlement son nom glorieux, grâce à un pèlerinage de 8 membres du t' Zal, entrepris après leur deuxième cours de vacances de Leiden.

Le t' Zal Wel Gaan fête cette année son 55^e anniversaire et le 50^e anniversaire de son excommunication qui eut lieu en l'an 57, par une série de festivités.

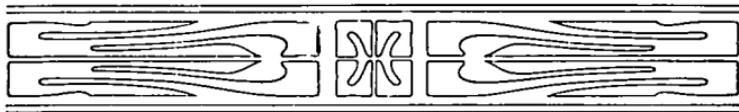
Comité : *Président* : A. DESMET; *1^{er} secrétaire* : R. ROBELUS; *2^{me} secrétaires* : R. CAPIAU; *trésorier* : M. VAN DUYSE; *bibliothécaire* : E. MARTENS; *porte-drapeau* : A. MARTENS; *échantillon* : F. VAN DER HAEGEN.

op dien van den zoo verdienstelijken Hendrik De Marez, en verder op tal van Congressen, stoeten voor onderwijs, leerplicht enz. en ook op feesten!! Brussel, Gembloers, Gent.

Het 't Zal gaat goed vooruit, dank zij goede personaliteiten als den voorzitter Desmet, den genialen bouwkundige, den halven bohème; J. Vercoullie, den microbenvreter; discipel van Duyse; de doortrapte sportsmen als de broërs Maertens en Robelus.

Tot in de kleine dorpen van Holland toe zal de naam van het 't Zal nog bewaard blijven dank zij de pelgrimtochten aldaar van S 't Z. W. Ganers na hunne 2^e reeks vacantieleergangen te Leiden.

Door een reeks feestelijkheden zal het 't Zal, dit jaar zijn 55 jarig bestaan vieren.



LIÈGE

Fédération des Etudiants Libéraux Unis

Les fêtes du X^e anniversaire de la Fédération ont été le signe précurseur d'une ère de prospérité extraordinaire et vraiment inespérée.

Ces fêtes furent, on peut le dire, sensationnelles. Elles obtinrent un succès inouï, auprès de tous les étudiants. Le samedi, un Cortège de trois cents étudiants recevait à la gare des Guillemins les délégués étrangers, dont certains, les délégués d'Aix-la-Chapelle entre autres, firent sensation. Dans la salle du Terminus, le camarade Bovy souhaita la bienvenue à tous et déclara les fêtes ouvertes.

Le soir, au Pavillon de Flore, les étudiants interprétèrent une revue estudiantine « A bas la Calotte » devant une salle comble qui ne leur ménagea par ses applaudissements. Cette revue, qui fut donnée une seconde fois dans la suite était un véritable chef d'œuvre du camarade Bascamp, dont on a pu depuis longtemps apprécier le talent dans les colonnes de Liège-Universitaire.

Le dimanche, un porto offert par les anciens présidents, MM. Lippens, Max Gérard, Valéry Cousin, de Sélys, réunit tous ceux que la fatigue de la veille ne retenait pas au lit.

L'après-midi, au Casino-Grétry, M. Masson le jeune et brillant député, donne une conférence intéressante au plus haut point. Mais le clou des fêtes fut le banquet. A six heures, dans les foyers du Conservatoire étaient réunis les étudiants libéraux. De nombreux mandataires du parti libéral avaient tenu à assister à ces agapes.

Le lendemain, pour se remettre de tant d'émotions, une excursion à la campagne fit respirer à tous l'air pur de la Hesbaye. M. Mélotte reçut la Fédération à Remicourt et après avoir montré son usine, unique on peut le dire, dans le pays, il régala tous les excursionnistes.

Les fêtes étaient terminées laissant à tous une excellente impression.

Suivant le nouveau règlement, une partie du Comité fut réélue au mois de juin. Le camarade René Moris fut hissé sur le pavois présidentiel.

La rentrée d'octobre a été le signal d'une propagande qu'on peut qualifier d'effrénée en vue d'inscrire de nombreux membres. Grâce au dévouement de quelques camarades, le nombre des membres de la F. E. L. U. s'est accru considérablement. Actuellement, on compte *quatre cents inscrits*. Voilà certes un chiffre qui montre que nous sommes actuellement une force à l'Université, et que dorénavant on devra compter avec nous. La Fédération doit maintenant remplacer l'ancienne générale neutre. A cet effet, des sections ont été créées : section dramatique et chorale, section sportive, section scientifique, section flamande, etc. Plusieurs ont déjà fonctionné avec succès.

La section sportive a organisé une excursion cycliste à Maestricht. La section dramatique a débuté par une séance musicale et artistique intime, où les chansonniers de la Fédération se firent entendre, ainsi que des chanteurs et chanteuses de nos théâtres liégeois.

Bref, actuellement on peut dire que la F. E. L. U. centralise toute l'activité estudiantine de Liège. Très souvent, il y a par semaine deux séances.

Cependant on n'a pas négligé pour cela l'activité politique, qui a été plus intense que les autres années.

Des conférences ont été données par M. Lorand : Le programme progressiste ; M. Fuss : Le syndicalisme révolutionnaire ; M. Chainage : L'Œuvre des Congrès Wallons ; M. le pasteur Rey : Quelques principes du Christianisme.

Un débat contradictoire réunit les Etudiants démocrates chrétiens du Lillon et les Etudiants libéraux. De cette joute oratoire où prirent part, Koll, Deperon, Moris, Wenen, pour la Fédération, et Fischer, Guillissen pour le Lillon, les braves démocrates de carton sortirent complètement anéantis (moralement bien entendu).

De nouvelles conférences sont annoncées. Tout permet de prédire pour notre chère Fédération une année exceptionnellement prospère.

Comité : *Président* : CH. R. MORIS ; *1^{er} vice-président* : PAUL GRAFÉ ; *2^e vice-président* : RENÉ PAQUET ; *secrétaire* : HENRI VERDINNE, rue des Dominicains, 17 ; *secrétaire-adjoint* : RENÉ ERAERS ; *trésorier* : H. DELACUVELLERIE ; *porte-drapeau* : MAURICE MARÉCHAL ; *commissaires* : CHRISTIAN MONNONS, ALBERT FOURDIN, GÉRARD JOUDIN, HENRI CHAUSTEUR, JEAN CHARLIER, RENÉ HAAS.

Association des Élèves des Écoles Spéciales

L'Association, définitivement installée dans son luxueux local de la rue Florimont (Hall du Frigorifère lettre H) a publié un catalogue de la bibliothèque qui compte plusieurs milliers de volumes. Ceci démontre la puissance de l'A. E. E. S. au point de vue de l'éducation scientifique et professionnelle des étudiants. C'est plutôt une annexe de la Faculté qu'une Association vraiment estudiantine.

Les conférences y sont très suivies. Cette année, on entendit à la tribune, M. Mahaim, qui parla des « *Utopies sociales* », M. G. Duchesne : « *Le problème de la Toupie* », M. Hancq, M. Fraipont, professeur de paléontologie, etc. Des excursions, compléments indispensables des cours, ont été organisées.

Invitée à participer à la Manifestation du 18 novembre pour l'instruction obligatoire, l'A. E. E. S. sur l'avis du comité, refusa de discuter l'invitation sous prétexte de neutralité; décision regrettable qui montre jusqu'où un cercle peut exagérer sa neutralité.

Le « Bulletin Scientifique » de l'Association a pris plus d'extension encore que par le passé et constitue une brochure d'un nombre respectable de pages.

Comité : *Président* : ERNEST THIRIAR; *vice-président* : HERMANN HALLET; *secrétaire* : LOUIS DETREZ, (rue Ambiorix); *trésorier* : FIRKET.

Association des Élèves des Hautes Études

Les Elèves de l'Ecole des Hautes Etudes se sont inscrits nombreux cette année à leur cercle facultaire. La vitalité du Cercle s'est manifestée par une guindaille de rentrée joyeuse et animée.

Le *Bulletin Scientifique* de l'Association a été complètement transformés et sera dirigé par le camarade Jules Alvin. Une représentation de bienfaisance a été donnée au Théâtre du Gymnase.

Comité : *Président* : LÉON LAGASSE ; *vice-président* : CHARLES REUTER (à Angleur) ; *secrétaire* : MARCEL BATA ; *trésorier* : FRANZ DEVILLE ; *porte-drapeau* : ALBERT CHANDELON ; *vérificateur des comptes* : JEAN EULERS ; *bibliothécaire* : G. SCHINKUS, *commissaires* : P. RADERMECKER, D'OLTZINSKI, SCHVAITZER.

Mentionnons encore pour mémoire le cercle de Philosophie et Lettres, l'Association des Etudiants en Pharmacie, le cercle du Bassin de Seraing. Ces cercles n'ont guère de vitalité apparente, et il est fort difficile de recueillir des renseignements sur leur activité.

* * *

L'Association Générale des Etudiants n'existe plus : elle est morte. Tous les cercles s'en sont désaffiliés, et la pauvre en est morte... Il n'y a donc plus d'Association des Cercles Facultaires.

Association des Étudiants en Médecine

Local : *Hôtel Central, Place du Théâtre*

Les 26, 27 et 28 janvier, les Etudiants en Médecine fêteront leur XX^e anniversaire.

A cette occasion, des festivités somptueuses seront organisées et pour ceux qui se rappellent encore les fameuses fêtes du lustre précédent, on peut dire que celles

qui sont annoncées feront également sensation dans la vie universitaire. Au programme, nous voyons : une guindaille de bienvenue, un grand revue au Théâtre de la Renaissance, une conférence à la salle académique, un banquet, un bal, une excursion, un



punch d'adieu. Voilà encore de la vadrouille sur la planche pour nos carabins.

Malgré ces préparatifs, l'Association continue ses séances et ses conférences intéressantes.

Comité : *Président* : HARDY ; *vice-président* : DACO ; *secrétaire* : PIRSON ; *secrétaire-adjoint* : GILLET ; *trésorier* : MICHEL ; *bibliothécaire* : MALAISE ; *commissaires* : CARTIER, WAUCOMONT.

Association des Etudiants en Sciences Naturelles

Local : *Au Germania, rue de la Régence*

Cette association groupe les camarades des deux années de sciences préparatoires, soit à la médecine, à la phar-

macie ou au vétérinariat. A ce propos, l'Association des Etudiants en pharmacie ayant dernièrement, sans même prévenir les camarades des sciences, décidé que les étudiants de candidatures en sciences pouvaient s'inscrire chez elle, il en est résulté un conflit entre les deux cercles: le Cercle des Sciences trouvant cette mesure tout à fait déloyale et lui portant un grave préjudice.

L. A. E. S. N. a organisé outre une grande guindaille de rentrée, des conférences des camarades Gillot, sur le *Transvaal*, de Fixhes sur la *Science devant le Progrès Social*, etc. Ces séances ont réuni beaucoup de monde.

Comité : *Président* : LÉON VAUME; *vice-président* : PAUL DOBBELAERE; *secrétaire* : JEAN CHARLIER (rue d'Harscamp, 2); *trésorier* : FERNAND HÉLA; *secrétaire adjoint* : G. REUGLET; *commissaires* : RAPPE, WATTELET, ADLER REYN-
DERS, DEJARDIN, FRANSSSEN; *porte-drapeau* : CHARLIER.

Association Universitaire des Licences Commerciales C. P. G.

Local : *Au Trianon, Boulevard de la Sauvenière*

La fin de l'année passée fut marquée par de grandes fêtes anniversaires. Banquet, guindaille, excursion à Spa, rien ne manqua et l'on s'amusa ferme pendant trois jours. De nombreuses séances avec conférences complémentaires aux cours ont été organisées. De plus l'Association fut représentée à la Manifestation du 18 novembre par son drapeau et onze délégués.

Association des Étudiants en Droit

Après les fêtes mémorables du X^e anniversaire, l'activité de l'Association ne se ralentit pas. Des conférences intéressantes eurent lieu. On entendit MM. Galopin parler de *l'Enseignement du Droit en France*; Thiry : *l'École de Lombroso*; l'avocat Ducolot : *Le Stage*; l'avocat Piette : *Physionomies judiciaires*, etc.



L'arrivée de ces remarquables conférenciers parmi les membres du cercle des Etudiants en Droit, était due à l'inlassable initiative du camarade René Moris, qui décidément est la providence des Cercles d'Etudiants.

Espérons que le nouveau comité parviendra à marcher sur les traces des anciens. Depuis la rentrée, une guindaille a eu lieu, une conférence de M^e Ansiaux, avocat : *Les débuts du stagiaire*; une autre du camarade Froidcourt sur *l'Anthropométrie*, etc.

L.A.E.D. a organisé le 18 novembre faire une excursion à Bruxelles.

Comité : *Président* : GEORGES SERVAIS; *vice-président* : LEDENT; *secrétaire* : FROIDCOURT; *trésorier* : TASSET.

Cercle Univertaire Hutois

Local : *Aux Caves de Munich, rue des Rotisseurs, à Huy.*

Ce cercle fondé il y a trois ans, compte une trentaine d'étudiants. Le samedi de chaque quinzaine, ont lieu des réunions, soit avec conférences, soit avec fêtes intimes sous son égide. Des représentations de bienfaisance furent organisées au Théâtre de Huy et rapportèrent aux œuvres des Tuberculeux et de la Crèche, des sommes rondelettes.

Cette année, une conférence de M. Max Drechel sur *Maeterlinck*, une autre de L. Lecrenier sur la *Doctrine de l'Energie et du Monde Vivant* réunirent des auditeurs aussi nombreux qu'attentifs.

Comité : *Président* : L. LECRENIER ; *vice-président* : A. PIRSON ; *secrétaire* : J. JOIE, (rue Chaussée des Prés), Liège ; *secrétaire adjoint* : A. GOFFIN ; *trésorier* : O. DRECHSEL ; *commisaires* : P. JAMAR, L. GOFFIN.

Union Luxembourgeoise Belge

Tous les vendredis, les vaillants enfants des Ardennes se réunissent en des soirées amicales. Ils fument leur pipe d'Arlon dans une atmosphère qui rappelle le pays Luxembourgeois, tout en se livrant à des concours de jeux nombreux et variés. Ils se préparent à fêter en 1907 le dixième anniversaire par de plantureuses réjouissances.

Comité : *Président* : E. BORIN ; *vice-président* : KUBORN ; *secrétaire* : NANIOT ; *trésorier* L. SCHMITZ, rue du Fer, 23 ; *bibliothécaire* : E. BAUDRUX ; *hurifère* : H. BAUDRUX.

Cercle des Etudiants du Hainaut

Local : *Au Cosmopolite, rue du Pont d'Avroy*

La dernière manifestation de la vitalité du Cercle des Etudiants Hennuyers pendant l'année académique 1905-06, fut l'excursion annuelle. C'est à Verviers [et à la Gileppe que la bande joyeuse se transporta. La plume se refuse à décrire les prouesses sensationnelles des naturels du pays de la Trouille. On en parlera longtemps encore dans la cité verviétoise.

Au mois d'octobre, le Cercle dirigé par un nouveau



comité reprit ses bonnes soirées bidonnantes qui, certes fut à la hauteur de ses aînées. La guindaille de rentrée, la séance d'admission des bleus, les fêtes intimes avec le concours de l' « Echo des platanes », (chorale renommée), sont venus réjouir de leurs échos, la vieille Caverne des Nerviens.

La session d'examens du doctorat « *ès crass ès veras* » s'ouvrit. Les candidats soutinrent leur thèse avec conviction et souvent avec talent. Nul n'ignore les avantages inappréciables que procure le titre de docteur, le diplôme homologué donnant droit à un vote supplémentaire, la faculté de fumer le tabac de son voisin de droite aux séances, le droit de porter les insignes, etc., etc... tous ces avantages ont pour résultat de stimuler le zèle des récipiendaires.

Le cercle a donné une soirée de gala à bureaux fermés au Théâtre Impérial des Marionnettes de Roture. Le 20 décembre, les membres se sont trémoussés dans les tourbillons fous des valse et des quadrilles du grand bal estudiantin annuel.

En un mot : les Hennuyers ne s'ennuient pas.

Comité : *Président* : R. PAQUET ; *vice-président* : A. DECRUQ ;
secrétaire : PHILIPPE ; *trésorier* : FRÉSON ; *porte-drapeau* :
FAHY ; *commissaire* : VAN DAM.

Cercle des Etudiants Hesbignons

Local : *Taverne Luxembourgeoise : Place du Théâtre*

Ce cercle réunit les joyeux copains de la Hesbaye, bons buveurs et vadrouilleurs émérites. Il organisa en mars 1906 une excursion mémorable à Bruxelles, où l'on entreprit la visite de l'Institut Solvay, ainsi que celle des établissements hospitaliers de la Capitale. Les Hesbignons ne perdent jamais de vue le côté humoristique et pittoresque dans leurs séances. Des conférences furent données par les camarades Ch. Lejeune, Maquet, Plumier, ... Jean Passe et Des Meilleurs.

Chaque année le président d'honneur, M. Mélotte, propriétaire de l'Usine d'Ecremeuses de Remicourt, reçoit les membres du Cercle. L'insigne du Cercle est une énorme tête de taureau hebignon.

Comité : *Président* : CH. LEJEUNE ; *vice-président* : SNYERS ;
secrétaire : Maquet (rue Neuvice, 16) ; *trésorier* : MÉLON ;
taurifère : PLUMIER ; *directeur des fêtes* : DOBELLAERE.

Union des Luxembourgeois du Grand-Duché

Les Grands-Ducaux ont organisé au mois de juin dernier une grande excursion à Aix-la-Chapelle. Reçus avec munificence par les Etudiants Luxembourgeois d'Aix-la-Chapelle, ils revinrent péniblement à Liège, et leur démarche en zig-zag était le vivant témoignage de la chaude réception qui leur fut faite.

Ils continuent comme par le passé à détenir le record des guindailles. Guindaille du comité, guindaille offerte par des bleus, guindaille en l'honneur de leurs camarades d'Aix-la-Chapelle qui leur ont rendu leur visite; voilà le bilan actuel. Ajoutez qu'il y a encore à l'horizon la guindaille du président d'honneur, celle des anciens, etc., et vous serez édifiés sur leurs capacités... stomachales.

Comité : *Président* : KAUFMANN; *vice-président* : SERVAIS; *secrétaire* : CH. HAAS (rue Villette, 9); *trésorier* : F. FLAMMANG; *bibliothécaire* : BLUM; *pompier* : le valeureux et hospitalier BETTENDORF.

*
* *

D'autres cercles d'agrément : *La Purée, la Fumée, les Fumivores, le Chat Noir Estudiantin, l'Académie des joueurs de dames*, fournissent aux étudiants des délassements agréables qui contribuent efficacement à les reposer de leurs études déprimantes.

Cercle Athlétique des Étudiants

Le Cercle Athlétique a assumé la mission de développer les sports à l'Université. Il n'a pas failli à sa tâche. La preuve en est dans les encouragements officiels qu'il reçoit chaque jour. L'an dernier, M. le recteur Merten honora de sa présence la finale du Championnat Universitaire de lutte de Belgique. Ce championnat se termina par la victoire du liégeois Sauveur.

Indépendamment de ces tournois, le cercle organise des assauts intimes de boxe, de lutte, d'escrime. Les professeurs les plus compétents de Liège viennent donner les cours aux Etudiants. Le nouveau local est aménagé admirablement. De plus, étant situé au centre de la ville, il permet aux étudiants de venir faire un peu de sport dans les intervalles des cours.

Comité : *Président d'honneur* : M. le professeur Von Winiwarter; *président* : H. RUTH; *vice-président* : C. SEEGER; *secrétaire* : LABYE, (rue St-Remy); *trésorier* : SOUKA; *commis-saire* : CHARLIER; *Directeur du matériel* : Sessing.

Cercle des Etudiants Namurois

Local : *Au Germania*

Ce cercle termina l'année académique écoulée par une excursion gueulolignesque à Maestricht. Depuis lors, tombé quelque peu en léthargie, il est reparu à la surface de la vie universitaire, en organisant une guindaille monstre honorée du bruyant concours de l'Harmonie des Etudiants. Comité : *Président* : MONIN; *secrétaire* : BUCHET (Boulevard d'Avroy).

Harmonie des Étudiants

Local : *Au Cosmopolite, rue du Pont d'Avroy*

L'année qui s'ouvre apparaît comme très prospère pour l'Harmonie. La fin de l'Année académique fut marquée par une fête intime, guindaille monstre organisée concurrem-



ment avec les Licences commerciales. Un punch bi-flambant clôtura la soirée. Le dimanche, une excursion à Spa remit les esprits un peu déséquilibrés par la gueule de bois, en état.

Cette année, de nombreuses recrues pleines d'une nouvelle ardeur sont venues renforcer la vaillante phalange.

De nouveaux instruments ont été acquis. Une sortie même eut lieu. A l'occasion de la fête du Président d'honneur, une sortie-collecte au profit des Crèches a fait apprécier aux bourgeois de Liège les qualités remarquables d'exécution et d'ensemble de la vaillante phalange.

Comité : *Président* : VANDAM ; *vice-président* : C. DEFOIN ;
secrétaire : M. FIVE ; *trésorier* : FRÉSON ; *directeur* : CH. HAAS ;
sous-chef : JASPAR ; *commissaire* : OLINGER ; *porte-drapeau* :
VERDINNE.

Cercle Musical des Étudiants

Le Cercle Musical continue ses séances artistiques. Les répétitions ont lieu chaque semaine et sont suivies assidument.

Les camarades du cercle musical sont parvenus à former une symphonie d'élite, qui est très applaudie dans les concerts de bienfaisance. Mettant en pratique sa devise « Art et Charité » le cercle organise chaque année trois grands concerts, au profit, soit du cercle des Bourses, soit de l'œuvre si intéressante des Convalescents. Le 17 décembre a



eu lieu un concert avec le concours de M^{lle} Irma Nuel et du camarade Haus, flûtiste de talent.

Le cercle a fêté, l'année passée, son X^e anniversaire.

Comité : *Président* : DE LAVAUDEYRA (rue Henri Maus); *vice-président* : M. GOEBEL; *secrétaire* : DESSILA (15 Boulevard Saucy); *trésorier* : WURTH; *commissaires* : GÉRARD; MEROVITCH, WERNER; *directeur* : M. POMMERENKE.

Cercle Pythécantropique

Les réunions se tiennent tous les samedis à minuit après la sortie du Pavillon de Flore. Trévirien y pontifie. Camille et Quet de M... y jouent des rôles conséquents. Deux conférences ont eu lieu : l'une de Camille sur « *Le côté mystique des érections du Pythécantropus* » l'autre de Trévirien : « *L'Homme de Spy n'est-il pas une femme* ». Mirabeau et l'abbé Thys ont présenté avec succès leurs thèses d'admissions.

Les Antipaires

Local : *Au Germania*

Ce cercle continue sa mission de renover parmi les Etudiants les traditions de franches et joviales vadrouilles, sans négliger toutefois le côté littéraire, voire même scientifique si on en juge par les causeries des camarades Chaulong, Cruchon, Soupape, etc.



L'Anti continue donc à prospérer. Il a même acquis une bibliothèque dont le catalogue a été publié dans Liège-Universitaire. Les conférenciers se disputent sa tribune. Ce phénomène s'explique quand on saura que l'orateur pendant toute sa conférence boit à discrétion sur le compte de la caisse. Cruchon a parlé de la Manutention chez les peuples anciens, Double-Gras de la Guerre Russo-japonaise.

Comité : *Président* : CHAUDLONG ; *vice-président* : CARTOUCHE ;
secrétaire : TROUSSE-DOUILLE, *trésorier* : DUC HULOT ; *secrétaire-adjoint* : SOUPAPE ; *porte-drapeau* : CRUCHON.

Vlaamsche Studentenkring "Onze Taal",

Reconstitué en 1904 par les camarades Moris, Renier, Kenens et Wildiers, ce cercle ne tarda pas à reprendre l'activité intense qu'on lui connaissait autrefois. Cette prospérité s'est encore accentuée pendant l'année académique écoulée.

« *Onze Taal* », cercle flamand, mais nettement ANTI-

FLAMINGANT, est le rendez-vous de tous les camarades qui viennent y retrouver un peu de l'humour et de la truculence flamande.

Déjà ont eu lieu plusieurs séances : une guindaille de rentrée, des conférences de M. Hamelius et des camarades Van Gertruyden et Clerx.

Onze taal est un des trois cercles d'Etudiants de Liège qui ont participé à la manifestation du 18 novembre de Bruxelles pour l'Instruction obligatoire.

Comité : *Président* : THÉO HOUARDS; *vice-président* : RENÉ MORIS; *secrétaire* : EMILE KENENS; *trésorier* : Cuypers; *commissaires* : ERDERS, CHAUSTEUR; *porte-drapeau* : POL. VAN NITZEN.

Foot-ball Club Universitaire Liégeois

Le Club Liégeois s'est reconstitué cette année sous la présidence de Maurice Renson. Il espère conquérir la coupe Universitaire. Aussi tous les équipiers s'entraînent-ils avec ardeur. Il y a d'excellentes recrues qui permettent d'espérer que l'on aura cette année une équipe formidable...



Comité : *Président* : M. RENSON; *vice-président* : C. SEEGER; *secrétaire-trésorier* : KOGEL; *commissaires* : CHAUDOIR, HACHA, PETIT, BRICHANT.

Cercle la Fumée

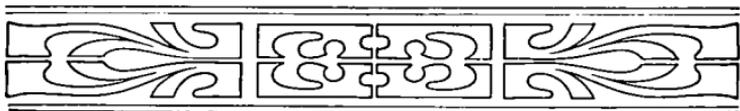
Formée de quelques camarades s'adonnant à l'abus du tabac sous la direction du grand Pingouin, ce cercle n'a pas tardé à acquérir un drapeau qui le représente aux cérémonies officielles. Un tournoi international de vogelpick a eu lieu dernièrement au local, Café Cosmopolite.

Malheureusement la Ligue contre l'abus du Tabac s'est émue et a suscité la fondation des :

Fumivores

Cercle dont l'article 1^{er} des statuts dit : « Toute Fumée sera passée à tabac ». Un conflit sanglant paraît se préparer.





ANVERS

Société Générale des Étudiants Libéraux

Local : *Aux Mille Colonnes, Avenue de Keyser*

Depuis sa fondation, le 9 mars 1898, la Société Générale des Etudiants Libéraux de l'Institut n'a jamais été si prospère, n'a jamais eu une aussi grande activité que cette année : Il s'en faut de bien peu, pour qu'elle n'offre un tonneau monstre à l'occasion de l'entrée de son 100^e membre. L'année académique 1906-1907 promet d'être spécialement brillante, souhaitons qu'elle parvienne à ce résultat remarquable de réorganiser la vie estudiantine à Anvers. Déjà il semble que l'esprit de camaraderie commence à reparaitre; mais il y a encore beaucoup trop de poires et de blagueurs (spécialité toute anversoise), on rencontre heureusement parfois quelques vrais étudiants, trop clairs-semés à l'heure présente. Puissent-ils rénover cette jeunesse estudiantine, puissent-ils semer un peu cette chaude fraternité, si bonne dans la vie et frayer à leurs successeurs, un chemin qu'ils n'auront plus qu'à suivre... Anvers reprendra alors aux yeux de tous, sa gloire, sa joie, et la franche cordialité, qu'elle possédait jadis, renaîtra dans la phalange nombreuse des Etudiants Libéraux.

En attendant, le travail et le dévouement de tout le comité est au-dessus de tout éloge; nul doute que les réunions intéressent tout un chacun, car elles sont suivies par de nombreux membres. Pour suppléer aux excursions officielles et dans le but de se rendre utile, la Société a organisé durant l'année 1906, différentes visites. On parcourut ainsi avec grand intérêt la Taillerie de diamants de Tolkowsky, les Etablissements de la Bell-Téléphone, les Chantiers Cockerill à Hoboken, l'Usine de l'Union (Axa), les fabriques de cigares Tinchant & Gonzalès, etc.

Quant aux conférences, peu nombreuses encore, elles promettent de se succéder, avec régularité, dès janvier prochain et seront confiées à des orateurs de talent, tels que MM. Stoffels, Devèze, Francqué, F. Cocq, L. Franck, etc. En outre, les membres organiseront des discussions, sur des sujets de politique. Bref, on n'aura pas le temps de s'ennuyer. On fera réellement de la bonne besogne et on s'efforcera de relever l'esprit libéral à l'Institut Supérieur de Commerce.

L'activité au mois de décembre 1906 fut très grande parmi les membres du Comité; ils s'occupèrent de l'organisation du IX^e Congrès des Etudiants Libéraux, car il ne faut pas que les Etudiants Libéraux se laissent abattre; il ne faut pas que notre incomplète victoire de mai passé ait un autre résultat que de nous exciter plus ardemment que jamais à la lutte et au travail, pour parvenir au règne de la Justice, de la Vérité et de la Raison.

Comité : *Président* : CONSTANT THIRIPAYS, (38, rue de Vrière);
vice-président : F. SIMONON; *secrétaire* : P. AMERLINCK; *secrétaire-adjoint* : L. OLLEVIER; *trésorier* : L. MANNHEIM; *trésorier-adjoint* : A. DAUGIMONT; *porte-drapeau* : C. DERVEAU;
commissaires : PÉGUENNE et CALBUSCH.

Cercles d'Agréments

Sous ce titre nous comprenons tous les autres cercles tels que : Roumain, Russe, Polonais ; sans compter le Cercle d'Échecs.

L'activité est relative ; on voit de temps en temps un avis, mais c'est assez rare. Une mention spéciale doit être attribuée au cercle Flamand (local : *Tippo-Tip* ; *Place de la Gare*) qui organise de belles fêtes.

Rappelons le succès, la réussite des fêtes champêtres organisées à Mariaburg le 24 Mai passé. Espérons que nous aurons le plaisir d'y retourner : nul doute alors que ce gai village ne soit le « rendez-vous » de la Jeunesse Anversoise.

Pour ne pas faire de jaloux, présentons le cercle « Allemania » et celui des « Suaves », enfin les Gais Bouffeurs...

Voici le nom des chefs de ces cercles : *Flamand* : HAEGEMAN, (51, rue des Peintres); *Roumain* : ALBULETZ, (51, rue des Peintres); *Russe* : UMANSKY, (51, rue des Peintres); *Allemania* : L. VON MANNHEIM; *Suaves* : P. AMELINCK, (6, rue Stéphanie); *Echecs* : VAN SWAE.

* * *

Quand ce qui concerne l'A. G. : De profundis! R. I. P.
THIRIFAYS.

Cercle des Étudiants Wallons

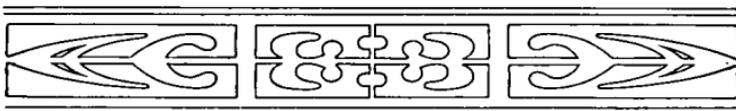
Local : *Vieux-St-Jean, Rue de la Commune, 11*

La vie estudiantine reprend à Anvers, car lui aussi, s'est transformé, lui aussi a repris une vitalité extraordinaire.

Voici un groupe de chauds copains wallons qui travaillent gaiement, comprenant un peu mieux la vie estudiantine. Ils ne vident peut-être plus tant de tonneaux que l'an dernier, ne débobinent plus tant de propretés (!), mais une bonne et sincère camaraderie n'en règne pas moins parmi eux. Tout en se réunissant, ils s'amusez admirablement, passent une soirée bien intime où l'esprit est réconforté... sans jamais oublier la vadrouille traditionnelle dès le début de l'année. Grâce à l'initiative du nouveau président, chaque quinzaine, un copain joue « orateur ».

Les séances sont donc devenues réellement attrayantes et instructives. La note gaie y a quand même persisté. Cette heureuse transformation a le grand avantage de développer l'élocution et d'instruire. Inutile de dire que le tout est arrosé d'une excellente « gersten », servi par une non moins jolie serveuse, qui parfois chante gentiment son petit couplet... Jusqu'à présent on a entendu : les camarades X, Thirifays (la théorie de Malthus), Denisty (La Syphilis), Désorbay (le Congo). Félicitons-les de cette belle initiative et formons des vœux pour que les exemples donnés soient suivis par beaucoup d'autres. Signalons le dévouement des copains et le grand succès obtenu lors des fêtes de bienfaisance organisées les 19, 20, 21 mai. Elles ont révélé aux bourgeois d'Anvers que si les étudiants savent faire du « boucan » ils savent aussi payer de leurs personnes pour les œuvres philanthropiques,

Comité : *Président* : X... *vice-président* : DEBRAKELEER ; *secrétaire* : DAUGIMONT ; *trésorier* : MOELANTS ; *porte-drapeau* ; V...



GEMBOUX

Société des Etudiants Libéraux

Parmi les nombreuses années de prospérité de la Libérale, 1906 brille avec une éclat particulier.

Jamais peut-être, année estudiantine ne fut plus animée, plus féconde en résultats encourageants. Gembloux attendait 1906 avec impatience, car l'organisation du VIII^e Congrès des Etudiants Libéraux lui était dévolue.

Aussi est-ce avec un réel enthousiasme qu'en octobre 1905 de nombreux bleus se firent inscrire, brulant de montrer leur dévouement à la noble cause libérale.

La Société sous la conduite de son infatigable comité, se fit représenter aux diverses fêtes de Blankenberghe, Angleur, Bruxelles, Gand, etc... par des délégations importantes.

De nombreuses conférences furent organisées et nous eûmes le plaisir d'applaudir MM. Furnémont, Hocart, Sorset, et bien d'autres encore qu'il serait trop long de citer.

Mais bientôt l'activité intérieure de la Libérale fit place à

des préoccupations plus sérieuses. La date du VIII^e Congrès approchait, Gembloux voulait que ce Congrès fut digne de tous les précédents.

Les camarades de Sélys et Steinkühler s'y vouèrent tout entier et jetèrent bientôt les bases d'une solide organisation. Tout le monde politique belge, depuis le confin des Flandres jusqu'au Luxembourg, avait été intéressé à ce Congrès par l'envoi de circulaires, aussi est ce de toutes parts que nous reçûmes des encouragements sous diverses formes!!!

Bientôt tout fut en ordre pour la fête : il ne restait plus qu'à attendre les invités. Ceux-ci vinrent nombreux à Gembloux; malheureusement le soleil ne fut pas de la partie, et c'est dans un affreux cloaque de boue et de neige, (Ohé le service de nettoyage de Gembloux) que nous dûmes recevoir nos hôtes.

Cependant chacun fit contre mauvaise fortune bon cœur, et la grande gaieté juvénile des étudiants pris le dessus.

Gembloux pourra s'énorgueillir du succès de son Congrès de 1906; sa réussite fut complète.

Le banquet fastueux de Namur, l'excellente organisation du Congrès lui-même, le brillant meeting et la franche cordialité qui n'a cessé de régner un instant, laisseront dans les cœurs de ceux qui y assistèrent une impression de réconfort et de bien-être moral.

Gembloux avait présenté à ce Congrès, par l'organe du camarade Steinküller, un rapport sur les Universités Populaires.

Ce rapport adopté à l'unanimité ne fut malheureusement pas discuté au fond, il arrivait à la fin d'une séance, consacrée toute entière par de stériles et vaines discussions sur le Suffrage Universel!

Le camarade Steinkühler, concluait à la formation d'Universités Populaires dont les cours seraient donnés par des étudiants, et mis à la portée des ouvriers les moins instruits en excluant, tous les termes scientifiques et techniques qui sont le frein des extensions universitaires et qui en réalité ne sont utiles qu'aux initiés.

Les cours donnés par les étudiants auraient en outre la grande utilité d'initier les jeunes gens à l'art de l'orateur. et à cet art si difficile, si complexe d'expliquer les phénomènes les plus compliquées de la science, d'une manière simple, précise, palpable, concrète pour tous ceux à qui on s'adresse.

S'inspirant de ces données et du vœu émis, une Université Populaire fut fondée à Gembloux sur ces bases.

La réussite dépassa tout espoir et bientôt le fonctionnement de l'Université populaire fut parfait.

Les locaux de l'Ecole Communale avaient été mis à notre disposition et 2 fois par semaine des étudiants vinrent y donner des cours d'une demi heure.

Nous n'entrerons pas dans les détails de l'organisation, qu'il nous suffit de dire quels furent les cours donnés et le nombre des auditeurs.

— Cours élémentaire de Cosmographie et d'Astronomie (Cam. Steinkühler), 10 leçons.

— Cours élémentaire de Géographie (cam. Tolkowsky), 4 leçons.

— Cours élémentaire d'Anatomie (cam. Homblé).

De nombreuses projections étaient faites après chaque leçon, fournissant le prétexte d'utiles leçons de choses.

La fréquentation de ces cours dépassa toute attente, et à l'inverse de ce qui se passait à Gembloux pour l'Extension Universitaire que les ouvriers désertaient, n'y comprenant rien, la progression fut continue.

Voici la statistique des présences :

1^e Leçon : 8 auditeurs ; 2^e leçon (on recommença la 1^e) : 24 ;
3^e leçon : 56 ; 4^e leçon : 78.

Le comité fut obligé d'écarter alors certains auditeurs trop jeunes, vu l'exiguïté du local, et mit à l'étude la formation d'une section inférieure. La fréquentation fut dès lors régulière, de 50 à 60 auditeurs.

Nous avons le droit d'être entièrement satisfaits de ce premier essai, et nous avons l'espoir que nos successeurs auront à cœur de continuer la tâche entreprise.

Il faut que chacun de nous se pénètre bien de cette idée, que si la classe ouvrière veut s'affranchir, la première chose qu'elle doit faire, c'est de regarder son ignorance comme son plus grand ennemi.

Au mois de mars, l'approche des élections fit courir un frisson d'espoir dans tous les cœurs et les membres se répandirent dans les campagnes incendiant le pays environnant de brochures de propagande.

Plusieurs meetings furent tenus par les étudiants, et plusieurs d'entre nous allèrent même contredire M. Mélot à Louzè. Les élections passées, le spectre des examens se dressa dans l'ombre et peu à peu l'enthousiasme tomba.

La politique fut dans le marasme pendant quelque temps ; 1907 verra, espérons-le, une pléiade de nouveaux, relever fièrement le drapeau bleu sur notre institut.

1906 fut une année reconfortante : de la bonne besogne a été faite.

R. STEINKÜHLER.

Comité : *Président* : PAUL BALAT ; *Vice-Président* : E. DE SÉLYS ; *Secrétaire* : GEORGES BASIAUX ; *Secrétaire-Adjoint* : BÉLOT ; *Trésorier* : A. PIOT ; *Bibliothécaire* : DINSART ; *Porte-Drapeau* : L. BARRÉ ; *Commissaires* : G. DELLEUR, S. TOLKOWSKY.

Société Générale des Étudiants de l'Institut Agricole

La vaillante société qui fut en but, il y a deux ans, à tant d'assauts, de la part de quelques membres qui ne rêvaient que sa dissolution, va fêter d'une façon particulièrement brillante la 30^e anniversaire de sa fondation. Cornet est à la tête du comité des fêtes; c'est assez dire les succès qui lui est réservé.

Comité : *Président* : W. RAEYMACKERS; *vice-président* : CH. GRÉGOIRE; *secrétaire général* : G. DELLEUR; *secrétaire-adjoint* : BALAT; *trésorier* : TOLKOWSKI; *commissaire* : BAZIAUX; *porte-drapeau* : DUMOULIN.

Société Générale et Littéraire

Les portes de « la littéraire » avec la rentrée d'octobre se sont réouvertes. Présidence du camarade Steinkühler, et au comité : Arnould, Legrand, Tolkowsky, Lhermitte et Lebon.

Une première conférence fut donnée par le camarade Ramayana, qui choisit comme sujet « Bouddha et ses doctrines ». — Bien documenté, ce camarade sut si bien intéresser et convaincre ses auditeurs, que le lendemain, le brave camarade Eustache (pour les dames) désirait à tout prix devenir Bouddhiste! Heureusement, une jolie blondinette Gembloutoise lui persuada d'embrasser un autre culte!

Notre brave président sut aussi se dévouer pour l'intérêt général : une lecture suggestive des « Avariés » de Brioux

fut écoutée avec intérêt par nos bons « lapins » encore peu initiés à l'art.

Nous eûmes encore une conférence sur « l'Origine de l'homme » véritable compilation des théories émises sur cette question.

La société tient à rendre ici hommage au camarade Steinkühler qui par sa bonne humeur et son dévouement parvint à gagner toutes les sympathies.



Une fête intime très réussie, (le porto coula à flots), réunit tous les membres ; fête charmante où se firent entendre nos meilleurs chanteurs et musiciens. — C'est en un « monôme » quelque peu zigzaguant, que les littérariens reprirent, ce soir là, le chemin de l'Institut.

Au comité Steinkühler, succéda le comité Demolin, Lecoq, Delheur, Lhermitte, Boutteit, De Guide. — Une proposition heureuse, de discuter des sujets proposés au préalable par l'un des membres, fut émise par le président Demolin, et admise à l'unanimité.

Cette innovation eut d'heureux résultats : nous eûmes successivement deux discussions vraiment originales et intéressantes, où nos orateurs rivalisèrent de bon sens et de logique.

Les élections réglementaires de février, devaient faire succéder au comité précédent les camarades Just, Bouttet, Ramayana, Sachs, Gallain et De Guide.

Sous la présidence Just, pas de faits très saillants à noter, si ce n'est quelques lectures attachantes faites par plusieurs membres dévoués.

Bref, la société est parvenue, comme les années précédentes, à passer des heures charmantes, bien faites pour reposer l'esprit, après le travail journalier.

N'est ce pas là son but essentiel, auquel elle n'a jamais failli et ne faillira jamais.

La Jeunesse Universitaire Socialiste

Ce cercle a pour but de créer un lien entre les étudiants socialistes de l'Institut agricole, et de travailler de commun accord avec les Etudiants Libéraux à la réalisation des points communs aux programmes des deux partis. Voici l'article 1^{er} des statuts :

« *La Jeunesse Universitaire Socialiste* est un cercle ayant pour but la défense et l'étude des idées collectivistes, républicaines et antimilitaristes. Néanmoins, l'on s'y occupera d'art, de sciences et de philosophie, car nous pensons que le progrès intellectuel est intimement lié au progrès social».

Comité : *Administrateur* : FELDSTEIN; *Secrétaire-trésorier* : SCHÜRMAN; *Administrateur-suppléant* : MILAUKOVITCH.

(Un *président*, qui dirige chaque séance, est élu au commencement de chacune d'elles).





MONS (*)

Société des Etudiants Libéraux sous la Présidence d'honneur de M. JEAN LESCARTS, Bourgmestre.

L'année 1905-1906 octroya à la Libérale une situation pénible et des moments difficiles. Son début fut caractérisé par le désintéressement des vieux qui nous délaissèrent, léguant aux jeunes la charge pénible d'une direction si peu empressée. Ceux-ci du reste, sentant la lourdeur de la tâche, montrèrent très peu d'enthousiasme. C'est alors que le comité se composa en réalité d'un seul membre, le camarade Wagnies qui cumulait à la fois les fonctions de Président et secrétaire-trésorier. Le Pingouin montra alors

(*) Nous saisissons l'occasion pour rectifier quelques erreurs de la statistique de l'Ecole des Mines de Mons, (page 37), les renseignements officiels ne nous étant parvenus que fort tardivement :

Population 1905-1906, 297 étudiants.

Examens : Inscriptions : 268, *admissions* : 77 0/0.

la valeur de la haute personne ; guidant la présidence d'une main sûre, il ramassa les bribes de l'ancienne société et la reconstitua plus forte que jamais. Le cercle compta cette année plus de 150 membres.

La libérale manifesta son renouveau par une année plus brillante et prospère. En avril elle organisa une grande conférence où MM. Buis, Masson et André traitèrent le sujet bien d'actualité. « La Liberté de l'enseignement en Belgique. » La Société des Etudiants Libéraux s'occupa aussi de recueillir les signatures des partisans de l'Instruction obligatoire. D'autres conférences amenèrent des sujets philosophiques et littéraires qui eurent un grand succès. Les principaux orateurs qui prêtèrent leur concours furent MM. Winau, Sohler et Jouret.

Le champ d'action de la politique s'étendant surtout dans les Flandres, la libérale se fit représenter, en envoyant de nombreuses délégations, dans les différentes villes où avaient lieu des manifestations.

Sans cesse soutenue par des membres dévoués, différents généreux subsides furent accordés, notamment aux victimes de Courrières. La bibliothèque s'enrichit de nombreuses œuvres et atteignit le chiffre respectable de 600 volumes.

Le denier des écoles, œuvre de la Libérale, ne fut pas oublié non plus. Différentes fêtes, furent organisées à son profit et lui rapportèrent d'assez beaux bénéfices. Citons entre autres une représentation au Théâtre de « Prince d'Aurec » par la troupe du Parc qui eût un grand succès.

Après avoir dit avec quel courage et combien d'énergie le Président Wargnies réorganisa en 1905 la Société et la belle besogne politique qu'il fit avec son dévoué comité, il est utile de faire ressortir l'habileté avec laquelle ils

organisèrent les réjouissances estudiantines; la première d'octobre en l'honneur des bleus fut vraiment des plus remarquables par son entrain et sa gaiété... débordante. Nous signalerons pour finir la fameuse fête du 21 décembre qui fut un vrai régal. Les acteurs du Théâtre de Mons, étaient venus illustrer cette soirée. M. Lescarts, bourgmestre, nous avait fait l'honneur d'y assister.

Suivant les statuts, le comité a terminé son œuvre avant Pâques et fut remplacé par le Comité actuel qui, souhaitons-le, marchera sur les traces de l'ancien. Nous pouvons déjà signaler différentes participations aux manifestations libérales du pays.

Enfin on nous dit qu'il est occupé en ce moment à l'organisation de fêtes qui, tout nous porte à le croire, seront brillantes.

Comité : *Président* : WANDERPEPEN ; *vice-président* : WARGNIÉS ;
secrétaire : NICAISE ; *secrétaire-adjoint* : PHILIPPOT ; *trésorier* :
MICHOTTE ; *commissaires* : BRANQUART, GALLÉE, RATEAU ;
bibliothécaire : BELLOT.

Fédération des Étudiants

sous la Présidence d'honneur

de M. MACQUET, Directeur de l'Ecole des Mines.

L'an II de son existence, la Fédération prospéra, gagna en prestige et en confiance tant auprès des étudiants que près des autorités de l'Ecole. Notre directeur et nos professeurs ont bien voulu lui donner un caractère « officiel » en prenant pour intermédiaire ses dirigeants et n'ont cessé de lui témoigner leur bienveillance. M^r le directeur

Macquet est c'aailleurs le promoteur de la Fédération, c'est lui qui la fit succéder à l'antique générale dont la réputation et le prestige étaient, hélas, malgré les efforts de ses chefs, tombés bien bas! Mais si la Fédération a voulu continuer à marcher dans la voie où l'avait poussée son premier président Greyson et représenter dignement le corps étudiantin en toutes circonstances faire valoir éventuellement ses revendications dans l'intérêt des études et des étudiants, elle n'a pas oublié les traditions de la générale. Elle organisa des fêtes et réunions qui n'ont point fait regretter les réunions de jadis.

Les fêtes de Ste-Barbe, sous la direction savante des camarades Hubert et Husson eurent l'éclat accoutumé, sorties en musique, chahut en ville et à la foire, aborption de liquides rares et divers le porto fut jugé excellent par le camarade Wagnies (N. D. L. R.) fêtes intimes où se prodigua l'ami Fonteilles, séances à la foire, rien n'y manqua. Inutile de dire que maints d'entre nous tinrent à honneur déspatrouiller les bourgeois et manants de notre bonne cité par leur attitude modeste? et réservée???

O Tempora, O Mores! comme dirait le Hainaut.

Le banquet fut honoré de la présence de M. Macquet, directeur de l'Ecole, grâce à la générosité duquel bon nombre de camarades durent de pouvoir apprécier, en toute connaissance de cause, les qualités multiples d'un champagne de marque.

Quant au bal, il eut lieu, en février, en la Salle de la Bourse parmi quantité de frais minois. Et des costumes, o ma chère! est-il permis de faire tant de frais pour un bal d'étudiants! Ne grincez pas tendre amie et vous, mesdames continuez à vous mettre en frais, nous vous en seront reconnaissants et le jury des concours de costumes également!

Enfin en juillet, pendant la période des examens, malheureusement, eut lieu l'inauguration solennelle (après deux ans) des nouveaux locaux, le corps estudiantin y participa et plusieurs d'entre nous assistèrent au banquet « des grosses légumes » banquet honoré de la présence de M. Macquet (encore et toujours !) et de nombreuses personnalités industrielles et politiques, mais aussi et surtout « lust not least » du ministre Francotte, lequel prononça un discours mémorable. En voici l'exacte portée.... :

(Cliché absolument neuf, recommandé aux confrères de la Presse, de la grande Presse).

Notons que la Fédération qui avait organisé en décembre une conférence au profit (et avec profit s. v. p.) de l'œuvre des Crèches de la ville tint à contribuer largement au succès des collectes en faveur des inondés et des victimes de Courrières. En outre, elle a fondé dans son sein une œuvre dite des Bourses d'études.... La Charité à l'Ecole et hors l'Ecole....

Travail, plaisir et bienfaisance telle pourrait être notre devise, aussi l'activité de la Fédération a été grande dans ces trois domaines.

Espérons que l'an III verra réaliser plus d'un beau projet dont rêvent ses dirigeants.

A titre de renseignement, voici la liste des cercles fédérés : Société des Etudiants Libéraux ; Cercle Français ; la Tournaïsiennne ; Carolo Club ; Cercle Borain ; Cercle Flamand ; Etudiants du Centre.

Comité supérieur fédéral : *Président* : MAURICE HUBERT ; *vices-présidents* : GASTON HUSSON, HERMAN CAPIAU ; *secrétaires* : MARTIAL GROSFILS, HENRI FONTEILLE ; *trésorier* : EDMOND WARGNIES ; *porte-drapeau* : ALBERT DENIS.

Société des Étudiants du Centre

sous la Présidence d'honneur
de M. RAOUL WAROCQUÉ

La Société des étudiants du Centre fut fondée en 1904 sous la présidence d'honneur de M. Raoul Warocqué.

Son premier président fût le camarade René Gréner qui remplit ces fonctions pendant deux années consécutives. Il avait une tâche pénible à remplir; celle de nous rallier des membres d'honneur, dont la Société, en voie de formation, avait nécessairement grand besoin. Il fut vaillamment et énergiquement secondé par le secrétaire, le camarade Pluvinage et par les membres du Comité tels que les camarades Wagnies, Jacob et Boulvin : Tous les membres d'ailleurs rivalisèrent de dévouement; bientôt la Société fut en état de subsister.

Elle avait pour but : 1^o réunir sous les couleurs du Centre tous les étudiants nés dans le centre ou y habitant. 2^o Fonder une bibliothèque; 3^o organiser des excursions et des visites d'Usines, de Charbonnages, etc... 4^o donner des Fêtes où elle pût soutenir la réputation de gais camarades qu'ont les Etudiants centraux.

La bibliothèque fut fondée, le drapeau, symbole de l'attachement aux idées et aux mœurs du pays où l'on est né, où l'on habite, symbole aussi des idées de progrès, fut acheté, par les deniers de la Société et inauguré à la première fête intime, qui se tint au Café Royal, avec succès retentissant.

Les efforts de notre dévoué Président et des membres de la Société furent donc couronnés d'un légitime succès.

Deux visites aux charbonnages modèles de Mariemont et Bascoup terminèrent la période 1905.

En 1906, la Société fut formée et dûment constituée sur des bases solides. Cinquante membres d'honneur la soutenaient. Vingt-huit membres actifs en faisaient partie. Le nouveau Comité fut installé.

La Présidence des étudiants du Centre fut confiée au camarade Georges Boulvin.

On ne pouvait mieux choisir pour l'administration de la Société des camarades dont le passé estudiantin promet tout en faveur de la Société.

Sans nul doute, sous le nouveau Comité en fonction, la Société continuera à faire ce que jusque maintenant elle a fait : « Prospérer ».

Un vieil Etudiant.

Comité : *Président* : GEORGES BOULVIN ; *vice-président* : EDMOND WARGNIES ; *secrétaire* : GODEAUX ; *trésorier* : JACOB ; *commis-saire et porte-drapeau* : PLUVINAGE, DE CAESÉ et NOHÈRE.

Carolo-Club

sous la Présidence d'honneur de M. LOUIS CANON

Au Carolo-Club il n'y a plus que des tonneaux... Ceci sans allusion personnelle à aucun de ses membres qui sont toujours les vieilles vadrouilles d'autan, les poires... cuites nuit et jour, des... gueules sympathiques pourtant !...

Ils ont la plupart des appendices abdominaux dont serait jaloux un Santos-Dumont !... Voyez le gros Sterck ; depuis qu'il est ingénieur, c'est épouvantable. Voyez Wiecker frères et C^{ie}.

Si les autres ne sont pas si bien partagés c'est qu'ils

connaissent le fonctionnement des soupapes d'échappement... et quel échappement!...

En tous cas ils ne savent que boire, ils boivent toujours et reboivent encore.

Détail particulièrement intéressant : Jules Dubois a fait tailler sa barbe d'une façon scand....halleux....sement dégoûtante et Maigre-père a toujours le même pardessus!..

C'est toujours le sympathique Martial qui préside, et ma fois il conduit bien sa barque.

Ils vadrouillent beaucoup trop peut-être, regardent les femmes du coin de l'œil sans jamais leur faire comprendre que .. mais n'en pensent pas moins.



Enfin, pour terminer, je dois vous citer, l'acquisition que fit la Calaro cette année, en inscrivant sur ses listes un indigène de Marchiennes-au-Pont, ayant séjourné un an à l'Institut Commercial, et ayant constaté que ses professeurs n'étaient pas à sa hauteur, vint chercher fortune dans les

locaux de l'école des mines, après avoir réussi l'examen (*) d'entrée.

C'est un jeune gosse de 19 ans, bien connu sous le nom de

* On ne s'explique pas encore ce phénomène.

« Puceau ». Il accepta le poste de porte-drapeau pour avoir de la popularité, mais se soustrait de ses fonctions chaque fois qu'il le peut. On le rencontre très tôt le matin dans certaine salle de réjouissance occupé à démentibuler le mobilier.

Quoi que n'ayant aucune prétention en prophétie, je puis vous affirmer qu'avant 1915, Henri le Puceau sera président d'un cercle à moins que la popularité qu'il cherche, ne lui fasse faux bond.

Comme on pourrait m'accuser de faire défiler dans ces compte-rendus un personnage fort peu intéressant, je tiens à vous faire remarquer que ce qui m'a poussé à parler de ce garçon c'est que je tiens de source certaine, si de n'importe qu'elle façon, on ne lit pas dans l'Almanach sa biographie, il fera lui même l'an prochain son portrait qu'il fera insérer dans cet annuaire en guise de réclame, à ses frais.

Comité : *Président* : MARTIAL GROSFILS ; *vice-président* : MARY ;
secrétaire-trésorier : DENIS ; *porte-drapeau* : HENRI LALOUVEIN
(Puceau).

Cercle des Etudiants Français

sous la Présidence d'honneur

de M. JORDAN, Consul de France à Mons.

Les fêtes de février furent brillantes grâce au concours de la Purée et grâce aussi à la jovialité que l'on rencontre toujours chez ces braves garçons du midi. Le banquet de fin d'année fut des mieux réussi et la présence de M. Jordan nous a fait un réel plaisir.

Le nouveau comité a apporté un programme essentiellement différent. Il a créé une véritable innovation. Outre l'organisation de fêtes, il organise un service de renseignements et recommandations pouvant être des plus utiles pour les jeunes ingénieurs. Félicitons-en le président Husson qui en est le promoteur, et qui, par son zèle, parvint à réunir à la Française 35 membres, alors que ce cercle n'en comptait que 20 l'année dernière.

Quant au service de renseignements, qui consiste à s'informer des places vacantes dans les différents établissements industriels, et à faciliter les visites, il est en bonne voie et le Comité possède déjà des documents utiles.

Bravo ! voilà de la bonne besogne et si avec cela, les fêtes continuent à être célèbres, nous n'aurons que des félicitations à adresser au Comité actuel.

Comité : *Président* : G. HUSSON ; *vice-président* : CRACHET ;
secrétaire-trésorier : HEISER ; *porte-drapeau* : RAFFIN.

Cercle Borain

Continue les bonnes traditions wallonisantes qui ont été sa caractéristique depuis sa fondation.

Le Cercle a conservé intégralement le Comité qu'il a élu l'année précédente. C'est bon signe.

Les fêtes y brillent toujours par leur entrain ; les beuveries y restent traditionnelles et c'est au son des mélodieux « harmonicas » borains que se dansent les « assauts » les plus endiablés.

On s'occupe actuellement de l'organisation du solennel

banquet qu'accompagneront les festivités ordinaires : Jeu de balle, etc.

Comité : *Président* : H. CAPIAU ; *vice-président* : P. DUPIRE ;
secrétaire : H. URBAIN ; *trésorier* : F. MATHIEU ; *porte-drapeau* :
J. CORNET.

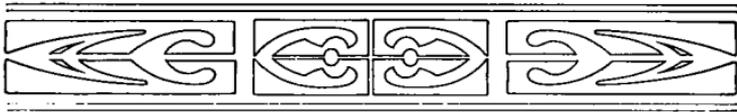
Cercle des Etudiants Flamands

Que devient-il? Que fait-il? De qui se compose-t-il?

Voilà autant de points sur lesquels il m'est assez difficile de répondre. Je suppose cependant qu'il est composé des joyeux campagnards des Flandres qui honorent notre école en ce moment. Dès lors nous devons conclure qu'un tel cercle doit avoir des aspirations extraordinairement bizarres, car les spécimens que nous pouvons contempler chaque jour, sont des êtres vraiment remarquables par leurs théories et par les conférences qu'ils se permettent de temps en temps de nous servir.

Allons Dick, rassemble tes disciples, organise des fêtes, invite-nous et surtout ne nous laisse pas mourir de soif. On aura alors une preuve de l'existence du cercle Flamand.





BRUXELLES

Association Générale des Etudiants

L'année académique 1906-1907 a connu pendant le premier semestre des jours de gloire universitaire et des périodes de fêtes estudiantines. C'est en effet durant cette année qu'on fêta avec éclat, oh! combien! le décennat de l'A. G. Il y eut des délégués de Hollande, de France, d'Allemagne et de Russie qui furent accueillis selon toutes les règles et tous les principes de la meilleure des hospitalités. On les traîna de banquet en festin et de lunch en dîner. Ils assistèrent aux réjouissances des soirées intimes où ils ouïrent des chants alternés qui plaisent aux muses escholières : le cordonnier Pamphile succédant au de Profundis, etc.

Ils assistèrent aussi à une représentation d'un drame : le « Comte d'Egmont » dont la superbe ouverture musicale fut dirigée et exécutée par des étudiants.

C'est également pendant les fêtes du dixième anniver-

saire, qu'eut lieu la manifestation en faveur de l'Instruction Obligatoire.

Enfin les réjouissances se clôturèrent par un bal monstre où un punch cuita danseurs et danseuses. A ce bal on put voir des échantillons de toutes les chorégraphies depuis la danse biblique de Dercéto jusqu'aux danses contemporaines : la liquette, la croupionnette et la craquette. On put constater aussi l'exactitude des vers d'Antoine d'Aréna dans son ouvrage en latin macaronique sur l'art des danses, au chapitre de Gentilesiis Estudiantium : « genti galantes « sunt onmes estudiantes et bellas garsas semper amare « solent. »

A peine les fêtes finies, on commence à préparer le salon d'art qui sera probablement magnifique. Bref l'année s'annonce comme excellente. O. n. M.

Président : P. ERCULISSE ; *Secrétaire* : COULOMB.

Section de Droit.

*Ah ! ne t'éveille pas encore !
(Berceuse de Focelcyn).*

Au début du mois de Décembre la section se réunit en assemblée plénière pour procéder à l'élection d'un comité. Tandis qu'à la suite du scrutin, Bourquin, l'évêque, était intronisé président et Léon Lepage sacré coadjuteur, Charles Janson chantait un hymne latin où revenait régulièrement le refrain connu célébrant la gloire de Saint-Yves, le patron des avocats :

Ora pro nobis, sanctus Yvo,
Advocatus et non latro.
O res admiranda populo !

On confia la galette à Séaut, les archives à Payen et le drapeau à Pécher...

La section désigna ensuite ses délégués au comité organisateur de l'érection d'un mémorial Vanderkindere. Nos mandataires à cet objet sont : Bourquin, Lepage, Godding, Boelens, Kreglinger, Mundeleer, Jacqmain et Janson.

Enfin pour clôturer la séance, on pria Godding, Reynaert et Pécher de se constituer en commission aux fins de préparer le banquet annuel de la section.

Immédiatement, ceux-ci se mirent à l'œuvre, abordant la théorie avant la pratique. C'est pourquoi ils étudièrent la Gastronomie de Berchoux, annotèrent l'Art de dîner en ville de Colnet et commentèrent la Physiologie du Goût de Brillat-Savarin. De plus, ils demandèrent au camarade Lepage une conférence sur Grimod de la Reynière. Le gastronome facétieux s'exécuta de bonne grâce, abrégéa spirituellement le calendrier nutritif et résuma à larges traits l'Almanach des Gourmands. Suffisamment éclairés sur les principes, les trois délégués parcoururent successivement tous les restaurants de Bruxelles et des faubourgs. Bref :

« On mangea trente jours, on mangea trente nuits.
Ils mangeaient constipés, ils mangeaient avec bruits ;
Et, le soir, on lançait des bouchons aux étoiles.

Ils firent tant et si bien qu'ils en devinrent, celui-ci arthritique, celui-là bilieux et le troisième dyspeptique, ce qui leur fit déplorer avec le bon Lafontaine que :

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

Mais leurs travaux ont abouti, et un banquet où les plats savoureux alterneront avec les vins exquis démontrera que la section de droit fut bien inspirée de confier l'organisation du festin juridique à cette trinité de gourmets universitaires.

O. D. M.

Section de Philosophie.

Resserrer les liens qui doivent exister entre les étudiants, faire régner dans leurs rapports un esprit démocratique qui les force à mettre en avant leurs idées et à les défendre contre n'importe qui, voilà l'idéal dont est inspiré le programme de la Section de philosophie. Les professeurs ont voulu encourager cette tendance ; ils font tous partie du Comité d'honneur. Pour atteindre son but, le comité dont Vauthier est président et Loicq, secrétaire, a élaboré un programme très complet de fêtes et de conférences, mêlant l'utile à l'agréable, seul principe du bonheur ci-bas.

Comité : *Président* : JEAN VAUTHIER ; *Vice-Président* : G. FLAMENG ; *Secrétaire* : P. LOICQ ; *Trésorier* : G. BERGH ; *Porte-drapeau* : THIERRY ; *Commissaire* : VAN DER VLOET.

Section des Sciences

La quinzième génération d'étudiants qui apporta durant l'année écoulée sa jeunesse et son enthousiasme au Cercle des Sciences fut ce qu'on peut appeler de la bonne semence.

Ajoutez à cela, la bonhomie avec laquelle le sympathique camarade Hilaire Brohée sut présider le cercle, la vive impulsion donnée à la section par les anciens gais lurons qui aiment toujours s'y retrouver en joyeuse compagnie et vous aurez ce qui rendit toujours le Cercle des Sciences fort et prospère : la bonne entente et la franche camaraderie.

Les joyeuses assemblées générales auxquelles ne manquèrent jamais ni l'entrain, ni la gaité se répétèrent régulièrement tous les quinze jours pendant cette dernière période d'activité. Quelques conférences habilement préparées par les camarades Goossens, Leclercq, Quignon, de multiples et divers concours, les traditionnelles et estudiantines guindailles, la verve de l'inépuisable Bernasco, les danses à jamais célèbres des camarades Thiry et Falleur jetèrent toujours une joie délirante dans l'assemblée et rendirent quelques séances à juste titre inoubliables. Selon les traditions, la Saint-Nicolas et la Fête des Rois furent dignement célébrées, cette dernière surtout resta mémorable et fut un modèle du genre. Quant aux vadrouilles elles furent portées à leur apogée durant cette année; il est vrai de dire que les noctambules ne manquèrent jamais au Cercle des Sciences et que celui-ci se montra toujours hors concours dans ce genre de sport.

Le cercle vit encore sa prospérité augmenter par la création de la section d'Art qui se mit bientôt en évidence par la fête de bienfaisance donnée au Théâtre Flamand sous les auspices de l'A.-G. le 4 avril 1906. Ce fut un gros succès qui en fait présager bien d'autres encore. D'autre part on vit se former entre les membres du cercle quelques associations occultes et ténébreuses telles que les «Pst. Pst», « l'Echo des Platanes », « Les Carabins Mélancoliques » et bien d'autres encore qui égayèrent maintes séances par leurs uniformes disparates et leurs rites abracadabrants.

Le fait le plus saillant de cette année furent les fêtes organisées à l'occasion du XV^e anniversaire de la fondation du cercle; banquet, discours, tonneaux, tout le cortège des réjouissances y passa et le lendemain, la St-Verhacgen rehaussait brillamment cet anniversaire si bien fêté.

Une fête de clôture, des mieux réussies et au programme des plus délicats, clôtura cette chaude année dont les matchiches endiablées tinteront encore longtemps aux oreilles des étudiants fêtards du Cercle des Sciences.

R. V.

Président : PAUL GOOSSENS (12, rue du Conseil); *secrétaire* :
RENÉ VAN EESSEN (21, rue des Champs Elysés).

Section de Médecine

L'exubérante activité manifestée par cette section au cours de l'année précédente pouvait faire croire à l'impossibilité de se maintenir longtemps à ce niveau de vitalité. Constatons avec plaisir combien ces craintes étaient vaines et combien fourni est le programme réalisé cette année par ce groupe important. De fréquentes réunions intimes parfois suivies d'explorations aussi mouvementées que nocturnes montrent que la vieille gaité estudiantine n'est pas près de s'éteindre à la Médecine tandis que des conférences de professeurs témoignent des préoccupations intellectuelles de ses membres. Rappelons les plus récentes: M. Monseur : La médecine préhistorique; M. Héger : Le mesmérisme; M. Bayet : Le microbe de la syphilis et les essais de vaccination. Outre les démocratiques et joyeux soupers aux choesels, on se rappelle l'éclat et la cordialité du banquet annuel. Y assistaient : MM. les professeurs Spehl, Demoor, Brachet, Monseur, E. et M. Willems, Brunin. Nous avons gardé pour la fin le clou de l'année : la fête musicale par laquelle la section a célébré son XV^e anniversaire et dont le vif succès fait honneur au dévouement du président (une main de fer dans un gant... de crins) et aux courageux efforts du comité pour relever le niveau artistique des réjouissances estudiantines.

Le programme était des plus alléchants. Qu'on en juge : Des œuvres de Schumann, Chopin, Liszt, etc., exécutées par M^{lle} L. Desmaisons, pianiste, M^{lle} A. Van den Bergh, chanteuse et M. Paty, de l'opéra et de la Monnaie; d'amusantes fantaisies de MM. Murio de l'Olympia et Thiry du Diable-au-Corps, des chansonnettes médicales par les camarades Thiry, Danis, Goossens et Bernasco; tout cela fort bien distribué en trois parties formant un ensemble audacieux qu'applaudit énergiquement un public exceptionnel (dames, professeurs, médecins, étudiants) et sympathique aux tendances nouvelles que manifestent nos étudiants. « C'est vous la Médecine? continuez... »

Président : G. PIESSEVAUX ; *secrétaire* : G. QUIGNON.

Section de Polytechnique

La cadette des sections de l'A. G. prospère énormément elle compte aujourd'hui 120 membres. L'an dernier fournit encore aux polytechniciens l'occasion de montrer leur goût pour l'animation et le rire. Son président, Jules Delecourt, organisa ce que l'on peut appeler de chaudes



séances, avec tonneaux (évidemment) chansonnettes, pièces d'ombre, monologues, sans oublier l'annuel gâteau des rois et le non moins annuel banquet démocratique aux choesels. Mais si notre président aimait à nous amuser, il aimait aussi à nous instruire : aussi organisa-t-il de nombreuses conférences données par des ora-

teurs de marque, choisis tant dans le corps professoral que parmi les étudiants des différentes facultés de notre

Université. Le clou de l'année fut cependant les fêtes qu'il organisa à l'occasion du V^e anniversaire de notre cercle : avec Réception d'Etudiants venus des 4 coins du monde.... et de Belgique. Bal, fête théâtrale, et naturellement banquet. En somme une des années des plus animées que compte notre section.

SÉCANTE.

Pour clôturer l'année on procéda à l'élection du comité :

Président : MAURICE SÉAUT ; *vice-président* ; RAYMOND BECQUE-DORT, RAOUL DUCHÈNE ; *secrétaire* : SANDOZ ; *secrétaire adjoint* : OLIDIER ; *trésorier* : DEFIZE ; *porte-drapeau* : BOYAZIS ; *délégué au comité de l'A. G.* : GUILLAUME VERHEDEN.

Section Commerciale de l'A. G.

(ÉCOLE DE COMMERCE SOLVAY)

Elle vit le jour le 17 novembre 1905, à 8,30 heures du soir (heure de l'Observatoire). Les camarades Erculisse, Weiler et Séaut, du Comité de la Générale d'alors, qui assistaient à l'accouchement, purent se convaincre que celui-ci ne fut pas laborieux et n'exigea pas l'emploi de forceps.

La nouvelle fille de l'A. G. tint à marcher sur les traces de ses aînées et à ne pas rester avorton ; aussi compta-t-

L'ÉCOLE DE COMMERCE ANNEXÉE A L'UNIVERSITÉ LIBRE s'est montrée d'une précocité remarquable. Un an après sa venue au monde, elle donna le jour à deux jumeaux : la Section Commerciale de l'A. G. et le Cercle Commercial, paraissant de constitution également robuste. Ils sont jumeaux, mais forment deux organismes distincts, possédant chacun un idéal propre ; le Cercle l'étude, la section, la franche et fraternelle gaieté estudiantine et la propagande libre-exami-

elle quelques jours après l'heureux évènement de sa naissance une bonne quarantaine de membres : beaucoup de bleus certes, mais de chauds bleus, qui surent se dévouer pour elle.

Le comité fut composé comme suit :

Président et délégué à l'A. G. : MOUZIN; *Vice-président* : DESMET; *Secrétaire* : QUESTIAUX; *Secrétaire-adjoint* : LATOUR; *Trésorier* : MASSON; *Porte-drapeau* : LEURQUIN; *Commissaire* : VAN BUYLAERE.

Afin que nul n'en ignore, j'esquisserai les traits caractéristiques de chacun d'eux. Mouzin, un ancien de Polytechnique, et le principal fondateur de notre Section de l'A. G., tout indiqué pour remplir les fonctions de président; au physique, possède une bedaine de bon ton.

A côté de lui, de carrure non moins imposante, Desmet, son inséparable, un de nos meilleurs chansonniers.

Questiaux, bouledogue sympathique et snob, de Beau-raing, son village natal.

Latour, imberbe, déluré, exhubérant; le don Juan du Schütz.

Masson, air de jeune magistrat à binocle et à pelisse.

Leurquin, le beau mâle de Chatelet; champion du jeu de balle.

niste. La même chose existe en Polytechnique, où nous trouvons la Section de l'A. G. et le Cercle Polytechnique.

La distinction existant entre le Cercle et la Section étant bien établie, disons qu'ils n'en font pas moins très bon ménage, la plupart des membres du Cercle faisant partie de la Section et réciproquement. Les séances du Cercle ressemblent d'ailleurs beaucoup à celles de la Section par la joie et la bonne entente qui ne cessent d'y régner, ainsi que par le nombre respectable de verres qu'on y vide.

Van Buylaere, la coqueluche des serveuses des bars bruxellois, dans lesquels s'écoule une bonne partie de son existence.

L'activité du comité consista à organiser des soirées divertissantes. Nous eûmes donc des conférences : « Les cléricafards » du camarade Desmet, illustrée de nombreux dessins au fusain des différents types de la race, obtint notamment un grand succès de gaité.

Les concours de chansonnettes, de monologues et de jeux de cartes furent nombreux, et les prix remportés très bien choisis.

Des tonneaux multiples de toutes les bières connues et inconnues furent vidés avec enthousiasme et plénifièrent maint bleu, par trop novice dans l'art cher à Gambrinus. Des guindailles funambulesques furent commandées dans les grandes occasions.

Nous eûmes le plaisir d'être reçus magnifiquement par nos camarades les Etudiants Wallons. Et à leur tour, en une réunion que notre professeur M. Rolin voulut bien honorer de sa présence, ils furent nos hôtes ainsi que de nombreux camarades de médecine. Cette soirée fut certes une des plus réussies grâce au concours de Mouzin, Desmet, Lambert et Fameries, qui nous firent entendre quelques pages de musique choisie (piano, violon et violoncelle); grâce aussi aux chansonnettes comiques du spirituel chansonnier étudiantin qu'est Winteroy.

C'est à la fin de cette mémorable séance que Thiry et Falleur exécutèrent une danse du temps des Pharaons au son des « Hier brandt de gaaz » répétés et que Questiaux voulut déménager le mobilier du « Luxembourg, » puis se ravisant, préféra inonder les maisons de la rue du Commerce, nécessitant presque l'intervention des pompiers de la ville.

D'ailleurs les autres séances ne furent pas moins remarquables par l'entrain qui y régna toujours et par le nombre de chopes que certains y vidèrent. A mettre hors pair les deux cuites de Latour : l'une lui survint après absorption d'un cruchon de vieux schiedam et nous contraignit à le reconduire en sapin. Au cours de la seconde, il laissa plusieurs de ses nippes (pas ses grègues heureusement) chez cette bonne madame Francis, qui en fit faire des panopies, à ce qu'on m'a raconté.

Le Comité qui a été nommé cette année a continué les bonnes traditions de l'année dernière (le secrétaire actuel a notamment suivi l'exemple que Latour lui avait donné l'année dernière, en se payant une cuite magistrale).

Nous avons déjà eu cette année la bonne fortune de recevoir nos excellents camarades les Wallons ; et, soyons indiscrets (une fois n'est pas coutume), une revue d'ombres est à l'étude pour la fin janvier. K. DU SAY.

Comité : *Président* : DESMET ; *Vice-président* : LATOUR ; *Secrétaire* : D. BOUTQUIN ; *Secrétaire-adjoint* : PHILIPPE ; *Trésorier* : MASSON ; *Porte-drapeau* : LEURQUIN ; *Commissaire* : PARMENTIER.



Cercle des Étudiants Libéraux

On frémit à l'idée des festivités inouïes qui eussent célébré une victoire complète le 27 mai dernier.

Quelle ébullition à ce moment là !

On arborait la casquette à la penne audacieuse, en plein Bruxelles (!), où se démenait...

Depuis on est rentré dans sa tour d'ivoire universitaire et on a nommé président l'ami Decoster, un type à barbe et à poigne. Il a fait, à la séance de rentrée, un maiden-speech de grande allure où il disait aux bleus (et un peu aux autres) ce qu'on attendait d'eux ce qui était leur devoir d'étudiant et d'étudiant libéral.

A cette même séance, Monsieur F. Masson fit, dans un très beau discours la théorie de notre programme.



Depuis on a eu des conférences remarquables données par des camarades.

R. Kreglinger présentait une étude personnelle, offrant les plus belles qualités scientifiques sur les sentiments religieux.

J. Hoste parla de l'état moral lamentable de nos campagnes flamandes avec la chaude sympathie d'un homme qui a vu de près les misères qu'il évoque.

Et puis, on réserve des discussions, sur le Congo, sur la R. P., que sais-je?

Mais que ceux que la suite de ce compte-rendu intéresse consultent l'almanach de Gand de 1908....

Comité : *Président* : DECOSTER; *Vice-Présidents* : BOURQUIN et WEILER; *Secrétaire* : SCHMALZIGANG; *Secrétaire-adjoint* : PÉRIER; *Trésorier* : LAMBIOTTE; *Commissaire* : DUMONT; *Porte-drapeau* : ERRERA.

Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

« Le cycle académique 1906 ? Fécond, mon cher Monsieur, très fécond ! Comme tout flamand qui se respecte, du reste ».

— « Ah ? »

— « Mais oui. D'abord, présidence Niko Gunzburg.

Élégance du meilleur anversois, je vous l'assure. Kermesse aux Boudins pantagruéliques. Joutes oratoires et autres. Banquet traditionnel chez Justine. Adieux fraternels. Participation brillante au Congrès de Gand pour la Flamantisation (?) de l'Université de la ville au Beffroi et à la Triple renommée : prennent la parole, Gunzburg, J. Hoste jr, Geerts, Achten, A. Picquart ».



— « Hum, pas mal, en effet. C'est de l'activité flamingante du meilleur aloi ! »

— « Puis, examens, tapis verts et autres, vacances, soleil, plus de Ballon. Octobre ! On rentre du gueuze, au Cantersteen, par myriades de bouteilles. Hoste, Crick, God-

ding lancent des convocations. On décide d'acheter un wagon de papier hygiénique pour les membres du Kring. Les muses du Ballon accordent leur lyre. Réouverture tonitruante : M^r le président d'honneur Vermeylen démolit, sans avoir l'air d'y toucher, le petit billet doux que nos bons évêques adressent à leurs ouailles, au sujet de la loi Coremans. Le 18 novembre, on célèbre, à la Grande Harmonie s'il vous plait, et en présence de somptueux délégués néerlandais et fransquillons, le trentième anniversaire du Kring, par anticipation : concert mondain, où paraissent M^{lle} Wybauw, Fontaine, T' Sjoen, Blockx,

Wilford, Mestdagh et autres musiquants. Après ? Après, c'est la Saint Nicolas, où on se fourre une indigestion de spéculoos : on parle un peu du Congo, beaucoup d'enfants anormaux, d'écoles de laiterie, de la hausse du houblon, des tremblements de terre, de la vertu de Marieke, de l'esprit de Crick, des amours de Julius Hoste jr, — notre très brillant praeses actuel — du suffrage universel, des tiges de bottines de Susse Vandegucht et de son internat à l'hôpital de Molenbeek, de la gracilité de M. Gérard, de la littérature flamande, et de la prochaine Kermesse aux boudins... »

— « Ouf, c'est tout ! »

— « Oui, ju'qu'à l'année prochaine. C'est-à-dire non : Julius Hoste jr et W. Vandewalle. iront, le jour de l'an, nager en vue de Nieuport, comme deux dauphins de Ménapie : après quoi, ils tiendront moult discours sur leur maigreur et la maladie de Léon Lepage jr, puis ils reviendront parmi les fidèles du Ballon raconter leurs prouesses et ingurgiter du gueuze. On banquettera en février, à moins que ce ne soit en mars, ou en avril (car il n'est si joli mois d'avril, qui n'ait son petit bout de graisse, Hiel !). Et puis, on verra... »

— « Merci..., c'est une activité dévorante ! »

— « Je vous crois bien. Aux Flamands, on ne connaît que ça. Quand la boulotte va, tout va du reste. Et puis, pourrions-nous renier Jordaens et Lamme Goedzak ? »

LE SATYRE.

Comité : *Président* : JULIUS HOSTE JR (Droit); *Vice-Président* : ARRIE ACHTEN (Ecole vétérinaire); *Secrétaires* : ROBERT GODDING (Droit), LUCIEN CRICK (Philologie); *Trésorier* : LEEEMANS DE MERCHTEM (Médecine); *Bibliothécaire* : ANTOON PICQUART (Droit); *Porte-Drapeau* : WILLEM GIJSSELS (Polytechnique, section des Chemins de fer).

Cercle des Etudiants Wallons

Les choses n'ont guère changé au Cercle des Wallons malgré ses 17 années d'existence. Les présidents se sont succédés, les locaux idem, mais l'esprit du cercle est resté



le même et ses fondateurs retrouveraient dans nos séances la même ambiance de sympathie et de franche cordialité qui unit tous les membres. Cette année académique sera tout spécialement féconde en séances dignes de souvenir car nous disposons en ce moment d'éléments uniques qui nous aideront à camper d'une façon extraordinaire la fête intime annuelle. Nous avons établi l'an dernier un

championnat de lutte absolument sérieux où nous avons vu aux prises des athlètes magnifiques qu'on n'aurait jamais soupçonnés. Les membres sont toujours aussi nombreux et le cercle n'a guère besoin de battre le rappel pour voir affluer à ses séances une multitude de bleus. Je me plais à voir en cela une preuve de la sympathie toute spéciale dont jouit notre cénacle dans les milieux universitaires.

F. A.

Président : MAURICE MAIGRET ; *secrétaire* : FRANS ANDRÉ.

Le Cercle Polytechnique

Pendant la XXII^e Année sociale 1905-1906.

Le Cercle Polytechnique traverse actuellement une période d'organisation, et son activité prend une caractère plus général qu'autrefois. Afin de satisfaire au programme qu'il s'est imposé, — savoir : *contribuer par tous les moyens possibles, à l'enseignement technique de l'Université de Bruxelles* — il n'a pas hésité à se lancer dans une voie nouvelle. Le nombre d'excursions et de conférences a donc été réduit au profit de leur qualité, sans cependant qu'elles aient fait trop complètement défaut, ainsi qu'en fait foi le tableau suivant de l'activité du Cercle.

II. *Conférences.* — M. le Professeur PIERARD : Les rayons X et les substances radioactives ; M. WALTER SCHLOSS, ingénieur : Les machines d'extraction électriques ; M. WALTER SCHLOSS, ingénieur : Applications de l'électricité à l'intérieur des mines.

III. *Visite de chantiers industriels* ; Travaux de chemins de fer de l'État, ligne Muysen-Hal ; Abattoirs et Glacières de Cureghem ; Egoûts de la ville de Bruxelles et Voûtements de la Senne ; Installations de la Compagnie Générale des Tramways d'Anvers. (Dépôt, Ateliers, Centrale et Sous-stations). Installations Hydrauliques de la ville d'Anvers ; Cales sèches du Port d'Anvers ; Société des Téléphones Bell à Anvers ; Chaudronneries de l'Escaut à Hemixem ; Etablissements De Nayer à Willebroeck ; Fours à Coke système Coppée à Willebroeck ; Carrières de Quenast ; Carrières Wincqz à Soignies ; Glaceries de Charleroi à Roux ; Hauts-Fournaux de la Providence à Marchiennes ; Charbonnages du Grand Hornu ; Carrières de Craie Phosphatée à St-Symphorien.

Mais pendant cette période, le bibliothécaire fut encore chargé de la réorganisation de la bibliothèque, dont l'utilité devenait par trop contestable. Elle fut donc supprimée radicalement, et le Cercle entreprit l'élaboration d'une *Exposition permanente de documents techniques*, sur les bases suivantes : Dans un des principaux corridors de l'Université fut appendue une valve, dans laquelle, au jour le jour, le bibliothécaire exposait les plans, photographie, schémas, de tous les appareils, chantiers, travaux d'art dont il est parlé dans nos cours.

Le succès de cette innovation fut tel, qu'en moins d'un an nos collections se montent à 2000 documents, dons des industriels, de nos professeurs ou de particuliers. En outre la Ville de Bruxelles et la Province de Brabant nous ont accordé, l'une un subside de cent francs, l'autre de trois cents, reconnaissant ainsi l'utilité de nos efforts.

Le nombre actuel des membres effectifs du C. P. est de 120.

Cercle Commercial

Pour la première année de son existence, il choisit le Comité suivant :

Questeur de 3^e année : GIRON ; *Questeur de 2^e année* : MASSON ;
Questeur de 1^e année : DEWEER, démissionnaire en fin janvier 1906, remplacé par GREINER ; *Secrétaire-trésorier* : VAN GIJSEL.

Les élus sont tous des étudiants sérieux comme le Cercle qu'ils sont chargés de représenter. Mais une bonne vadrouille ne leur a jamais fait peur et certains établisse-

ments du bas de la capitale ont mainte fois été témoins de leurs exploits bacchiques ou tout intimes.

Passons d'abord en revue la partie sérieuse de l'œuvre du Cercle durant l'année universitaire 1905-1906.

Des conférences furent faites par plusieurs d'entre-nous : citons : « Anvers et les travaux maritimes » de Van Gijssel et « l'Evolution des fonctions de la monnaie » d'Eugène Capart.

Notre distingué professeur, M. Waxweiler, dans sa causerie sur « Ce qui manque au Cercle Commercial, » nous entretint des avantages des exercices physiques, puis passa la parole à M. le Docteur Querton qui l'accompagnait, et qui nous donna de nombreux renseignements complémentaires. Les résultats de leur parole persuasive ne se firent pas attendre : quelques jours plus tard, un cours de gymnastique suédoise était fondé.

Aucun cours de langues modernes n'existant à l'Ecole de Commerce, le Cercle organisa des cours d'Anglais et d'Allemand se donnant pendant la journée, à l'institut même, et qui furent bientôt très suivis.

Dans la pensée de ses fondateurs, le Cercle devait principalement servir à développer les connaissances pratiques de l'étudiant. Des visites d'usines et d'établissements financiers et commerciaux furent donc organisées. Notamment à l'Usine d'électricité de la Ville, à l'Usine centrale des tramways bruxellois, aux carrières de Quenast, à la Caisse d'Epargne et de Retraite. Citons aussi la visite détaillée du hall des machines de l'Exposition de Liège, sur lequel tous les participants remirèrent un rapport très documenté. Nous pouvons donc conclure que le Cercle Commercial fit de la bonne et utile besogne durant l'année universitaire écoulée.

Mais la partie joyeuse fut-elle négligée pour cela ?

Oh, que non ! Les réunions furent des plus cordiales, des plus animées, des plus bruyantes aussi. Nous n'oublierons pas de longtemps la séance d'ouverture dans laquelle Capart, serré dans sa redingote à la dernière mode, prit place à califourchon sur le tonneau et nous tint un bon moment sous le charme de sa parole éloquente et facile ; son geste persuasif excita même l'hilarité d'un vase de prix (pour notre maigre bourse) qui se mit à se trémousser de trop bon cœur et qui, finalement, s'abattit, se brisant en mille pièces (le pòvre !) et faisant apparaître instantanément la figure courroucée du patron.

Et la séance d'inauguration de notre nouveau local du « Luxembourg », où l'on but le champagne dû à la générosité des camarades Giron et Masson avec un enthousiasme délirant, et qui se termina par une guindaille dont Giron avait je crois, trouvé la belle ordonnance dans les œuvres de Rabelais !

Quant au Comité nouvellement élu, espérons qu'il se consacrera à la prospérité du Cercle avec autant de zèle que les anciens.

K. DU SAY.

Comité : *Questeur de 4^e année* : LAMBERT ; *Questeur de 3^e année* : ISRALSON ; *Questeur de 2^e année* : X. (non encore désigné) ; *Questeur de 1^e année* : VANDEPOELE ; *Secrétaire-trésorier* : DEWEER.

Corda Fratres

Fédération Internationale des Etudiants

Le consulat se propose de s'occuper activement des intérêts des étudiants, et voici quelques propositions émises lors de la dernière assemblée :

Voyages à prix réduit; Fondation d'un bureau de renseignements pour tout ce qui concerne les affiliés de la Corda : Villes universitaires, universités, corps professoral, ressources matérielles et intellectuelles des dites villes, ainsi que désignation des bons quartiers garnis, etc...

Le consulat de Bruxelles comporte :

Un consul : CARLOS MEURIS; *un secrétaire* : ADOLPHE DELMIE.
(Adresses : Institut d'anatomie, Parc-Léopold).

Ellipsoïdes

Cette Société internationale fut fondée par Louis XI en 1465, lors de la bataille de Montlhéri, elle combattit la Ligue du bien public et rendit ce service énorme de prendre un rôle actif à la destruction de la féodalité.

Pendant quelques temps elle travaille dans l'ombre des



poternes, des maisons royales et autres, mais plus tard, son rôle se dessine d'une façon encore plus active et plus prépondérante.

Elle offre ses services à Jean le Chaud, le cinquième du nom, dont le connétable était Pierre Fauconnier et l'échanson Fernand Marzorati l'Italien.

Ce Jean le Chaud était paradisiaque, et il avait voué une haine implacable aux Guloliques, qui, peuplade nomade et vagabonde, gouvernée successivement par Poiry VII, Laude X dit Emilius Attax, et Robert le Cateau Ligue, fut anéantie à la bataille du Lyrique.

Quelques années plus tard, enivré par le succès, les

« Ellipsoïdes » volent sous le pontificat de la papesse Jeanne, les testicules de ce pape; ce sacrilège faillit leur coûter la vie. Poursuivi par les forces policières de l'ordre des Jésuites, ils se réfugient dans des Catacombes existant sous l'emplacement actuel de l'Université Libre.

Les « Ellipsoïdes » font alors des Mathématiques, certains se livrent à l'étude de « La vie d'André Bonnichon » par F. Rayemaekers. Ce livre intéressant existe encore de nos jours. Ayant le goût des guindailles, ils inventent le lambic et le faro; quelques-uns d'entre eux bâtissent une salle qu'ils appellent « Ballon » on ne sait trop pourquoi, puis tous ensemble, les Ellipsoïdes fabriquent un enfant et lui donnent le nom doux et coquet de « Gérard »; ce bébé grandit, se maria et devint le fondateur de la dynastie aujourd'hui florissante des « Gérard ».

Puis l'histoire se tait, et ce n'est que le 20 novembre 1901, que les Ellipsoïdes réapparaissent. Ce jour là quelques élèves de l'école Polytechnique cheminant le long de la route qui mène de Maubeuge à Sous-le-Bois, furent arrêtés par une fée radieusement belle.

Elle leur remis un étendard jaune dont la hampe était une baguette de coudrier, s'adressant à l'un d'eux elle lui dit : « Grand axe, par ceci tu vaincras ». En disant ces mots la fée disparut dans l'onde d'un canal gris qui longeait la route.

A partir de ce moment les Ellipsoïdes se reconstituent sur des bases solides, guidés par l'étendard à la hampe magique, ils retrouvent l'entrée des catacombes, et y découvrent la bibliothèque, les archives, une salle d'armes, un portrait de Charles Janson, une barcarolle d'amour de Julius Hoste, un extrait des discours de Van de Walle, et un pince-nez ayant appartenu à un certain Maurice Duivaerts.

Puis tous travaillent et étudient en secret, ils s'en vont semer la bonne parole, et fondent des sections de leur Association, à Charleroi, à Mons, à Gand, à Liège. En 1904, ils passent le détroit, le lord-maire de Londres leur remet une médaille commémorative en or, et à l'étendard désormais historique il attache les insignes de l'ordre du Bain.

Quelques temps après, un envoyé extraordinaire du gouvernement portugais leur porte l'ordre du Christ.

A partir de ce moment la Société se sent forte, elle estime son action invincible, et le 20 novembre 1906, elle secoue le voile mystérieux qui la recouvrait, et publiquement, sur la Grand'-place de Bruxelles, elle célèbre le sacrifice à St. Verhaegen, son dieu et son protecteur : l'uniforme resplendissant des membres provoque l'admiration du tout Bruxelles mondain, sportif, intellectuel et travailleur. Le 17 Décembre 1906, ils partent tenir à Paris un congrès international des Ellipsoïdes, où assistent des délégués Mandchous, Chinois, Japonais, Turcs, Anglais, etc.

Ils sont consultés par le gouvernement français, au sujet de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et ils sont également priés d'assister aux inventaires.

La section principale et active de l'Ellipsoïde ne se compose que de 9 membres, élus suivant la loi du « Libérum veto ». Il est fort difficile d'entrer au sein de ce groupement.

Voici la composition actuelle du grand Conseil :

Grand axe : GUILLAUME VERHEVEN ; *Petit axe* : HENRI MICHEL ;
Tangente : ROBERT SÉAUT ; *Sécante* : RAYMOND DEVADDER ;
1^{er} foyer : JULES REYERS ; *2^e foyer* : PAUL WEILER ; *1^{er} diamètre* :
CAMMERMAN ; *2^e diamètre* : JULES DELECOURT ; *Point intérieur* :
GEERTS (*Bibliothécaire*) ; *Avocat conseil* : FERNAND CUVELIER ;
Pharmacien : PAUL ERCULISSE ; *Médecin, chef de clinique* :
CHARLES WINTEROÛY.

Points Extérieurs : Paris, Campinchi, Noguères, Londres, Salomon, Bannerman, Hollande, Chevalier, Turquic, ABAIL-LAK-ALLOTH.

Grands Vidames(*) : KIRSCHEN, ROSENTHAL, JOSUÉ GRUNSWEIG, JOSEPH DECONEAU, TRICK-ALLAIS, FLAMENT.

Anciens membres du Grand Conseil : Les ingénieurs MAURICE SERIER, MAURICE VANDER HEGGEN, VICTOR TIMMERMANS, CHARLES ROWAERT et TINNE. *Le Bibliothécaire.*

Les Gastronomes Facétieux

G. : F. :

Les Gastronomes selon les prescriptions des statuts se sont trouvés ponctuellement réunis tous les vendredis soirs à un souper intime. Ce qu'ils y firent ? Ils mangèrent gastronomiquement et facétieusement. Pour le reste, demandez-le à Voltaire qui vous répondra :

« Le souper fait, on digère, on raisonne, on conte, on rit, on médit du prochain ».

Mais les G. : F. : voulurent clôturer fastueusement le premier semestre de l'année académique 1906-1907 en offrant un banquet d'adieu au F. : Detry. : qui venait de terminer ses études. La fête s'ouvrit par une conférence du F. : Léonce Reynaert qui nous entretint des célèbres « diners de la soupe à l'oignon ». Le jeune conférencier nous conta spirituellement comment sous la Restauration vingt jeunes littérateurs prenant pour devise « L'oignon

(*) Sont nommés Grands vidames, ceux par les bons soins desquels, les gosiers du Grand Conseil sont toujours humectés.

fait la force » jurèrent de se réunir hebdomadairement autour d'une soupe à l'oignon jusqu'à ce qu'ils fussent entrés tous les vingt à l'Académie et comment petit à petit chacun de ces conjurés gastronomiques franchit le Pont des arts et siégea sous la coupole.

Puis, la conférence terminée, on remit solennellement au docteur Marcel Detry qui s'apprêtait à quitter le pays une copie du célèbre tableau de Jean Miel : « La dinée des Voyageurs », copie faite par Léon Dumont, expressément envoyé au Louvre aux fins de reproduire cette célèbre toile. Après quoi l'on festoya : O. du Maelbeek lut des vers, mais tout le monde déclara avec Berchoux : « qu'un poème jamais ne valut un dîner ».

Enfin vinrent les toasts qui furent nombreux et divers et auxquels notre morticole répondit en paraphrasant cet adage gastronomique d'Alexandre Dumas : « Convier quelqu'un à dîner, c'est se charger du bonheur physique et moral de ce quelqu'un, aussi longtemps qu'il demeure sous notre toit. »

Au café, les hymnes bacchiques succédèrent aux chœurs pantagruéliques, et en retournant chez soi, bien avant dans la nuit, chacun chantait encore tout haut, au mépris du règlement communal interdisant le tapage nocturne, ce refrain gastronomique et facétieux d'Hégésippe Moreau :

A tout prix il faut que je mange,
Rien ne saurait m'en empêcher,
Que le bon dieu m'envoie un ange
Je le plume pour l'embrocher.

O. n. M.

Trappeurs Ixellois

Vont incessamment déplacer leur tente qu'ils transporteront des hauts plateaux Ixellois aux cimes de l'Oberland Bernois. Les faits et gestes, actes et paroles des Frères Trappeurs sont scrupuleusement consignés sur les registres de la Société. Disons toutefois qu'à l'occasion du grand banquet offert au F. : Detry. : par les G. : F. :, les Trappeurs exécutèrent en armes la fameuse danse des corybantes, ce qui plongea tous les invités dans un délire de gaité.



La saison des grandes chasses fut excellente et les nombreux trophées appendus sous la tente témoignent de la vaillance des Trappeurs. OËIL DE FAUCON.

Prismatiques Lumineux

Hélas, le nombre des membres honoraires va croissant; trois d'entre nous déjà sont avocats, lancés dans le tourbillon de la vie active, où ils trainent le regret de nos soirées uniques et le deuil de leurs illusions. Nous restons, nous, les Vieux d'aujourd'hui qui gardons jalousement le secret de nos traditions et le mystère de nos rites, plus unis que jamais au fur et à mesure que le parchemin, le mariage ou le collage éloigne de nous les amis de la première heure. Et parfois, à la vue d'un piano, nous sommes trois qui échangeons un regard presque tragique, où nous lisons un désespoir atroce au souvenir de ces nuits disloquées, au regret de n'avoir jamais retrouvé des mentalités comparables à celles de nos disparus. Que devenons-nous, que devenons-nous ?

F. A.

Lapini Club de Belgique

Les Matous se réunissaient dans une soupenle; les Lapins, évidemment se retrouvent dans un terrier. Ma foi, j'ai entendu dire qu'on ne s'y embêtait pas, sauf à la première séance de cette année où ils ont pleuré en chœur le départ de deux de leurs membres devenus pharmaciens. Je noterai cependant l'assagissement relatif des membres des Lapini. Ils se font vieux et quelques-uns commencent à perdre leur poil. Souhaitons que l'hiver ne soit pas trop rigoureux à ces malheureux déplumés.

Comité : *Président* : PERSONNE; *secrétaire* : CHACUN SON TOUR.

Cercle des Nébuleux

Fondé en 1886

Le plus vieux cercle vadrouilleur de l'U. L. Ses six membres n'ont pas ensemble moins de 45 ans d'Université.



Se réunissent tous les jeudis « *Au Diable au Corps* » et terminent leur séance au Marché matinal, le vendredi. Jouissent de réductions importantes dans plusieurs établissements mondains. La cave de Bourgogne de M^r Hector aspirant membre honoraire est à leur disposition.

Comité : *Vénérable président* : LÉON LÉPOIVRE; *Honorable vice-président* : EDOUARD GUIETTE; *G^d maître des cérémonies* : JULES MALBRUN; *Archiviste, sinécuriste bibliothécaire* : A. VAN CAUBERGH (Cobbe); *Inspecteur des courants d'Air* : FERNAND BORCKMAKS; *Homme de peine* : PAUL BERGER.

Pst... Pst...

Cercle vadrouillo-mondain-matrimonial, donnant des fêtes intimes et des guindailles où les membres invitent leurs parents, sœurs, cousines et marraines.

Ordre des Paradisiaques

Cercle composé d'avocats et d'étudiants, réunis pour sacrifier à la mémoire de Jean V le chaud.

Grand Prêtre : Pierre Fauconnier. (*Le vieil Etudiant*).

Société Musico Chirurgicale

Sous la Présidence de M^r JOSUÉ GRUNSWEIG

Orchestre exécutant les danses les plus en vogue pendant les opérations chirurgicales.

La « Valse du mois d'Août » du maëstro Josué est le grand succès de nos hôpitaux.

Secrétaire : JONAS.

Cherque Borègne

Tous les quinzaines les étudiants du Borinage s réunissent pou d' viser Borègne, vider des grandes pintes et fumer leu torquette.

Tous les ans on fait in granc dèner où l' zanciens memb' du cherque sont invités.

On n'admet nié les calottins!

Comité : *Président* : JULES MALBRUN ; *vices-présidents* : EMILE DELHAYE et J. FLAMENG ; *secrétaire* : CLÉMENT ROSIER ; *secrétaire-adjoint* : RENÉ MATON ; *trésorier* ; POL GÉRARD ; *porte-drapeau* : URBAIN.

PRESSE UNIVERSITAIRE

BRUXELLES

L'ÉCHO DES ÉTUDIANTS

" L'ÉTUDIANT LIBÉRAL " ET " JOURNAL DES ÉTUDIANTS "
18^{ème} année RÉUNIS 18^{ème} année

L'Echo des Etudiants est — chacun le sait — l'organe le mieux renseigné, le plus répandu et le plus intéressant de notre pays. Affirmation présomptueuse, mais véridique, et évidente pour quiconque connaît l'Echo. (Nul n'ignore que l'Echo tire à deux cent mille exemplaires, il compte parmi ses abonnés plusieurs monarques d'Europe et d'Afrique, Madame Francis et l'abbé Delarue).

Ceci nous dispense de fournir un rapport détaillé sur l'activité du journal : Estudiantin, politique, littéraire et humoristique, il reflète tous les aspects de la vie universitaire belge ; il publie dans chacun de ses numéros, les portraits de personnalités connues et les caricatures de notabilités estudiantines. Les articles sérieux y voisinent avec les propos grivois, les chansonnettes et les fines ciselures littéraires de nos escholiers poètes. Reportage soigné : interviews, actualités, chroniques universitaires de Bruxelles, Gand, Liège, Gembloux, Anvers, Mons et de l'Etranger.

Au reste, lisez l'Echo, pour vous en convaincre : vous ne manquerez pas de vous y abonner. L'essayer, c'est l'adopter. Ainsi soit-il !

Rédaction : Rue de Notre Dame-des-Grâces, 18.

LIÈGE

Liège Universitaire

Le vaillant organe de l'anti-cléricalisme à l'Université entre dans sa douzième année d'existence. Cette longévité remarquable est due à ce que « Liège Universitaire » n'est pas l'émanation des idées d'une coterie. Au contraire il ouvre largement ses colonnes à tous les articles émanant des camarades, pour autant que ces articles soient loyaux et francs. Il a toujours accueilli les protestations des étudiants lésés dans leurs intérêts. Les nominations scandaleuses, les actes arbitraires commis par un gouvernement décidé à tout, pour abaisser le niveau scientifique de l'Université, ne se sont pas perpétrées sans que des protestations véhémentes ne se fissent entendre par l'intermédiaire de « *Liège Universitaire* ».

Mais si l'Étudiant sait montrer les dents quand il s'agit de ses intérêts il sait aussi se livrer sans contrainte à l'exhubérance et à la bonne vieille gaieté estudiantine. « *Liège Universitaire* » reflète cet état d'esprit qui fut toujours l'apanage des escoliers tapageurs.

Des joyeux conteurs tels que Conck, Lhun, et des Espinettes, le Mirlitophile, R. le Bestourné jettent la note humoristique.

Cette année la collaboration des camarades ne fit certes pas défaut ; car deux suppléments ont déjà été publiés. Lors de la manifestation en faveur de Ferrer, un numéro spécial de propagande en faveur des victimes de la réaction espagnole montra que l'ardeur juvénile des Étudiants se dépense plus que jamais pour les causes justes et nobles.

Rédaction : 1, Place de l'Université.

L'Étudiant Libéral Liégeois

L'année passéc un nouveau journal fit son apparition dans la presse estudiantine. Un groupe d'étudiants libéraux désireux de propager dans la jeunesse universitaire, programme libéral firent paraître en mars l'*Étudiant Libéral Liégeois*.

Au mois d'octobre, après la lèthargie de la période des examens et des vacances, l'*Étudiant Libéral* fut à son poste et participa à la grande discussion au sujet de la Générale. Il combattit avec virulence l'idée de former une Générale neutre, par la plume autorisée du camarade Robert Guénard.

L'*Étudiant Libéral* organisa au début de l'année : les *Soirées estudiantines*, au théâtre de la Renaissance On y jouait la revue accompagnée d'intermèdes par les chansonniers estudiantins. Mais, après la première soirée, vu le peu de succès qu'elle remporta, l'*Étudiant Libéral* décida de ne pas continuer ces représentations.

Rédaction et Administration : 4, rue des Pitteurs.

L'Étudiant Liégeois

Si la Fédération des cercles facultaires est disparue à jamais, au moins nous en reste-t-il un souvenir. Le vaillant champion de la prudente neutralité estudiantine subsiste.

Il continue à paraître, malgré l'indifférence générale à son égard. Manquant de copie sérieuse, il a dû réduire son format considérablement. D'une façon intermittente, il

publie de temps à autre un numéro. Il entreprit sans aucun succès une campagne pour la reconstitution de la Fédération Neutre des cercles facultaires.

Rédaction et administration : rue Laurent de Koninck, 24.

— — —

MONS

Estudiantina

Il vient de nous naître, cette année, à Mons, un confrère dans la presse estudiantine. Il est l'organe des étudiants de l'*Institut Commercial des Industriels du Hainaut* et s'intitule « *Estudiantina*. »

Son premier numéro est tout empreint des aspirations de la vraie jeunesse.

Voici d'ailleurs l'épigraphe de son article liminaire :

« Votre pensée doit s'élever vers un idéal et planer dans « les régions de la liberté et de la fantaisie ». *James Van Drunen* (la Philosophie de l'Industrie).

A nos vœux de prospérité et de longue vie, nous joignons celui de le voir atteindre un peu le but noble, mais si élevé qu'il se propose.



FÊTES UNIVERSITAIRES

GAND

XXX^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Société Générale des Étudiants Libéraux

ET

XXV^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Société Libérale des Étudiants en Médecine

9, 10 et 11 février 1906

1875-1905! La Générale allait fêter son trentenaire! La tradition, autant que la rumeur estudiantine, réclamaient ces fêtes, qui chaque fois annoncent un lustre de plus dans la vie de nos sociétés. Déjà s'était perdu l'écho des journées mémorables du XXV^e anniversaire de novembre 1900 : combien d'étudiants sont nés à la vie universitaire, combien l'ont quittée, en cinq ans!

Cinq années, c'est beaucoup pour une société d'étudiants, c'est peu pour la Générale qui est immortelle! C'est peu, mais c'est une étape tout de même : cela représente six

présidents, cinq séances de rentrée, deux accolades de recteurs, côté officiel; cela marque le départ de nombreux professeurs aimés et savants et l'arrivée de non moins nombreux chargés de cours, moins aimés et moins savants, côté triste, enfin cela se somme par un nombre respectable de tonneaux animés, de bals endiablés, de vadrouilles bruyantes, côté gai.

Et en même temps que cette marche du temps et des hommes, se poursuit l'implacable lutte : dans la vaste arène politique, les idées en présence règnent toujours sur la foule de leurs partisans dont les groupes restent irréductibles. Mais des batailles se sont livrées : de celles-ci l'ennemi séculaire est sorti plus faible et couvert des premières blessures, en attendant que demain voie s'achever son règne.

Entretemps on observe que l'esprit étudiantin évolue et se transforme : pourtant pendant cinq années plus de deux cents jeunes gens ont affirmé leur foi en leur idéal, clamé l'inéluctable triomphe de leurs principes et, solidaires dans leur lutte, leurs cœurs vibrant à l'unisson d'un ardent enthousiasme, ils ont combattu. Et ceux qui ont quitté leurs rangs, après avoir étudié les solutions du problème social, bravé la réaction maîtresse, frémi d'indignation contre l'hypocrisie ambiante, s'en sont allés aux quatre coins du pays, appelés par la lutte pour l'existence, mais semant encore les idées de progrès et de liberté. En dépit de la théocratie qui gouverne en haut, en dépit de la congrégation qui empoisonne l'école primaire, qui envahit l'université où pontifient les rênégats et le troupeau grandissant des médiocrités, pâles disciples qui ambitionnèrent le traitement de leurs précédesseurs sans ambitionner leur science; en dépit aussi de la légion aveuлие des arrivistes

imberbes qui évoluent souriants, il est resté un groupe où s'est conservé intact le culte du devoir, celui des intellectuels jeunes, francs et libres, le bataillon renforcé de la jeunesse libérale. Notre vaillante phalange était toujours debout, plus nombreuse, plus aguerrie, plus résolue que jamais au début de l'année académique 1905-1906, groupée autour de nos vieux drapeaux bleus qui claquaient au vent, défiant le temps et la calotte. Mais la calotte asservissait toujours la patrie belge. Pour l'abattre, les étudiants libéraux allaient donner leur plus bel et leur plus vigoureux effort. L'heure était à l'action, nul n'avait le droit de s'y dérober avant ce qu'on sentait être la victoire de mai 1906, que tous prévoyaient certaine, que beaucoup même escomptaient décisive. La fête des étudiants allait être la fête de tout le parti libéral, car s'ils se retrouvaient joyeux et forts après trente années de combats, après plus de vingt années de défaites, ils le devaient à leur idée qui est invincible. « Faisons des fêtes politiques » dit notre président, le camarade BERGER, et assumant un peu étourdiment tout le labeur d'organisation qu'elles comportaient, nous y allâmes bravement, recueillant bien vite des adhésions, et plus que des sympathies, de l'appui. La récompense de tous les dévouements s'est trouvée dans le succès. Nous allons le retracer avec notre faible plume, qui, si elle sera souvent impuissante à rappeler l'ardeur des enthousiasmes, s'efforcera de faire goûter aux lecteurs, aux historiens estudiantins d'après demain, le sentiment fécond de réconfort que nous y avons tous puisé.

Le 9 Février

Dans la matinée du vendredi, les comitards anxieux interrogèrent le ciel et n'y trouvèrent point les prévisions désirées; ils s'en furent néanmoins recueillir les dernières souscriptions, enrôler les derniers timides, veiller aux derniers préparatifs. A la Maison des Etudiants, une fiévreuse animation régnait, on astiquait les bannières, on préparait les transparents et les lampions. FERNAND SERVAIS répétait en permanence avec les acteurs de la revue, nos amis du comité de la Médecine se dépensaient aussi sans compter : la vieille société allait fêter en même temps que nous son XXV^e anniversaire, afin de concentrer l'effort commun; nos carabins avaient retrouvé l'activité de leurs aînés d'antan, et ils nous furent d'un précieux appoint dans l'organisation. Entretemps les derniers comitards, sous les bourrasques de neige foulant un sol que le verglas avait rendu péniblement glissant, s'en allaient recueillir les dernières instructions présidentielles.

Vers 5 heures, débouche de la place du comte de Flandre une joyeuse fanfare suivie aussitôt des bannières gantoises. Un long cortège, illuminé par les transparents et les lampions, et comportant plus de quatre cents universitaires gantois, tous coiffés de la légendaire « feuille de choux », s'arrête bientôt devant la sortie de la gare.

Les délégations étrangères sont accueillies par une vigoureuse Brabançonne : en tête s'avance le camarade CURT LANG, délégué de l'« Alania » Burschenschaft, association non confessionnelle d'Aix-la-Chapelle, une délégation de nos vieux amis les camarades de l'Union des Etudiants de l'Etat de Lille, et ensuite, un groupe compact d'Etudiants belges : nos camarades de Bruxelles, Liège, Anvers, Mons,

et surtout Gembloux, étaient accourus extraordinairement nombreux aux fêtes de Gand. Les drapeaux de tous les cercles d'étudiants libéraux belges prennent la tête du défilé, puis les délégués, dont notre camarade allemand en uniforme, portant la casquette plate, l'habit à brandebourgs et l'épée de parade; derrière, dans les monômes joyeux se rangent au hasard les casquettes vertes, blanches, bleues, les bérêts, les toques originales des Nébuleux, du cercle « Psst » de Bruxelles et autres corporations gulo-linguesques et noctambules.

Nous nous en fûmes par les quartiers du centre, au son des pas redoublés de la fanfare : les chants estudiantins se mêlent tandis que sentrecroisent les apostrophes joyeuses et les cris, que domine à certains instants une immense clameur : « A bas la Calotte ». Après ce défilé qu'applaudit une foule sympathique, le cortège arrive à la vaste salle du Valentino où avait lieu la réception d'arrivée au porto.

A la table d'honneur prennent place, les camarades CURT LANG (Alania, Aix-la-Chapelle); CUVELIER (U. des Et. de l'Etat, Lille); BOURQUIN (C. des Et. Lib., Bruxelles); PIESSEVAUX (Médecine, Bruxelles); COLLE (Féd. des Et. Libéraux Unis, Liège); WAROCQUÉ (Et. Lib., Mons); DE SELYS (Soc. Etud. Lib., Gembloux); VAN MEENEN (de l'Ecole Vétérinaire, Cureghem); MOSSLY (Et. Lib. Inst. Commerce, Anvers), CORBUSIER (Wallonne Lib., Gand); VERCOULLIE ('t Zal Wel Gaan, Gand); DAUGE (Colonies Scolaires, Gand), etc.

Le camarade BERGER, président de la Société Générale des Etudiants Libéraux prononce une allocution de réception, remerciant les Universités représentées et souhaitant la bienvenue à tous. Il salue spécialement le délégué

d'Aix-la-Chapelle : les étudiants montrent que la fraternité fait disparaître les frontières. En terminant notre président émet l'espoir que les fêtes qui préludent laisseront un souvenir impérissable dans l'esprit de tous les participants.

Quelques uns de nos chanteurs, anciens et présents, MALBRUN et GOBBE escaladent aussitôt la tribune et s'y font applaudir. L'assemblée est houleuse et enthousiaste : HAEMELINCK obtient bientôt un succès délirant lorsqu'il entonne notre vieux chant « L'Appel ». Même ovation pour notre ami CURT LANG, qui chante le « Gaudeamus ». Mais le temps presse, si l'on veut se retrouver à la revue et l'on se sépare.

A 8 h. 1/2, les étudiants arrivent par groupes; à la table d'honneur, viennent prendre place MM. les professeurs émérites VAN BAMBEKE, président d'honneur de la médecine et DENEFFE, MM. les professeurs DE PERMENTIER, VAN WETTER, FREDERICQ, VAN DER STRICHT, LÉBOUCQ, BLEY, VAN CAUWENBERGHE; MM. les répétiteurs VAN ENGELEN et DEVOLDER. Viennent ensuite s'ajouter au groupe des invités, des personnalités politiques, notamment les conseillers communaux DE WEERT, MARINCX, BAYENS, président de la Jeune Garde Libérale, un nombre important d'anciens, de jeunes avocats, médecins, ingénieurs, en un mot, une galerie de choix pour la revue et une salle comble.

Comme cette soirée était consacrée plus spécialement à la médecine, le cam. VAN DEN ABEELE préside, portant l'hermine (?) insigne de ses fonctions. Il salue tous ceux qui sont accourus aux fêtes de la Médecine dont il évoque les souvenirs vivaces. Il remercie les professeurs libéraux dévoués et particulièrement M. VAN BAMBEKE. Il montre que la Médecine est toujours restée fidèle à ses principes politiques et termine en buvant à M. VAN BAMBEKE, à la

Médecine et à toutes les sociétés libérales. (Longs applaudissements).

L'exécution d'un programme varié et nourri commence aussitôt. Le « trio Gantois », composé de MM. R. VAN DE CASTEELE, VAN DEN BOS et G. HAEMELINCK avait prêté son concours sympathique : à lui allèrent les premiers applaudissements.

M. LUCIEN VAN DE VOORDE lui succède aussitôt, se révélant monologueur incomparable. Le « Bruant étudiant » Malbrun recueillit son succès habituel : sa mimique fut plus désopilante que jamais, et il dut bisser son refrain célèbre : « *C'est l'étoile d'amour...* »

Le quatuor à cordes, épave de l'éphémère orchestre de la Générale, termina très dignement la première partie du programme. Enfin ce fut la fameuse revue « Il y a du... Gâchis » de FERNAND SERVAIS. Notre fidèle chansonnier nous avait troussé une revue charmante, pleine de couplets réussis, succession de tableaux lestement enlevés et follement gais, tous inspirés par l'esprit le plus caustique, en même temps que le plus inoffensif et d'une actualité étudiante très appréciée.

Les premiers refrains parlent de la médecine « la follichonne » et de la Générale dont quelques strophes bien senties retracent le passé. Puis c'est un défilé ahurissant de scènes et de chansonnettes, évoquant le voyage des étudiants à Paris, plaisantant aimablement nos professeurs, se rapportant à la gymnastique, au jiu-jitsu. Un couplet attendrissant dans « Noire vieux papa s'en va » ensuite une scénette qui provoqua un rire fou et inextinguible : Un chansonnier populaire accourt avec un placard couvert de caricatures grotesquement peinturlurées, retraçant avec une raillerie féroce, la carrière du héros...

Gâchis. Après ces couplets, qui furent le clou de la Revue, les acteurs s'en prirent à « Reiner Leven » et au « Faune Mordu ». Une dernière ovation rappela auteur et acteurs, parmi lesquels Malbrun, Haemelinck, Herrinck, Hosselet, Lacomblez, Jouret, Gondry avaient fait merveille.

Le camarade CURT-LANG monta ensuite sur l'estrade et prononça une allocution en allemand, que nous comprimes presque tous; tellement l'éloquence en était expressive et qui fut entrecoupée de vifs applaudissements. Notre hôte remercia les Gantois pour une réception si brillante dès le début. Il exposa que si ses camarades n'étaient pas venus nombreux, c'est qu'ils étaient retenus par la célébration du XXV^e anniversaire du Cercle de l'Ecole des Mines d'Aix. Il applaudit à l'entente qui règne à Gand, entre professeurs et étudiants. Il parla ensuite, en termes fort élevés de la Belgique, de la France, de l'Allemagne et de la fraternité internationale dont les étudiants sont les précurseurs. Il nous entraîna de la victoire que les étudiants allemands avaient remportée dans la lutte qu'ils menèrent pour la liberté académique : « Pour cette lutte, dit l'orateur nous avons comme adversaires dans notre Bund, les étudiants cléricaux, mais, ajoute notre camarade en ponctuant sa phrase d'un geste énergique « Nous les avons mis à la porte ». (Applaudissements et rires).

M. le professeur émérite VAN BAMBEKE remercia ensuite au nom de ses collègues et il leva son verre au succès des fêtes; les professeurs se retirèrent dans une longue ovation.

Samedi 10 Février

La matinée fut consacrée au repos. Aussitôt après midi, les délégations s'en vont à la gare du Sud, prendre place

dans les wagons qui nous sont réservés et qui, amènent à Bruges plus de deux cents étudiants (*) bien décidés à prouver que leur joie ne connaît pas de trêve, même dans la ville morte. Après les inévitables retards qui caractérisent les véhicules à Liebaert, nous descendons dans la vieille cité, accueillis par M. PAUL NOË, président de la Jeune Garde Libérale. Le drapeau bleu de la Jeune Garde prend la tête de nos étendards, et bientôt précédés par notre inséparable fanfare, nous défilons en rangs serrés par les rues tortueuses, nous dirigeant vers la Chandelle, local de l'Association Libérale. Tous les membres du Comité avaient eu la bienveillance d'accourir nous souhaiter la bienvenue : M. le député TERMOTE étant empêché, ce fut M. VAN DEN MEERSCH, vice-président, qui nous reçut, entouré de MM. THORIS, NEELEMANS, DE POORTERE (tous trois anciens présidents de la « Générale »), VERCRUYSEN, DELANOTE, conseillers communaux, MOULAERT, SIRON, etc. M. VAN DEN MEERSCH, en une allocution bien sentie nous dit toute sa joie de recevoir la jeunesse universitaire qu'il salue avec enthousiasme et à laquelle il décerne les paroles les plus élogieuses, lui traçant son rôle pour l'avenir et la remerciant du réconfort que son ardeur apporte au cœur des anciens luttteurs. L'orateur eut la touchante attention de retracer la mission de notre « Alma Mater » :

L'Université de Gand a été comme un coin enfoncé dans le cœur des Flandres, c'est un foyer intellectuel qui rayonnera par les Flandres le relèvement moral. Elle sera éternelle : « Perpetua esto » a dit Falk, et sa puissance émancipatrice et

(*) Etaient restés à Gand un gros bataillon de commissaires des Colonies scolaires et tous les gastronomes qu'avaient effrayé la perspective d'un dîner hâtif.

fécondante, sera aussi perpétuelle, car la conscience universitaire brave les efforts du parti clérical.

Quand les acclamations se furent tues, BERGER répondit et y alla d'une improvisation très applaudie : il remercia et reporta toute la pensée des auditeurs sur la lutte proche qui sera peut-être décisive. Malgré plus de vingt ans de domination cléricale, le parti libéral s'affirme de plus en plus, malgré ses défaites. Tel un flambeau allumé dans l'ouragan, dont la flamme s'abaisse et se relève sans s'éteindre jamais, tels nos principes rayonneront toujours. Honneur aux vaillants qui ont tenu le flambeau au fort de la tempête : leur passé glorieux restera impérissable dans nos souvenirs. A ces libéraux fidèles, notre président rappela les consolantes paroles de Bara « *De la Flandre viendra le réveil* », puis il émit le vœu que la population brugeoise comparât la conduite des étudiants louvanistes à la dignité de l'attitude des gueux (*longs applaudissements*).

M. THOORIS, ancien président de la Générale, prit ensuite la parole : il se sent rajeunir à l'évocation de ses années joyeuses d'Université, mais il rappelle aussi l'amertume des heures sombres du parti libéral : aujourd'hui notre parti se ressaisit, grâce à l'ardeur de la jeunesse. Cette jeunesse se souviendra toujours du passé (*acclamations*).

Les coupes de champagne circulèrent ensuite entre les groupes serrés et jusque dans la rue, car la « Chandelle » n'avait pu suffire à contenir tous ses invités.

Les groupes se dispersèrent ensuite par la ville, visitant l'Hôtel de Ville et les curiosités...

Quand tomba le soir, notre fanfare sonna le rappel sur la Grand' Place, les bannières s'alignèrent à nouveau, les cohortes joyeuses et bruyantes débouchèrent de toutes parts : les étudiants forment une immense chaîne qui

envahit toute la place, autour de la statue de Breidel et De Coninck — deux hommes qui luttèrent pour la liberté.

Notre cortège se reforma et au son d'entraînants pas redoublés s'en fut vers la gare; une foule sympathique l'entourait; mieux encore, le commissaire de police vint nous féliciter et même un ecclésiastique vint témoigner sa satisfaction à M. Noé. Nous eûmes bientôt la raison de ce concert d'éloges : des étudiants louvanistes et cléricaux gantois étaient venus l'année précédente et par leurs provocations, avaient indisposé la population et échangé des coups avant leur départ; telle était la déconsidération que ces individus avaient jetée sur la jeunesse universitaire, qu'on semblait presque nous devoir de la reconnaissance parce que nous nous étions comportés d'une façon naturelle.

A la gare, on nous distribua une édition spéciale, publiée à notre intention par le vaillant organe « Le Réveil de Bruges » et où nous eûmes déjà le compte-rendu de notre visite!

Quand nos groupes débarquèrent à Gand, il était tard et la cohue estudiantine se précipita vers le Grand Théâtre. Déjà la foule s'y pressait, Une nuée de cérémonieux commissaires y faisait la haie des écharpes bleues devant nos invités prodigues d'encouragements pour nous et d'oboles pour nos petits. La salle surpassa encore, si possible celles des autres années : nous y retrouvions nos hommes politiques et les protecteurs et anciens membres de nos cercles : M. BRAUN, entouré des membres du collège évevinale, voulut bien recevoir dans sa loge les délégués étrangers et leur souhaiter la bienvenue. Tous nos professeurs aimés étaient évidemment aussi de la fête. La salle offrait le coup d'œil le plus pittoresque; le balcon

disparaissait sous les plis de nombreux étendards bleus, les étudiants que n'avaient pu contenir les secondes loges débordaient à toutes les places tandis que la note vive des toilettes féminines était relevée par les bouquets fleuris que la galanterie des commissaires avait répandus à toutes les places.

On donna *Rigoletto*. Les étudiants et le public applaudirent la pièce et acclamèrent le ténor IBOS qui mérita pleinement les honneurs des rappels et des bis. Après *Rigoletto*, le camarade HAEMELINCK, toujours dévoué, chanta l'air de Patrie, tandis que PAGUE, notre inimitable prestidigateur estudiantin surgissait sur la scène. A lui seul revenait la lourde tâche de donner ici le numéro à succès : l'intermède estudiantin : il s'en acquitta par un triomphe que légitimèrent autant que son incomparable adresse, la distinction, l'élégance, la simplicité et la sobriété de son langage et de ses gestes, il émerveilla par son talent, et il plut, par son naturel, car l'un était réel et l'autre était... sans préparation. Ensuite FERNAND SERVAIS illustra la galerie des caricatures poires par quelques saillies et mots d'esprit, tandis que pour terminer, le camarade VAN DUYSE, au milieu de l'enthousiasme général, fit vibrer de sa voix puissante les strophes de *L'Appel*, le chant de la Générale.

Dimanche 11 février

Le dimanche fut la troisième journée de nos fêtes : ce devait en être le couronnement. Ce fut notre fête politique, qui donna à l'anniversaire de la Générale son vrai caractère et sa portée : elle marqua pour nous la consécration de solidarité et de sympathie que la population libérale

gantoise allait donner à notre lutte et à l'opiniâtreté de nos aînés.

Nous nous étions assurés, pour cette journée, bien des patronages et des appuis : outre ceux des personnalités qui participèrent à nos fêtes, citons MM. le sénateur F. FEVRIER, ancien président de la Générale, les sénateurs SAM. WIENER, DE SEJOURNET, LAMBIOTTE, DE KERCKOVE, M. le professeur ERRERA de l'Université de Bruxelles, M. CROMBEZ, ancien député, et bien d'autres qui échappent à notre souvenir...

Vers 3 1/2 heures les diverses sociétés libérales et fanfares de la ville et de la banlieue viennent successivement prendre place à la Place du Comte de Flandre ; les vaillants commissaires de la Jeune Garde réussissent à faire régner un ordre parfait dans cette cohue de plusieurs milliers de manifestants et le cortège s'ébranle bientôt. Le ciel s'était éclairci et le soleil des gueux dardait ses rayons dorés sur les bannières bleues qui défilent.

En tête, venait la fanfare *De Vrijheid*, ensuite la *Jeune Garde Libérale*, le *Cercle Libéral du Marché du Vendredi*, le *Cercle Libéral de la Deuxième Section*, le *Cercle Libéral d'Akker-gem*, le *Cercle Libéral de la Porte d'Anvers* et de l'*Heirnisse*, la fanfare *Werken en Leeren*, le *Cercle Libéral du Rabot*, le *Cercle Libéral de St-Sauveur et Meulestede*, le *Cercle Libéral du Rempart de Plaisance*, la fanfare *Vaderlandsliefde*, le *Cercle Libéral de Gand-Sud*, le *Cercle Libéral de Saint-Pierre*, le *Cercle Libéral de la Porte de la Colline*, le *Cercle Libéral de St-Pierre-Alost*, la *Jeune Garde de Mont-St-Amand*, l'*Association Libérale de Mont-St-Amand*, la fanfare *Kunst in 't Vermaak*, la *Werkersverdediging*, la société *Nood zoekt Troost*, la *Jeune Garde de Ledeborg*, les *Cercles de Gentbrugge*, la société *Menschenliefde*, les *Cercles Laurent*, la *Vrijheidsliefde*, le *Vlaamsche Kiesbond*, la

Vlaamsche Vereeniging, l'Association Libérale, Constitutionnelle et Démocratique de Gand, les Fanfares de Gêntbrugge.

Enfin quatre rangées de drapeaux précèdent les délégations estudiantines de Lille et Aix-la-Chapelle, les forts contingents de Bruxelles, Liège, Gembloux, Anvers et Mons et les rangs serrés des Universitaires Gantois, en tout une multitude de six cents escoliers joyeux et fiers de se voir si nombreux à de si belles fêtes.

Le cortège s'en fut par les rues de Flandre, de Limbourg, la place St-Bavon, les rues de la Catalogne, des Champs, du Soleil, la Place d'Armes et le Marché aux Oiseaux, les rues Courte du Jour, Neuve St-Pierre et des Baguettes : la foule des manifestants s'engouffre dans la vaste salle du *Skating-Ring* qui est bientôt envahie jusqu'aux galeries comme aux grandes journées libérales d'autrefois.

Au bureau avaient pris place MM. le sénateur DELANIER, les députés des Flandres : MECHELYNCK, de Gand, TERMOTE, de Bruges, NOLF, d'Ypres, PERSOONS, de St-Nicolas; A. BUYSSE, député suppléant; MM. les conseillers provinciaux : G. ABEL, H. BODDAERT, R. DE SAEGHER; MM. les conseillers communaux : DE WEERT, MARINX, BAYENS, VERDONCK; les membres du comité de l'Association libérale : MM. E. LOGTENBURG, P. VAN HEUVERSWEYN, LIEBAERT, M. BODDAERT; les professeurs de l'Université : MM. DISCAILLES, VAN WETTER, DE PERMENTIER, VAN DUYSSE, P. FREDERICQ, VAN CAUWENBERGHE, G. VAN ENGELÉN, G. DE VOLDERE.

Le camarade MAURICE BERGER ouvre le meeting et prend la parole :

En conviant la population gantoise à ce meeting, les étudiants libéraux montrent qu'ils tiennent à seconder le vigoureux effort du parti pour la réalisation d'un programme répondant aux impérieuses nécessités de l'heure présente.

En ce jour de fête et d'anniversaire, c'était pour nous un devoir de consacrer cette réunion à la diffusion d'idées que trente années de lutttes nous ont rendues sacrées.

Et avant de donner la parole aux chefs autorisés qui vous diront la grandeur du parti libéral, je crois devoir vous apporter ici l'expression des aspirations de la jeunesse libérale du pays.

Etudiants libéraux, nous sommes de ceux qui n'ont jamais connu de règne libéral, nous n'avons jamais assisté qu'aux défaites de notre parti; les batailles que nous avons soutenues, nous les savions perdues d'avance, et ceux qui luttaient avec nous étaient frappés impitoyablement dans leur carrière et jusque dans leur famille !... Mais cette opposition, loin d'abattre nos énergies, n'a fait que les exhaler. Nous avons compris que s'il y avait une jeunesse qui prie et qui obéit, une jeunesse qui défend tous les privilèges, une jeunesse qui se met tout entière au service de Rome, il fallait qu'il en eût une autre qui pense et qui s'affirme, qui réclame la justice et qui se mette au service uniquement de la patrie, et c'est de celle-là que nous sommes.

Messieurs, notre volonté, vous la connaissez, c'est celle de tous les libéraux.

Nous voulons l'instruction obligatoire, nous réclamons pour le citoyen d'une démocratie ce droit à l'instruction que lui contestent ceux-là seuls qui veulent le tenir en tutelle.

Nous voulons relever notre enseignement officiel tombé aux mains du clergé qui le ruine depuis l'école primaire jusqu'à l'université, dont les chaires sont envahies de créatures sans talent, sans mérite et qui acquièrent leur diplôme comme un billet de confession.

Nous voulons le service personnel, nous repoussons de toute notre force l'inique privilège du remplacement. Si la caserne est bonne pour le pauvre, elle doit l'être aussi pour le riche : là, ils apprendront à se connaître et à s'aimer autrement que par des mots.

Nous voulons enfin l'abolition d'un système électoral qui favorise un parti dont le maintien au pouvoir est un défi à la volonté nationale.

Messieurs, ce sera la gloire du gouvernement de demain, quand l'heure de la réparation aura sonné, de réaliser ces réformes. Il saura aussi, par l'abolition progressive des privilèges, faire droit aux justes revendications ouvrières, avec l'esprit de fraternité qui est l'essence même des aspirations démocratiques.

Cette heure de la réparation, nous la saluerons comme l'aurore de temps nouveaux, et nous la sentons proche ; car il semble qu'un grand souffle d'émancipation traverse toute l'Europe : voyez la France la Hollande, et, plus récemment encore, l'Angleterre. Le Belge, qui a toute la générosité du Français, tout le calme réfléchi du Hollandais, tout le sens pratique de l'Anglais, participera, lui aussi, à cette rénovation universelle.

Nous autres libéraux, qui comprenons la grandeur du rôle qui nous est réservé, nous nous y sommes donnés de toute notre force, de toute notre générosité. Nous bravons les criaileries d'adversaires jaloux de nos initiatives jeunes ; ces cris ne sont que les dernières affres d'une trop longue agonie : ils savent que la jeunesse c'est l'avenir et ils comprennent que l'avenir est au libéralisme.

A nos chefs, qui nous prédisent pour demain l'effondrement définitif du cléricisme, nous en acceptons et applaudissons l'augure, mais il faut qu'ils sachent que si cette heure de la délivrance était retardée, c'est nous les jeunes, étudiants libéraux et jeunes gardes, dont les drapeaux font en notre patrie comme un immense parterre bleu, c'est nous les jeunes, qui en hâterions l'échéance par la poussée irrésistible de nos volontés opiniâtres.

Nous voudrions cette échéance avec tout l'enthousiasme de nos aînés, nous l'obtiendrions par l'union de tous les libéraux, par l'action parallèle, par la coopération loyale de toutes les forces anticléricales.

Ce discours fut longuement acclamé.

M. E. DISCAILLES prit ensuite la parole. Notre maître vénéré avait réclamé le droit de prendre la parole pour nous féliciter de notre initiative et malgré que des circonstances douloureuses l'eussent tenu éloigné de nos fêtes, il vint

à ce meeting pour nous prodiguer encore ces encouragements qui n'avaient jamais manqué à la « Générale » depuis son existence. La jeunesse estudiantine lui en sera reconnaissante, car par son éloquence vibrante et fière, entraînant et émouvante à la fois, par son dévouement inlassable à nos œuvres, il possédait mieux que tout autre cette force évocatrice de sincérité, de loyauté, et d'enthousiasme qu'il fallait pour rappeler notre histoire, surtout quand cette histoire est celle de milliers de jeunes gens qui ont cru à la revanche de l'idéal lointain de l'avenir sur les marchandages pressants du présent. Les premières paroles de M. DISAILLES furent pour nous féliciter au nom des professeurs de la portée politique de de nos fêtes, de la prospérité et de la solidarité de nos sociétés, qui, en fêtant simultanément leurs anniversaires témoignent de la bonne entente et de la fraternité qui règnent entre les étudiants libéraux. Après avoir affirmé toute sa confiance en la jeunesse, M. DISAILLES disserta avec émotion sur le passé, il rappela la part prise par la « Générale » au succès électoral de juin 1878 : à la manifestation qui fêta ce triomphe à Gand, les étudiants libéraux marchaient en tête du cortège, ils furent acclamés par les délégations étrangères et ils l'avaient bien mérité.

Les étudiants libéraux ont prouvé qu'il y avait moyen de faire de brillantes études et de s'occuper de politique (*).

Les revers de 1884 ne firent que redoubler le courage des étudiants, dont la devise fut celle de BARA : « Nil desesperantum ». Il y eut des défections intéressées, mais « vous autres étudiants qu'inspiraient les sentiments de générosité et de loyauté, vous n'avez cessé de marcher

(*) Les professeurs et les étudiants applaudissent longuement...

avec vos professeurs dans la voie du progrès de la liberté : le libéralisme est la vérité, s'il n'existait pas il faudrait l'inventer ». Le soleil des gueux s'est levé, et le libéralisme régénéré et grandi vaincra le gouvernement des prêtres s'il s'oriente de plus en plus vers la démocratie.

Il n'est pas possible que nous continuions à vivre dans cette atmosphère où les caractères se corrompent, où les énergies s'affaiblissent : nous triompherons par la jeunesse libérale, rendons hommages à la tenacité étonnante des étudiants libéraux de Gand. Tous ceux qui ont passé par l'Université de Gand ont subi le contact de l'esprit de liberté : elle a formé des conducteurs d'hommes qui furent de beaux exemples et le professeur cita ce grand démocrate que fut ADELSON CASTIAU qui en 1845 défendit le premier au Parlement belge le programme libéral d'aujourd'hui, programme que M. DISCAILLES caractérise rapidement et soulignant l'accord des anticléricaux.

« Le flot de l'opinion libérale s'élève et grossit chaque jour », dit l'orateur, « rappelant ces paroles prononcées jadis par Castiau. Encore quelques mois, peut-être, et l'anticlérisme entrera triomphant au Parlement, pour y rétablir nos institutions, nos droits et nos libertés, pour réaliser toutes les réformes populaires.

Avant de quitter la chaire qu'il occupe depuis 26 ans, votre professeur voudrait voir le soleil libéral resplendir, je voudrais que les libéraux soient triomphants », dit l'orateur. « Alors je pourrai m'en aller en paix, parce que les enfants du libéralisme sont triomphants et resteront triomphants ».

Ce discours fut entrecoupé d'applaudissements, mais lorsque le vaillant professeur eut rappelé sa longue carrière, ce fut une ovation qui dans tous les coins de la salle, salua sa péroraison.

M. le député PERSOONS prend ensuite la parole en

flamand et en une langue littéraire, châtiée et émue aussi, parle à ce peuple flamand du misérable prolétariat des villages. Le parti cléricale a anéanti l'enseignement public et la moitié des enfants du peuple sont illettrés. Mais bientôt l'orateur s'attache à montrer la puissance du mouvement libérateur : un nouvel élan s'est produit et il brisera toutes les résistances. La jeunesse s'est ralliée au programme des gauches et le vaillant député adresse aux étudiants un vibrant appel, les félicitant de la part qu'ils prennent à la propagande, mais les conjurant aussi de lutter pour l'enseignement populaire et d'apprendre la langue du peuple pour l'instruire et faire rayonner sur lui les bienfaits de l'Université. Le dévoué député avec sa fougue et sa vigueur de meetinguiste si apprécié, esquissa le programme des gauches et termina par un cri de guerre contre le cléricisme, faisant appel à la collaboration des partis anti-cléricaux pour assurer un éclatant triomphe. L'assemblée applaudit longuement et M. le député MECHELYNCK prend la place de son collègue à la tribune.

M. MECHELYNCK parla en homme politique et en ami éclairé des étudiants. A ce dernier titre, il se devait de rappeler les premières manifestations de la conscience libérale à l'Université. Il évoque le réveil de 1875 et se tourne vers le corps professoral pour rendre hommage à des hommes comme FRANÇOIS LAURENT, comme DISAILLES. L'orateur fait l'éloge des étudiants qui sûrent faire respecter la liberté de conscience, lors des funérailles civiles du professeur ALLARD. C'était l'époque de la lutte contre les principes du Syllabus. Aujourd'hui le gouvernement n'ose plus se réclamer de l'intransigeance doctrinale, mais il poursuit sournoisement sa politique de privilèges. Heureusement que le sentiment public s'est réveillé : la jeunesse

est revenue au parti, formant les jeunes gardes et les sociétés d'étudiants qui sont à l'avant-garde du combat. Le député de Gand développe éloquemment le programme libéral en matière électorale et il termine :

Le moment approche où nous pourrons réaliser les grandes réformes de notre programme. Serrons-nous autour de notre beau drapeau bleu, symbole d'égalité, de fraternité et de liberté, de tolérance et d'union. (*Acclamations prolongées*).

Sur la proposition du camarade BERGER l'assemblée adresse au comité de conciliation réuni à Anvers un vœu pressant l'invitant à réaliser l'union libérale.

M. le professeur PAUL FRÉDÉRICQ se lève ensuite à son tour et fait un vigoureux appel en flamand pour montrer à la jeunesse que son devoir est d'arracher les masses populaires à l'ignorance. Il précise un émouvant tableau de la situation misérable des Flandres, et rappelant le crime récent d'Hérinnes, il montre que le sentiment religieux est impuissant à émanciper et moraliser les paysans. Et s'adressant aux étudiants, il leur dit :

Ne gardez pas pour vous seul ce que vous avez appris à l'Université. Répandez la science au sein du peuple, et à cette fin apprenez à fond sa langue.

Payez votre dette à la patrie, payez la dette que vous contractez en fréquentant aux frais des contribuables les établissements d'enseignement supérieur, et soyez les apôtres de la liberté, du progrès et de la justice sociale. (*Longues acclamations*).

Le camarade VERCOULLIE, président du t' Zal Wel Gaan adressa ensuite à l'assemblée quelques brèves paroles en flamand pour remercier les milliers d'auditeurs qui emplissent la salle du Skating en leur donnant rendez-vous après la victoire du mois de mai. (*Applaudissements*).

La séance fut levée au milieu d'un vif enthousiasme, et

les étudiants et anciens étudiants, précédés de fanfares, se rendirent en corps à la salle des Mélomanes où avait lieu *Le Banquet démocratique*.

Trois longues tables occupaient toute la largeur de la vaste salle, pavoisée de bleu. Plus de quatre cents convives y avaient pris place tandis que d'autres avaient dû se caser dans la salle latérale. Au balcon avait pris place un orchestre dont les mélodies joyeuses et entraînantes charmèrent les assistants. Aux tables d'honneur avaient pris place, outre les personnalités présentes au meeting, M. le sénateur LIPPENS, M. le député DEVIGNE, MM. les professeurs SCHOENTJES, LÉBOUCQ, MASSAU et nombre de médecins, avocats, ingénieurs, anciens étudiants et anciens présidents des sociétés jubilaires.

Le menu du banquet fut en tous points excellent et l'animation la plus vive ne cessa de régner. A l'heure des toasts, le camarade BERGER prononça une vigoureuse allocution qu'il termina en remerciant tous ceux qui se dévouèrent au succès des fêtes, les orateurs, les sociétés participantes et la presse libérale.

M. DEVIGNE, député et échevin de Gand prit ensuite la parole, à titre de conseiller communal, dit-il, afin de pouvoir rappeler la sollicitude de la ville pour l'Université. On ne peut rendre le même hommage au gouvernement qui n'a d'autre but que de caser des créatures dévouées à sa politique néfaste. (Applaudissements). Le gouvernement ne protège, en Belgique, que la seule Université qui n'est pas régie par lui. Mais une aurore nouvelle se lève et la vraie liberté régnera au jour : l'orateur boit à l'Université future, purifiée et vengée par un gouvernement libéral. (Longues acclamations).

M. le professeur VAN WETTER prit aussi la parole; l'émi-

ment pro-recteur, hôte assidu de nos réunions, protecteur dévoué de nos œuvres, fut en cette circonstance encore le porte-parole de ses collègues qui, « convaincus de la grandeur de leur idéal politique viennent volontiers parmi la jeunesse libérale, car elle est l'avant-garde destinée à défendre les idées qui nous sont chères. » Nos adversaires veulent détruire l'enseignement public au profit de l'enseignement congréganiste, mais le programme démocratique sera la cause et notre propagande sera le gage du succès. Maintenant que le libéralisme, tel une marée montante, a passé sur l'Europe entière, espérons pour mai prochain des succès éclatants (Vifs applaudissements).

M. le sénateur LIPPENS salue dans les étudiants ceux qui aideront à réaliser un jour les grands principes du parti libéral. Une évolution se produit, la jeunesse revient au culte de l'idéal, il ne faut plus aujourd'hui de jeunesse calculatrice. Bientôt nous n'aurons plus un Parlement soumis au pouvoir personnel, nous assisterons au règne nouveau de la justice. Je bois à la jeunesse libérale. (Longs applaudissements).

M. G. ABEL, rédacteur en chef de « *La Flandre Libérale* » dit qu'il faut deux conditions pour que la presse soit une arme redoutable : une jeunesse ardente et enthousiaste, chez laquelle les polémiques trouvent écho, un personnel de rédaction qui se renouvelle — M. Abel se déclare heureux des collaborations estudiantines qui deviennent de plus en plus nombreuses : la jeunesse doit se consacrer sans réserve à l'étude des questions sociales. Parlant ensuite de la viabilité du futur gouvernement libéral, l'orateur affirme qu'il se maintiendra victorieusement au pouvoir si chacun reste fidèle à ces convictions et aux principes démocratiques (Vifs applaudissements).

M. M. DEWEERDT félicite à son tour la jeunesse qui prendra un jour la place des anciens dans les luttes ardentes de la politique. Il fait un vibrant éloge des immortels principes de 1789. (Applaudissements).

Le cam. SMITS (Lille) boit ensuite à la Belgique libérale, et après une allocution bien sentie du cam. CURT LANG (Aix-la-Chapelle), le cam. BOURQUIN, président du Cercle des Et. Lib. de l'U. L. de Bruxelles, prit la parole au nom des Etudiants libéraux belges : après avoir fait un éloge des organisations gantoises, il prononça quelques phrases vibrantes d'enthousiasme et qui furent très applaudies.

Enfin, M. le député TERMOTE eut la bonté de louer les étudiants qui lors de l'excursion à Bruges, avaient par leur attitude forcé l'admiration de leurs adversaires politiques. L'orateur souhaite que les étudiants libéraux reviennent à Bruges, souvent et bientôt. (Applaudissements).

La série des discours était close, celle des plats aussi, et les étudiants s'en furent en bandes joyeuses et tumultueuses. Vers onze heures, ils se retrouvèrent au bal. Celui-ci fut digne de ces fêtes, tant par l'entrain endiablé qui y régna que par le nombre des danseurs et danseuses. « Je n'ai jamais vu tant de femmes si peu sérieuses » déclara le camarade allemand et en vérité ce fut un bal très réussi. Le chef punchiste, aidé et suppléé par nombre de chefs honoraires, présida avec autorité à la confection d'un punch vapoureux et inimitable.

* * *

Ainsi se terminèrent ces fêtes qui, à les juger par le nombre des participants et le retentissement politique

qu'elles eurent, dépassèrent en éclat les fêtes les plus brillantes que connurent les étudiants d'aujourd'hui. Les anciens étudiants non plus ne cachèrent pas leur joie d'y avoir assisté et l'un des plus vénérés d'entre nos chefs, M. le sénateur LIPPENS, dit à notre président : « Je dois aux étudiants libéraux une des soirées les plus réconfortantes de ma vie ». Ce témoignage nous payait de bien des peines; nous avons trouvé aussi des marques de sympathie chez les hommes politiques, dans la presse libérale et principalement dans « *La Flandre Libérale* » qui toujours vigilante à seconder nos efforts consacra sa première page à narrer nos fêtes.

La presse cléricale d'autre part — ses organes gantois et de la capitale — écumait de rage : on se serait cru aux premiers jours de la Générale, il y a trente ans; c'était là aussi une récompense que nous n'avions pas escomptée.

Le professeur DISCAILLES fut l'objet des attaques les plus malveillantes et un journal de la capitale le dénonça au gouvernement en s'étonnant hypocritement qu'un professeur put braver le pouvoir sous le règne clérical : cette presse n'a d'éloges que pour les renégats et d'anathèmes pour l'homme probe et sincère qui dénonce courageusement les dangers que la réaction fait courir au pays. Mais la jeunesse, elle non plus, ne veut pas renoncer à penser, elle n'est mûre ni pour l'obéissance, ni pour l'hypocrisie. Ainsi il s'est fait qu'après vingt années de travail sournois, de manœuvres d'intimidation, de coups de parti à l'Université, une manifestation est venue prouver que la jeunesse libérale, majorité des étudiants de l'Université de Gand, se retrouvait aussi vivante, aussi forte, aussi unie qu'il y a trente ans et qu'elle défilait derrière ses vieux étendards troués, comme aux plus beaux jours de 1873.

Cette persévérance et cette fidélité est un réconfortant présage : la jeunesse universitaire gantoise est et restera libérale et démocratique. Les anniversaires glorieux se succéderont dans l'avenir : le plus prochain, celui de 1910 marquera certes épanouissement plus grand encore de nos forces. — L'aurore nouvelle, que nos aînés et nous avons vainement attendue, se sera enfin levée : 1904, 1906, ont marqué des étapes décisives pour le parti clérical, un scrutin prochain verra la chute d'un gouvernement exécré.

En attendant ce scrutin avec confiance, la « Générale » accomplira sa mission, lentement et prudemment, mais ardemment et joyeusement aussi.

La « Générale Libérale » continue....

Geache.

Il nous est impossible, faute de place, à notre grand regret, de rendre compte de la charmante réception que nous firent en mai 1906, nos camarades de l'Université de Lille. Que ceux qui désirent se documenter sur cette matière consultent l'*Echo des Etudiants* du 17 novembre 1906 ou *La Flandre Libérale* du 14 mai 1906. N. D. L. R.

LIÈGE

Fêtes du X^e anniversaire de la Fédération des Etudiants Libéraux

Le 3, 4, 5 Mars 1906

Les étudiants liégeois avaient invité leurs camarades de Gand aux fêtes données à l'occasion du X^e anniversaire de la Fédération des Etudiants Libéraux unis. La Générale délégua : Lequeux et Wilmart; la Wallonne : Henry et Dumortier.

Il nous était particulièrement agréable de rendre visite, dans la grande ville wallonne, à nos camarades de Liège, dont les délégués, à Paris et à Gand, étaient devenus nos amis. Aussi, en y allant nous ne doutions nullement de l'accueil franchement cordial qui nous était réservé, durant les fêtes — fêtes brillantes, favorisées par un clair soleil et par l'affluence d'une population extrêmement sympathique,

Sitôt après notre arrivée à la gare, promenade en ville et aussitôt après : tonneau de bienvenue. Nous trouvons là des camarades de Bruxelles, d'Anvers, de Mons, de Paris, de Lille. L'arrivée des étudiants allemands soulève des bravos enthousiastes. Réflexion faite, leurs costumes sont de circonstance : le carnaval dure encore. C'est sans doute à leur intention qu'on nous verse du vin du Rhin. Le président Bovy souhaite la bienvenue. Lequeux répond au nom des étrangers : Marseillaise, God save the King, etc. On entend divers chants nationaux, à l'exception de la

Brabançonne. C'est, nous semble-t-il, pousser l'anti-chauvinisme un peu loin...

On se sépare jusqu'au soir et on se retrouve dans la salle du « Pavillon de Flore », où se joue une revue estudiantine très réussie, — une des meilleures que nous ayons vues. — Aussi, l'auteur, le camarade Bascamp et les interprètes estudiantins obtiennent-ils un grand succès.

La partie officielle est terminée pour aujourd'hui. Après cela, promenade intime, la nuit, le long de la Meuse. Mimile perd son regard de tribun, dans une longue contemplation de détails subtils, qui n'ont rien de commun avec l'aspect souvent froid et sévère des assemblées populaires... Et puis, retour en ville, plutôt morose ; l'incertitude de ne pouvoir dormir, dans l'hôtel d'occasion que nous avons choisis... nous tracasse quelque peu...

Je crois devoir tranquilliser tout le monde : nous nous sommes reposés quelques heures...

Le dimanche matin, nous rencontrons le camarade Goebel qui nous accompagne, fort aimablement, et nous nous rendons à la conférence politique qui est, sans conteste, le « Clou » des fêtes. Après un speech de Bovy, nous entendons d'abord M^r Paul Lippens (*), de Gand, un des

(*) Avec beaucoup d'humour il a donné les cinq commandements du parfait étudiant libéral :

1) « Quand vous acclamez un président, ne le renversez pas le lendemain. »

2) « Quand on vous réclame votre cotisation, payez-la sans hésitation. »

3) « Quand un jour de séance, vous avez un rendez-vous, remettez-le. »

4) « Quand un membre ne veut pas être nommé président, ne le nommez pas. »

5) « Restez toujours vrais libéraux. »

fondateurs de la société jubilaire, qui nous parle éloquemment du rôle de l'étudiant et du programme libéral; puis, un de nos députés les plus éminents, M^r Masson, avocat à Mons. Le sympathique orateur traite successivement les différentes questions qui ont occupé le monde parlementaire pendant ces dernières années, et, après des applaudissements nourris et souvent répétés, c'est au milieu d'ovations enthousiastes qu'il quitte la tribune. On est emballé, on chante, et l'on se rend au banquet qui réunit les personnalités libérales les plus en vue de Liège et de la province. Dîner excellent, très bien servi. Dumortier et Wilmart qui, jusqu'ici, ont pompé en silence, débordants de gaieté. Ce réveil est de courte durée : Dumortier s'endort réellement, et c'est dans cet état léthargique, que nous le retrouvons, le soir, au bal du Carnaval, où Mimile se trémousse, paré d'un masque des plus gracieux...! Décidément, son caractère change : le voisinage des jolis minois aurait-il raison du robuste caractère de notre tribun...?

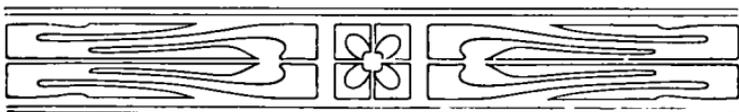
Le lundi, l'excursion à Remicourt remet sur pied beaucoup de monde. Voyage calme et réception chaleureuse! Dans les usines de M. Melotte, on admire avec raison, la propreté et l'ordre dans la fabrication du beurre, ces merveilleuses écumeuses tant prisées à l'étranger.

Et puis, c'est le retour à Gand, après un splendide et chaud punch d'adieu, le regret de quitter ceux qui ont offert une si large et généreuse hospitalité.

Aussi le président Bovy, le trésorier Goebel, ainsi que tout le comité des fêtes, méritent toutes nos vives félicitations et bien des remerciements; ils ont fait preuve dans ces festivités, d'une puissance d'organisation remarquable.

NOS PORTRAITS





OMER VAN DER STRICHT

En esquissant une courte biographie du sympathique professeur Omer Van der Stricht, je crois répondre au désir de ses nombreux amis et élèves, qui tiennent à lui exprimer toute leur admiration, leur reconnaissance et leur respect.

M. Van der Stricht, c'est l'homme affable, l'ami toujours obligeant sur lequel on peut compter; mais c'est aussi le véritable savant — combien modeste, faut-il le dire! Travailleur infatigable, plein d'entrain, son activité soutenue excite l'émulation de tous ceux qui étudient sous sa direction.

Une volonté tenace, une patience inépuisable qui ne recule devant aucune difficulté, une précision étonnante dans l'observation, une rare sagacité lorsqu'il interprète les faits découverts, telles sont les qualités maîtresses de cet éminent embryologiste dont les œuvres font époque dans la Science biologique. Grâce à ses talents, il a conquis, haut la main, la place brillante qu'il occupe dans la

science, et c'est avec orgueil que notre Alma Mater le revendique comme un de ses enfants.

Né en 1862, à Dickelvenne (Fl. Or.), M. Omer Van der Stricht, fit de brillantes études à l'Université de Gand et en 1888, il obtint, avec la plus grande distinction, le diplôme de docteur en médecine, chirurgie et accouchements. Il monta rapidement les échelons qui le conduisirent au professorat : il fut nommé assistant, puis chef des travaux anatomiques, et en 1899, le Gouvernement le chargea des cours d'histologie normale et d'embryologie.

Il devint professeur extraordinaire en 1901, et professeur ordinaire en 1906.

Le nombre et la valeur de ses travaux scientifiques, ainsi que les distinctions qui lui furent décernées, faisaient de lui le successeur tout désigné de son illustre maître, M. le professeur Van Bambeke, promu à l'éméritat. Qu'on en juge : en 1889, M. Van der Stricht est lauréat au Concours des bourses de voyage; en 1890, lauréat au Concours Universitaire; en 1891 et 1894, deux fois lauréat de l'Académie royale de Médecine de Belgique; en 1895, il est élu membre correspondant de l'Académie royale de médecine de Belgique; en 1896, il est lauréat de l'Académie royale des Sciences de Belgique.

Dois-je dire que ce savant est un professeur remarquable? L'attention de ses élèves est captivée par un exposé clair et méthodique d'une foule de faits intéressants, qu'il a approfondis lui-même, et bien souvent édifiés. Ses cours présentent un attrait particulier, car, tout en ne négligeant aucun détail, il possède l'art de simplifier les difficultés de la matière enseignée. Esprit large, ayant à cœur les progrès de la Science, rien ne coûte à son dévouement pour inculquer à la jeunesse estudiantine le goût du travail et des recherches scientifiques.

En dehors de ses fonctions professorales, il est aussi, pour l'étudiant, l'ami sûr et dévoué.

Pour l'organisation de fêtes politiques et de bienfaisance, jamais nos sociétés n'ont fait en vain appel à sa générosité et à son bon cœur.

On peut le compter parmi le groupe des professeurs libéraux qui, chaque année, assistant à nos fêtes, à nos représentations théâtrales, à nos tonneaux, y apportent le réconfort de leur paternelle présence.

Nous sommes heureux de donner ici in extenso la longue énumération des travaux scientifiques de M. le professeur O. Van der Stricht, espérant ainsi satisfaire ses nombreux admirateurs, et combler en même temps une regrettable lacune.

H. L.

Liste des Travaux Scientifiques du D^r O. Van Der Stricht

1. Recherches sur le cartilage hyalin. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1885).
2. Recherches sur le cartilage hyalin. (Archives de Biologie, tome VII, 1886).
3. Recherches sur la structure de la substance fondamentale du tissu osseux. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1887).
4. Recherches sur la structure de la substance fondamentale du tissu osseux. (Archives de Biologie. Tome IX, 1889).
5. Recherches sur la structure du foie embryonnaire. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1888).
6. La structure du cartilage articulaire des oiseaux. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1889).
7. Recherches sur la structure du cartilage diarthrodial des oiseaux. (Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der dritten Versammlung in Berlin. 10-12 October 1889).

8. Étude du cartilage articulaire embryonnaire et adulte des oiseaux. Mémoire couronné au concours pour la collation des bourses de voyage en 1889. (Archives de Biologie, tome X, 1890).

9. Recherches sur la structure et la division des cellules géantes. (Verhandlungen des X. internationalen medizinischen Congresses. Bd. II, 1890).

10. Le développement du sang dans le foie embryonnaire. Mémoire couronné au concours de l'enseignement supérieur des années 1888-1890. Question anatomo-physiologique ou biologique. (Archives de Biologie, tome XI, 1891).

11. Contribution à l'étude du mécanisme de la sécrétion urinaire. (Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences de Paris, 1891).

12. Caryomitose et division directe des cellules à noyau bourgeonnant, à l'état physiologique. En collaboration avec M. le Professeur Ch. Van Bambeke. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1891).

13. Division mitotique des érythroblastes et des leucoblastes à l'intérieur du foie embryonnaire des mammifères. (Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der fünften Versammlung zu München, 1891).

14. Caryomitose et division directe des cellules à noyau bourgeonnant, à l'état physiologique. En collaboration avec Monsieur le Professeur Van Bambeke. (Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der fünften Versammlung zu München, 1891).

15. Nouvelles recherches sur la formation des globules blancs et des globules rouges. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1892).

16. Contributions à l'étude de la sphère attractive. (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 3^e série, t. XXIII, n^o 2, 1892).

17. Contributions à l'étude des lésions anatomo-pathologiques du foie et de l'estomac dans la leucémie. (Annales de la Société de médecine à Gand, 1892).

18. Nouvelles recherches sur la genèse des globules rouges et des globules blancs du sang. Mémoire couronné par l'Académie

royale de médecine de Belgique en 1891. Question anatomophysiologique ou biologique. (Archives de Biologie, t. XII, 1892).

19. Contribution à l'étude histologique du rein. Modifications de cet organe après extirpation de celui du côté opposé. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1892).

20. Sur l'existence d'ilots cellulaires à la périphérie du blastoderme de poulet. (Anatomischer Anzeiger, t. VIII, 1893).

21. Contribution à l'étude anatomique et clinique de l'acromégalie. En collaboration avec Monsieur le Docteur A. Claus. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1893).

22. Modifications anatomiques et lésions anatomo-pathologiques du rein dans le choléra asiatique. (Comptes-rendus des séances de la Société de Biologie, 1893).

23. Nature et division mitotique des globules blancs des mammifères. (Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der siebenenten Versammlung in Göttingen vom 21-24 Mai 1893).

24. La signification des cellules épithéliales de l'épididyme de *Lacerta vivipara*. (Comptes-rendus des séances de la Société de Biologie, 1893).

25. Identité des lésions rénales dans le choléra nostras et dans le choléra asiatique. (Flandre médicale, 15 juin 1894).

26. De l'origine de la figure achromatique de l'ovule en mitose chez le Thysanozoon Brocchi. (Verhandlungen der anatomischen Gesellschaft auf der achten Versammlung in Strassburg. Mai 1894).

27. Un cas d'hémato-myélie spontanée. En collaboration avec Monsieur le Docteur Marinesco. (Annales de la Société de médecine de Gand, 1894).

28. Contribution à l'étude de la forme, de la structure et de la division du noyau. (Bulletins de l'Académie royale de Belgique, 3^e série, tome XXIX, no 1 (janvier) 1895).

29. Origine et division des noyaux bourgeonnants des cellules géantes sarcomateuses. En collaboration avec Monsieur le Docteur P. Walton. (Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences de Paris, 1895).

30. Étude anatomo-pathologique de la moelle osseuse dans l'anémie pernicieuse progressive. (Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1895).

31. La sphère attractive dans les cellules pigmentaires de l'œil de chat. (Bibliographie anatomique, n° 2, 1895).

32. La première apparition de la cavité cœlomique dans l'aire embryonnaire du lapin. (Comptes-rendus des séances de la Société de Biologie, 1895).

33. De la première origine du sang et des capillaires sanguins dans l'aire vasculaire du lapin. (Comptes-rendus des séances de la Société de Biologie, 1895).

34. Pathogénie et traitement de l'épilepsie. En collaboration avec M. le Docteur A. Claus. Mémoire couronné par l'Académie royale de médecine de Belgique, 1894. (Mémoires couronnés de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1895).

35. La maturation et la fécondation de l'œuf d'*Amphioxus lanceolatus*. (Bulletin de l'Acad. roy. de Belgique. 3^e série, t. XXX, n° 11, 1895).

36. Anomalies lors de la formation de l'Amphiaster de rebut. (Bibliographie anatomique, n° 1, 1896).

37. Le premier Amphiaster de rebut de l'ovule de *Thysanozoon*. Une figure mitotique peut-elle rétrograder ? (Bibliographie anatomique, n° 1, 1896).

38. Origine des globules sanguins, de l'aorte et de l'endocarde chez les embryons des sélaciens. (Comptes-rendus des séances de la Soc. de Biologie. 14 mars 1896).

39. La maturation et la fécondation de l'œuf de *Thysanozoon*. (Comptes rendus du congrès de Carthage de l'assoc. française pour l'avancement des sciences, 3 avril 1896).

40. Lésions anatomo-pathologiques de la rate dans le choléra asiatique et dans le choléra nostras. (Bull. de l'Acad. roy. de la médecine, 30 janvier 1897).

41. Lésions anatomo-pathologiques produites par le microbe de la peste. (Bull. de l'Acad. roy. de médecine, 27 mars 1897).

42. Sur le système nerveux de l'*Amphioxus* et en particulier sur

la constitution et la genèse des racines sensibles. En collaboration avec Monsieur le Professeur Heymans. Mémoire couronné par la classe des sciences le 15 décembre 1896. (Tome 56 des Mémoires couronnés et Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Acad. roy. des sciences, 1898).

43. Les ovocentres et les spermocentres de l'ovule de *Thysanozoon*. (Verhandl. d. anat. Gesellsch. in Gent, 1897).

44. Contribution à l'étude du noyau vitellin de Balbiani dans l'oocyte de la femme. (Verhandl. d. anat. Gesellsch. in Kiel, 1898).

45. La répartition de la chromatine dans la vésicule germinative de l'oocyte de la femme. (Verhandl. d. anat. Gesellsch. in Kiel, 1898).

46. La formation des deux globules polaires et l'apparition des spermocentres dans l'œuf de *Thysanozoon*. (Archiv. de Biologie, t. XV, 1898).

47. Etude de plusieurs anomalies intéressantes lors de la formation des globules polaires. (Livre jubilaire de Monsieur le Prof. Van Bambeke, 1899).

48. L'origine des premières cellules sanguines et des premiers vaisseaux sanguins dans l'aire vasculaire de chauve-souris. (Bull. de l'Acad. roy. de méd. de Belgique. Séance du 29 avril 1899).

49. Etude de la sphère attractive ovulaire à l'état pathologique, dans les oocytes en voie de dégénérescence. (Livre jubilaire de Monsieur le Prof. Van Bambeke, 1899).

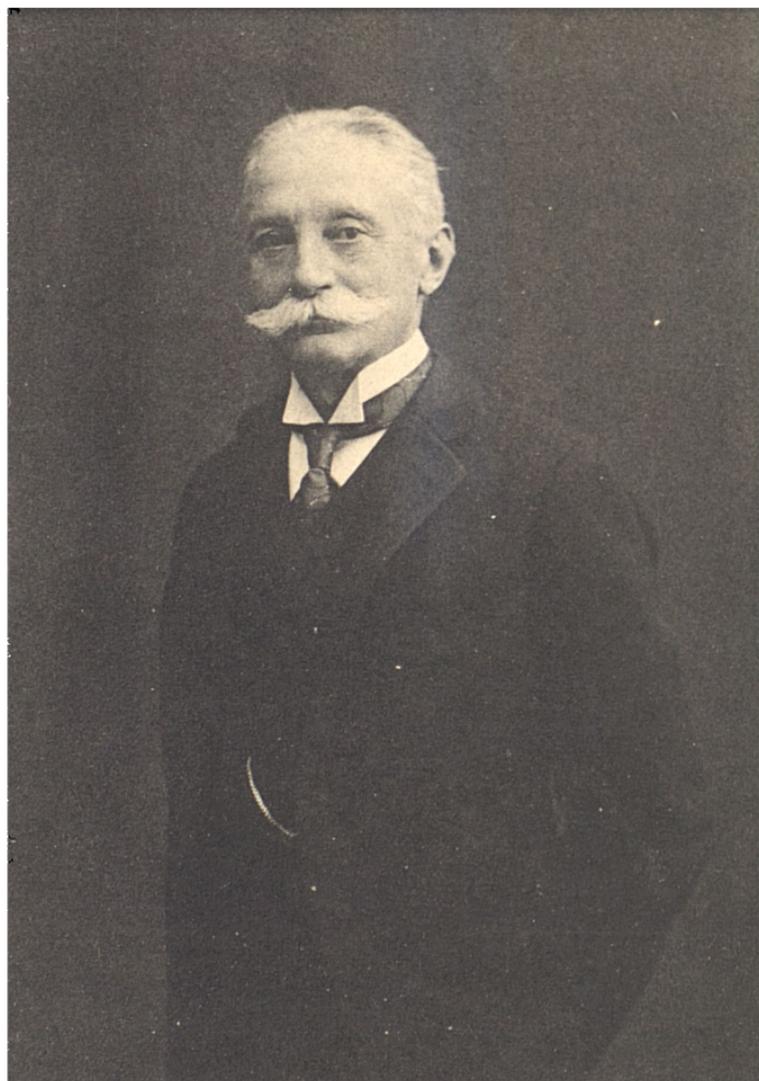
50. Sur l'existence d'une astrosphère à l'intérieur de l'oocyte au stade d'accroissement dans l'ovaire d'Echinodermes. (Communication faite au congrès des anatomistes français à Paris, 5 janvier 1899).

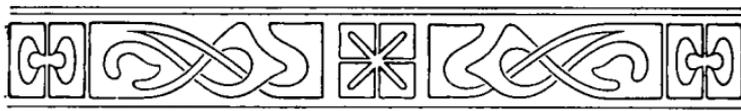
51. La Fixation de l'œuf de Chauve-souris à l'intérieur de l'Utérus (*V. Noctula*). (Verhandl. d'Anat. Gesellsch. in Tübingen, 1899).

52. La rupture du follicule ovarique et l'histogenèse du corps jaune. (Comptes-rendus de l'Assoc. des Anatomistes, 3^e session, Lyon 1901).

53. La ponte ovarique et l'histogenèse du corps jaune. (Bull. de l'Acad. royale de méd. de Belgique. 1901).

54. Une anomalie intéressante de formation de corps jaune (Annales de la Soc. de méd. de Gand. 1901).
55. L'atrésie ovulaire et l'atrésie folliculaire du follicule de De Graaf. dans l'ovaire de Chauve-souris. (Verhandl. d'Anat. Gesellsch. in Bonn. 1901).
56. Le spermatozoïde dans l'œuf de Chauve-souris (*V. noctula*). (Verhandl. der Anat. Gesellsch. in Halle. 1902).
57. Les « pseudochromosomes » dans l'oocyte de Chauve-souris (Comptes-rendus de l'Assoc. des Anatom. à Montpellier. 1902).
58. La structure et la polarité de l'œuf de Chauve-souris (*V. noctula*). (Comptes-rendus de l'Assoc. des Anatom. à Liège. 1903).
59. La nouvelle méthode de Ramon Y Cajal ; son application à la rétine. (Annales de la Soc. de méd. de Gand. 1904).
60. Une anomalie très intéressante concernant le développement d'un œuf de mammifère. (Annales de la Soc. de méd. de Gand. Livre jubilaire offert au Professeur R. Boddaert. 1904).
61. La couche vitellogène et les mitochondries de l'œuf des Mammifères. (Verhandl. der Anat. Gesellsch. in Iena. 1904).
62. Signification de la couche vitellogène dans l'oocyte de Tégénaire. (Comptes-rendus de l'Assoc. des Anatom. Toulouse, 1904).
63. Démonstration d'un œuf double monstrueux fécondé de mammifère. (Bull. de l'Acad. royale de méd. de Belgique, 1904).
64. La Structure de l'œuf des Mammifères. — 1^{re} partie : l'oocyte au stade de l'accroissement. (Arch. de Biologie. T. XXI, 1904).
65. La structure de l'œuf des Mammifères. — 2^e partie : Structure de l'œuf ovarique de la femme. (Bull. de l'Acad. royale de méd. de Belgique, 1905).
66. La Structure de l'œuf de Chauve-souris. (*V. noctula*). (Verhandl. der Anat. Gesellsch., Genève, 1905).
67. Les mitoses de maturation de l'œuf de Chauve-souris. (*V. noctula*). (Mémoire présenté au VIII^e Congrès de l'Assoc. des Anatom. à Bordeaux, 1906).
-





CHARLES GRAUX

M. Graux a soixante dix ans; depuis douze ans il a quitté la carrière politique. Son verbe clair, sa voix cuivrée, l'étincelle du regard, l'énergie du geste dénotent la virilité de l'esprit, l'aptitude au combat, les forces vives — qui ne s'épanchent plus qu'au Palais en d'éclatantes luttes judiciaires.

Le Barreau a reconquis l'orateur qui s'y était illustré avant d'entrer au Parlement, et l'a refait sien. Ainsi, il semble que la vie de M. Graux, captée par le gouvernement et les Chambres de 1878 à 1894, ait repris son cours naturel, paisible et lumineux.

La profession d'avocat, la plus indépendante qu'il y ait, est la meilleure préparation pour ceux qui se destinent aux offices parlementaires, la consolation la plus efficace pour ceux qui les abandonnent. M. Graux regrette-t-il la politique? Je le vois souvent et m'en entretiens fréquemment avec lui. Je gagerais qu'il ne la regrette point, sans cesser de l'aimer encore.

C'est que la vie publique d'aujourd'hui n'est plus celle

d'autrefois, celle qu'il expérimenta pendant seize ans. Et j'ai assez fréquenté les hommes d'alors et suffisamment vécu l'existence politique actuelle pour saisir le contraste.

Oh ! les belles réunions à huis-clos, où M. Graux maniait le budget en virtuose et faisait avec dextérité reluire les chiffres devant un public d'initiés — et l'émotion rare des assemblées à grand spectacle où, sans crainte de l'interruption ou du tumulte, une éloquence sévère, soucieuse de l'élégance de l'idée autant que du langage, remplissait le programme, et, reproduite minutieusement le lendemain à l'usage de quelques milliers d'électeurs censitaires, traçait à l'opinion son chemin et dictait son vote !

Aujourd'hui, en temps d'élection, ce sont les meetings publics et contradictoires, tous les soirs, pendant un mois, et, dans les villages, les cortèges derrière les drapeaux et les fanfares ; c'est le discours improvisé jeté à la foule ; ce sont les ripostes au premier venu, les grosses phrases lancées à bras tendus ; c'est la cohue anonyme qui s'embusque aux bons endroits pour acclamer ou pour siffler.

Les passions autrefois étaient aussi ardentes, mais, plus localisées, rayonnaient moins loin. La tribune retentissait d'admirables accents ; mais les échos étaient moins sonores. On parlait mieux peut-être, avec plus de mesure et de majesté ; mais l'amphithéâtre était moins vaste et l'atmosphère plus tempérée. Le peuple est là, aujourd'hui, qui écoute. Et quand on l'aborde, un vent de houle vous trappe au visage.

Les questions ont changé d'aspect, comme les mœurs. Des solutions nouvelles ont surgi en matière électorale, militaire, économique. Il y a un âge où l'homme d'Etat préfère aux évolutions nécessaires la fierté des attitudes prises et conservées, le maintien du style et de la manière

où sa personnalité s'est accusée et dont il semble qu'elle ne puisse désormais se défaire, sans se diminuer. Ce scrupule de tenue morale, de dignité d'esprit à sa grandeur et commande le respect.

Eloigné des disputes des partis et affranchi des contingences, M. Graux a conservé la verdeur de ses convictions. Spectateur averti et clairvoyant, il suit de près le mouvement des choses et des idées. Vétéran de luttes devenues historiques, il possède les grandes traditions gouvernementales et parlementaires. Ses avis sont lucides et fermes ; j'ai le privilège d'en bénéficier parfois ; il n'est pas de conseils plus utiles, plus salutaires que ceux d'un homme qui s'intéresse à la politique avec désintéressement, et qui la connaît sans en faire.

L'éloquence de M. Graux est l'image de sa nature intime. D'une impeccable correction, elle a moins de passion que de logique et plus de noblesse que de fougue. Une ardeur concentrée l'échauffe, l'ardeur de la pensée qui cherche, pour convaincre, des formules concises et fortement adaptées ; de l'argument qui s'aligne en bataille et marche à l'assaut. C'est une éloquence de réflexion plutôt que d'inspiration ; le cœur y parle moins que la raison. La phrase est pure, le débit pressant et incisif ; la voix, d'un métal bien trempé, scande les mots et, dans l'élan de la période, a des vibrations d'airain.

L'éducation oratoire de M. Graux s'est faite à bonne école.

Après de brillantes études de droit à l'Université de Bruxelles, il obtint le 9 août 1859 le diplôme du doctorat « avec la plus grande distinction » et, aussitôt après, l'une des bourses de voyage dont le Gouvernement disposait en faveur des jeunes docteurs qui désiraient compléter leur éducation à l'étranger.

Charles Graux partit pour Paris et y passa un an, de l'automne 1859 aux vacances de l'été 1860. La guerre d'Italie venait de s'achever dans une apothéose. Paris resplendissait de richesse et de gloire. La pompe impériale, le frissonnement des lauriers conquis sur les champs de bataille, la fièvre du luxe et des plaisirs étourdissaient la France.

Au milieu de ce tourbillon, la tribune politique était muette. Les orateurs célèbres des régimes disparus, chassés, avec la liberté, de la vie publique, s'étaient réfugiés dans les prétoires et les auditoires académiques. Berryer, vieillissant, apparaissait encore de temps à autre à la barre, Jules Favre y déployait sa parole superbe; Dufaure, Marie, Hebert, Grévy rayonnaient d'une splendide maturité; des renommées nouvelles poussaient autour de ces talents consacrés : Allou, Lachaud, Emile Ollivier. Charles Graux suivit au Collège de France les cours de Saint-Marc Girardin et de Laboulaye, à l'École de droit les leçons de Valette et d'Ortolan. Il fréquentait assidûment le Palais de Justice, à l'affût des grands procès du temps, affilié aux conférences que formaient alors, en grand nombre, les jeunes avocats pour s'exercer dans l'art de la parole.

Revenu à Bruxelles, vers la fin de 1860, il y fit son stage et fut inscrit au tableau de l'Ordre, en octobre 1862.

Un avocat éminent l'associa bientôt à ses travaux, M. Dequesne dont la figure austère est restée légendaire au Barreau bruxellois. Le Droit remplissait sa vie et dominait son esprit. La science et l'expérience en faisaient un jurisconsulte hors pair. Sa parole était brève, précise, pénétrante, sa dialectique irrésistible. Il dédaignait de l'éloquence tout ce qui n'aidait pas à la clarté de l'exposi-

tion, à l'ordonnance et à la logique du discours. Son exemple mit en garde le jeune avocat, frémissant encore des leçons prises à l'école des maîtres français, contre l'abus des procédés et de la rhétorique, qui l'aurait écarté de la tournure d'esprit et des usages judiciaires nationaux.

Les premières causes d'un débutant auquel ses relations n'apportent pas la clientèle et qui aborde isolé le monde des affaires, sont le plus souvent des causes criminelles. Graux fit cet apprentissage avec succès, plaidant en outre de loin en loin des procès civils. aux côtés de quelqu'ancien, désireux d'encourager et d'aider une carrière pleine de promesses.

Une heureuse fortune fournit à l'orateur l'occasion de donner sa mesure et attira sur lui l'attention du grand public. Une cause retentissante lui fut confiée. Il y gagna la renommée.

Un Maronite, Syrien d'origine, du nom de Risk-Allah, qui avait servi le Sultan dans la guerre d'Orient et avait conquis dans l'armée turque le grade de colonel, fut, à la suite de circonstances émouvantes et mystérieuses, accusé d'assassinat et de faux et traduit en 1866 devant la Cour d'assises du Brabant.

Risk-Allah avait, après la guerre, quitté Constantinople et s'était fixé en Angleterre. Venu en Belgique pour y rejoindre un jeune Anglais, son pupille, il avait pris logement avec ce dernier, dans un hôtel d'Anvers. Peu de jours après, le jeune homme était trouvé mort dans son lit, la tête trouée par la charge d'un fusil de chasse qui gisait sur le plancher, auprès d'une chaise renversée au chevet de la couche. Sur une table voisine, s'étalait une feuille de papier portant, écrits d'une encre à peine séchée, ces mots : « *I have done it* » (Je l'ai fait) — et la signature du mort : Ready.

L'instruction révéla que Risk-Allah avait un intérêt considérable au décès de son pupille : la dévolution qui devait lui être faite d'un capital important, déposé en Angleterre. Mais elle découvrit aussi un drame du cœur dont il se pouvait qu'un suicide eût été le dénouement: Readly aimait une jeune Anglaise qu'il avait rencontrée à Spa. Ils avaient échangé leurs vœux ; mais les parents de la jeune fille mirent obstacle au mariage. Et la fiancée après avoir résisté, céda et écrivit à Readly, pour lui annoncer la rupture, une lettre touchante et trempée de larmes, où elle paraissait le détourner d'une résolution désespérée.

M^e Charles Graux fut désigné d'office pour défendre Risk-Allah, mais l'accusé lui-même fit choix dans le barreau de Paris, d'un conseil dont le nom était illustre, M^e Lachaud ; celui-ci, à la disposition duquel son jeune confrère bruxellois se mit aussitôt pour la préparation de la défense, étendit sur lui un patronage bienveillant, l'associa en tout à cette cause romanesque et voulut qu'il la plaidât tout entière à ses côtés.

Le procès fut un évènement. L'accusé dont les traits et l'allure avaient l'élégance et la noblesse de la race orientale, comparut en uniforme, la poitrine constellée de décorations. M. de Bavay, alors Procureur général, vint en personne occuper le siège du ministère public.

Des témoins furent appelés de France et d'Angleterre. Le nom de M^e Lachaud, l'attente de sa plaidoierie achevèrent de passionner la curiosité publique. M^e Graux parla le premier. Il ne reste de sa harangue que des comptes rendus décolorés et parcellaires. Mais le souvenir s'est conservé dans le monde judiciaire de l'impression profonde qu'elle produisit et j'ai entendu bien des auditeurs de ces débats mémorables attester que l'éloquence du jeune

avocat belge, loin de pâlir à côté de la parole fameuse du grand plaideur français, l'éclipsa peut-être par la puissance, la sobriété et l'émotion.

Risk-Allah fut acquitté. De ce triomphe date la célébrité de Charles Graux; la clientèle lui vint alors, croissante: en 1870, il fut le conseil de quelques-unes des hautes personnalités engagées dans les affaires Langrand-Dumonceau, et, plus tard, il intervint dans les procès auxquels donna lieu le désastre de la Banque de Belgique.

Mais la politique tentatrice guettait l'avocat. Il ne lui résista guère.

En 1865, Graux fondait avec un groupe d'amis, Paul Janson, Edmond Picard, Adolphe Demeur, Gustave Jottrand, un journal hebdomadaire, *La Liberté*, qui défendit les théories du libéralisme avancé.

Un mouvement de rajeunissement et d'impulsion travaillait alors les couches nouvelles du parti. C'était un cabinet libéral qui gouvernait depuis 1857; Rogier et Frère-Orban le dirigeaient. Leur règne datait en réalité de plus loin. De 1847 à 1852, ils avaient occupé le pouvoir; de 1852 à 1855, un cabinet de conciliation, mais de nuance libérale, leur avait succédé; en 1855, les catholiques avaient reconquis la prépondérance pour ne trouver qu'une occasion de révéler leur incapacité. Deux ans après, ils avaient succombé dans la tourmente provoquée par la loi des couvents. En réalité, depuis 1847, le libéralisme, sauf une courte interruption, dominait et il semblait que le parti clérical fût condamné à une minorité perpétuelle.

La jeunesse de 1865 était impatiente de réformes, avide d'action, ennemie des temporisations et des scrupules auxquels inclinent la responsabilité du pouvoir et le souci de le conserver; elle s'insurgeait contre l'autoritarisme « doc-

trinaire » et aspirait à un élargissement de la vie politique, que le cens à 42 francs enfermait dans un cadre étroit et qu'elle aurait voulu ouvrir aux éléments populaires.

La Liberté lui servit d'organe. Mais quelques mois s'étaient à peine écoulés que déjà le petit état-major qui s'était groupé autour d'elle, se divisait. La scission se produisit à la suite d'un meeting organisé à Bruxelles par des républicains socialistes français, qui dirigeaient une feuille révolutionnaire, appelée la *Rive Gauche*. Certains des rédacteurs de *La Liberté* y ayant assisté, les autres s'éloignèrent d'eux. *La Liberté* survécut à la rupture de ses fondateurs et resta entre les mains de Charles Graux et de deux de ses amis. Elle tint aussitôt à préciser son programme. Elle fit une profession de foi ardemment patriotique et pacifiste. Point de violence, des réformes « obtenues par le jeu libre et intelligent de nos institutions » : c'étaient en résumé une large extension de l'électorat et comme minimum l'attribution du droit de vote, en matière communale et provinciale, à tous les citoyens sachant lire et écrire ; la suppression de la peine de mort ; l'instruction laïque, gratuite et obligatoire ; la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; la suppression de la contrainte par corps ; le libre emploi des langues nationales ; l'abolition du livret des ouvriers ; l'abrogation de l'article 1781 du code civil.

Pour l'époque, c'était beaucoup demander. Quarante ans nous en séparent et il faut juger la politique d'alors non au point de vue des principes et selon notre actuelle mentalité, mais au point de vue historique. Or, quelques faits à cet égard sont démonstratifs et caractérisent l'opinion moyenne du temps. La suppression du texte légal édictant la peine de mort, proposée par Bara, fut repoussée par le Sénat ; et un libéral, Barbanson, fit échouer le projet d'abrogation de l'article 1781 du code civil, qui ne triompha qu'en 1883.

Un autre symptôme plus saisissant traduit clairement le sentiment public au sujet de la réforme électorale. En 1870, Charles Graux, Buls, Edmond Picard et Vanderkindere présentèrent ensemble leurs candidatures pour la Chambre sur une liste indépendante. Ils réclamaient « la revision immédiate de l'article 47 de la Constitution et l'adjonction au corps électoral d'une partie considérable de la classe ouvrière » afin de « préparer largement les voies au suffrage universel ». Le résultat du scrutin fut écrasant. Sur 15,000 électeurs, la liste des jeunes libéraux obtint 700 voix.

Il est utile de marquer le fait et la date, car huit ans après s'inaugurait le dernier de nos ministères libéraux et l'on est tenté trop souvent aujourd'hui, en des polémiques rétrospectives, de faire grief à nos aînés de n'avoir point réalisé des réformes qui de loin nous paraissent un jeu, et qui en réalité rencontraient dans l'opinion même, de formidables obstacles.

C'est en juin 1878 que, les libéraux ayant reconquis la majorité, Frère-Orban forma le cabinet qui, ballotté pendant six ans par les orages, sombra en 1884. Charles Graux venait d'être élu, comme candidat de l'Association libérale, sénateur de Bruxelles. Huit jours après il était Ministre des finances.

Trois questions remplirent l'existence agitée du ministère de 1878, la question scolaire, la question électorale, la question financière.

La tâche primordiale était la revision de la loi de 1842. La loi du 1^{er} juillet 1879 eut pour but de placer l'instruction publique sous l'exclusive souveraineté de l'autorité civile. Elle n'édicta aucune mesure de proscription religieuse. Elle enlevait aux écoles communales tout caractère con-

fessionnel, mais elle permettait au clergé d'y venir enseigner le catéchisme à des heures déterminées. Le régime qu'elle établit était un régime de tolérance assurant le respect des consciences, sauvegardant la liberté des familles.

Le clergé catholique prêcha la guerre sainte. Il ne lui suffisait pas d'enseigner les préceptes du culte; c'était la suprématie qu'il voulait, suprématie du prêtre dans l'école, afin de préparer, par la formation des âmes, la suprématie de l'Eglise dans la société politique.

La lutte fut exaspérée, semée de complications et d'incidents. La rupture avec le Vatican, l'enquête scolaire, la résistance des communes catholiques, l'envoi de commissaires spéciaux pour imposer l'observation de la loi, tous ces épisodes dénotent l'intensité des passions, la puissance des forces de réaction.

La question électorale ajouta à ces dangers extérieurs l'amertume et le péril des disputes internes. L'élément radical avait grandi au sein du libéralisme bruxellois. Une proposition de revision de l'article 47 de la Constitution fut déposée par le groupe progressiste (1) et repoussée par le gouvernement. Une émotion profonde saisit le parti libéral à l'aspect de ce conflit dramatique, qui mit directement aux prises Paul Janson et Frère-Orban. Le gouvernement l'emporta mais fit voter une loi électorale pour la commune et la province qui appela à l'exercice du droit de suffrage, sans condition de cens, de nombreuses catégories de citoyens exclus jusque-là, les capacitaires de droit — ceux qui remplissaient des fonctions ou professions déterminées par la loi — et les capacitaires brevetés par des jurys d'examen, ceux qui subiraient une épreuve portant sur les matières en

(1) 19 juin 1883.

seignées à l'école primaire. (1) En même temps il déposa un projet de loi établissant l'instruction obligatoire (2). C'était une transaction et une étape vers des réformes ultérieures qui feraient concorder l'extension de l'électorat politique avec le développement de l'éducation populaire.

M. Graux se solidarisa avec le cabinet dans la question de la revision constitutionnelle. S'expliquant, le 5 juillet 1883, dans un discours qui impressionna vivement la Chambre, il rappela, appuyé par le témoignage de Frère-Orban, que le ministère de 1878 ne s'était pas constitué pour résoudre le problème électoral, qu'aucun engagement n'avait été pris, en raison de divergences de vues qu'il fallait prévoir.

Il constata non sans fierté que, des principales réformes qu'il réclamait en 1865, plusieurs étaient accomplies; et ne retractant rien des idées qu'il avait alors défendues, il combattit l'opportunité de la proposition de revision, montrant que celle-ci n'avait pour elle qu'une minorité du parti libéral dans la Chambre, dans la presse et dans l'opinion. Le fait était exact. Le scrutin le démontra.

Au vote sur la prise en considération la proposition ne recueillit que 11 voix. Et six membres de la gauche, connus pour la largeur de leur esprit et la sincérité de leurs convictions, MM. Buis, notamment, Houzeau, Vanderkindere, Couvreur, Goblet d'Alviella s'abstinrent, par crainte de provoquer la ruine de l'union du parti.

Quand, à vingt-cinq ans de distance, on relit ces discussions agitées, on est pris d'un serrement de cœur. L'attaque et la défense furent ardentes, véhémentes, presque sans merci. Et l'on imagine les rancunes que la bataille

(1) Loi du 24 août 1883.

(2) 3 juillet 1883.

au cœur des combattants, et l'ébranlement qu'en ressentirent les milices libérales. Mais l'histoire a ses fatalités. Entre l'ancien libéralisme et le nouveau, le conflit était inévitable. Les évolutions sont lentes et douloureuses. Il est facile de prononcer des jugements rétroactifs et d'expliquer doctement aux hommes d'aujourd'hui, ce qu'auraient dû faire les hommes du passé pour éviter la crise où ils furent jetés. Mais l'action politique n'est jamais artificielle. Elle traduit les dispositions régnantes de l'esprit public, les préjugés, les habitudes, les craintes, les passions du moment. Il y a vingt-cinq ans, l'idée démocratique n'était pas mûre; la bourgeoisie y restait réfractaire. Or, elle était maîtresse; pour lui faire violence, le gouvernement eût risqué l'existence. Il y tenait, afin d'assurer l'accomplissement de son œuvre d'éducation populaire, d'affranchissement des consciences et de laïcisation politique, que la défaite de 1884 interrompit pour un temps qui n'est pas encore expiré. Et si, en 1884, le libéralisme avait franchi le cap des élections, le vote de l'instruction obligatoire et la consolidation du régime de la neutralité scolaire, auraient préparé et facilité une action démocratique régulière, pratique et féconde; l'évolution se serait faite sans secousses, avec maturité, par la concorde et au moyen de transactions opportunes.

La question financière ne donna pas au cabinet de 1878 de moindres embarras. Il s'était formé dans des circonstances difficiles; à la crise prodigieuse de production qui avait suivi la guerre franco-allemande, avait succédé une crise de dépression dont avait souffert avant lui le cabinet Malou et qui se prolongea jusqu'aux premières années du cabinet Beernaert. Quand M. Graux reçut la direction des finances, il y trouva le déficit. Celui-ci, pour

1877, était de quatre millions, pour 1878 de cinq millions et demi. Le cabinet catholique léguait en outre à ses successeurs la mission d'achever d'importants travaux publics, pour lesquels les ressources n'étaient pas créées. Le chemin de fer, qui, aujourd'hui constitue la source principale de la prospérité du Trésor, ne produisit pendant la durée du gouvernement libéral que des recettes insuffisantes. En 1881, le déficit du chemin de fer atteignit près de cinq millions. Enfin la politique des réformes est toujours une politique coûteuse. La loi de 1879 sur l'enseignement primaire obligea à construire des écoles, à fonder et organiser des établissements normaux. La loi de 1881, sur l'enseignement moyen, porta à cent le nombre des écoles moyennes de garçons, à cinquante celui des écoles de filles.

Pour subvenir à ces charges, il fallait recourir à l'impôt. L'impôt est toujours impopulaire. C'est cependant le seul moyen loyal, pour un gouvernement probe, d'assurer l'avenir. M. Graux eut à remplir ce devoir urgent. Il l'accomplit sans faiblesse, avec prudence, avec mesure. Il présenta une série de propositions qui combinaient équitablement l'impôt direct et l'impôt de consommation. Elles relevaient certaines des bases de la contribution personnelle en n'atteignant que le luxe, et frappaient les valeurs mobilières. Elles établissaient des droits sur le tabac, le cacao et le vinaigre et relevaient l'accise et le droit d'entrée sur les eaux-de-vie. Les droits sur le cacao et les vinaigres et la taxe sur les valeurs mobilières furent rejetés. Dans l'ensemble, les impôts décrétés rapportèrent quatorze millions (1).

(1) Lois des 30 et 31 juillet, 25 et 26 août 1883.

Mais la discussion fut un combat long et passionné, où la gauche tout entière ne soutint pas le cabinet. Il fallut deux mois à M. Graux pour obtenir du Parlement quatorze millions. Il y a trois ans, M. de Smet de Naeyer arracha à la Chambre, en trente-six heures de séance ininterrompue, la vote de vingt millions sur l'alcool.

Le parti catholique exploita furieusement le mécontentement que toute aggravation de charges, si légitime soit-elle, provoque naturellement chez les contribuables.

Les impôts et les divisions du parti libéral entraînèrent la catastrophe de 1884.

Tout fut tenté pour accabler M. Graux sous le poids de l'impopularité. Il soutint le choc, sans défaillance.

Au lendemain de la chute du cabinet, le Sénat fut dissous. M. Graux hésita à se représenter, craignant d'affaiblir la liste libérale. Des amis pusillanimes l'engageaient à s'effacer. Il demanda conseil à Frère-Orban. Celui-ci lui répondit qu'en se retirant, non seulement il se condamnerait lui-même, mais qu'il condamnerait, trahirait le parti libéral qui l'avait suivi dans sa campagne financière; il lui dit ces paroles viriles : « Il faut marcher quoiqu'il arrive. On ramasse les gens qui tombent ; on abandonne les gens qui fuient. » M. Graux marcha donc et alla droit à l'Association libérale, où prédominait l'élément avancé, dont les représentants avaient combattu ses projets fiscaux. Il y prononça le 23 juin 1884 un discours dans lequel il justifia sa politique sans céder un pouce de terrain.

« Les impôts, dit-il, sont parfois condamnables ; il en est d'odieux : ce sont ceux dont on charge le peuple pour entreprendre des guerres injustes, pour se lancer dans des entreprises téméraires, pour subvenir aux folles dépenses

d'un monarque prodigue et absolu; ceux-là appauvrissent les nations, et le gouvernement qui les crée est coupable : son impopularité est méritée. Mais quand l'impôt est consacré à des œuvres utiles, qui honorent une nation, il est légitime; et s'il provoque d'inévitables murmures, bientôt la réflexion les étouffe et l'opinion applaudit à cette œuvre indivisible : le progrès réalisé et la création des ressources sans lesquelles il était impossible de l'accomplir.»

M. Graux s'attendait à un accueil froid, peut-être hostile. On l'acclama et il remporta, ce jour-là, l'un des plus beaux succès oratoires de sa carrière. Son discours, imprimé en français et en flamand, fut, par les soins de l'Association libérale, répandu, à des milliers d'exemplaires, dans le public.

L'élection vengea l'ancien Ministre des finances, qu'elle renvoya victorieux au Sénat, avec tous les candidats de la liste libérale. L'avenir racheta les offenses dont il avait été abreuvé. Les impôts furent maintenus par le cabinet catholique et assurèrent le rétablissement de l'équilibre budgétaire.

L'activité de M. Graux, au gouvernement, s'était confondue avec celle du cabinet tout entier. Les épreuves, les efforts furent communs. Au milieu des préoccupations d'une situation budgétaire grevée de charges si onéreuses, le Ministre des finances conserva cependant assez de liberté d'esprit pour élaborer et réaliser deux importantes conceptions économiques. Il chercha à organiser le crédit agricole en autorisant la Caisse d'épargne à faire des prêts aux cultivateurs, par l'intermédiaire de comptoirs responsables et en créant un privilège au profit du prêteur (1). Il institua en vue de la construction et de

(1) Loi du 15 avril 1884.

l'exploitation des chemins de fer vicinaux, une société d'un type nouveau, ayant une administration autonome, placée sous le contrôle du gouvernement, et dont le capital serait formé par le concours de l'Etat, des provinces et des communes (1). La tentative faite par M. Graux d'organiser le crédit agricole n'eut que des effets restreints. Le système juridique de la loi, arrêté par le Ministre avec la collaboration de l'illustre jurisconsulte gantois, François Laurent, était heureusement conçu. Mais dans l'application, on se heurta aux mœurs de la classe rurale, que l'idée du crédit n'avait pas encore pénétrée, et le résultat pratique fut médiocre (2). La loi sur les chemins de fer vicinaux au contraire, à laquelle M. Beernaert éprouva le besoin de faire plus tard quelques retouches, a donné des fruits superbes. Grâce au mécanisme ingénieux qu'elle agença, un réseau touffu de lignes locales s'est déployé sur le pays, facilitant les communications humaines et les transports commerciaux et multipliant l'intensité de la circulation intérieure.

Enfin M. Graux introduisit dans les méthodes budgétaires une réforme qui ne lui survécut point, mais dont l'abandon ne cesse de gêner le contrôle des Chambres; c'est le Budget unique, juxtaposant les dépenses et les recettes, et qui permettait un examen synthétique et global de l'exercice financier.

Dans l'ensemble, il serait téméraire de prétendre formuler aujourd'hui un jugement définitif sur la politique libérale

(1) Loi du 28 mai 1884.

(2) Depuis il s'est amélioré; au 31 décembre 1905, huit comptoirs fonctionnaient et 1968 prêts étaient en cours, pour un montant total de 8 millions.

de 1878 à 1884. Elle appartient à l'histoire, puisqu'elle date de près de trente ans; et cependant elle lui échappe à raison de sa proximité trop directe avec les choses actuelles et de l'immixtion de tant de personnalités qui sont restées mêlées à nos luttes contemporaines.

On ne pourra jamais toutefois, si l'on veut apprécier équitablement l'œuvre du cabinet de 1878, se départir de ce critère : elle doit se mesurer à l'effort d'initiative qu'elle exigea, à l'effort de résistance qu'elle eut à réduire, aux résultats qu'on en attendait, qu'elle eût donnés, si le temps avait été laissé de la parfaire. Des discours, une majorité parlementaire, suffisent au vote d'une réforme. Il reste alors à l'appliquer, à l'adapter, à la faire pénétrer dans l'organisme social. Les lois ne sont pas destinées à une majorité, mais à la nation. Ce n'est pas assez de les décréter. Il faut encore que la nation se les assimile. C'est une lente opération, qui veut de la persévérance et de la continuité.

De toutes les entreprises du cabinet de 1878, l'entreprise scolaire fut la plus vaste, la plus absorbante. Elle domine toutes les autres. En 1884, l'arbre qui commençait à pousser, fut coupé à fleur de terre. Si le régime avait duré, l'œuvre d'éducation nationale aurait fourni son plein rendement.

Elle nous aurait donné aujourd'hui une démocratie instruite, d'esprit indépendant; nous aurions gagné un demi-siècle. Ah! sans doute, dans l'exaspération d'une longue oppression cléricale, on se reporte volontiers à l'époque où pour la dernière fois les libéraux occupèrent le pouvoir, et, récapitulant tous les maux et tous les vœux de l'heure présente, on s'en prend parfois au ministère de 1873, de n'avoir point prévu les uns et, par anticipation, satisfait les autres. Il n'y a qu'une réponse à ces spéculations sur le

passé : Pour avoir voulu faire le nécessaire, le cabinet libéral fut renversé.

S'il avait tenté davantage, il serait mort plus tôt ou autrement. Et il ne lui manqua pour faire plus et mieux, que de vivre. Sans doute, des aspirations à l'élargissement des droits politiques pointaient dès lors. Et les esprits prévoyants ne pouvaient se dissimuler qu'elles grandiraient, et qu'issues des profondeurs sociales, elles se déploieraient un jour victorieusement et commanderaient aux volontés; mais il faut distinguer entre la propagande, et le gouvernement. La propagande, toujours libre, a pour mission de faire mûrir les idées; le gouvernement a pour mission de les cueillir, quand la maturation est accomplie. Le choix de l'heure en politique est l'art suprême. Et l'histoire démontre qu'un parti ne peut rien sans discipline et sans unité, qu'il n'est pas d'activité féconde sans méthode, que le progrès ne se digère que par doses, que la démocratie ne se réalise que par phases graduées. C'est la leçon des faits. On ne la méconnaîtra jamais impunément.

Après la défaite de 1884, le rôle de M. Graux se poursuivit dans l'opposition, au Sénat d'abord, puis à la Chambre. En 1888, le parti catholique emporta les sièges sénatoriaux de l'arrondissement de Bruxelles. Et M. Graux resta deux ans écarté du Parlement. En 1890, à la suite d'une élection partielle, il entra à la Chambre. Il fut de la Constituante et y soutint une formule de révision de l'article 47 où reparaissaient les préférences de sa jeunesse politique. Signée avec lui par MM. Buls, Vanderkindere, Huysmans et De Mot, elle admettait au droit de vote tous les citoyens sachant lire et écrire. Cette proposition ne put échapper au gouffre où la Chambre précipita toutes celles qu'on lui offrit, jusqu'à ce que, au milieu du désarroi

général, le système de vote plural apparut. On s'y accrocha comme à une planche de salut. M. Graux se rallia, afin d'assurer un dénouement à la crise revisionniste qui ne pouvait se prolonger sans péril. En 1894, il tomba, avec toute la liste d'alliance libérale, victime du nouveau régime. Le flot des électeurs ruraux submergea le libéralisme bruxellois.

Depuis lors, M. Graux ne sollicita plus le suffrage populaire.

Désormais, il ne parla publiquement de politique qu'en des cérémonies de deuil ou de commémoration. Tous ses collaborateurs de 1878 disparurent bientôt, l'un après l'autre, Frère-Orban, en 1896, Bara en 1900, Rolin-Jaequemyns en 1902. La même année, à quelques semaines de distance, il glorifia l'œuvre de Frère, au pied de sa statue, et il salua le cercueil de Bara au nom du libéralisme en pleurs. Devant l'effigie de Van Humbeeck, il évoqua le souvenir des luttes poursuivies en commun pour la réforme scolaire et il débuta par cette phrase tragique : « Ce monument s'élève sur des ruines ». — Devant la dépouille de Rolin-Jaequemyns, enlevé, le jour où il pouvait enfin goûter le repos, à la compagnie admirable qui l'avait vaillamment soutenu dans de douloureuses épreuves, il dit ce mot touchant, qui fit se mouiller tous les yeux : « à deux ils n'avaient qu'un seul cœur, et la mort l'a brisé. »

Enfin, pourrais-je ne pas citer ce fragment mélancolique et fier du discours qu'il prononça lors de la fête jubilaire de Charles Duvivier, l'éminent historien et juriste, célébrée il y a quelques années par le monde judiciaire et savant : « Comme aux jours les plus beaux et les plus féconds de son âge mûr, il marche encore ferme et droit, dans sa simplicité souriante et sérieuse, en pleine conscience de la

vigueur de ses facultés qu'il a conservées et de la dignité morale qu'il a conquise. Combien d'autres qui, au départ, étaient à ses côtés, sont tombés autour de lui ! Combien, sentant leurs forces épuisées au cours de ce long voyage, se sont assis au bord du chemin, condamnés à attendre désormais dans l'inaction, l'heure de l'éternel silence. Ceux-ci dont l'esprit semble n'avoir conservé qu'une faculté, celle du souvenir, ne vivent plus que dans le passé ; l'humanité qui marche l'œil fixé sur l'avenir, se sépare d'eux et les abandonne à une douloureuse solitude, image d'un perpétuel exil. D'autres sont seuls à ignorer leur décadence, ou quelque illusion leur fait croire qu'ils parviennent à la dissimuler ; ils continuent à promener dans les milieux où jadis ils furent puissants, un esprit fatigué. Sous le poids de leurs broderies et le reflet de leurs insignes, on les voit, vaniteux fantômes, descendre lentement les marches du tombeau. »

Un lien puissant continue à rattacher M. Graux à la gestion des grands intérêts publics. Il est depuis dix-sept ans Administrateur-inspecteur de l'Université de Bruxelles. Il y fut professeur de droit criminel, depuis 1875 jusqu'à son accès au pouvoir. Il dirige aujourd'hui ce vaste établissement scientifique où le libre examen a trouvé un asile inviolé. A la séance solennelle de rentrée du 17 octobre 1904, il rappela en un beau langage, les origines de l'institution, l'esprit qui anime son enseignement, et, magnifiant la tolérance, « cette haute vertu libérale », il en formula cette éloquente définition :

« La tolérance n'est ni l'hésitation, ni la transaction sur les principes, ni la pusillanimité ou l'équivoque dans leur expression, car, à ce compte, elle consisterait à n'en point avoir ou à ne pas oser le dire. Elle ne serait que faiblesse

ou duplicité, tandis qu'elle est faite de loyauté et de courage.

« Elle n'impose pas, à proprement parler, le respect des opinions d'autrui ; comment respecter ce que l'on juge faux, ce que l'on condamne, ce que l'on s'efforce de détruire ? Elle est le respect de la personne et de la liberté d'autrui. Elle consiste à affirmer ce que l'on tient pour vérité, en même temps que l'on reconnaît à d'autres le droit d'affirmer leurs erreurs, en même temps qu'en les combattant, on se refuse à recourir, pour les vaincre, à l'injure, à la violence ou à la proscription ! »

Le Barreau se partage avec l'Université les travaux et les soins d'une carrière probe et consciencieuse que guide un culte altier de la dignité et du devoir.

Deux fois Bâtonnier, M. Graux n'a cessé de siéger au Conseil de l'Ordre, jusqu'au moment où il estima convenable de céder la place à de plus jeunes. Il brille dans les affaires civiles, où les principes sont en jeu, où les intérêts en conflit plongent aux sources du sentiment et de l'honneur. Deux procès criminels qui remuèrent vivement l'opinion, ont ressuscité devant elle le plaideur émouvant de l'affaire Risk-Allah : le procès de M^{me} Jonniaux, condamnée pour empoisonnement par la Cour d'assises d'Anvers, et le procès du commandant Lothaire, traduit devant le Conseil supérieur de l'Etat du Congo, et qui fut acquitté aux applaudissements de l'auditoire.

Dans la vie intime, M. Graux est un causeur animé et un conteur disert. Il a beaucoup lu, beaucoup voyagé, en visiteur curieux de l'art et des mœurs. attentif à se cultiver autant qu'à se distraire. Il aime la controverse et la soutient avec feu. Il aigüise finement le trait et ses saillies ont du mordant. Mais jusque dans la familiarité, son langage

reste soucieux d'élégance et de tenue. Il n'a jamais dédaigné le charme de la conversation féminine et sa gravité sait, dans les salons, se tempérer de grâce, se faire enjouée et galante. Le caractère, la tournure d'esprit dégagent de la séduction et de la hauteur.

Sans doute les événements n'ont pas offert à cette nature d'élite le rôle prépondérant qu'elle était propre à remplir. Mais elle a du moins tracé un sillon éclatant partout où elle a passé. M. Graux, Ministre d'Etat, a atteint le sommet des honneurs officiels. Il a, dans sa profession, qu'il chérit, cueilli les dignités suprêmes.

Il peut regarder sa vie. Il n'y trouvera que des sujets d'orgueil. Et la vieillesse qui commence à peine pour lui, lui apportera cette satisfaction sans prix de n'avoir rien à regretter.

Paul Hymans

31 décembre 1906.

A LA MÉMOIRE
DE
H. P. M. LIPPENS

Sénateur

Ancien Bourgmestre de la ville de Gand

Ancien membre de la Chambre des Représentants

Ancien Président de la Fédération Libérale

Ancien Président de l'Union des Anciens

Officier de l'Ordre de Léopold

né à Gand, le 16 octobre 1847

y décédé le 31 décembre 1906

La Société Générale des Etudiants Libéraux désire apporter, dans cette humble publication, un dernier et solennel hommage de gratitude à celui qui en toutes circonstances, lui a toujours témoigné une bienveillance dont elle ne perdra pas le souvenir.

HIPPOLYTE LIPPENS consacra toute une vie de labeur infatigable à la réalisation de l'idéal libéral; même aux heures sombres de la défaite, il ferma son cœur à la désespérance, cachant la blessure que lui avait fait l'échec des idées qu'il avait défendues avec tant d'âpreté. Plaçant son espoir dans les jeunes générations, élevées loin des luttes fratricides de 1884, HIPPOLYTE LIPPENS réagit énergiquement contre l'indifférence qui peu à peu s'emparait de la jeunesse libérale. Il avait cette conviction très haute, qu'il nous incombe à tous, quels que soient notre rang et notre position, un devoir impérieux à remplir et qu'à l'heure où tant de passions surgissant, diverses et menaçantes, peuvent mettre en péril notre état politique et jusqu'aux bases de l'ordre social, il est interdit aux jeunes de se désintéresser des luttes au sein desquelles nous vivons.

Son appel fut entendu, et il eut la consolation d'entrevoir à la fin de sa belle carrière l'avènement prochain d'une ère nouvelle qui doit consacrer le triomphe des idées pour lesquelles il a toujours combattu.

A LA MÉMOIRE
DE
OSWALD DE KERKHOVE
COMTE DE DENTERGHEM

Sénateur
Ancien Président de l'Union des Anciens

Né à Gand, le 1 avril 1844
y décédé le 20 mars 1906

ET

POLYDORE DE PAEPE

Conseiller Honoraire de la Cour de Cassation
Membre d'Honneur de la Société Générale des Étudiants
Libéraux

Ancien Président de l'Union des Anciens

Né à Gand, le 12 avril 1824
décédé à Bruxelles, le 15 janvier 1907

POLITIQUE

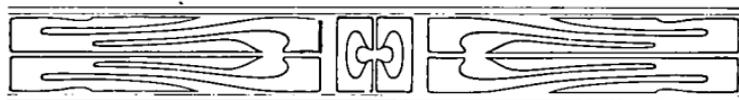
GOBLET D'ALVIELLA
FRICK

SOCIOLOGIE

EMILE WAXWEILER
EDMOND CATTIER
CHARLES ROSSIGNOL

VOYAGE

Le Comte CHARLES LEMAIRE



La séparation de l'Etat et des Eglises en France

Au mois de mars 1905, dans presque toutes les paroisses de Belgique, les chaires de vérité retentissaient de furibondes déclamations où l'on dépeignait la France mise à feu et à sang par la persécution religieuse, les églises profanées et pillées, les prêtres violentés ou emprisonnés. On ne manquait pas d'ajouter que les mêmes horreurs séviraient chez nous, si les partis anti-cléricaux obtenaient la majorité. Nos campagnards s'y laissèrent prendre et sauvèrent une fois de plus par leur vote le gouvernement clérical.

Aujourd'hui, la séparation de l'Etat et de l'Eglise est un fait accompli dans la République française. Cependant la persécution s'y fait toujours attendre, malgré les efforts du Pape pour pousser à bout le gouvernement et provoquer une guerre religieuse.

Qu'y a-t-il donc de changé en France? La question

nous intéresse d'autant plus que ce grand pays a toujours passé pour le champ d'expériences politique des nations européennes, surtout parmi les populations latines et catholiques. D'ailleurs les libéraux belges, il est bon de le rappeler, ont, dès l'organisation de leur parti en 1846, inscrit sur leur programme, à côté du maintien et du développement de toutes nos libertés, — comme une réformine à réaliser dès que faire se pourrait — *la séparation de l'Etat et de l'Eglise.*

I.

La France vivait depuis un siècle sous le régime du Concordat, c'est-à-dire de la convention arrêtée entre Napoléon Bonaparte et le Pape Pie VI. Ce Concordat avait rétabli le culte catholique proscrit par la Révolution. Il avait restitué à l'Eglise romaine ses anciens lieux de culte; mis à charge de l'Etat le traitement du clergé; enfin assuré à l'épiscopat une place officielle dans la hiérarchie administrative. En échange, le Pape ne pouvait investir de l'épiscopat que des candidats présentés par le gouvernement; les Evêques devaient exercer une sorte de police spirituelle au profit du régime impérial; ils ne pouvaient ni correspondre avec le Saint-Siège, ni en publier les décrets, ni se rendre à Rome, ni même se concerter entre eux, sans l'assentiment du gouvernement; enfin celui-ci se réservait, par l'appel comme d'abus, un certain contrôle sur les actes du clergé.

Le Saint-Siège accepta les avantages de ce contrat ; mais il ne le considéra jamais que comme une base d'opérations pour s'asservir le gouvernement de l'État. La lutte, — tantôt sourde, tantôt déclarée, sous les divers régimes qui se sont succédé en France depuis la Restauration, — passa à l'état aigu, lorsque, sous la troisième République, Jules Ferry eut entrepris de laïciser l'enseignement primaire et de mettre un frein au développement des corporations monastiques. Les cléricaux, malgré les conseils de prudence que leur donnait, du moins officiellement, le diplomate Léon XIII, firent ouvertement alliance avec tous les adversaires du régime républicain, depuis les survivants du légitimisme jusqu'aux démagogues du boulangisme. Les corporations monastiques, — les Jésuites et leurs succédanés, les Assomptionistes, — avaient pris résolument la tête de ces éléments hétérogènes que seul le cléricanisme parvenait à cimenter en vue d'une action commune. Ce furent elles qui en furent les premières victimes.

J'en parle d'autant plus à l'aise que je n'ai jamais approuvé les mesures de guerre dirigées contre les membres des corporations religieuses, lorsqu'au lieu de les atteindre exclusivement dans la possession de biens détenus en fraude de la loi, on les a frappés dans leurs droits d'homme et de citoyen. — Remarquons, en passant, que si notre pays trouve un jour l'occasion de mettre un terme aux abus des mains-mortes congréganistes qui pullulent si immodérément sur notre

territoire, sa Constitution elle-même le préserve sagement de la tentation de porter atteinte aux libertés d'association et d'enseignement. — Quoiqu'il en soit, l'agitation provoquée en France dans certains milieux réactionnaires par la dissolution des corporations monastiques ne tarda pas à s'éteindre comme un feu de paille. Léon XIII n'avait protesté que pour la forme et peut-être que le clergé français lui-même n'était pas fâché d'être débarrassé de la concurrence.

C'est alors que la tiare papale échet à un brave curé de province, dont nul ne conteste les hautes qualités de piété, de simplicité et de bonté, mais aussi la profonde ignorance du siècle et l'incurable médiocrité intellectuelle. Pie X ne tarda pas à tomber sous la coupe des Jésuites, et, en particulier, de leur créature, le fanatique Merry Del Val. On le vit commettre imprudence sur imprudence; repousser systématiquement les nominations épiscopales du gouvernement français; démissionner sans donner de motifs deux évêques en charge; enfin insulter le président de la République, quand celui s'avisait de rendre visite au Quirinal. Ce dernier incident fut la goutte qui fit déborder le vase. L'ambassadeur près du Saint-Siège fut rappelé de Rome; le nonce dut quitter Paris.

Il y a plus de trente ans qu'on avait commencé en France à parler de la séparation entre l'Etat et l'Eglise. Les principaux chefs du parti républicain, Gambetta, Paul Bert, Jules Ferry, de Rémusat, Waldeck-Rous-

seau lui-même, s'y montrèrent constamment opposés. Mais les circonstances étaient changées.

Le ministère Combes, justement discrédité par l'affaire des délations, avait donné sa démission le 18 janvier 1905. Un des premiers actes du cabinet Rouvier, qui lui succéda, fut le dépôt d'un projet de séparation que la Chambre renvoya immédiatement aux bureaux. La Commission fut bientôt constituée et le rapport, dû à M. Briand, déposé le 4 mars. La discussion s'engagea à la Chambre dès le 21, elle se prolongea sans désespérer jusqu'au 3 juillet, durée énorme pour un débat à la Chambre française où il y a beaucoup moins de bavards que chez nous (au dire de M. le président Schollaert). Le projet, adopté par 341 voix contre 233, fut aussitôt porté au Sénat où la majorité — d'ordinaire moins disciplinée qu'en Belgique — s'inclina cette fois devant la volonté nettement exprimée du gouvernement de n'accepter aucun amendement, et, après trois semaines de discussions, le projet fut enfin voté par 181 voix contre 102. Le 11 décembre la loi était promulguée; le Concordat avait vécu.

Un droitier humoriste avait vainement demandé que la loi fut intitulée « Loi des nouveaux Rapports de l'Eglise et de l'Etat ». En réalité, la loi comprenait deux parties : l'une qui consacre définitivement l'indépendance réciproque de l'Etat et des Eglises, l'autre qui établit un régime de transition. Il convient d'examiner séparément ces deux ordres de dispositions.

L'article premier de la loi proclame la liberté de

conscience et garantit la liberté des cultes « sous les « seules restrictions édictées dans l'intérêt de l'ordre « public ». C'est à peu près l'article 14 de notre Constitution. — L'article 2 porte : « La République ne « reconnaît, ne subventionne, ni ne salarie aucun culte. « En conséquence... seront supprimées des budgets de « l'Etat, des départements et des communes toutes « dépenses relatives à l'exercice des cultes ». — En somme, rien n'est plus juste : Les citoyens sont libres de professer la religion qui leur plaît; mais c'est aux croyants de supporter les frais de leur culte respectif. — Une exception est cependant admise par la loi quand il s'agit d'assurer « le libre exercice du culte dans « les lycées, collèges, écoles (internats), hospices, asiles « et prisons ».

L'article 3 prescrit au Domaine de faire procéder immédiatement à l'inventaire descriptif et estimatif des biens administrés par les Fabriques d'Eglise. — C'est l'exécution de cette mesure, réclamée par des membres de la droite en vue de mieux garantir la transmission des biens aux Associations cultuelles, qui a fourni le prétexte aux ridicules émeutes dont le contre-coup s'est fait ressentir jusque dans nos élections de mai 1905 et dont le renouvellement a été vainement tenté au mois de novembre dernier.

II.

Les articles 4, 5 et 6 de la loi règlent le sort des biens jusque-là possédés par l'Eglise.

Les biens qui proviennent de l'autorité publique et qui n'étaient pas grevés d'une affectation pieuse, faisaient retour à l'Etat. Les biens grevés d'une affectation charitable ou de toute autre affectation étrangère à l'exercice du culte étaient attribués aux établissements publics dont la destination est conforme à celle desdits biens. Le reste, soit, paraît-il, environ 90 millions, plus 15 millions fournis par les menses épiscopales, devait être remis par les Fabriques d'Eglises, avant le 11 Décembre 1906, entre les mains d'Associations culturelles, c'est-à-dire des « associations qui, *en se conformant aux règles d'organisation générale du culte dont elles se proposent d'assurer l'exercice*, se seront légalement formées, suivant les prescriptions de l'article 17, « pour l'exercice de ce culte ». L'article 17 se borne à stipuler que ces Associations devront compter au moins 7 à 25 personnes suivant l'importance de la localité. — Il résulte du Règlement général pris en exécution de la loi, comme aussi des déclarations de M. Briand devenu Ministre de l'Instruction publique dans le cabinet remanié, que le gouvernement reconnaît le caractère d'Association culturelle à toute association qui se déclare formée pour administrer des fonds destinés à l'exercice du culte, pourvu qu'elle soit conforme aux règles d'organisation générales du culte catholique, — en d'autres termes pourvu qu'elle soit *agrée par l'Evêque*.

La rédaction de l'article 4 a été vivement attaquée — et non sans raison à mon avis —, non point parce

qu'elle maintenait au service du culte des biens légalement donnés ou amassés dans ce but, mais parce qu'elle livrait à l'Eglise, exclusivement représentée par les évêques, la composition et l'administration des Associations cultuelles. Il n'y a pas d'équivoque à cet égard : « Dans ce pays, — expliqua à la Chambre le Rapporteur M. Briand, — où des millions de catholiques pratiquent leur religion, les uns par conviction réelle, d'autres par habitude, par tradition de famille, il était impossible d'envisager une séparation qu'ils ne pussent accepter. Ce mot a paru extraordinaire à beaucoup de républicains qui se sont émus de nous voir préoccupés de rendre la Loi acceptable pour l'Eglise. Messieurs, l'Eglise, je le répète, c'est en France plusieurs millions de citoyens ». — M. Briand avait parfaitement raison de soutenir contre certains jacobins de sa majorité que la loi ne devait pas être faite contre les catholiques. Mais il me paraît avoir confondu deux choses bien différentes : les citoyens auxquels la loi doit assurer le libre exercice de leur culte et l'Eglise qui, sous un régime de séparation, n'a aucun droit en elle-même ou plutôt n'a d'autres droits que ceux qu'elle tient de ses fidèles. Un amendement de M. Buisson reconnaissait cette distinction, en stipulant que les associations cultuelles seraient formées de tous ceux qui « remplissent les conditions d'admission prévues par les statuts, c'est-à-dire, pour les associations catholiques, tous les catholiques résidant dans la circonscription. » Cet amendement qui aurait assuré les droits des mem-

bres de l'association contre l'arbitraire de l'Evêque, ne recueillit que 52 voix. (1) — Et dire que le Pape a repoussé de pareilles concessions, sous prétexte que l'organisation des associations cultuelles fait encore la part trop grande à l'intervention de l'élément laïque.

Je passe rapidement sur les autres avantages que la loi assurait à l'Eglise :

L'article 9 règle l'échelle des pensions et des allocations aux ministres du culte privés de leur traitement par suite de la séparation. L'article 10 établit le droit de propriété des pouvoirs publics sur les églises et les presbytères ; mais il laisse aux Associations cultuelles la jouissance indéfinie et gratuite des premières avec tout leur mobilier ; ce qui, en somme, est très raisonnable et très juste, puisque ces édifices ont été conçus et construits en vue de subvenir aux besoins du culte. — Quant aux seconds, ils restent ou plutôt ils devaient rester gratuitement à la disposition des Associations, pendant deux ans pour les évêchés et pendant cinq ans pour les presbytères. Un autre paragraphe du même article autorise les Associations cultuelles à recevoir, outre les cotisations des fidèles, le produit

(1) L'article 4, qui livrait les fidèles pieds et poings liés à l'Eglise, a été quelque peu atténué par l'art. 6 qui remet au Conseil d'état le soin d'attribuer les biens dont les fabriques d'église auraient omis de faire la dévolution ou dont la possession serait contestée par plusieurs associations, après que les fabriques d'église auront cessé d'exister. Dans ces cas le Conseil d'Etat « statue en tenant compte de toutes les circonstances de fait ».

des quêtes, la rétribution des services religieux, etc. — *même par fondation*, — c'est-à-dire que le trafic des messes devait continuer comme par le passé.

L'art. 18 autorise les associations culturelles à se fédérer en unions. L'art. 23 dispense les réunions, tenues pour la célébration d'un culte sous l'empire de la loi de 1881, des formalités exigées pour les réunions publiques, tout en ajoutant qu'elles restent placées sous la surveillance des autorités dans l'intérêt de l'ordre public; une seule déclaration préalable suffit alors pour l'ensemble des réunions permanentes, périodiques ou accidentelles, qui auront lieu dans l'année. — L'art 24 interdit de tenir des réunions politiques dans les locaux servant habituellement à l'exercice d'un culte. — On ne peut s'empêcher de trouver quelque chose d'ironique dans cette dernière injonction qui protège la dignité de l'Eglise contre les entraînements de ses ministres et de ses fidèles.

L'art. 25 laisse subsister le régime qui remet à l'autorité municipale le soin de réglementer la sortie des processions et la sonnerie des cloches. — Un amendement tendant à interdire le port de la soutane en public tomba sous le ridicule. — L'art. 26, qui interdit désormais l'érection d'emblèmes religieux sur les monuments et dans les emplacements publics aurait pu devenir une source de vexations inutiles pour les particuliers, si les commentaires n'avaient montré qu'il s'agit simplement d'emblèmes érigés sur les terrains appartenant à la collectivité. — Les articles 28, 29 et

30 frappent non seulement ceux qui troubleraient l'exercice d'un culte, mais encore ceux qui, « soit par voies « de fait, violences ou menaces contre un individu, soit « *en lui faisant craindre de perdre son emploi ou d'exposer sa « famille ou sa fortune, le détermineraient à exercer ou à « s'abstenir d'exercer un culte, à faire partie ou cesser de « faire partie d'une Association cultuelle, à contribuer « ou à s'abstenir de contribuer aux frais d'un culte. »* — Voilà une disposition qui mériterait bien de passer sans retard dans notre droit pénal!

Enfin l'art. 35 répartit entre les communes, au prorata de la contribution foncière des propriétés non bâties, les sommes rendues disponibles, chaque année, par la suppression du budget des cultes, — mesure habile qui devait intéresser directement à la réforme la masse des contribuables et, en premier ordre, les paysans.

On voit que la séparation entre l'Eglise et l'Etat a été conçue non dans un but de persécution ou même de représailles, mais dans une pensée de conciliation portée à l'extrême; afin, comme le disait M. Briand à la tribune, de libérer à la fois les deux parties en présence. Il ajoutait même dans son Rapport : « Toutes les fois que l'intérêt de l'ordre public ne pourra être légitimement invoqué, dans le silence des textes ou le doute sur leur exacte application, c'est la solution libérale qui sera la plus conforme à la pensée du législateur. » Nous pouvons dire qu'à ce point de vue le Ministre a jusqu'ici ratifié les engagements du Rapporteur. — Il faut observer que l'Eglise romaine a parfai-

tement accepté un régime analogue, même plus sévère, dans l'empire d'Allemagne.

Qu'en France elle ait tout d'abord crié et regimbé, nul ne pourrait en être surpris. Alors que les protestants et les juifs accueillaient le nouveau régime — sans enthousiasme — mais avec un acquiesement viril, et, en somme, sympathique, Pie X lançait une Encyclique adressée « au clergé et au peuple français », où, après avoir énuméré tous ses griefs contre les ministères successifs de la République, il résumait son jugement en ces termes : « Nous réprouvons et condamnons la loi votée en France sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme injurieuse vis à vis de Dieu, qu'elle renie officiellement, en posant en principe que la République ne reconnaît aucun culte..., comme violant le droit naturel, le droit des gens et la fidélité publique due aux traités, comme renversant la justice et foulant aux pieds les droits de propriété que l'Eglise a acquis à des titres multiples, et, en outre, en vertu du Concordat ». Ces protestations, en réalité, étaient attendues. Mais on croyait que l'Eglise finirait par subir le nouveau régime, bien plus favorable à ses intérêts qu'elle ne devait s'y attendre.

III.

Si les cléricaux français avaient compté pour influencer les électeurs de leur pays sur l'impopularité de la séparation ou sur la crainte d'une persécution religieuse,

le scrutin de mai 1906 dut leur causer une amère déception. Leurs rangs furent décimés et le parti radical obtint du coup une majorité suffisante pour tenir tête même à une coalition éventuelle des réactionnaires avec l'extrême gauche socialiste. Il semblait que l'Eglise n'eut plus qu'à prendre son parti de la situation. Déjà le Pape avait fait usage des libertés que lui conférait le nouveau régime, pour remplir à son gré les sièges épiscopaux vacants et pour se mettre en rapport direct avec les évêques français réunis en concile le 30 mai dernier. Ceux-ci, après une protestation obligatoire, se prononcèrent à une forte majorité pour l'utilisation des Associations cultuelles, en se bornant à remplacer le mot *cultuelles* par celui de *paroissiennes*.

Quelle ne fut donc pas la stupéfaction du public et, peut-on ajouter, l'émoi de tous les catholiques sincères, quand une nouvelle encyclique papale du 14 août 1906 proclama l'interdiction absolue de constituer des Associations cultuelles « telle que la loi les impose », sous peine de violer « les droits qui tiennent à la vie elle-même de l'Eglise ». Les plus douloureusement affectés — en dehors des évêques — ce furent les conservateurs clairvoyants, tels que MM. Brunetière, Vandal, de Vogué, etc., qui s'étaient résolument jetés en avant pour conseiller à Pie X une politique moins suicidale. Quelques catholiques, de la nuance de M. Des Houx, voire des municipalités désireuses de sauver l'Eglise malgré elle, se mirent même en campagne pour

constituer des Associations cultuelles en dehors de l'agrégation épiscopale, mais leurs tentatives n'ont abouti qu'à des résultats absolument insignifiants.

Par contre, l'Archevêque de Bordeaux avait pris l'initiative d'organiser des associations paroissiales en vue de recueillir des fonds destinés à parfaire le salaire du clergé. Pour transformer ces associations en cultuelles, il eût suffi d'ajouter qu'elles consacraient également leurs ressources aux autres dépenses du culte. Mais, dans l'intervalle, surgit le veto papal et l'Archevêque s'empressa de soutenir que ses associations paroissiales n'étaient pas des cultuelles. Or M. Briand se fit un malin plaisir de tenir à l'Archevêque et à ses collègues le langage suivant : « Nous considérons comme cultuelles toutes les associations qui se proposent d'intervenir pour alléger les charges du culte. Voici une centaine de millions. Les voulez-vous pour vos Associations paroissiales? Si c'est oui, elles deviennent cultuelles de par la loi. Si c'est non, nous porterons les fonds ailleurs ».

Conformément à l'article 6 de la Loi de séparation, le 11 décembre 1906, les Fabriques d'église ont cessé d'exister légalement. Ceux de leurs biens qui à cette date n'étaient pas transférés à des Associations cultuelles, ont été mis sous sequestre. C'est désormais au Conseil d'Etat qu'il appartient d'en faire la dévolution aux Associations cultuelles, — non plus forcément à celles-là seules qui « se conforment aux règles d'orga-

nisation générale du culte dont elles se proposent d'assurer l'exercice », — mais simplement, suivant la formule plus large de l'art. 6, « en tenant compte de toutes les circonstances de fait ». D'autre part l'article 7 stipule qu'à défaut d'être réclamés par une Association culturelle, les biens devaient être attribués par décret aux établissements communaux d'assistance ou de bienfaisance. Cette attribution, une fois décrétée, était définitive ; mais il n'était pas dit dans quel délai elle devait se faire. Le Conseil d'Etat, sur l'initiative du gouvernement, édicta un règlement d'administration général qui laissait aux Associations culturelles une année, à partir du 11 décembre 1906, pour se constituer et pour réclamer les biens sous séquestre.

La fixation de ce délai — le gouvernement ne s'en est pas caché — avait pour but d'accorder aux catholiques ou plutôt au pape le temps de la réflexion pour revenir à une attitude plus raisonnable. D'un autre côté, elle mécontenta vivement une fraction du parti radical qui aurait voulu profiter de l'occasion pour attribuer d'ores et déjà à la bienfaisance publique les biens délaissés par les Fabriques d'église. Quelques ambitieux, tels que M. Pelletan, cherchèrent même à ébranler le ministère en surexcitant sur ce point le sentiment anti-clérical de la gauche. Mais M. Briand n'hésita pas à leur faire face, et, après deux discours aussi admirables pour le fond que pour la forme, il obtint de la Chambre, à la majorité de 365 voix

contre 96, un ordre du jour de confiance qui lui laissait les mains libres pour poursuivre vis à vis de l'Eglise une politique à la fois ferme et prudente, tolérante et habile.

Dans le même ordre d'idées, M. Briand avait pris ses mesures pour que, même sans Associations culturelles, les ministres du culte pussent continuer à se servir des églises, en se conformant aux dispositions de la loi de 1881 sur les réunions publiques. On leur imposait simplement d'adresser à l'autorité -- non pas une demande d'autorisation -- mais une notification annuelle. C'était, en somme, le droit commun dont le Pape lui-même avait exhorté les fidèles à se servir pour la réorganisation de l'Eglise.

Déjà plusieurs membres de l'épiscopat avaient envoyé à leur clergé des instructions en ce sens, quand, cette fois encore, arriva un ordre de Rome interdisant toute déclaration préalable. Le clergé se soumit. Mais, ici, il se mettait en rébellion ouverte contre une loi, sans qu'il pût invoquer le moindre scrupule de conscience.

Cet ordre de désobéissance légale, lancé par une autorité étrangère, dépassait véritablement les bornes. Le gouvernement français fit expulser, tambour battant, le légat marron qui servait d'intermédiaire au Saint-Siège et ordonna à ses fonctionnaires de verbaliser contre tous les desservants qui célébreraient la culte sans avoir fait la notification exigée. C'était se mettre dans la nécessité de poursuivre 40 à 50 mille ministres

du culte, jusqu'à la saisie et à l'emprisonnement inclus. Le Pape et ses conseillers durent en être enchantés. Toutefois, si ce fut un faux départ du gouvernement, il fut vite réparé. Après quelques contraventions retentissantes, le ministère arrêta les frais et, finissant par où il eut mieux fait de commencer, accorda à l'Eglise la liberté, toute la liberté, mais rien qu'à la liberté.

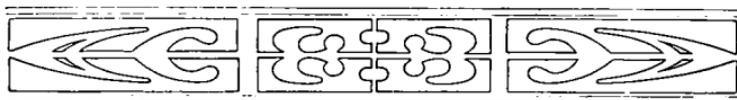
Le dernier projet voté par la Chambre, à l'énorme majorité de 388 voix contre 146, statue que, indépendamment de la loi du 9 Décembre 1905 sur les Associations cultuelles et de la loi du 30 Juin 1881 sur les réunions publiques, l'exercice public du culte peut être assuré par des associations libres, fondées en vertu de la loi du 1^{er} Juillet 1901.

Le clergé n'a donc plus rien à solliciter du pouvoir, mais il ne doit pas s'étonner de ce que celui-ci se borne à lui accorder le droit commun. Les évêques ont dû dire adieu aux archevêchés, évêchés, presbytères et séminaires, dont la loi de 1905 voulait conserver la jouissance à l'Eglise; mais à qui la faute? Les biens des Fabriques sont dévolus, sans plus de délais, aux établissements de bienfaisance; mais qui donc a refusé de les maintenir au service du culte? Les indemnités annuelles allouées aux desservants, lesquelles devaient se prolonger pendant cinq à dix ans, ont été rayées du budget; mais le clergé ne doit-il pas s'estimer heureux, après s'être mis en révolte contre la loi, de conserver la disposition gratuite des églises et de leur mobilier?

Cette loi, qui achève très-heureusement de mettre le

clergé dans l'impossibilité de sortir de la légalité, ouvre véritablement pour la France l'ère de la liberté des cultes, conséquence nécessaire de la séparation entre l'Etat et les Eglises. Sans doute les difficultés matérielles seront considérables pour l'organisation du culte catholique et si je ne craignais qu'on m'accusât de verser à ce propos des larmes de crocodile, je dirais que je le regrette sincèrement pour les fidèles et même pour le clergé français. On comprend surtout les angoisses des évêques qui auraient voulu soustraire le patrimoine de l'Eglise de France à la ruine que lui a infligée l'obstination du Pape hypnotisé dans l'attente d'une insurrection ou d'un miracle. Mais n'est-ce pas leur juste châtement, pour avoir, suivant la sévère et véridique expression du comte de Montalembert en 1870, — « immolé la justice et la vérité, la raison et « l'histoire à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican » ?

Solomon



LA SOCIOLOGIE

dans la vie courante et dans la vie primitive ⁽¹⁾

Des circonstances très diverses constituent les individus en agglomérations ; la tendance à la « recherche des pareils », par exemple, tend incessamment à ce résultat, mais ces attroupements sont généralement trop peu durables et trop entremêlés à d'autres activités sociales, pour que le phénomène primaire à analyser ici puisse apparaître. Il se manifeste, au contraire, avec

(1) On trouvera des développements sur les points de vue dégagés ici, dans le chapitre relatif aux « Synergies sociales » de mon *Esquisse d'une Sociologie*, fascicule 2 des *Notes et Mémoires de l'Institut Solvay*.

netteté toutes les fois que les attroupements acquièrent une certaine consistance, dans le temps ou dans l'espace : je leur réserverai le nom de TROUPES.

Voici quelques exemples : chez les primitifs, une tribu ou une partie de tribu chassée de son habitat naturel et se fixant dans un autre; une bande de nomades exploitant une région; — chez les civilisés : une expédition militaire, colonisatrice ou scientifique, une excursion amicale prême, notamment si, surprises par des accidents quelconques, elles sont obligées d'établir un campement relativement durable.

Supposons de telles conditions réalisées pour l'observation. Comme aucun n'individu n'est, dans le groupe considéré, absolument semblable à un autre, — comme, en d'autres termes, *un polymorphisme initial conditionne les activités de tous les membres, chacun va s'orienter spontanément vers les activités qui répondent le mieux à ses aptitudes.*

Dans le campement improvisé, les uns prendront les besognes sédentaires, les autres, alertes et audacieux, courront aux provisions ; si la région est totalement différente de celle habitée normalement par les individus, — par exemple, pour des citadins d'Europe, les glaces d'une banquise, la brousse ou simplement la campagne, — ils devront faire preuve d'incessantes initiatives : construire des abris, cuire des aliments, confectionner des vêtements, etc., etc.; certains peut-être auront surtout « des idées » et les communiqueront à leurs camarades.

De toute façon, ils réaliseront, dans l'ensemble, des

adaptations que l'on pourrait appeler professionnelles, puisqu'elles définissent des occupations particulières. *Ainsi, par un mécanisme purement biologique, mis en action par le polymorphisme initial, chaque individu se trouvera rapidement « cantonné ».*

Suivant que, dans le campement improvisé, le nombre d'individus est inférieur, supérieur ou égal au nombre de besoins essentiels à satisfaire, suivant, aussi, les écarts des variations individuelles d'aptitudes, diverses combinaisons d'adaptations professionnelles seront réalisées. Mais il est certain que si toutes les conditions extérieures restent les mêmes, au bout de peu de temps, chaque occupation s'exécutera d'une certaine manière : il y aura une technique de la capture du gibier et de la cuisson de la nourriture, et aussi des modalités déterminées de l'outillage, de l'architecture, etc. Certaines de ces façons de faire et d'être seront d'ailleurs sociales, par exemple, la prière en commun, la promenade en compagnie, les égards réciproques, etc.

En somme, à ce moment, les individus auront ainsi acquis ce qu'on doit appeler des HABITUDES.

Avant même qu'une troisième génération ait apparu, les *habitudes seront à ce point fixées* que, si d'autres individus, appartenant à un autre milieu social, viennent s'ajouter à la troupe, tous les autochtones se trouveront unanimes, sans aucun concert préalable, à prier les nouveaux venus de « se conformer ». Sans se rendre compte de l'origine de leur sensation — qui est d'ordre purement physio-psychologique — *ils souffrent de voir*

s'écarter des habitudes fixées. La CONFORMITÉ SOCIALE est devenue un besoin. Les HABITUDES sont devenues des USAGES.

Tout usage a un aspect positif : « il faut faire cela ainsi », et un aspect négatif : « il ne faut pas faire cela autrement ». Ainsi, la conformité sociale est doublement conservatrice.

Les individus assurent la portée *positive* de l'usage par l'éducation, appliquée aussi bien aux enfants qu'aux adultes non conformes : le premier soin d'un agent commercial ou d'un diplomate en pays étranger est de se mettre au courant des usages, tant sociaux que non sociaux.

Pour assurer la portée *négative* de l'usage, les individus ont à leur disposition toute une gamme de jugements et d'activités, depuis la moue désapprobative jusqu'aux voies de fait. Ces modalités diverses sont comprises dans le terme vague de « réprobation », et l'on sait dans combien de clichés de la conservation le langage courant a introduit la notion du « ridicule » : noter, à ce propos, les repréailles contre ceux, en général, qui font « bande à part », dans les grèves, par exemple, — et comparer les locutions usuelles « mettre au ban », « mettre en quarantaine », « faire le vide autour ».

* * *

Remontant aux premiers moments de l'installation de la troupe, on se rappellera, qu'obéissant au poly-

morphisme initial de leurs aptitudes, les individus ont acquis des *adaptations professionnelles* différenciées.

Cela même crée entre les individus une INTERDÉPENDANCE SOCIALE, qui n'existait pas avant leur rassemblement fortuit. On le voit parfaitement dans une excursion amicale, par exemple, au cours de laquelle des incidents imprévus obligent à un arrêt prolongé en territoire inconnu. Que l'un des membres de la troupe soit chasseur, et qu'il le soit seul; qu'un autre soit seul assez agile pour grimper aux arbres, et un troisième seul assez résistant au sommeil pour faire le guet, et voici *tous les autres dépendant de ce trio* pour des besoins absolument essentiels : *l'interdépendance sociale* a ainsi apparu.

On peut dire que, d'une façon générale, l'interdépendance sociale sera d'autant plus profonde que certaines aptitudes nécessaires seront le privilège d'un plus petit nombre d'individus et aussi que les aptitudes représentées s'éloigneront davantage les unes des autres. C'est le cas des trois privilégiés de tantôt; c'est aussi le cas de l'individu dont on dit : « Il est la cheville ouvrière de toute l'affaire ».

L'interdépendance sociale apparaît très tôt dans une troupe. Une longue traversée à bord d'un transatlantique constitue à ce point de vue un champ d'expérience caractéristique, en raison de la ségrégation des passagers loin de leur entourage social habituel.

Or, qu'y voit-on? Le polymorphisme initial des aptitudes, sans provoquer de véritables adaptations

professionnelles — elles seraient sans aucune raison vu les tâches diverses assumées par l'administration du bateau — le polymorphisme initial, dis-je, fait bientôt surgir des liens variés de dépendance entre un certain nombre de passagers, — pas entre tous, car il y a toujours une minorité dont les désirs sociaux sont peu accentués. Tel est nécessaire à cause de sa belle voix ; tel autre parce que seul il sait accompagner un chanteur au piano ; celui-ci, parce qu'il n'y a que lui pour faire rire le monde, même en cas de tempête ; ou « parce qu'il est le boute-en-train ». Aussi, que l'une de ces chevilles sociales manquent, et le groupement s'émiette : « On ne se réunira pas ce soir : un tel nous manque, et que voulez vous faire sans lui ? »

Il ne s'agit, dans cet exemple, que d'une interdépendance basée sur le besoin de distraction : mais celui-ci n'est-il pas un besoin primaire de l'organisme et ne requiert-il pas comme les autres des aptitudes spéciales pour être satisfait ?

Rien n'implique, dans les liens sociaux que vise l'interdépendance, la naissance de sentiments affectifs. Du même personnage dont on déplore l'absence dans la chaîne sociale, on peut dire : « Il chante à merveille, mais il m'est profondément antipathique ». On peut tenir un chasseur pour indispensable dans le campement improvisé, tout en ne « frayant jamais avec lui ».

A mesure que le temps consolide les adaptations professionnelles, l'interdépendance grandit, et l'on observe des cas où l'élimination, par le décès ou une

autre cause, d'un des membres de la troupe, désorienté à ce point les autres, qu'impuissants à le remplacer, ils suspendent leurs activités respectives et désagrègent ainsi le groupement.

* * *

On est conduit à présent à considérer *les processus qui aboutissent à créer, parmi les membres d'une troupe, une subordination de la majorité des individus à une minorité ou même à un seul individu*. L'ensemble de ces phénomènes pourrait être désigné par le terme CÉPHALISATION SOCIALE.

Aucune troupe d'hommes ne paraît jamais avoir été rencontrée sans qu'on y observât un ou plusieurs chefs.

L'investigation aurait à préciser ce point en s'entourant de toutes les précautions possibles d'interprétation. Ainsi, l'on a parfois avancé que les Bushmen vivaient sans aucune céphalisation, et Schurtz se sert même de cet exemple dans son *Urgeschichte der Kultur* pour démontrer que les peuples nomades ne « peuvent pas » avoir de chefs... Or, la toute récente étude de Stow apprend que cette opinion vient de ce que l'on n'avait observé que les troupes dispersées, traquées sans merci par les envahisseurs; les tribus occupant des territoires de chasse bien définis ont des chefs.

Un fait semble acquis, c'est le rôle conducteur effectivement joué par les *individus âgés*. De ceci, les exemples abondent. Même il arrive, comme chez les Indiens Sérís par exemple, que les femmes bénéficient des

prérogatives de l'âge, avec cette circonstance particulière qu'elles n'ont, en fait, qu'un pouvoir administratif, l'exécutif étant réservé à leurs frères par rang d'âge.

Le privilège de l'âge est d'ailleurs encore très marqué dans les processus de céphalisation sociale chez les civilisés.

Les circonstances qui déterminent l'apparition du chef peuvent être multiples, mais elles tiennent toutes aux conditions biologiques mêmes de la vie en commun.

Que l'on songe d'abord, aux innombrables combinaisons que le polymorphisme initial peut engendrer : les envieux coudoient les dominateurs ; les suiveurs font cortège aux flailleurs ; tel est rétif, tel autre d'une plasticité illimitée.

Joignez à cela les conflits inévitables que l'inter-communication par le langage fait naître entre les besoins individuels : le besoin nutritif, l'instinct sexuel, la notion du « mien », le désir de l'émotion esthétique, la croyance, etc.

Joignez-y encore les multiples accidents de la vie en commun, qui mettent en évidence les inégalités d'aptitudes, sociales ou non : une chasse difficile, où quelqu'un s'est particulièrement distingué ; un sauvetage dramatique ; une défense héroïque, — ou seulement l'habitude, qui a conféré à certains individus des adaptations professionnelles particulièrement utiles à tous, par exemple celle de la garde contre les dangers extérieurs.

Ajoutez-y enfin ce besoin d'ordre inter-individuel que

l'observation a dégagé chez les adolescents et jusque chez les enfants en bas âge, et dont les phénomènes de conformité et d'interdépendance font une véritable nécessité pour l'homme, et voilà plus de facteurs qu'il n'en faut pour expliquer que tôt ou tard, une direction surgisse ou soit tolérée.

Il est bon de noter, d'autre part, la co-existence, dans un très grand nombre de tribus, de « chefs de paix » et de « chefs de guerre ». Schurtz a rassemblé sur ce point des faits probants empruntés aux primitifs de l'Amérique, de l'Australie et de l'Afrique. Ils se ramènent, en somme, à cette description des Massai (Afrique) : « En temps de paix, la tribu pastorale des Massai est dirigée par les hommes les plus âgés, tandis qu'en temps de guerre, on choisit un chef commun qui prend la direction jusqu'au rétablissement de la paix ».

Une situation identique existait chez les Germains : tacite distingue chez eux les *reges* et les *duces*.

Sociologiquement, cette distinction, qui est dans la nature même des choses, indique à l'investigateur deux domaines de recherches : le phénomène de la céphalisation sociale est, d'ailleurs, infiniment plus caractéristique pour les chefs de paix, en raison de sa permanence. C'est dans la paix que, chez les hommes, le chef peut s'élever au-dessus du simple rôle de conducteur et de protecteur auquel il est tenu dans l'animalité.

* * *

Quelle que soit, pour chaque cas spécial, l'origine de la formation des chefs dans les troupes d'hommes, leur

présence est de nature à apporter dans les réactions sociales des membres les uns à l'égard des autres, d'importantes altérations qui se traduisent toutes par une certaine *coordination*.

Dès ce moment, on peut dire que le caractère de la troupe change; elle devient un véritable GROUPE.

Ces phénomènes nouveaux apparaîtront le mieux en considérant, comme pour les autres synergies sociales, les groupes très simples des primitifs ou des groupes en voie de formation chez les civilisés.

La coordination sociale la plus élémentaire qui s'effectue, pendant les périodes de paix, au sein d'un groupe, semble avoir pour objet de *conserver aux individus un certain nombre de ces adaptations professionnelles* qu'ils acquièrent si promptement, comme on l'a vu plus haut.

Tant qu'il n'y a pas de coordination dans la troupe, les *habitudes* s'y trouvent fixées seulement par les *usages*, dont l'observation est assurée positivement par l'éducation des enfants, négativement par les réactions des individus témoins des transgressions (voir page 21).

Plus les pratiques deviennent nombreuses, et plus loin remonte leur origine, plus aussi la nécessité se fait sentir de ne pas les abandonner à la mémoire de chacun: il semble qu'en perdant la tradition, l'objet même auquel elles s'appliquent s'évanouirait à son tour. On en vient à considérer l'usage comme ayant sa fin en lui-même.

A ce moment, il est normal que la plupart des membres de la troupe tolèrent ou même souhaitent la

présence parmi eux, d'individus chargés de conserver intact l'héritage des générations passées.

C'est un rôle indiqué pour les individus qui jouissent d'un prestige reconnu, c'est-à-dire précisément *pour les chefs* : un certain nombre d'usages jugés particulièrement importants, par exemple ceux relatifs aux relations sexuelles, leur sont ainsi « réservés », les autres restant la chose de tous.

L'observation courante confirme ces vues : aussitôt que dans un groupement (club, société, etc.), quel qu'en soit le but, des usages essentiels s'établissent, dont on craint de voir perdre la tradition, n'en confie-t-on pas la description à un manuscrit conservé aux archives? Les chefs de la société ont alors pour mission de les faire seulement respecter. Chez les primitifs, où n'existe pas l'écriture, les « *Headmen* », les « *Sippeführer* » sont à la fois des archives et des chefs vigilants. Quatrefages appelait fort exactement « hommes-archives » les Arepos, auxquels les primitifs océaniens confient la conservation de certains documents verbaux, qui constituent des litanies se chantant sur un rythme précis.

A ce degré élémentaire de la coordination, la tâche des chefs de groupes chez les primitifs est donc double, elle consiste : 1^o à *transmettre les archives*, c'est-à-dire à procéder à l'initiation des jeunes gens, quand ils auront atteint un certain âge : 2^o à *veiller à la non-transgression des usages « réservés »*. Cette dernière tâche donne aux chefs une occupation constante, dont on se fera une idée en se représentant ce que serait la besogne

d'un président de société, dans laquelle il n'y aurait pas de règlement écrit et qui aurait ainsi à intervenir en personne dans tous les cas d'interprétation ou d'infraction. Suivant la très précise expression de Howitt, parlant des dirigeants d'une tribu australienne, « *they manage the affairs* », ils administrent les affaires du groupe. Il importe peu qu'ils procèdent à cette administration avec l'outillage mental d'un primitif, et qu'ils introduisent de la magie là où d'autres feraient intervenir de la religion, de l'économie politique ou de l'hygiène : le phénomène reste identique au point de vue sociologique, le seul qui intéresse ici.

Du fait que les chefs assurent ainsi une partie du rôle transmetteur et conservateur des usages, d'abord rempli par les parents et tous les membres du groupe, il résulte qu'il leur incombe aussi de réagir, aux lieu et place des membres du groupe, en cas de transgression. Et, de ce que cette réaction n'est plus abandonnée au caprice de chacun, il résulte que désormais elle affectera une forme constante : *la RÉACTION volontaire devient une SANCTION obligatoire.*

A ce moment, les chefs s'élèvent inconsciemment à un rôle nouveau : car, en fait, ils décident ce que sera exactement, pour chaque transgression d'un usage déterminé, le châtement infligé : de simples agents exécutifs, ils deviennent législateurs. C'est par là que partout a commencé le droit : par convenir des modes de répression des manquements aux usages réservés.

En même temps apparaît, chez les chefs comme chez les subordonnés, l'idée d'une justice organisée.

Assurément, cette élaboration du droit répressif se fait lentement, à l'occasion de chaque infraction constatée. Voici, par exemple, comment Howitt parle d'une sentence rendue par le *Tribal Council* de la tribu australienne des Dieris : « Le *Council* se composait des hommes âgés, d'un prestige reconnu; un jeune homme était accusé d'avoir enfreint un usage relatif aux relations sexuelles. Les vieillards firent l'instruction de l'affaire, et estimèrent que l'inculpation était fondée : le jeune homme fut sévèrement puni; on faillit même le tuer. De fait, il l'aurait été, si quelques membres importants de la tribu n'étaient pas intervenus en sa faveur, alléguant qu'il était un malheureux idiot, irresponsable de ses actes. »

C'est la répétition constante de telles interventions qui crée insensiblement un ensemble de dispositions déterminées, applicables dans les divers cas.

C'est par là aussi que l'on voit commencer toute « régulation » dans un groupe quelconque, qui ne s'est pas donné de statuts; la *règle répressive* est ainsi la première règle sociale. Dans une excursion, au sein d'une réunion improvisée, une jurisprudence de pénalité surgit aussitôt à l'initiative de ceux qui exercent un certain prestige sur les autres. La réglementation intérieure des corporations du moyen âge comprend avant tout des amendes pour celui qui, pendant la séance, « provoque du désordre, jette des

pots, frappe du poing un collègue ou le tire par les cheveux, lui fait des menaces ou le blesse à l'aide d'un couteau, ou fait du tapage de quelque manière que ce soit » (*Tisserands en laine à Bruxelles*, Des Marez). On retrouve des prescriptions analogues et même identiques dans les règlements des premières sociétés coopératives anglaises (Holyoake).

Bientôt apparaît un troisième degré de la coordination.

Etant données les variations biologiques qui font de certains individus des initiateurs, des dominateurs, etc., il arrive inévitablement que l'un ou l'autre chef, mû par des mobiles qui peuvent être variés, propose quelque jour, en dehors de toute idée de répression, *une modification aux usages réservés. Ainsi s'affirme une intervention législative nouvelle.* Écoutons Spencer et Gillen qui écrivent ceci, en parlant d'une réunion à laquelle ils avaient assisté chez une tribu d'Australiens primitifs : « De temps en temps, surgit un homme de capacité supérieure à celle de ses compagnons. Dans les assemblées nombreuses des membres de la tribu, on voit soudain un ou deux individus exercer une influence spéciale sur les autres... Dans cette réunion, par exemple, certains vieillards très âgés ne comptaient pas, tandis que d'autres, moins âgés mais plus au courant des traditions ou plus experts en matière de magie, étaient l'objet de l'attention générale, et c'étaient eux, en fait, qui prenaient toutes les décisions. »

Faut-il insister sur les rapprochements que ce

tableau, tracé chez des sauvages, évoque avec de nombreuses situations de la vie courante, aussi bien dans l'administration des sociétés privées que dans la gestion d'une cité ou d'un pays.

* * *

Peut-être dois-je ajouter à ces aperçus sommaires, à peine ébauchés, deux remarques pour prévenir certains étonnements, de la perte du lecteur habitué aux points de vue juridiques et politiques.

La première concerne la genèse du droit. Ceux qui connaissent les vues de Jhering auront remarqué combien elles se trouvent confirmées par l'analyse sociologique des phénomènes : lorsque cette analyse sera approfondie, elle montrera à l'évidence que le droit *est fait* et qu'il *ne se fait pas*.

En tant que règle répressive et novatrice, cela apparaît par le rôle des chefs, gardiens des usages réservés.

En tant qu'usage, cela résulte du processus de fixation des adaptations premières, lesquelles ont toujours à l'origine une activité initiatrice.

Quant à la fonction du droit, elle est, en dernière analyse, d'assurer la régulation des « usages réservés », c'est-à-dire des usages dont, tacitement ou expressément, tous les membres du groupe, ou certains d'entre eux, estiment qu'il est plus économique de systématiser l'obéissance.

Une fois créée, *la régulation devient à son tour une fin pour elle-même*; elle ajoute aux éléments du polymorphisme social un sentiment nouveau : *le sentiment juridique*. *Le droit, par le fait même de son existence, est l'objet des mobiles sociaux et des activités sociales*. Par des mécanismes sociologiques divers, apparaissent incessamment des formes juridiques nouvelles : le droit engendre le droit. Ainsi, si dans un groupe coordonné, un certain nombre d'individus estiment que l'observance des règles de droit établies blesse *leur* sentiment juridique, et qu'ils arrivent à la conscience de leur accord sur ce point, ils entament la « lutte pour le droit ». Le processus sociologique de cette lutte ne sera, d'ailleurs, pas différent, si c'est le « droit du plus fort » qui triomphe ou si c'est « le droit du meilleur ».

Ceci me conduit à la seconde remarque que j'annonçais.

Déjà, au sujet de la subdivision des chefs en chefs de paix et de guerre (voir page 27) et au sujet de la mentalité qu'apportent les chefs primitifs dans l'administration des affaires de la tribu (voir page 30), j'ai fait observer que ces modalités de la coordination sociale n'importaient pas au point de vue sociologique.

De même, d'une façon générale, le phénomène de la coordination reste identique à lui-même, *quel que soit l'objet auquel la coordination s'applique*. Qu'on se trouve en présence de la coordination gouvernementale d'un empire de 60 millions d'hommes, de la coordination

tribale d'une troupe de sauvages ou de la coordination administrative d'un club de cent membres : *le processus ne fait qu'affecter des modalités diverses en s'adaptant à des tâches plus ou moins amplifiées.*

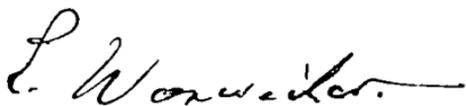
Qu'il s'agisse, dans un Etat européen du XX^e siècle, d'une législation répressive contre les attentats anarchistes ou d'une législation novatrice en matière de brevets ; — au moyen âge, d'une trêve de Dieu réglant les vengeances privées, ou d'une disposition transformant en jugement exécutoire une simple transaction ; — chez des primitifs, d'un rite de réprobation tribale ou d'une innovation cérémonielle ; — dans une société de pêcheurs à la ligne, d'une modification des pénalités ou des conditions d'admission : *la diversité des objets ne différencie pas fonctionnellement les unes des autres ces règles de droit.*

Que, sortant de ce que Bekker appelle « das Vorrecht », le pré-droit, — qui seul, disons-le en passant, est commun aux animaux et aux hommes, — le droit règle des adaptations qui ne sont pas l'apanage exclusif des êtres humains, comme la détention de choses exploitables en vue de la prolongation de l'activité vitale, ou la famille, l'industrie, le jeu, les relations sexuelles et sociales ; — ou qu'il atteigne des manifestations propres aux hommes, comme la religion, l'art, le commerce : *il n'importe encore une fois au point de vue sociologique proprement dit.*

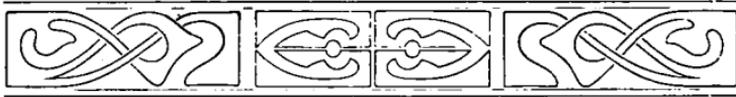
C'est à la partie descriptive et historique du droit à étudier, à classer les applications particulières de la

coordination sociale, et, pour ce faire, l'historien du droit recourra précisément aux processus explicatifs de la sociologie générale, qui lui révélera ainsi les « forces impulsives du droit » dont parle Jhering.

A peine de tomber dans l'indistinct et de confondre des choses que la réalité autant que la logique séparent, il faut s'en tenir à cette limitation des points de vue.



Directeur de l'Institut de Sociologie Solvay,
Membre d'honneur de la Société Générale
des Etudiants Libéraux de Gand



ARTICLE DE PIÉTÉ.

*En souvenir de son ancien et vénéré
professeur de philosophie, G. Tiberghien*

Faut-il apprendre l'histoire sainte aux enfants ?

— Assurément ! répondent les personnes pieuses ; pas d'éducation religieuse possible, si on laisse ignorer les fastes du « peuple de Dieu ».

— Pas d'histoire sainte, clame M. Homais : elle risque de « perturber l'intelligence par son mysticisme ».

— Apprenons l'histoire du peuple hébreu, comme celle des Grecs ou des Romains, disent les gens de bon sens : mais ne présentons point comme d'indiscutables vérités toutes les inventions plus ou moins poétiques, les fictions, les allégories imaginées par les annalistes inconnus qui firent la Bible.

Les enfants, du reste, démèleront assez vite le vrai

du faux, si nous ne leur ordonnons point de croire sans réfléchir.

* * *

Je me souviens qu'à l'âge encore tendre de sept ans, je reçus les premières notions « d'histoire sacrée » en un jardin d'enfants, avec classe maternelle, que dirigeait à St-Josse-ten-Noode une jeune institutrice très dévouée, M^{lle} Fanny V...

L'histoire de la création me ravit : je voyais Dieu tirer d'un pli de son manteau d'azur des poignées d'étoiles et, d'un large geste de semeur, en ensemençer le firmament.

La création de la femme me parut moins charmante : ce pauvre Adam dut bien souffrir, quand le Créateur lui enleva une côte. Pourquoi Dieu n'avait-il pas modelé Eve d'un peu de glaise comme son mari ? Très timide, je n'osais pas questionner et je répondais bien sagement « comme dans le livre », tout en faisant pour moi seul mes petites réflexions.

Je pris grand plaisir au récit des aventures diluviennes de Noé : je me figurais l'Arche, sous la forme d'un bateau, grand comme le jardin zoologique, et je me disais que les enfants de Noé devaient bien s'y amuser.

Cependant, des réflexions importunes vinrent, de nouveaux, me tourmenter. On me parlait d'Abraham prêt à décapiter son fils unique pour plaire à Dieu : mais un ange descendu du ciel arrêta son bras paternel.

Je trouvais que le Seigneur avait eu bien raison de se raviser ainsi et qu'Abraham était très bête, ou très méchant, d'avoir cru que le « Bon » Dieu lui avait sérieusement ordonné un infanticide.

Mais notre institutrice passa bientôt à la troublante rencontre de la fille de Jephthé avec son père. Vous vous la rappelez peut-être :

Jephthé, général d'Israël, sur le point d'être battu par les ennemis (Philistins, Madianites ou Amalécites, je ne sais plus au juste) promet à Jehovah, en échange de la victoire, de lui sacrifier la première personne qu'il rencontrera en revenant de la guerre.

Jehovah exauce ce vœu : les soldats hébreux, pris soudain d'une ardeur nouvelle, repoussent leurs adversaires et en font un grand carnage.

Voici Jephthé de retour, triomphant : aux portes de la ville s'avance à sa rencontre une théorie de jeunes filles en voiles blancs, portant des palmes symboliques, et chantant les louanges du vainqueur, mêlées à celles de Sabaoth, Dieu des armées.

Devançant le gracieux cortège, embellie par le bonheur, se hâte la fille du général victorieux. J'entends encore institutrice :

— « Vous vous rappelez, mes enfants, que Jephthé avait promis de sacrifier à Dieu la première personne qu'il rencontrerait »...

Alors, n'y tenant plus, j'osai parler :

— Il n'a pas tué sa fille, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Il a dû la sacrifier, mon enfant.

— Mais l'ange ?

— Quel ange ?

— Le même qui avait empêché Abraham d'immoler son fils ; pourquoi n'a-t-il pas défendu à Jephthé de tuer sa fille ? Est-ce que le bon Dieu aime mieux les petits garçons que les petites filles ?

Mademoiselle réfléchit et essaya d'expliquer :

— Je ne crois pas que Jephthé ait mis à mort sa fille : il l'aura consacrée au Seigneur. C'est ce que la sainte Bible a voulu dire.

— Mais cela ne lui plaisait peut-être pas à cette petite d'aller au couvent... (un couvent au temps de Jephthé... mais j'étais un historien de sept ans!)

— On vous expliquera cela plus tard, conclut Mademoiselle.

* * *

Plus tard... on ne m'a rien expliqué ; mais j'ai mieux compris.

Je crois bien que c'est dès ces premières années que je devins un peu fervent catholique.

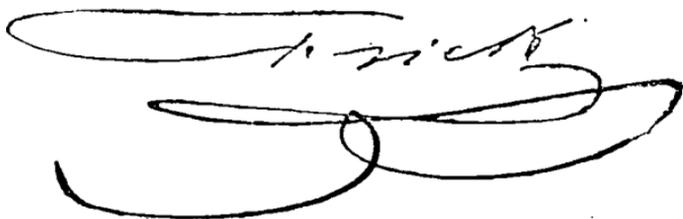
Plus tard, collégien, étudiant, j'ai appris l'histoire de peuples qui tous, se disaient « amis de Dieu, » des rois très chrétiens et de leurs dragonnades, des majestés très catholiques et des auto-da-fé ; à chaque page, j'ai trouvé du sang, des meurtres, d'après persécutions, mille forfaits commis, au nom d'un Dieu invoqué ou, plutôt blasphémé par des bourreaux.

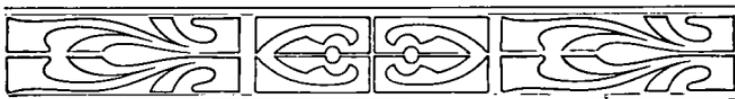
Et je me suis figuré un Tout-Puissant très différent

du Dieu officiel; je l'ai compris paternel et libéral, réprouvant les crimes commis pour sa gloire : je me suis complu dans l'espérance d'une justice supérieure qui, un jour, apportera la paix, la bonté et la beauté dans le monde.

Peu à peu, je me suis réfugié ainsi dans la philosophie spiritualiste qui — à défaut d'autres mérites — a au moins celui de n'avoir jamais fait couler de larmes ni de sang.

Tout cela, peut-être, parce qu'on m'a appris l'histoire dite « Sainte » au jardin d'enfants de Saint-Josse.

A handwritten signature in black ink, appearing to read "A. J. J. J." or similar, with a large, sweeping flourish underneath.



Le Pacifisme dans ses rapports avec l'éducation.

S'il fallait définir le *pacifisme*, on pourrait enfermer la conception des partisans de l'idée dans la formule suivante : *dans les différends internationaux, substituer les solutions juridiques aux solutions violentes*. C'est l'idée mère, celle sous l'empire de laquelle furent commencées les premières études des promoteurs de l'idée et qui, dans la suite, donna naissance au programme des pacifistes que l'on peut condenser dans les points suivants : 1^o conclusion de traités d'arbitrage permanent entre nations; 2^o institution d'une cour permanente d'arbitrage international; 3^o réduction des armements, limitation des charges militaires.

Sans doute, ce programme est bien de nature à faire rêver de l'âge d'or, et il n'est au pouvoir de nul homme

d'en amener la réalisation à bref délai. Les pacifistes les plus convaincus sont avertis sur ce point : ils savent que l'on doit compter avec quantité de facteurs; ils n'ignorent pas qu'il faut changer la mentalité des hommes. — Et en effet, il ne suffit pas de compter dans la foule quelques rares esprits entièrement acquis à l'idée; c'est la foule elle-même qu'il faut conquérir. Les membres des congrès universels de la paix ont parfaitement compris la nécessité de faire cette conquête, et dans le but de trouver pour leurs idées l'accès facile auprès de la foule, ils ont formulé quelques vœux relatifs à l'enseignement qui ont été entendus et qui, sous peu, espérons-le, entreront dans le domaine des choses réalisées.

Pour arriver à la foule, il faut donc aller à la jeunesse; il faut préparer la mentalité de la génération qui nous suit en lui donnant sur certains points de vues mieux inspirées des sentiments de justice, de solidarité, de fraternité; en un mot, il faut réformer l'éducation de la jeunesse. L'esprit de l'enseignement historique notamment doit être complètement changé, et reconnaissons qu'il y a, sous ce rapport, depuis une quinzaine d'années, un effort des plus louables vers une orientation nouvelle et plus conforme aux idées modernes. Auteurs et professeurs ont complètement changé leur conception de l'enseignement historique en insistant moins sur les faits militaires et plus sur les faits de civilisation. C'est *la* sûrement un acquis considérable quand on songe à là tentative réactionnaire

essayée à Paris, il y a quelque trois ans, sous couleur de patriotisme, par quelques écrivains et un certain nombre de personnes attachées à l'enseignement; tentative bien morte!

L'étude de l'histoire, au lieu de consister en une énumération de princes, de batailles, de traités, de morcellements de territoires, doit présenter plutôt le panorama des efforts douloureux de l'humanité pour arriver à un *mieux être* par plus de vérité et plus de justice. L'enseignement historique moderne délaisse les faits guerriers et s'attache surtout aux faits de civilisation; il est donc une grande leçon de solidarité humaine, solidarité qui unit toutes les générations aussi bien dans l'avenir que dans le passé et le présent, et la conséquence de cette leçon c'est de répudier un patriotisme étroit, agressif, batailleur pour y substituer un patriotisme de fraternité.

* * *

Sans entrer dans un détail de faits et de conclusions que le cadre de cet article ne permet pas, il ne sera pourtant pas sans intérêt de rappeler ici ce que les hommes d'école ont tenté et ce qu'ils ont fait relativement au pacifisme dans ses rapports avec l'enseignement.

Au lendemain de l'année terrible, en 1871, alors que le monde était encore sous l'impression d'épouvante causée par les ruines et les désastres accumulés par la

guerre franco-allemande, la *Fédération générale des Instituteurs belges*, dans sa séance de congrès du 27 septembre, entendait successivement les discours de M. Auguste Visschers sur *la Protection due aux animaux*, et de Frédéric Passy sur *la Paix Universelle*. Ces deux apôtres de la fraternité avaient été invités pour le congrès de 1870, mais les événements militaires d'alors les avaient mis dans l'impossibilité de répondre à la première invitation.

Quelques années plus tard, en 1879, l'ordre du jour du congrès des instituteurs tenu à Liège appelait l'examen de la question suivante. « *Que peut faire l'école primaire pour développer la fraternité entre les peuples ?* »

En novembre 1899, la section provinciale du Hainaut proposait au comité général de la Fédération d'inscrire la question de *la Paix Universelle* à l'ordre du jour du congrès de 1900.

En juillet 1900, paraît en Allemagne une brochure due à la plume d'un instituteur, M. Hartleb, de Mayence. Dans cette brochure, très consciencieuse, très complète et très courageuse, l'auteur signale les vices de notre enseignement historique « générateur de discordes et de haines. »

Vers la même époque, la société pacifique *L'Unione Lombarda* accorde un subside annuel de 3000 francs à l'Université Populaire de Milan pour des cours sur le sujet, *la Paix et la Guerre*.

En 1901, la *Société Française d'Arbitrage* mit au concours la composition d'un *Manuel Élémentaire d'Histoire de France* conçu dans le sens des idées pacifiques; dix mémoires

lui furent adressés. Aucun de ces travaux ne parut digne de l'intégralité du prix ; mais on distribua quatre récompenses. Le principal lauréat fut M. Montillat, instituteur à Véziat, dans l'Ain.

En septembre 1901, M^{mes} Madeleine Carlier et Marguerite Bodin, institutrices dans le Pas de Calais, fondent *la Société de l'Éducation Pacifique*. Le but essentiel de cette association est de combattre les préjugés de l'éducation première qui ne donne pas aux enfants la claire compréhension du caractère criminel de la guerre.

Au mois d'août de la même année le *Congrès des Amicales des Instituteurs et Institutrices de France*, réuni à Bordeaux, avait pris d'importantes résolutions relatives à l'enseignement historique, à l'imagerie et à l'illustration, à l'éducation patriotique et morale.

L'année suivante, en avril 1902, le *XI^e Congrès Universel de la Paix*, tenu à Monaco s'occupe du rôle de l'école comme propagatrice des idées pacifiques : Il formule les résolutions suivantes :

« La propagande pacifique doit porter principalement sur l'enseignement primaire ; dans les écoles primaires, on doit enseigner à l'enfant le respect de la vie humaine ; des livres, des tableaux, des graphiques doivent être répandus dans les écoles pour faire comprendre l'absurdité économique et l'insanité morale de la guerre. Le congrès émet le vœu que des conférences se fassent dans l'école partout où cela est possible, par des membres des sociétés de la paix ; que l'apologie des conquérants et des guerres de conquêtes soit remplacée

par l'apologie des grands bienfaiteurs et l'histoire des progrès de l'esprit humain.

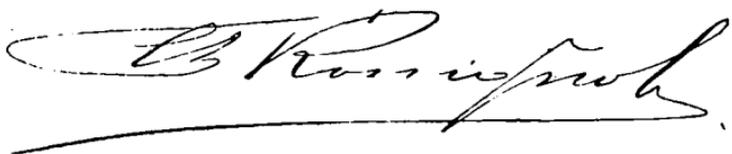
L'année 1903 est signalée en France par une heureuse initiative du haut enseignement. En novembre, des *cours sur la paix et l'enseignement pacifique* sont institués à l'*Ecole des hautes études sociales*, 16, rue de la Sorbonne, à Paris, sous la présidence de M^r Frédéric Passy. Les pacifistes les plus éminents de France, d'Angleterre, de Belgique et de Suisse se chargent de l'exposé des différentes parties de ce cours.

Dans le courant de l'année 1904, le *Congrès de la Ligue de l'enseignement*, de France, tenu à Amiens, prend des résolutions importantes au point de vue de l'éducation pacifique à poursuivre dans les établissements d'enseignement.

La même année, le *Comité général de la Fédération des Instituteurs belges*, décidait la tenue, à Liège, pour l'année 1905, d'un congrès international de l'enseignement primaire. A l'ordre du jour figurait, sous le n^o 6, la question suivante : « *Ce que peut faire l'école pour amener la fraternité des peuples et la paix universelle.* » Les représentants de dix-huit nations prirent part aux débats soulevés par cette importante question et votèrent un ensemble de résolutions que l'on peut tenir comme suffisant pour éclairer la route de ceux qui ont charge de diriger la jeunesse.

Comme le disait naguère Léon Bourgeois, « il y a, en ce moment, dans le monde civilisé, un admirable effort commun, dont l'école est le point de départ,

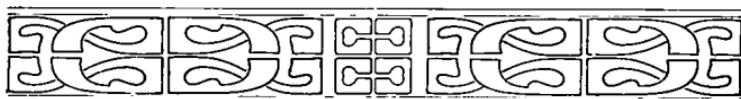
« vers la concorde et la fraternité. L'humble école
« primaire est le fondement de la paix publique et de la
« paix universelle. »

A large, elegant handwritten signature in black ink, reading "E. Rossignol". The signature is written in a cursive style with a prominent flourish at the end. A horizontal line is drawn below the signature.

*Président de la Fédération Générale
des Instituteurs Belges.*

Tournai, 9 décembre 1906.





NATALITÉ

Les hommes continuent à foisonner avec une effrayante rapidité. Les populations du Vieux Monde civilisé ont à peu près doublé depuis un siècle; et celles du Nouveau Monde et des colonies ont accru plus vivement encore le grouillement humain. La plupart des pays ne savent plus que faire de leurs nationaux et sont entraînés, pour se débarrasser de leur trop-plein, dans les entreprises d'invasion, de dépossession et de piraterie lointaine auxquelles ils s'entendent pour donner le nom décent d'expansion mondiale. On prévoit déjà le moment où tout sera occupé, bondé et où les vieilles races iront se heurter le long de nouvelles frontières trop étroites. Anagkê!

Cependant, on ne cesse pas de gémir sur la dépopulation. C'est bien une des plus curieuses manies de ce temps!

C'est qu'on considère comme dépopulation tout arrêt,

tout *diminuendo* dans l'accroissement de la population : comme si cet accroissement pouvait continuer toujours du train dont il va, comme si la progression géométrique n'en devait pas être arrêtée tôt ou tard par la force des choses.

Il était encore observé avec alarme, dernièrement, dans une grande Revue Anglaise que ce *déclin* se manifeste particulièrement parmi les classes les plus intelligentes, les plus prospères. Il était déploré conséquemment que le soin du recrutement des nations fût ainsi abandonné aux éléments les plus pauvres et mentalement comme physiquement les plus faibles de la communauté. L'auteur imaginait peut-être que si les riches seuls proliféraient, la pauvreté viendrait à disparaître!

Il n'est pourtant pas bien étonnant qu'aux classes intelligentes et prévoyantes soit répartie la prudence limitatrice en cette matière délicate; c'est bien en raison de leur clairvoyance qu'elles ont senti qu'elles ne peuvent assurer le bien être et épargner la douleur de déchoir à des enfants deux ou trois fois plus nombreux que leur contingent actuel.

Celles qui prolifèrent inconsidérément coopèrent moins encore à augmenter la population qu'à lui fournir des déchets, des charges et des non-valeurs. La pullulation des pauvres entretient et épand fatalement la misère : et il est curieux que les victimes mêmes de la misère travaillent si joyeusement à la propager. Est-il difficile de comprendre qu'en faisant

multiplier les êtres humains plus rapidement que ne peut grossir la quantité des subsistances disponibles, on en voue un grand nombre au dépérissement par exténuation?

Les classes aisées et réfléchies se rendent compte des soins coûteux qu'exigent tant d'enfants *modernes* pourtant de bonne souche, de l'espèce de débilité singulière qu'ils apportent dans la vie. C'est pourquoi elles se font scrupule de donner origine à plus d'existences qu'il ne leur paraît possible d'en amener à solide et saine maturité, et résistent, par une sorte d'instinct supérieur, aux impulsions de l'instinct primitif. Il y a là, quoi qu'en disent de vertueux prêcheurs, un sentiment respectable.

Les misérables sans-souci qui appellent, condamnent tant d'êtres de notre espèce à une vie de privations, de souffrance qui se terminera, pour un grand nombre, après quelques années de végétation lamentable, témoignent simplement de leur inaptitude au rôle complet de reproducteurs : car ce rôle consiste autant à élever dans de bonnes conditions, qu'à procréer. Ils montrent que le sentiment paternel et maternel n'existe encore chez eux qu'à un état primitif, animal, qu'il est très insuffisamment dirigé par la notion du devoir et de la responsabilité.

Combien réduites ne sont pas, hélas ! les chances de bonheur et de santé que même les heureux et les forts peuvent assurer à leurs descendants, dès la première génération seulement ! Je ne parle pas de la seconde,

de la troisième, des suivantes. Un homme auquel il naît un enfant pousse des cris de joie. Oh ! s'il songeait à la longue chaîne des peines qu'il a étendue dans la nuit de l'avenir en se créant une postérité... Mais quoi ! l'enfant qui nous ressemble et nous perpétue, c'est la forme positive, tangible et charmante de l'immortalité de l'âme ; et l'orgueil nous la fait inconsciemment chérir en lui.

Et pourtant, combien les résultats de la répartition des naissances entre les familles aisées et pauvres ne sont-ils pas difficiles à prévoir !

N'est-ce point parmi les pauvres, engendrés avec prodigalité et ravagés par une énorme et désolante mortalité infantile, parmi ces échappés de la misère, des contagions, des privations, de toutes les causes de destruction active que surgiront les individualités d'élite véritables, les plus résistantes, les mieux trompées pour l'action ? Ce sont les plantes de pleine terre et de plein vent. Les survivants des classes aisées, conservés à si grand renfort de soins minutieux, sont toujours des plantes de serre.

La sélection naturelle, aux effets de laquelle nous cherchons en vain à soustraire la postérité que nous voulons avoir, ne connaît pas la pitié. La pitié n'est, hélas ! qu'une invention de ses victimes, un moyen de défense humain. C'est par de féroces éliminations qu'elle désigne, elle, les candidats à la vie qu'il lui plait d'agréer. Son procédé est un prodigieux gaspillage de germes et d'existences.

Les conquérants et les économistes se plaisent trop à ignorer cela; ils simplifient trop une question si complexe.

Ils ne pratiquent que le culte des gros chiffres : grande production, grande consommation, grandes populations, grandes armées de chair à canons et grandes armées de chair à machines; force soldats et force travailleurs. Voilà leurs dogmes. Plus il y a d'hommes, plus il y a de bonheur. Voilà leur principe. Et ils se réjouissent en leur cœur de voir des êtres de plus en plus nombreux goûter les joies de la vie d'usine et de grand magasin, de bureau sans lumière et de sous-sol sans air; de la vie au fond des mines, dans les coupoles cuirassées, dans les torpilleurs et les sous-marins, dans les enfers de la production industrielle, de l'activité commerciale, de la destruction et de la défense militaires.

Est-il téméraire de croire que leur religion ne doit pas être admise sans examen?

En cette matière, il est grave, sans doute, de donner des avis ou des conseils. Il est plus grave encore de faire des lois restrictives ou des lois encourageantes : des lois tendant à déconsidérer, par exemple, ceux qui, ne se sentant pas assez forts pour supporter les charges et les responsabilités de la propagation, se condamnent à une stérilité plutôt prudente : car tout porte à croire qu'ils ne contribueraient pas à l'amélioration de espèce.

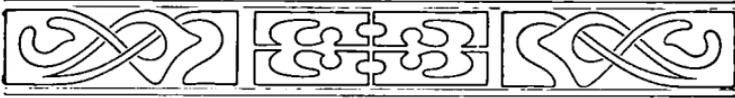
C'est en cette matière surtout que le droit de l'indi-

vidu doit être respecté et qu'il importe de ne pas considérer l'humanité comme un bétail appartenant à l'Etat. Que chacun agisse à sa guise, selon les forces et les espérances qu'il se sent, le contentement qu'il a de vivre, l'idée rose ou l'idée noire qu'il se fait de l'avenir de l'humanité. Si le pessimisme est une faiblesse, c'est raison de plus de laisser aux pessimistes, qui sont des faibles, la liberté de s'éliminer de l'humanité future, de couper leur branche malade et de la laisser tomber dans l'éternel repos.

Seulement que chacun, en demeurant libre, réfléchisse un peu là-dessus.

Il est vrai qu'en cet ordre de choses, on ne commence à réfléchir qu'à l'âge où l'on va bientôt à cesser d'agir. Si la réflexion venait plus tôt, le monde aurait fini peut-être depuis longtemps : c'est ce qui ne plaît pas aux forces supérieures dont nous sommes les jouets et qui ont fait l'Amour plus fort que la Mort — du moins provisoirement.

J. M. ou Lattier



Une Page Vécue de la Vie d'Exploration en Afrique Centrale

Les Etudiants Libéraux de Gand ayant bien voulu me demander, pour leur Almanach, quelques pages congolaises, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'ouvrir mes manuscrits de route, et d'en extraire, TEXTUELLEMENT, ce qui suit.

Il s'agit d'une petite aventure tout-à-fait exceptionnelle, qui aurait pu se transformer en un « horrible massacre d'explorateurs. »

Mardi 8 septembre 1903. La caravane se met en marche à 6 heures et demie.

C'est aujourd'hui que nous toucherons au but de l'actuelle reconnaissance.

Aussi part-on joyeusement, du pied gauche, par un beau sentier bien large; ce sont nos nouveaux amis d'hier, des gens du chef Sirgwara, qui marchent en tête.

Et le sentier pique vers le Nord, c'est-à-dire vers où

il fallait pousser jusqu'au parallèle 6° 30'. Nous sommes arrivés hier par 6° 20'; une dernière étape, dans le Nord, va nous mettre au terminus.

Mais, hélas, la marche ne se maintient pas vers le Nord.

Après 1 kilomètre et demi de marche dans un joli pays, continuant la région où nous avons stoppé hier, avec son large sentier sablonneux, ses hautes herbes, ses bouquets d'arbres où se montrent les borassus, nous arrivons à la lisière d'une inondation qui couvre — disent les guides — tout le pays avoisinant, le Bahr' Kabir (le Yé-Yi). Un moment nous longeons l'inondation car, disent toujours les guides, il y a, à peu de distance, un bon sentier à aller chercher.

Des oiseaux d'eau se lèvent. Autour de points servant d'abreuvoirs, les empreintes des troupeaux indigènes en disent le grand nombre, bien que pas une bête ne soit visible. Aux traces de gros bétail se mêlent celles des éléphants.

Nous sommes dans une plaine sablonneuse, herbue, avec petits bouquets d'arbres et levées de termitières.

Comme on appuie tout-à-fait dans le Sud je fais quitter la route battue, pour entrer dans l'inondation.

Et nous voilà pataugeant dans l'eau qui finit par tout couvrir.

J'ai d'abord essayé de me faire porter aux premiers points sous eau : puis comme toute terre ferme disparaissait j'ai accepté de marcher dans l'eau ; car il faut bien que l'itinéraire soit relevé.

On a de l'eau jusqu'aux genoux.

Après deux kilomètres parcourus dans ces pénibles conditions, comme la profondeur d'eau augmente, il me devient impossible d'y continuer à marcher tout habillé.

Je grimpe sur le dos de ma brave mule, en mettant devant elle mon boy porteur du podomètre ; je consulte la boussole et fait le tracé de la route sans trop de difficultés.

Et l'on va, dans une direction qui est presque celle de l'Est.

Chaque fois que je demande aux guides de se rabattre dans le Nord, ils disent que nous aurions de suite de l'eau jusqu'au cou, et qu'ils doivent me conduire à la « grand'route ».

Le podomètre marque 6600 pas quand nous arrivons à cette grand'route. Mais elle aussi est sous eau.

Seulement, 20 centimètres d'eau ça ne compte pas pour ces échassiers de Dinkas, dont les jambes sont interminables.

La « grand'route », invisible pour nous naturellement à cause de l'inondation, pique fortement vers l'Est, ce qui ne fait pas du tout mon affaire.

Mais les circonstances de lieu et d'époque sont plus fortes que nous : l'inondation nous refuse le passage.

Et l'on va, lentement, dans l'eau très-claie, sans mouvement, sauf en un point où il me semble distinguer un léger mouvement vers l'Est.

Cette absence de courant sensible, ou de mouvement

dans les eaux d'inondation, montre que le pays n'a guère aucune espèce de pente, et qu'ici le grand travail d'érosion pluviale est terminé.

* * *

Brusquement, à 40 mètres sur notre droite, des cris, une sorte de discussion de gens en colère. Les guides disent : « gens du chef Adouäye ». C'est chez ce chef que je devais — selon les renseignements obtenus hier — loger aujourd'hui.

Je crois d'abord qu'il est venu au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue, et je tire verbalement les oreilles aux soldats qui ont chargé leurs fusils, sans ordre de ma part, en un mouvement brusque de gens qui se verraient surpris.

Nous faisons encore quelques pas, et voici que nos guides se replient sur moi en criant — c'est à leurs gestes et au mot « boundouk' » (fusil), que je comprends ce qu'ils crient — en criant : « Préparez les fusils, on veut la guerre ».

Des rumeurs s'entendent, et des cliquetis de lances. Mais je ne veux pas la guerre.

Par chance nous sommes à hauteur d'une éminence de termitière, dont le sommet est hors de l'eau.

J'y fais masser mon personnel.

Et je dis — ou plutôt je fais dire aux guides — que je ne veux pas la guerre, et qu'ils doivent aller affirmer cela de suite, et tâcher de m'amener quelques-uns de ces gens hostiles.

Deux des guides s'en vont porter mes paroles.

Un moment se passe, pendant lequel j'allume une pipe de patience, tandis que la colonne se serre peu-à-peu. Ce serait vraiment ici un joli point pour une embuscade ou un guet-apens.

Maintenant des soldats se sont placés d'eux-mêmes en rideau devant notre groupe, et aussi sur sa gauche.

Les guides reviennent : « Le chef Andouäye a dit « qu'il a fait jadis la guerre aux Kouturias (madhistes), « lesquels n'ont pu arriver jusque chez-lui ; aujourd'hui « le chef Adouäye, l'invincible, défend au blanc d'aller « plus loin. »

— « Ah ! bah ! »

— « Oui, c'est ainsi, mais nous allons chercher nos « propres gens, ceux que tu as bien traités hier, et nous « allons casser la tête à coups de massue, aux imbéciles « d'Adouäye.

La proposition est très drôle, mais je la décline vivement — ; je crois d'ailleurs que pareille intervention pourrait bien nous mettre, non pas entre deux feux, mais entre deux assommades à coups de casse-têtes.

Aussi je parle en conséquence.

— « Retourne encore. Explique que j'ai beaucoup de « fusils, mais que, nulle part jusqu'ici, je n'ai dû m'en « servir. Ici non plus je ne veux pas les faire entendre. « Et si quelqu'un veut bien venir me voir de suite, il « recevra un cadeau au lieu d'une balle de fusil. » —

Les guides s'en vont de nouveau.

Je rallume ma pipe et j'observe autour de moi.

J'évite de me faire déjà donner mes armes, afin qu'aucune alarme ne gagne mon monde. Il sera encore temps de les prendre si nous sommes finalement attaqués.

Mes adjoints blancs fument bravement, l'un sa pipe, l'autre sa cigarette : je devine qu'en bons soldats qu'ils sont, ils veulent me montrer un calme absolu.

Mais j'ai passé par là il y a bien longtemps déjà, et je sais qu'aucun débutant ne pourrait se défendre de quelque appréhension, si vague fut-elle.

C'est une bonne leçon de choses que je vais donner aujourd'hui. Et ce, bien facilement, car voici déjà que s'avance, avec plutôt pourtant un certain manque de confiance, un des chefs hostiles.

Je me porte à sa rencontre, sans brusquerie.

Je lui donne la main, et voilà qu'il la couvre de baisers, puis saisit l'autre main pour l'embrasser de même.

Nous causons, de l'eau jusqu'aux genoux.

Piquante entrevue diplomatique, d'où va sortir la paix.

— « Moi, dit mon interlocuteur, je ne veux pas la guerre, mais mon « n' dékou » (frère, allié) Adouäye « prétend que le blanc veut enlever les troupeaux. » —

— « Eh! que non! Pourquoi viendrais-je de si loin, « si telles étaient mes intentions? N'y a-t-il pas de « troupeaux chez les chefs vus hier, et avant-hier, et « les autres jours encore? Pourtant je n'ai rien pris ni « laissé prendre nulle part. — Et ici non plus je ne

« veux rien que voir le pays, et faire mes « warga »
« (écritures). » —

Tout en disant ceci j'exhibe mon carnet d'itinéraire, que le diplomate noir examine d'un air très connaisseur.

Est-il terrible d'être obligé, en de telles circonstances, où le temps est si précieux — car ici ce n'est plus « Time is money » mais le temps c'est peut-être des vies d'hommes, blancs et noirs — est-il terrible, dis-je, de devoir employer deux interprètes successifs, car il faut que mon petit interprète Adégaré traduise d'abord mes paroles en Arabe à des gens qui la repassent en Dinka, le chef ne comprenant pas le « Bangala na Kouturia » (la langue des Madhistes).

Entretiens j'ai fait apporter un premier cadeau, et je renvoie les gens parlementer une fois encore avec Adouäye.

Et je sors de l'eau pour m'asseoir sur une caisse, face vers le Sud, donc dos tourné au danger possible, rallumant ma pipe pour la troisième fois.

Nous en avons pour une heure dix minutes.

— « Il n'y a plus de palabre ! Vous pouvez avancer ! » —
Ainsi crient de loin les guides.

Je prends les devants sur ma mule.

A quelques centaines de pas voici Adouäye, l'invincible, Adouäye qui a battu les Kouturia !

Ah ! comme les mots enflent les choses aux cerveaux qu'a pourris l'éducation latine.

Comme telle a été la mienne je puis bien parler de la sorte.

Voici Adouäye, Adouäye lui-même, qui daigne m'attendre sous un arbre.

A peine l'ai-je abordé qu'on recommence à se serrer les mains avec des « Salam aleïkoum » qui n'en finissent plus, et de nouvelles explications dix fois recommencées.

Adouäye le Victorieux, Adouäye l'intraitable est tout juste le même type que tout ce que j'ai toujours vu.

Notre approche lui a fait peur; et il a crié pour se donner du cœur au ventre.

Maintenant c'est fini; nous sommes et demeurerons de bons amis.

Si pourtant j'avais pris peur aussi! Si pourtant j'avais aussi crié! Et certes les récits qu'on s'est tant complu à faire sur les mœurs et les dangers du centre-Afrique m'auraient dû porter à perdre tout calme, et à me croire tombé dans un piège épouvantable.

Et bien! si j'avais pris peur, il y aurait eu un nouveau massacre d'expédition européenne.

Et ceci serait arrivé si le commandant avait été frais émoulu d'Europe; car alors ses soldats auraient tiré sans même demander son avis; il aurait cru, certes, qu'il dirigeait l'aventure et commandait aux événements, et en réalité il n'en aurait été que le jouet inconscient.

L'expérience des choses d'Afrique est chose pré-

cieuse. Heureux ceux qui, sans trop s'en douter parfois, peuvent l'acquérir aux côtés d'un chef digne de ce nom.

Cela vaut mille fois, pour eux, les félicitations à propos de tout et de rien, et l'admiration mutuelle rapellant « l'asinus asinum fricat, » qui prévaut trop dans les notes données aujourd'hui aux agents du Congo, notes sur lesquelles le gouvernement croit pouvoir se faire une opinion.

* * *

Nous voilà donc bons amis, Adouäye et moi.

Le diable c'est que nous ne sortons pas de l'eau. Et je commence à craindre de devoir faire 1/2 tour, pour retrouver de la terre ferme, où nous puissions camper.

Adouäye toutefois, a pris les devants pour faire réunir des vivres à notre intention. Il oblique par un sentier qui s'en va dans le nord, mais par lequel, m'affirme-t-on, je ne sortirais pas de l'inondation.

Nous continuons vers le village du chef Koro, celui-là qui avait osé, le premier, venir me voir de près.

Enfin au pas 10 100 nous sortons de ce long et obligé bain de pieds.

Un groupe d'archers, de lanciers, de casseurs de têtes, avec couteaux et accessoires, nous attend ici, et encore avec méfiance semble-t-il.

J'arrête mon monde et me porte seul vers eux.

Ils se sauvent.

Je continue à avancer et finis par en amadouer un, puis un 2^e, puis un 3^e, qui, répondent à mes « talé! talé! » venez! venez!

C'est l'unique mot Dinka que je connaisse. Je le répète sur tous les tons, avec des « salam aleïkoum » sonores.

Et nous finissons par nous entendre, surtout lorsque j'ai répondu à cette demande : Qu'est-ce que ce blanc vient faire ici? « Des Wargas ».

Et je montre mon carnet, mon crayon, ma boussole, etc...

— « On nous avait dit que tu avais fait la guerre partout ».

— « Vous voyez mes guides, de gens de chez Sir-gwara, votre voisin; vous les connaissez bien; ce sont eux qui vous disent que je n'ai rien pris nulle part. »—

— « C'est vrai çà. Mais tu n'achètes rien non plus ».

— « Non, parce que les Blancs qui font des « Warga » sont des gens riches et puissants; qui n'ont besoin ni de voler, ni de commercer ».

Et je continue, leur faisant remarquer que je suis seul au milieu d'eux, que j'ai fait rester mes soldats à distance, que je n'ai pas de fusil, et que s'ils voulaient me frapper et se sauver, ce serait bien facile pour eux; je suis bien petit au milieu d'eux qui me dépassent d'une tête et demie. Ils rient, et quand je fais venir un cadeau pour celui qui paraît chef de la bande, il se récrie, ne voulant pas d'abord accepter : « Tu me donneras, cela quand je t'apporterai à manger tout à l'heure ».

Mais je lui fais prendre le cadeau, en lui affirmant qu'il ne me doit rien en échange, parce que je suis un homme faisant des « Warga », et non un commerçant.

Le lieutenant Paulis est venu se mêler à notre groupe; il ne peut s'empêcher de me dire : « C'est égal! Je comprends qu'on se laisse effrayer dans de pareilles conditions. »

Donc la leçon sera bonne et belle, puisque j'aurai montré expérimentalement, à un homme que l'avenir pourra remettre au milieu d'une même situation, comment il faut savoir s'en tirer.

* * *

Nous revenons au point où j'avais arrêté la caravane, et où j'ordonne de dresser le camp.

— « Pourquoi ici? Viens dans mon village » — dit Koro.

— « Je préfère être dans la brousse, car il me faut beaucoup de place; j'y suis d'ailleurs mieux pour faire mes « wargas », et surveiller mon monde. » —

Il n'insiste pas et s'assied avec ses gens autour de ma table, placée sous un arbre ombreux.

J'exhibe le Journal de Route du Ka-Tanga, et c'est une joie folle, une joie de grands enfants.

Maintenant on comprend ce que je viens faire.

— « Voulez-vous voir mes armes? N'aurez-vous pas peur d'en entendre la détonation? » —

— « Oui! montre tes armes. » —

Et le Mauser à 10 coups fait son prestigieux effet, comme au Ka-Tanga, où j'ai tiré toutes mes cartouches de pistolet Mauser, seulement pour montrer de quelle sorte d'arme nouvelle nous étions munis. Je montre encore le Browning et la carabine Mauser mexicaine, et mon Winchester à six cartouches.

C'est une admiration sans bornes.

— « Nous sommes tes enfants! Nous sommes tes
« enfants! » —

— « Je suis bien armé; comme vous voyez. Et mes
« amis ont les mêmes armes. Si vous nous attaquiez
« nous pourrions tuer tout le monde en un clin d'œil.
« Mais je ne veux tuer personne! Je veux être votre
« ami! » —

Il me semble que nos sociologues du papier noirci auraient, parfois, quelque enseignement à tirer de ces expériences sociales que l'on peut faire en des voyages comme les nôtres.

Des gens continuent à venir, entr' autres le chef Tchoupane, qui est installé vers le Sud-Est, et chez qui nous irons probablement loger demain, car je dois renoncer à pénétrer plus loin dans l'inondation qui, me dit-on, s'étend de façon continue sur toute la région nord.

On m'affirme qu'il me serait impossible d'atteindre ici la rive du Yé-Yi, et qu'on n'a pas de pirogues.

Ce dernier renseignement me paraît très problématique.

Mais il faudrait être à la saison sèche pour tirer tout cela au clair.

Ce qui est certain pour le moment c'est que nous avons eu de l'eau pendant les 8 kilomètres de l'étape ; et aussi que les nombreux oiseaux d'eau que l'on voit passer en bandes, disent qu'on ne doit pas trop nous mentir.

* * *

Le chef Adouïye et Koro apportent :

2 charges d'arachides ;

4 grands poissons ;

4 courges ;

Quelques épis de sorgho.

Dans le cadeau que je leur fais de mon côté figurent des allumettes. Elles ont un succès brillant, c'est le mot juste.

Et mon tabac donc !

Car tout le monde « chique » vigoureusement ici.

Un détail à ce propos.

Tout-à-l'heure, pendant notre arrêt forcé dans l'inondation, je nettoya.s le fourneau de ma pipe, et j'en faisais tomber les parties calcinées ; un Dinka s'approcha pour ramasser ces produits carbonisés, et s'en régaler comme d'une friandise.

Voici le cadeau que je fais aux deux chefs :

6 brasses d'étoffe ;

1 tricot léger, dit « Singlet » ;

2 morceaux de cuivre rouge ;

1 fourchette de traite;
 1 boîte d'allumettes;
 5 cuillerées de sel;
 10 cuillerées de perles;
 fil, aiguilles et boutons.

Les aiguilles et le fil ont un succès analogue à celui des allumettes. Bien que ces pays du Bahr-el-Ghazal soient parmi ceux d'Afrique qu'aient vu, depuis longtemps déjà, le plus grand nombre de voyageurs et de traitants étrangers de toutes catégories, on dirait que des coins, des îlots sporadiques, sont demeurés fermés à ces étrangers. Sinon comment s'extasierait-on ainsi devant nos allumettes et nos aiguilles.

Sinon comment n'aurions-nous pas vu un seul fusil?

Sinon comment continuerait-on à courir nu comme aux origines?

De les voir ainsi nus, ces Dinkas, si bizarrement hauts sur jambes, qu'on les qualifie naturellement d'échassiers, jeme prends à penser qu'ils ont certainement une pudeur plus réelle que la nôtre, et que leurs conversations et leurs amusements ne doivent jamais provoquer, chez eux, de ces réflexes qu'on s'accorde chez nous à dissimuler sous les vêtements. Toutefois les femmes ne vont pas tout-à-fait nues; elles ont des ceintures de fibres et cordelettes plus ou moins garnies de noyaux secs, d'ornements en fer, de perles, etc...; ces ceintures tiennent en place des feuilles ou une touffe d'herbe, devant et derrière. C'est la feuille de vigne du Paradis Terrestre.

Chose bien remarquable, la taille des femmes ne répond pas du tout à celle des hommes.

A force de voir ceux-ci si grands, on se redemande s'ils n'appartiennent pas, par ce trait, à l'ordre des échassiers.

Et je me demande aussi si les maisons sur pilotis, que nous avons trouvées de plus en plus nombreuses, ne sont pas un reste de l'ancienne, très ancienne nécessité où furent ces gens, de se loger ainsi pour les temps d'inondation, lorsque l'inondation était permanente et couvrait le pays entier, fournissant des retraites inexpugnables.

Alors peut-être on se bornait à l'élevé du gros bétail, et l'on achetait des graines aux riverains des pays sous eau.

Mais je m'aperçois que je fais la spéculation. Holà !

Je recommence à interroger Adouäye et Koro — qui ne quittent plus le campement — sur l'état du pays vers le Nord.

Ils affirment encore que tout est sous eau ; le Yé-Yi, disent-ils, s'infléchit vers l'Est et le Nord-Est, de sorte que pour sortir des pays inondés il faut marcher vers le Sud-Est.

Ils me redisent que ni les Anglais ni aucun autre blanc ne seraient jamais venus chez eux, et qu'ils ont réussi jadis à empêcher même les « Kouturia » (madhistes) à s'installer chez-eux.

— « Je voudrais marcher encore vers le Nord » — tel est mon leit-motiv.

— « On a de l'eau jusqu'aux yeux, puis par-dessus « la tête, et il n'y a plus de village ». —

Quelque doute que j'en aie, il est clair que la reconnaissance de cette région semble ne pouvoir se compléter qu'à la saison sèche.

S'il pleuvait cette nuit notre campement en serait peut-être inondé; il a fallu changer trois fois l'emplacement du hangar; l'eau se rencontrait à 15 centimètres sur le sol libre. Nous irons donc décidément chez Tchoupane demain.

* * *

Il fait terriblement chaud. Pourtant le thermomètre, à midi et demi, ne marque même pas tout-à-fait 30° à l'ombre.

N'importe! on envie ces « tout nus » qui peuvent se baigner à l'aise toute la journée si ça les amuse.

Koro a fait amener un mouton, tandis qu'Adouäye faisait venir de nouveaux paniers d'arachides, du sorgho sucré, etc.

D'autre part on vient vendre à nos hommes quantité de produits : courges, arachides, poisson sec, poisson 1/2 frais, voire même un chien.

Les femmes, jeunes et vieilles circulent à travers le camp; c'est le meilleur des signes de confiance.

La mimique des Dinkas est amusante et remarquablement expressive; des masses de choses s'expriment par gestes, sans un mot.

Adouäye et Koro semblent être devenus partie intégrante de mon personnel.

Je leur fais goûter des dattes confites, du riz sucré, etc...

Bref, nous sommes devenus de fameux amis. Ça leur vaut une couverture et des perles. « L'amitié des puissants est un bienfait des dieux ! » Et du diable parfois !

Jusqu'après le coucher du soleil nous avons des gens dans le camp, assistant, sans plus d'étonnement que ça, à l'observation magnétique, puis aux débuts de l'observation astronomique, qui est prise par une soirée superbe.

Après le souper, nous nous mettons, Paulis et moi, à notre table de travail, en plein air; le lever de la Lune — elle est au-delà de sa phase pleine — est magnifiquement romantique, par les arbres disséminés dans la plaine et les nuages menaçants qui ouatent maintenant le fond du ciel. Quelle journée complètement belle !

Courtesy: Lemaire et

*Chef de la mission du Congo-Zambèse (1898-1900)
et de la mission Congo-Nil (1902-1905).
Commissaire du Gouvernement Congolais à la mission
du 30^e méridien Est Greenwich (1907).*

LITTÉRATURE

Vers et Prose



JARDIN D'AMOUR

*Ma mie est au jardin d'amour ;
Si haut, si large tout autour
S'élancent le houx et le chêne,
Que je me dessèche d'ennui.
De ne la voir ni jour ni nuit,
Et que mon âme est bien en peine.*

*En vain cherchant un échaliçr,
Entre les ronces du hallier
Je hasarde une main furtive...
Tandis que je m'en vais dolent,
Du fond de l'enclos somnoient,
Un amoureux parfum m'arrive.*

*Ce parfum chaud comme l'été,
Je le connais ; il est monté
Du blanc corsage de ma mie ;
C'est la tendre odeur de sa chair
Qui par-dessus le hallier clair
Vole dans la nuit endormie.*

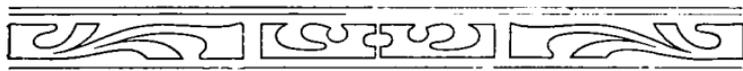
*Elle est capiteuse à griser,
Elle brûle comme un baiser
Embaumé de thym et de fraise.
Elle se répand dans mon cœur
Qui tantôt se fond en langueur
Et tantôt flambe comme braise.*

*Reviens, ma mie, à ton aimé!
Sauve-toi du jardin fermé
Dont la verdure emprisonne.
Laisse les fleurs que tu cueillais :
Les romarins et les œillets...
J'en ai d'autres pour toi, mignonne!*

*Je te garde tout un jardin
De baisers, plus doux qu'au matin
Les marjolaines printanières ;
Des rêves aux bluets pareils,
Et des désirs aussi vermeils
Qu'un bouquet de roses trémières.*

*Côte à côte et cœur contre cœur,
Nous cueillerons dans leur fraîcheur
Toutes ces virginales roses,
Et nous les nouerons d'un fil d'or
Qui ne se rompra qu'à la mort,
Lorsque nos lèvres seront closes...*

André Theuriet
De l'Académie Française.



LE SOIR

*A l'aube, la main dans la main,
Nous suivions une allée étroite ;
A midi, sur le grand chemin
Je marche à gauche, vous à droite.*

*Nous n'avons plus un ciel pareil,
Le vôtre est brillant, le mien sombre :
Vous avez choisi le soleil,
J'ai gardé le côté de l'ombre.*

*Le jour vous rit, et sur vos pas
Le sable fin se diamante
Le jour pour moi n'enrichit pas
Le sol gris que mon pied tourmente.*

*Les chants d'oiseaux et les aveux
Vous charment le cœur et l'oreille,
La brise flatte vos cheveux
Et vos lèvres tentent l'abeille,*

*Et moi par de vaines chansons
J'attise dans mon cœur ma plaie,
Le cri des nids dans les buissons
M'attriste plus ne m'égaie.*

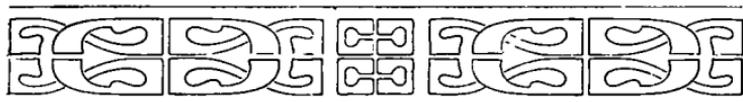
*Mais, ô mon amie, un ciel clair
Est de trop d'ivresse prodigue ;
La caresse éparse de l'air,
L'encens même des fleurs fatigue.*

*On sent dans l'âme un cher repos
Descendre avec le jour qui baisse,
On cherche un appui, l'œil mi-clos,
Le voile des désirs s'affaisse.*

*Ne viendrez-vous pas vous asseoir
Sur le bord obscur de la route,
Où je vous attendrai le soir
Quand l'ombre la couvrira toute ?*

Sully-Prudhomme
de l'Académie Française





L'ÉCRITOIRE

NOUVELLE

Avec le livre d'étrennes, Poum avait reçu une écritoire fameuse, une écritoire comme on n'en voit pas souvent, et qui avait dû coûter joliment cher, car d'abord elle formait pupitre, et ce pupitre était en laque vernie arabesquée d'or. Bon! mais elle s'ouvrait, cette écritoire! Ah! Et avec une clef pendue à une faveur rose. Très bien! Et une fois ouverte, ah! là là!

Un sous-main gaufré et satiné baillait sur des tranches de papier buvard azur. Ce n'est rien encore. Fixés à des élastiques, un porte-plume, un porte crayon, un décimètre pouvant servir de règle, un grattoir qui coupe — oh! comme un rasoir! — brillent d'un blanc d'os et d'un vif-argent de nickel. Attendez! Qu'est-ce qu'il y a sous ce couvercle? Des plumes en

cuivre rouge, d'un pouce de long. Et sous cet autre? Des bâtons de cire. Oui, mais quelle cire? De la cire verte, violette, jaune, grenat, scellée d'or et sablée d'argent.

Est-ce tout? Et bien! et l'encrier de cristal de roche, et la boîte aux pains à cacheter, et l'éponge, et ce triple étage de feuilles de papier à lettres et d'enveloppes au chiffre de Poum — parfaitement! un P majuscule à la fois suave et hautain!

Poum aura peut-être bien des ivresses dans sa vie. Il connaîtra l'ambition, il connaîtra les plaisirs du luxe et la fièvre des voyages. Sur le tapis vert il ramassera des louis et des billets de banque, verra s'amonceler le trésor d'une nuit. Mais jamais il ne jouira d'une volupté aussi paradisiaque que celle que lui procure la contemplation du précieux cadeau.

Il n'y aura qu'une écritoire comme celle-là dans sa vie.

Aussi Poum éprouve-t-il le besoin de s'écrire une lettre à lui-même. Il prend, entre ses doigts qui tremblent un peu, une belle feuille de papier. Lentement, avec des hésitations et des prudences méticuleuses, il griffonne quelques mots, les sable, les sèche au papier buvard, souffle dessus pour être bien sûr de ne pas faire du gâchis. Il plie la feuille, l'introduit avec peine dans une résistante enveloppe, sur laquelle il inscrit, en tirant la langue tant il s'applique, son nom et son adresse. Il cache enfin : du rouge? non! Du vert? non! Du jaune canari. Et, ivre de fierté, il

incruste dans la cire bouillante le cachet en inclinant son front sur la bougie qui lui roussit les cheveux.

Voilà qui est fait.

Poum, maintenant, range son écritoire, la referme et se transporte au fond du jardin. Là, grimpant sur un banc, contre un massif d'héliotropes autour duquel bourdonnent des abeilles joyeuses, Poum s'octroie, avec gravité, de décacheter la lettre, et se déclare, en criant comme un onagre, ces mots qu'elle contient, expressifs en dépit de leur orthographe déplorable :

— « Meucieu Poum, vou zaitezum neureu coq hin !
Mèmè fiè voude vautre granpère, quilni viaine pafourré
son né dedant!! le vilain ! »

Paul et Victor Margueritte.





BALLADE DE NOËL

Tant crie-t-on Noël, qu'il vient.

F. VILLON.

*C'est vrai qu'il vient et qu'on le crie!
Mais non sur un clair olifant,
Quand on a la gorge meurtrie
Par l'hiver à l'ongle griffant.
Las! avec un râle ébruffant
Il est salué chaque année,
Chez ceux qu'il glace en arrivant,
Ceux qui n'ont pas de cheminée.*

*Il paraît la mine fleurie
Plus joyeux qu'au soleil levant,
Apportant fête et gâterie,
Bonbons, joujoux, cadeaux, devant
Le bébé riche et triomphant.
Mais quelle âpre et triste journée
Pour les pauvres repus de vent,
Ceux qui n'ont pas de cheminée!*

*Heureux le cher enfant qui prie
Pour son soulier au nœud bouffant,
Afin que Jésus lui sourie !
Aux gueux, le sort le leur défend,
Leur soulier dur, crevé souvent,
Dans quelle cendre salinée
Le mettraient-ils, en y rêvant,
Ceux qui n'ont pas de cheminée ?*

ENVOI

*Prince, ayez pitié de l'enfant
Dont la face est parcheminée.
Faites Noël en réchauffant
Ceux qui n'ont pas de cheminée.*

Jean Richepin.





LES BOIS EN AVRIL

*La nuit est froide, et l'aube âpre, givreuse et dure.
Mais déjà la surelle emplit les gazons clairs,
Et sur le grand bois, roux qu'abandonne l'hiver,
Flotte comme une écume immense de verdure.*

*L'ossature géante et compacte des hêtres
Se crispe nue encore et se raidit là haut;
Tandis que le feuillage aminci des bouleaux
Chante au long de l'orée, où les troupeaux vont paître.*

*Tous les oiseaux sont revenus : le hoche-queue,
Les mésanges, les loriots, les rossignols
Glissent dans les taillis et frôlent de leur vol
La rose cardamine et la jacinthe bleue.*

*De fleurs en fleurs, à ras du sol, même sous terre,
Sous les mousses, dans les souches, au fond des trous,
Mouches noires, abeilles d'or et bourdons roux
Enchevêtrent leur vie ample et myriadaire.*

*De toutes ces rumeurs de chants et cris qui passent
Et se gonflent et s'apaisent quand vient la nuit
Déplient comme un tissu multiforme de bruits
Que le jeu des vents clairs jette au bras de l'espace.*

*Et les villages vieux et leurs maisons hagarde,
Les trous béants des puits et les fournils des cours
Les croix du cimetière et le coq de la tour,
Par dessus leur bruyère ou leur plaine, regardent*

*Venir vers eux, du fond du bois, l'âpre mystère
Dont au soir descendant, ils composent leur peur,
Et s'allonger, à travers champs, vers leur torpeur,
L'ombre des troncs, comme un long geste autoritaire.*

Emile Verhaeren.

MATINALE

*L'âme blonde des blés sommeille dans les meules.
Il vient de l'orient des flux clairs de soleil ;
Le bois proche s'émeut de chuchotis d'éveil.
Brillent des fils d'argent parmi l'or des éteules.*

*Un reste de sombreur expire au fond du val.
Peu à peu le prélude ailé se solennise
Et la limpidité des pleurs d'Aube s'irise
Etoilant de fraîcheur le sourire auroral.*

*Sous le ciel lilas, l'air recueilli se parfume.
Des houles de lumière envahissent les champs :
C'est un chœur triomphal de douceurs et de chants
S'élevant dans l'encens de la glèbe qui fume.*

Edmond Doumont.



“ TERRE LIBRE „

... Jorg avait cinq ans quand Wildman termina son livre *Terre libre* qui marqua l'apogée de sa vie d'idée nouvelle. Il l'avait écrit en pensant à son enfant : l'œuvre se modela sur une conception d'humanité à laquelle il eût voulu conformer, dès l'âge adulte, cette jeune existence.

Terre libre se déroulait sur un mode de trilogie.

Dieu, au matin du monde, créait la virginité et l'amour. Il appelait devant sa face le couple adamique et lui apprenait l'usage des sens, les sources infinies de bonheur cachées aux organes de la vie. Il disait :

— Votre nudité est divine comme toute chose dans la création, comme la source, les astres et les arbres. Elle est un symbole qui vous rappellera de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre, car si une fois vous avez fui la lumière et recherché l'ombre, vous serez tombés dans le péché de l'innocence qui à jamais aura vécu. Que votre nudité, que j'ai faite pleine de grâce,

soit pour chacun de vous le miroir clair où vous vous apercevrez l'un devant l'autre d'une âme candide et extasiée. Et je vous ai donné pour compagnons, dans ce jardin aux fruits suaves, le lion, l'agneau, l'écureuil, le roitelet et toutes les autres bêtes de la Création, afin qu'elles vous soient une leçon de tendresse et de bonne harmonie.

Ainsi parla le dieu primordial et éternel. Adam et Eve se regardaient charmés, avec leurs yeux d'étoiles ; et à présent ils n'ignoraient plus que la beauté de leur corps, avec ses papilles frémissantes dont chacun est déjà un minuscule organisme sensible et friand, leur avait été donné pour leur plaisir. Le désir de leur chair venait au bout de leurs doigts, gonflait leur ventre comme une onde lourde. Cependant ils ne savaient comment s'y prendre pour se communiquer l'amour, car ils n'avaient point encore observé la leçon des bêtes de la création. Le rire de Dieu alors ébranla la voûte verte du verger, et toutes les constellations palpitaient dans sa barbe.

— Les plus humbles des petites bêtes sorties de mes mains tout de suite écoutent l'instinct divin, dit-il. Et ceux-ci sont encore à se demander par quel bout ils allumeront la chandelle.

Dieu donc commanda aux bêtes de leur montrer l'exemple et, en même temps, il leur soufflait à tous deux son haleine sur les prunelles. Un couple de colombes aussitôt d'un vol léger se posa et dit à l'homme :

— Prends-lui la bouche dans la tienne, comme nous faisons avec notre bec, et tu goûteras un délice ineffable.

Et Adam tendrement donna à Ève le premier baiser.

Un petit singe avec sa guenon ensuite dégringola de la cime d'un arbre et à son tour dit à Adam :

— Vois comme je prends dans mes mains les petites mamelles de celle-ci. Quand tu l'auras fait comme moi, tu sauras ce qu'il te reste à connaître.

C'était le temps où les animaux parlaient un langage que la créature comprenait. L'un après l'autre, ils quittaient les pelouses fleuries, les eaux murmurantes, les profonds taillis, et chacun à mesure les initiait, le lion doucement rugissant, le mouton au bêlement de petit enfant, le bel étalon lascif. Et puis le Père Éternel prenait un pépin et le mettait en terre, et aussitôt un arbre naissait et, à l'extrémité de ses branches, des pommes comme les petites mamelles d'Ève étaient rondes. Il dit :

— Voici. J'ai planté la vie. Comme j'ai fait pour la terre, l'homme fécondera le flanc de la femme. Et votre race sera pareille à ce pommier à travers les âges.

Alors Adam et Ève connurent pourquoi l'une après l'autre les bêtes étaient venues, et ils se tenaient étroitement embrassés. Le jour jusqu'à ce moment n'était pas né; un crépuscule léger pâlisait seul les fluides espaces. Mais une clarté, une subtile rougeur monta de leur chair enfin nuptiale et se refléta à travers l'immensité des cieux. Et maintenant l'aurore naissait du frisson rose de leur vie.

Wildman, selon son franc caprice d'homme libre, ainsi avait transformé la version sacrée.

Un dieu humain, centre de la vie et des éternités, promulguait le baiser, l'amour fécond, les races. Il traversait le Paradis terrestre comme un jardinier qui, ayant bêché les terreaux et semé la graine, préside aux fructifications. Un panthéisme ingénu ramenait toutes choses vivantes à une loi commune, assimilait les espèces et les essences, dans une conformité d'origines, d'attirances et de finalités. La vie s'engendrait d'une pensée d'amour, et à l'infini l'amour, le mystère double et un des sexes la propageait, universelle, coexistant à Dieu lui-même, et Dieu était l'éternelle substance. Un cœur de pomme ne diffère pas des entrailles de l'épouse, et le sang ramifié dans les fibres imite le cours des sèves sous l'écorce.

C'était l'ordre fondamental : toute la genèse s'accordait à ce plan immuable. Un flux prodigieux de vie sans trêve jaillissait, s'épandait à travers les divins pourpris. La création était fraîche, jeune, sensible. Et l'homme et la femme étaient blonds comme la chaleur du jour. Ils allaient, enlacés et nus, modelés de terre et de soleil, et l'arabesque de leurs corps résumait les aspects de l'univers. Dieu même leur avait donné pour nourriture les pêches d'or et le miel des abeilles, et ils buvaient le suc froid du houblon, car Wildman avait mis le paradis en Flandre. Un délice gourmand et tendre chargeait leur sève. Toutes les parcelles de leur substance se fondaient de volupté, dans la fête éternelle

des lumières, des sucs et des formes. Ils connaissaient ainsi que, selon la volonté divine, leur corps et chacune des parties de leur corps leur avaient été donnés comme un rafraîchissement et une jouissance. C'était le cantique à la joie du monde, origine et fin des êtres. La Flandre sensuelle et grave, mystique et gourmande, eut là ses Vedas chauds du limon natal. La somptueuse et tendre charnalité d'un Rubens, les blondes béatitudes des paradis de Breughel palpitérent dans le mol et vital réalisme de la race.

Cependant la lignée sortie d'Adam à son tour proliférait et quittait le verger sacré. Dans le désert vierge du monde ils bâtissaient des villes, édifiaient des temples et inventaient la guerre. A flots épais, les marées humaines d'un pôle à l'autre roulèrent. Négateurs du plan divin, les hommes de plus en plus oubliaient la loi et s'écartaient des origines. Chaque peuple eut ses idoles, et toutes avaient leur culte. Le prêtre et le guerrier dominaient, vindicatifs, sanglants, plus hauts que tous les baals ensemble. Personne ne se rappelait plus la leçon qu'au matin des temps le dieu unique et primordial avait promulguée. D'homicides sorcelleries présidèrent aux communions de la créature avec le principe de la vie. Celle-ci fut tablée sur le mensonge, l'orgueil, les fureurs. Le simple amour, le délice de la chair doucement animale, les grâces de la sensualité firent place aux noires et savantes luxures. Et maintenant l'humanité demeurait déchirée pour avoir méconnu la tendre nature, l'instinct originel et la

beauté ingénue. Le monde, en proie aux sycophantes, se tourmentait d'affreux schismes : des scolastiques barbares pervertissaient le sens éternel et sacré de l'être.

C'était la seconde partie du livre : elle correspondait aux destinées enchaînées ; elle était austère, tragique et dure : le rugissement des damnations la remplissait et elle aboutissait à la révolte, au blasphème des messes noires.

Une fresque de vie luxuriante achevait la trilogie. Elle se déroulait dans une île : elle suggérait le retour à la nature avec des formes belles et simples, avec des gestes qui tenaient du rite grave des liturgies et de l'ardeur enflammée des priapées. Dans un air de genèse fluide, baignait la volupté des amants. C'étaient des bouviers, des pâtres, des laboureurs, mais divinisés, tournés à la mythologie des silènes et des nymphes. Le rire, la santé, la force faisaient les corps massifs et les sangs impétueux. La force, l'entrain des kermesses enflaient l'idylle. Une sorte de démente panique, candide, triviale, épique, outrait les assomptions de la sensualité.

Un jeune héros abordait dans l'île et elle s'appelait *Terre libre*. Il avait connu le tourment obscur de la chair à travers les défenses dont le décalogue, la famille et les barbaques entourent l'ardente nubilité. Un jour, une créature astucieuse et violente l'avait initié aux rites pervers. Tout brûlant de sombre luxure, il était demeuré supplicié par le mauvais amour. L'excès

même de sa déchéance l'avait ramené à la vérité. En fuyant la cause de son mal, il s'était fui lui-même. Et à présent, parmi les hommes simples, dans la méditation et le silence, il expiait les erreurs de sa vie. Il finissait par appeler à lui les humains qui comme lui avaient souffert, leur enseignait la libre, graduelle et intégrale connaissance des lois de la nature, le culte de l'héroïsme et de la pureté. Une église fraîche, délicieuse, belle comme la nature qui la sanctifiait s'opposa à l'autre, à l'église du dogme, des morales inhumaines, des barbares scolastiques. Des rites innocents et solennels célébraient l'amour fécond, le miracle permanents des forces-mères, l'éternité des espèces. D'ingénus et ardents néophytes, après les épreuves de l'aride virginité, aspiraient aux mûrs accomplissements. Ils savaient que leurs fibres sensuelles prolongeaient en eux le magnétisme du monde. Les gloires nuptiales leur étaient dévolues comme une fête, un devoir, un état d'humanité supérieur par lequel ils s'égalaient à la vie. La vie seule est divine, étant son principe et sa fin dans un mystère formidable et tendre. Et à la base de la vie, songe, prie, palpite, implore et gronde l'instinct sacré, mathématique et loi de l'univers. Seul l'être instinctif, fondamental, le tendre, sauvage, héroïque et subtil animal humain, sous les variations des âges, subsistait simple, homogène et édénique.

Camille Lemonnier.



AUTOMNE, AUTOMNE!

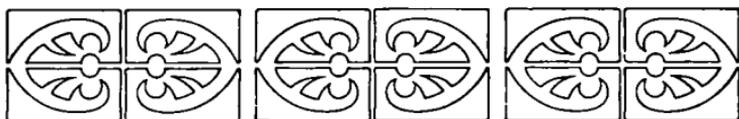
*Automne, automne, il vente et pleut ;
On rentre à la ferme propre et accorte ;
Par saint respect des carrelages bleus,
Les lourds sabots sont alignés au seuil des portes.*

*On écrème le lait, on bat le beurre,
Un bruit rythmique et régulier
S'entend et seul, dans ses greniers,
Le vieux fermier
Serre, avec soin, ses graines les meilleures.*

*Le chats dorment à l'unisson,
Ou regardent bouvreuils, merles, pinsons,
Dans leurs cages très-haut pendues ;
Le chaudron ronfle, à bouillons pleins ;
Du linge bout en son bassin ;
Automne, Automne, il vente et pleut dans l'étendue.*

*Et les mouches, près des tisons,
Se blotissent et les feuilles du hêtre
Déjà mortes entrent, par les fenêtres,
Pauvres âmes, dans tes maisons.*

Emile Verhaeren.



VERMEER DE DELFT

(FRAGMENT)

Ne connaître d'un artiste que ses œuvres, rien que ses œuvres. Ignorer tout de sa vie. Savoir son nom de façon à peine sûre. N'avoir le jugement influencé par nul roman. Se trouver devant des tableaux simplement; pouvoir regarder ces tableaux sans être obsédé par aucun souvenir, sans être tenté de leur prêter des significations déduites de leur date et des événements qui marquèrent ces dates dans la vie de l'artiste.

Etre libre de toute sympathie pour l'homme ou pour le caractère, ou pour la physionomie qu'il se prêta en ses portraits. Contempler l'œuvre d'un inconnu et s'exalter, s'exalter au point de chercher partout la trace de cette personnalité mystérieuse et de reconnaître, dans un musée, entre cent tableaux celui qu'il peignit, de le reconnaître de loin à l'expression indéfinie de l'individualité que cette expression seule révèle.

On admire ainsi Vermeer de Delft, Vermeer de Delft dont on ne sait rien que la date et le lieu de sa naissance, celle de son mariage, celle de son entrée dans la gilde des peintres, celle de sa mort. Vécut-il heureux? Fut-il pauvre ou riche, ignorant ou cultivé? Qui fut son maître? Sortit-il de son pays? Fut-il sage ou fou? Eut-il de grandes amours? Connût-il la souffrance?

Toutes questions sans réponses.

Il naquit à Delft, y travailla, s'y maria et mourut jeune. C'est tout. Son visage? Peut-être est-il dans une de ses œuvres, mais on n'en sait rien.

Et ses tableaux nous émeuvent, nous transportent. Ils doivent donc être très supérieurs, car ils se présentent à nous sans la force d'émotion préparatoire prêtée à d'autres par une vie que nous connaissons.

La beauté d'un Memling prend quelque chose au souvenir qui nous hante des légendaires aventures du peintre aux côtés du Téméraire, et de sa misère; dans les triomphantes compositions de Rubens vivent toujours à nos yeux, sans que nous nous en doutions, la chair jeune et l'amour d'Hélène Fourment; dans le fond sombre des Rembrandts nous devinons le regard énigmatique ou halluciné de l'artiste dont nous avons vu tant de portraits et le souvenir altier de son opulence et de sa ruine; et ce que nous savons de la science du Vinci ajoute à la distinction du sourire de la Joconde.

L'histoire a fait à tous les grands artistes du passé ce que l'on appelle pour ceux d'aujourd'hui letr réclame. Lorsqu'un peintre, un sculpteur, un écrivain de

notre temps obtient pour son labeur l'attention et le respect, sans que les journaux aient fait jamais au public de confidences sur sa femme, sur ses enfants, sur ses origines, sans qu'ils aient publié sa photographie et celle de sa demeure, c'est que son labeur est vraiment supérieur et très pur.

Tel est le cas, très exceptionnel, de Vermeer de Delft, le plus grand des inconnus.

Je n'ai pas l'intention de chercher à dissiper les ténèbres en lesquelles s'est effacée la mémoire de l'homme. D'autres ont essayé cette tâche. Ils n'ont trouvé que ce que je viens de résumer ici : ils nous ont appris que Jean Vermeer ou Van der Meer est né à Delft en 1632. Ils ont retrouvé la date de son mariage avec Catherine Bolenes : 1653, — le peintre avait donc vingt et un ans. Les livres de la corporation des peintres enregistrent son admission comme maître au cours de la même année 1653, son élévation en 1662 à la dignité de doyen, son retour à cette fonction en 1670. Ils nous apprennent aussi la date de sa mort, à quarante-trois ans, en 1675.

Henry Havard et Burger, Burger qui contribua si puissamment à faire naître la gloire tardive de Vermeer, n'ont rien trouvé de plus.

Et il importe peu. De ce que nous savons, nous pouvons supposer que le maître eut les qualités de sagesse placide de sa race et que très probablement il ne connut rien que son pays. Il s'est marié très jeune, a donc probablement échappé à la frénésie de

plaisir brutal des peintres de son temps, n'a passé que de courtes années en leur compagnie, a peu subi la contagion de leurs idées et de leurs rêves, les suggestions de leur imagination. Très probablement il n'a pas voyagé, étant marié déjà à l'âge où d'autres se mettaient en route pour les grands pèlerinages d'art d'où l'on revient transformé.

Il est né à Delft et il est encore à Delft, ou bien déjà revenu d'Amsterdam ou de Leyde à vingt et un ans. Et puisque c'est à Delft qu'il est inscrit dans la corporation des peintres, puisque c'est là qu'il meurt en 1675, selon toute vraisemblance c'est là qu'il a travaillé presque exclusivement. Et l'on peut croire — on le croira davantage à mesure que l'on étudiera son œuvre — on peut croire que l'on se trouve en présence de ce cas particulièrement rare et particulièrement intéressant : un artiste n'ayant subi d'autre influence que celle de son origine, un artiste n'ayant cherché l'inspiration qu'autour de lui, dans la vie et dans la nature familières au milieu desquelles il est né. Un artiste n'ayant regardé, n'ayant connu que la petite ville simple, patriarcale et débonnaire, la petite ville de Delft aux bourgeois paisibles et sagement commerçants, aux femmes discrètes et modestes, offrant le plus monotone, le moins pathétique des aspects d'humanité.

Il a peint cette humanité là, n'a jamais cherché ses modèles ailleurs; il a fait fidèlement le portrait de ses concitoyens et du décor dans lequel passait leur

existence réglée, sans passions et sans rêves. Et il a atteint pourtant à plus de splendeur, à plus de grandeur, à plus de troublante éloquence que la plupart de ses contemporains, explorateurs d'une vie plus intense, plus mouvementée, évocateurs de gestes, d'évènements, de pensées et de volontés ambitieuses.

Il a peu connu la gloire, sans doute parce qu'il fut ce contemplateur silencieux et casanier d'un monde dont n'étaient point ceux qui la dispensèrent, d'un monde qui, d'ailleurs, ne pouvait guère comprendre la grandeur émouvante imprimée à son image par un artiste qui d'une figure humaine faisait surgir l'humanité et tout ce qui vibre autour d'elle.

Et, mort prématurément, il laissa à peine une trace.

En 1696, vingt ans après son décès, dans une vente publique à Amsterdam, certains de ses chefs-d'œuvres étaient achetés pour cent ou cent cinquante florins; plus tard, on vendait pour deux florins trente cens la merveilleuse tête de jeune fille aujourd'hui au musée de La Haye. A la fin du dix-huitième siècle, le nom avait presque disparu. Les œuvres étaient attribuées tantôt à Pieter de Hooch, tantôt à Nicolas Maes.

Il était mort deux fois. Personne n'eut donc pu s'intéresser à la biographie de l'homme dont le nom même n'était presque jamais prononcé. Personne n'eut pu songer à garder à la postérité les traces de cette vie. Et il est presque certain que de ces traces rien ne subsiste aujourd'hui, que pour toujours, le mystère enveloppe la personnalité de cet artiste prodigieux.

Mais, si la physionomie de l'homme nous échappe, l'âme de l'artiste s'offre de plus en plus visible à nos yeux éblouis. Jamais peut-être ne fut donné plus exaltant exemple de la magnifique immortalité de l'Art.

Car cet oublié, cet inconnu ressucite après plus d'un siècle d'obscurité. Lentement autour de lui se refait la lumière. Et aujourd'hui, son œuvre, dont nous ne connaissons peut-être que la moitié — nous n'avons pas retrouvé les deux tiers de ses tableaux vendus à Amsterdam en 1696 et dont nous possédons le catalogue, et évidemment tout son œuvre n'était point là — aujourd'hui son œuvre prend place à côté de celui des plus grands. Et quand un musée possède un seul Vermeer de Delft, souvent ce tableau modeste devient son plus précieux joyau.

Le Musée de Berlin est devenu très riche. Il montre à côté d'œuvres d'authenticité douteuse, de très beaux primitifs italiens, il a les éblouissants panneaux de l'*Agneau mystique* de Van Eyck ; il a des Holbein, des Rembrandts, des Rubens, des Titiens, des Velasquès. Il est devenu la grande et complète leçon d'art que voulait, que devait pouvoir offrir l'orgueilleuse capitale d'un grand pays, d'une forte race encore en train de grandir. Et quand on se promène dans ses salles, on s'exalte à chaque pas.

Or, il arrive qu'après avoir contemplé tous les chefs d'œuvres réunis, les yeux pleins de visions grandioses, de visions éclatantes, subitement, dans une petite salle on découvre un trou de lumière. C'est la

Femme au Collier de Vermeer de Delft. Et quand on l'aperçoit, tous les souvenirs radieux que l'on vient d'accumuler s'affaiblissent et s'effacent. Devant cette toile de dimensions modestes, devant cette toile très simple où ne vit qu'une figure, on demeure attaché comme si elle seule vivait encore dans ce palais de l'Art où l'on vient de passer en revue tous les rêves des hommes. On ne veut plus voir autre chose. On ne songe plus à rien. Il n'y a plus dans cet immense et riche musée, que cette femme dans la lumière, cette femme au geste discret, au geste banal, cette femme qui n'agit point, dont la vie n'a rien d'héroïque, qui, paisiblement, puérilement se passe au cou un collier, une parure modeste, insignifiante.

Quel est donc le secret de cette souveraineté, de cette expression dominatrice, le secret de cet art qui fait oublier et Rembrandt et Van Eyck et le Titien? Pourquoi demeurons-nous absorbés devant cette œuvre presque banale dans sa conception?

Pourquoi éprouvons-nous le même trouble dans tous les musées où Vermeer de Delft est représenté, devant cette toute petite toile du Louvre : *La Dentellière*, qui retient encore notre attention, concentre notre émotion au sortir de la prestigieuse galerie Médicis et à côtés des Rembrandts, devant la « *Courtisane* » de Dresde, devant le « *Géographe* » de Francfort, devant la « *Dame au Clavecin* » de Londres, et surtout devant la « *Tête de jeune fille* », la « *Vue de Delft* » et la « *Toilette de Diane* » de La Haye, devant, à Amsterdam,

la « *Lecture* » du Rijksmuseum et la « *Servante* » de la galerie Six ?

Toutes ces œuvres, sont, naturellement, dans les musées d'art ancien, au milieu des autres productions de leur temps. Dans toutes ces productions se manifeste une conception de beauté que nous subissons souvent avec intensité, mais qui tout de même est loin de nous, qui marque son époque, et la mentalité et la vision de cette époque, différentes des nôtres. Il y a presque partout encore du décor fabuleux entourant notre vie; et quand ce décor est absent, quand les petits maîtres hollandais contemporains de Vermeer peignent la vie familière, ils la peignent avec précision et avec force, avec éclat, mais sans grandeur. L'homme est à leurs yeux pittoresque, mais il perd l'importance qu'il avait chez les grands peintres de la Renaissance.

De tout cela Vermeer est profondément différent. Au milieu de l'art de son pays, il apparaît exceptionnel. Et nous allons à lui parce qu'une sorte de mystérieuse prescience l'a fait voir comme nous voyons, lui a fait démêler, pressentir une sensibilité qui ne devait se développer que deux cents ans après lui, lui a donné cette hardiesse et cette subtilité de vision qui nous font nous émouvoir devant ce qui n'a rien de particulier, devant ce qui ne présente nulle action, devant tout ce qui est un peu de vie dans de la lumière. fait surgir dans ce peu de vie la frémissement du monde entier.

Vermeer est le premier peintre qui pense en ne regardant qu'autour de lui. D'autres déjà, n'ont pas

regardé ailleurs, mais ils se sont amusé de la couleur et du mouvement. Ils ont peint des gestes, sans les choisir et avec un peu de raillerie. Ils ont peint des kermesses et des rixes, des incidents de la vie : les incidents, qui la morcellent, l'émiettent, détournent l'émotion de ses significations vastes.

C'est dans le recueillement que l'homme, point particularisé par un geste, apparaît bien comme une parcelle de l'humanité et évoque celle-ci pathétiquement. C'est, me direz-vous, ce que comprenaient, en Hollande, Rembrandt d'abord, Ter Burch et Pieter de Hooch et Metsu et Nicolas Maes.

Rembrandt, en effet, nous a montré des hommes recueillis; mais il nous les montrait dans du mystère, jamais dans le décor vraisemblable de notre vie. Ter Burch a fait de même, en plus restreint, en moins épique. Mais Pieter de Hooch, Metsu, Nicolas Maes, ont montré l'homme dans ce décor. Oui, seulement regardez : dans leur toiles, l'homme ne règne pas; le décor prend trop de place, il n'est pas ce qu'il doit être dans la vie : l'accessoire; il n'a pas sa juste importance.

Seul, en son temps, Vermeer trouva cet équilibre entre l'homme et les choses. Dans ses tableaux à lui seulement, les figures règnent sur la matière environnante, sans que celle-ci soit diminuée ou négligée. Chez certains de ses contemporains l'homme est seul. Et ce n'est point la vie. Chez d'autres, l'homme n'est qu'un détail, point supérieur aux autres : il n'est pas le centre,

il est un morceau du spectacle. Et ce n'est point la vie non plus.

L'homme peut être absent d'un spectacle et celui-ci peut être grandiose. Mais lorsqu'il est présent, il faut qu'il domine, sans quoi l'équilibre des valeurs est détruit, et tout est rapetissé. Vermeer de Delft est seul à comprendre ou a éprouver simplement cette loi. Chez lui l'homme n'est jamais seul. Même lors qu'il peint un simple portrait : la jeune fille de La Haye, celle de la galerie d'Arenberg ou l'homme du Musée de Bruxelles, la matière dont cette figure est faite, celle dont elle est vêtue, rappellent, par le respect et le réalisme grave avec lesquels elles sont traitées, tout ce qui entoure l'humanité. Et lorsque, ce qui est presque toujours le cas, il peint une figure humaine dans un intérieur, si toutes les choses sont regardés avec la même piété fidèle que la figure, celle-ci, par la place qu'elle occupe, par l'ampleur avec laquelle elle remplit le tableau, par la magie de la lumière qui l'éclaire et qu'elle concentre, ramène toujours à elle l'attention.

Comment cela se fait ?

Par la noblesse de la vision, d'abord, évidemment. Par cette noblesse qui sait imprimer par exemple aux femmes hollandaises, si lourdes et si disgracieuses dans d'autres tableaux, une majesté d'attitude et de mouvement, sans pourtant rien changer à leur caractère, sans dissimuler leur lourdeur ; qui, avec les mêmes modèles fait la *Toilette de Diane*, impérieuse

comme un Corrège. Mais aussi, par le métier, par la puissance et la souplesse du métier qui sait tout fixer et tout différencier, qui donne à chaque objet sa forme exacte et complète, à chaque chose la spéciale consistance de sa matière. Cela suffit pour que dominent les formes et l'intense vie humaine et pour que les choses éparses autour de cette vie, et à elles assujetties, augmentent celle-ci de toute leur volupté.

Ainsi Vermeer est un précurseur. Il est le précurseur de la sensibilité panthéiste qui va plus tard, ouvrir à la peinture tous les domaines. Il est un précurseur aussi par la façon dont il a fixé la lumière, son rôle autour des choses; Ce n'est plus la lumière artificielle et fantastique de Rembrandt laissant deviner des mystères. C'est la lumière vraie, la lumière franche et vibrante dans laquelle les formes apparaissent avec plus de vigueur, les couleurs avec d'infinies variétés de ton; la lumière qui constitue dans l'œuvre l'atmosphère par nous respirée et ainsi prolonge et lie nos émois à ceux de l'artiste, à ceux de ses modèles, au parfum, à la saveur de ce qui les entoure.

Et Vermeer donne aux peintres d'aujourd'hui une éclatante leçon. Il leur montre comment on peint la saine lumière et comment elle est pathétique, en enveloppant la robustesse des formes, en ne se substituant pas à elles; comment on peut fixer ses caresses et ses éblouissement sans rien diminuer de cette robustesse, en en imprégnant, en en argentant, en en dorant la matière et la couleur dont elle est faite; comment au

lieu de manger les formes, de diminuer leur relief, la lumière les accentue en donnant à chaque infime parcelle une valeur la différenciant subtilement de la parcelle voisine et créant ainsi, dans ce jeu des valeurs, des clartés et des ombres, un frisson de vie générale au milieu duquel la vie de la pensée prend la supériorité de la contemplation.

Cette vibration, ce frémissement, il ne les rend pas perceptibles par un moyen mécanique; il ne détruit pas l'harmonie des choses en en décomposant les effets. Il fait comme la nature qui ne nous montre pas les secrets de ses préparations magiques. La nature coule de la lumière dans la matière palpitante, elle en pénètre les formes mais ne les désagrège pas. Et quand, dans les prodigieux morceaux de nature morte qui entourent ses figures, Vermeer de Delft sème quelques points de pâte, ces points ne sont pas de la couleur, mais du ton, du ton où la lumière et la couleur s'unissent intimement en un composé frémissant. La lumière est absorbée par la matière qui demeure puissante, par la chair qui garde la souveraineté de l'homme. Et celui-ci demeure le centre émouvant du monde.

Mais tout cela, au XVII^e siècle, venait un peu tôt. Cet art était à la fois trop simplement et trop orgueilleusement humain. Il faisait l'humble humanité trop héroïque. Et il n'y a rien de surprenant à ce qu'il passât inaperçu et s'effaçât, pour renaître beaucoup plus tard.

Je vous ai dit que cent ans après sa mort, Vermeer

était presque ignoré. La plupart de ses œuvres étaient attribuées à d'autres peintres, à Nicolas Maes, à Vermeer d'Utrecht, à qui, malgré la couleur si personnelle d'aucuns attribuent encore la « *Toilette de Diane* », de La Haye. Il fallut que Bürger, patiemment recherchât les œuvres du maître et reconstituât sa personnalité. Et dès lors la résurrection commençait : une à une les œuvres sortirent de l'ombre ; on y trouva, s'affirmant avec une aveuglante évidence, des qualités uniques, une originalité telle et une telle puissance qu'on se demande comment, pendant si longtemps, on put ne pas les reconnaître, alors qu'ils devient impossible aujourd'hui de confondre Vermeer avec aucun de ses contemporains.

A l'heure présente, on n'a retrouvé encore qu'un nombre restreint de ses œuvres. Combien d'entre-elles ont disparu, ont été anéanties peut-être, au cours de plus d'un siècle d'injuste oubli ? Peu importe, devant ce que l'on connaît, on est pris d'un respect profond et d'un étonnement, de ce respect et de cet étonnement qu'inspirent seul les chefs d'œuvres. On est émerveillé par cette force invincible de la beauté qui a résisté à toutes les erreurs du temps et qui un jour, surgissant de l'obscurité, s'impose à l'admiration des hommes.

On cherche le secret de cette force et de cette survie.

Et en interrogeant Vermeer, en considérant le phénomène de sa résurrection, de cette résurrection qui fait, par chaque œuvre retrouvée, reconstituer un peu de la personnalité, on ne voit à cette force que ces

raisons : simplicité, loyauté. Simplicité humble qui regarde l'homme avec moins d'orgueil que d'émoi et qui saisit ainsi un peu du mystère de sa vie liée à celle des choses. Loyauté admirable du peintre qui s'est armé d'un métier tel que rien de ce qu'il voit n'échappe à l'évocation, rien, pas même le relief merveilleux de cette tête de la « *Servante* » enveloppée d'une coiffe blanche et se détachant audacieusement sur un mur blanc.

Le peintre a évidemment la vision personnelle sans laquelle il n'est pas d'artistes. Mais il ne croit pas prétentieusement que cette vision peut se substituer au monde réel. En l'adaptant à ce monde, il étudie celui-ci avec ferveur, admire ses moindres choses avec une ardente humilité. C'est par ces choses, ces choses dont la matière et les formes subsistent, sont seules éternelles et constituent l'unique bien visible entre les hommes à travers les siècles, c'est par ces choses et par la lumière qui les baigne qu'il prolonge sa vie dans la nôtre, qu'un émoi nous pénètre et qu'ainsi l'artiste oublié resurgit et renaît.

S'il n'avait eu que sa vision personnelle si prodigieuse, il n'aurait sans doute pas réussi à la faire vivre. Nous en goûtons la saveur parce qu'elle vêt, dans la « *Vue de Delft* » des formes savamment construites, dans la « *Jeune fille* » de La Haye, de la chair puissamment modelée, parce que tous ses tableaux nous montrent triomphalement que la couleur originale et la lumière subtile sont belles surtout lorsqu'elles parent

et font rayonner de la saine vigueur, des évocations complètes. C'est par tout cela qu'on le reconnaît. C'est par tout cela, par la facture, par la santé vigoureuse de la matière dans la lumière, par l'indéfinissable consistance particulière de cette matière lumineuse que l'on a reconnu récemment le portrait du musée de Bruxelles, attribué d'abord à Rembrandt, puis à Nicolas Maes. Une tête d'homme imberbe, au regard noir, profond et ardemment résolu, à la bouche violente et sensuelle; sous le grand chapeau noir, elle émerge, vivement éclairée sur un fond sombre, du col blanc tranchant sur le vêtement noir; la main nerveuse, élégante, tient un gant de ton jaune enveloppé d'ombre. Dans la petite salle hollandaise du musée ancien, cette tête apparaît impérieuse et rayonne de clarté malgré le voisinage de Rembrandt. Et ce nom de Vermeer de Delft, longtemps enseveli dans l'obscurité d'un passé énigmatique soutient victorieusement, avec cette œuvre peu particulière, œuvre de jeunesse sans doute, le voisinage des noms les plus glorieux.

Or, savez-vous comment on put, tout d'abord, avant d'avoir découvert récemment, dans le fond du tableau, le discret monogramme du peintre, savez-vous comment on put affirmer que ce portrait est de lui? Par un coin du dossier de la chaise sur laquelle l'homme est assis, et qui est entièrement semblable à la chaise que l'on retrouve dans plusieurs œuvres de Vermeer, par un de ces accessoires qu'il peignit avec tant de méticuleuse et voluptueuse exactitude et qui

est notamment dans le tableau de la galerie Czernin, dans ce tableau où l'on voit sa silhouette nous tournant le dos et nous déroband un visage que, si ardemment nous voudrions connaître. C'est grâce à la fidélité avec laquelle l'artiste nous montra les choses entourant la vie humaine, c'est grâce à l'une de ces choses que nous savons aujourd'hui par qui fut peint ce visage au regard troublant, à la pensée concentrée.

Et il y a là une sorte de récompense de l'humble respect de l'artiste pour toutes les beautés, de son obscure et géniale compréhension de l'intime communion de l'homme et des choses inertes, secourables et belles qui, pour sa joie, l'entourent.

.

Laurype





COUP DE SOLEIL

« A JULES LOGTENBURG en toute amitié. »

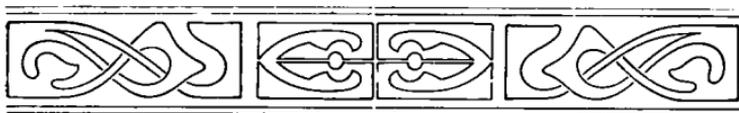
*Folles chimères d'or, dragons de cuivre rouge
Broyant entre les crocs des rayons de soleil,
Songes dressés, tout droit, dans l'armure qui bouge,
Sont apparus là-bas en un fleuve vermeil.*

*Bouquets érubescants de sauvages clarlés
Figent sur les vitraux leurs larges fleurs de joie,
Et le seuil est mordu des lueurs d'un bûcher,
Bûcher où le soleil et se crispe, et se broie !*

*Incendie et carnage en les carreaux en loques,
Larmes de sang giclant en contours fabuleux
Sur les murs rayonnants de la pauvre bicoque :
Allument des orgueils au tréfonds de mes yeux,*

*Allument des désirs au tréfonds de mon âme ;
Des désirs, des orgueils sans cesse amoncelés,
Cependant qu'au lointain les horizons s'enflamment
En de fauves amours dardant les cruautés !*

Serravallo Paul.



SOUVENIRS D'ENFANCE.

LES CINQ PAUVRES « MÈKES » DU BÉGUINAGE

I.

Le souvenir des cinq pauvres « Mèkes » est inséparable dans mon esprit, de celui d'un calvaire établi contre le mur latéral de l'église du Béguinage, dans le tronçon de la rue du Marronnier qui sépare les deux places du Béguinage et du grand Hospice.

L'aspect de ce calvaire était terrifiant : Jésus, descendu de la croix après le supplice, y saignait, d'un sang noirâtre, par les plaies démesurément béantes du flanc, des pieds, des mains, son visage livide, égratigné au front par la couronne d'épines, exprimait la souffrance avec barbarie, et les saintes femmes en pleurs, agenouillées devant ce christ épouvantable, semblaient en proie aux affres mortelles du choléra. Sainte-Anne

surtout y était inquiétante : elle avait une façon de se tordre les bras, en ouvrant la bouche pour gémir, qui la faisait paraître encore plus malade que désolée.

Ce doit être cette figure de vieille femme souffrante qui associa dans ma mémoire l'image de ce calvaire et des cinq Mères.

Car paroissiennes du Béguinage de même que cette Sainte-Anne, elles étaient aussi vieilles; elles aussi avaient l'air encore plus accablées physiquement que moralement! Et elles étaient semblables, toutes les cinq, comme si le Temps, en chargeant ces femmes d'un poids égal d'années, les eût voulu confondre dans une identique apparence où plus rien de distinctif ni de personnel ne se pût découvrir.

Aucun lien de parenté n'existait entre elles, et si elles vivaient en commun, dans une même chambre, n'ayant pas atteint (oh! chinoiserie cruelle, de notre système philanthropique!) *l'âge de l'hospice*, c'est seulement la similitude absolue de leur caducité et de leur misère qui les avaient réunies. Pourtant, nul trait individuel ne les différençait : elles étaient pareilles, je le répète, pareilles toutes les cinq; pareilles comme les pétales flétris d'une rose sèche..., comme les épis vides après le van; pareilles identiquement l'une à l'autre, pareilles à la figure de la Sainte-Anne du Calvaire — et pareilles enfin à l'idée générale et triste que se font les petits enfants de la *vieillesse* et de la *pauvreté*. Certes, elles avaient chacune leur nom et nous ne pouvions ignorer que c'étaient : Bette, Mie, Té, Rò,

et Fit...; mais elles se ressemblaient tellement qu'il nous eut été difficile de leur appliquer ces désinences avec exactitude; et l'on disait d'elles couramment : « Les Mêmes, les cinq Mêmes du Béguinage... »

II.

Jamais au dehors, on n'en voyait plus d'une à la fois. Il y avait à cela une raison puéride autant que navrante : les Mêmes ne possédaient, à elles cinq, qu'un seul manteau. Et ce manteau, — je ris en larmes en y repensant, ce manteau, vaste, long, ample pourvu d'un capuchon, orné d'un volant, ce manteau, toujours le même; qu'il plût du ciel, rayons, grêlons ou glaçons, ce manteau de la forme et plastique de notre belle mante nationale, ce manteau était en cotonnade. Et il était si ancien, si aminci, tellement ruiné par la fréquence des lessives, qu'il pesait moins à l'air qu'un élytre d'insecte et ne les garantissait pas beaucoup plus. — Or, cette pièce d'habillement était leur orgueil et leur gloire, la vêtue choisie, sans quoi elles n'eussent point consenti à se montrer; elles avaient la dignité si chatouilleuse! Quand l'une d'elle endossait le manteau de la communauté et qu'elle descendais dans la rue, couverte de cet accessoire hyperbolique dont le soleil dénonçait l'indigence, où la plus faible brise s'engouffrait avec des prétentions à l'ouragan; dont la pluie plus redoutable encore, faisait une piteuse loque impondérable, impalpable, où de l'eau, rien que l'eau

demeurait, sans trace sensible de tissu, la Mère (n'importe laquelle des cinq) petite, chétive, effacée, blanche comme neige, mince comme un fil, vague sous ce débris plus vague, la Mère à peine parlante, à peine remuante, avec la même face osseuse et parcheminée, évoquait la pensée d'une créature peu terrestre qui se serait insurgée contre la Mort et pour son malheur l'aurait vaincue.

III.

Elles étaient toutes les cinq parfaitement bonnes, d'un entêtement doux et d'une sérénité gentille où il y avait beaucoup d'enfance et un peu d'inconsciente philosophie. Les enfants les aimaient d'ailleurs, pour ce rapport qu'elles avaient avec eux. Et quand venait à s'abattre dans quelque famille aisée de la paroisse, la coqueluche, la rougeole, la varicelle, ou quelque autre de ces affections infantiles qui exigent le repos et la claustration du patient, vite on allait quérir l'une des cinq Mères. Celle-ci accourait alors, enveloppée de son manteau pâli, dont la nuance, primitivement lilas, était tournée en mauve et par place, en un blanc légèrement luxé de rose et de bleu.

Aussitôt, la silhouette frêle, indécise, pauvre comme une lucur de veilleuse prête à s'éteindre, s'immobilisait en un coin de la chambre : au chevet du lit, lorsque le marmot était couché. On demandait :

— Êtes-vous Té, Bette, Fit, Rò ou Mie ?

La vieille répondant en déclinant son nom ; puis on la priaît de chanter...

.
Ce qu'elle chantait ; personne ne l'a jamais su : son chant, était quelque chose de comparable à la parole des muets avant les travaux de l'abbé de l'Épée, quelque chose que l'on voyait passer sur les lèvres exsangues de la Mèke, mais qu'on n'entendait pas.

Et vous n'allez point me croire ! — ce chant de rêve et de chimère dont on n'avait que l'illusion, ce chant perçu en mouvements silencieux sur une bouche sénile était souverain pour l'apaisement des maux du premier âge : il rafraîchissait les fièvres comme par miracle, interrompait les convulsions, changeait en songes radieux les plus sombres cauchemars. C'était à se demander si, réellement, ces victorieuses de la Mort possédaient le moyen de retenir, ici bas, les jeunes âmes ayant des vellétés de fuite trop hâtives.

Tant il y a que, les bras tendus vers l'humble vieille, ces petits lui criaient :

— Encore, encore, Fit ou Mie, ou Té, ou Bette ou Rô !

Et les mamans en larmes baisaient au front la guérissante qui, toujours immobile, toujours aphone, à peine vivante, recommençait...

Marguerite Van de Wiele.



CUISINE DE BREUGHEL

*Au long des murs recuits et gercés par le temps
La flamme du foyer semble peindre son rêve,
Un rêve où des profils s'en vont s'harmonisant
Aux panneaux que le clair soleil mûrit sans trêve.*

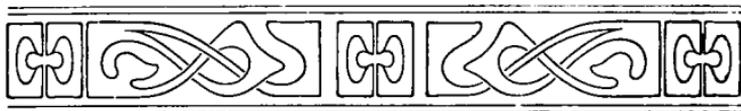
*Et mâchant le charbon, le feu brûle sans fin
Tisonnant mes désirs avec les cendres mortes
Souillant de ses baisers sauvages et malsains
Le pavement pourpré de la cuisine accorte.*

*L'étagère en un coin sommeille en songe d'or,
Et biffe un large pan de la muraille sombre,
Alignant à l'envi l'éclincillant trésor
Des bras cuivrés de ciel, des bibelots sans nombre.*

*De vains reflets violets y courent follement,
Maquillant de couleurs les panses rebondies
Où dans les soirs de fête on écoutait gaiement
Rougonner le bonheur en des chants d'ambroisie...*

*Cuisine de campagne où mon âme est restée,
Où j'ai vécu jadis, sans soucis et joyeux,
Puisse-je le revoir, trouvant enrubannée
Ma vie à tout jamais au foyer des aïeux !*

Fernand Paul.



Les Complaintes de ma sœur Gudule

à Dieghem, en Brabant

Ainsi elles m'ont été contées ces complaintes, comme les sept plaies de Notre-Dame-Marie, par ma sœur Gudule, un soir de printemps frais et triste, dans une ville du Brabant fleuri, à Vilvörde, une ville de casernes et de peines, d'où l'on peut voir, dans le lointain, Dieghem et son église et son Christ et son cimetière, où — Christ honni et glorifié m'exhause! — mes ossements reposeront, après avoir marché mes jours et après avoir travaillé de mes mains de durs métiers flamands, sculpté des sabots et transcrit des prières pour dire Jésus — crucifié et sanctifié — dans ma ville de casernes et de canaux ou dans nos vieux dimanches chantent les soldats. Là aussi reposera ma sœur Gudule-la-Simple qu'aiment les gens des villages pour sa pauvre petite robe grise et sa grande bonté.

Que, des soirs, des voix d'enfants sages et doux chantent ces complaintes pour dire le las-d'aller que je fus et qu'au jour des † Morts, novembre étant les feuilles mortes, pour le repos éternel dans la paix du Seigneur de ma sœur Gudule-la-Simple, enterré à Dieghem sous une croix noire ou on a sculpté le symbolique R. I. P., un matin dans les Brabants fleuris.

Petite complainte du XVI mars, jour du pèlerinage à Dieghem

à PROSPER ROIDOT

*« Madame la Vierge soyez saluée et que votre nom
Orne cette page en naïf et doux fleuron.*

*Que le jardin de mon cœur soit embaumé
Des roses symboliques de votre pureté.*

*Et que s'éjouise mon âme encore neuve
De l'abandon de vos toujours voiles de veuve,*

*Pour que tout notre cœur soit de printemps
A aller vous prier à Dieghem en Brabant.*

* * *

*Dans les soirs où votre oreille écoute
Avons, en pèlerinant, chanté par les routes,*

*Pour vous dire Tour d'Ivoire et Rose d'Amour,
Consolatrice des Affligés tour à tour.*

*Et voici que, plaintifs, par la campagne
Les douloureux malades nous accompagnent*

*Pour que d'eux vous ayez pitié
En souvenir de vos sept plaies,*

*Et qu'aux prières enfin propices
Le miracle divin et béni s'accomplisse,*

*Et que, Notre-Dame, votre nom sanctifié
Embaume de son parfum notre pauvreté.*

*Voici la chanson qu'au long des chemins,
Clos les yeux, jointes les mains,
Chante ma sœur Gudule aux pèlerins.*

La légende d'Antje Doornik qui vit Madame la Vierge à Dieghem

*J'étais ce matin au bois fleuri
J'étais ce matin au bois fleuri,*

*A genoux à la chapelle j'ai prié,
Cette chapelle grise dans les blés.*

*Pour être sage et toujours pure,
Humble entre toutes les créatures.*

*Et pour dans la vie amère
Aimer mes père et mère,*

*Et devant le pauvre tabernacle
Se fit alors le clair miracle.*

*De la Vierge apparaissant
A moi la simple et pauvre enfant*

*Choisie entre celles toutes
Qui prient par les routes,*

*Pour me dire de partir, d'aller
Glorifier son nom sanctifié,*

*Et l'ère venue des jours blancs
Pour les campagnes de Brabant,*

*Et de bâtir la chapelle
Où sa gloire vous appelle*

*Par la peine de ces chemins,
Pèlerines et pèlerins !*

*Les doux, les humbles, les tranquilles,
Les douloureux et leurs béquilles,*

*Pour qu'en promesse de paradis
Soyez enfin et à jamais guéris...*

J'étais ce matin au bois joli...

**Oraisons des pèlerins quand ils virent le clocher gris
de Dieghem dans le ciel**

à GEORGES BUISSET.

*Notre-Dame des plaies et des miracles
Il ne faut pas nous en vouloir
Si nous saluons indignement le tabernacle
De notre cœur où monte le soir.*

*Que nous disions si pauvrement.
Nous, ceux des fermes et des villages,
Des kermesses et des gros tapages,
Votre nom, Reine des firmaments !*

*Voici les cierges de six livres
Et les ex-votos d'argent très vrai,
Et votre histoire lue dans les livres,
Notre-Dame-des-Sept-Plaies !*

*Et voici Flandre et le Brabant
Par les gens chantant aux routes
Où, Marie, votre oreille écoute
Ce pèlerinage fleuri de chants.*

*Vilvorde-la-Triste et ses casernes
Sont dans le soir déjà lointain
Des ombres étoilées de lanternes
Dans la nuit proche de nos chemins.*

*Marie-aux-Grâces, voici déjà,
La croix, l'église et le cimetière
Où des jours votre bonté rayonna
Dans les heures fleuries de prières.*

*Où nous vous saluons tous aussi
Les malades et les bien portants,
De sanglots, de prières et de cris
Vierge-Marie, clarté des Brabants !*

Hector Fleischmann.



DES AMIS D'AUTREFOIS

I.

MON AMI MACHURÉ

Je ne suis pas bien certain de l'avoir revu...

Je me suis cependant posté pendant une heure, l'avant-dernier dimanche, à l'endroit où si souvent, naguère, j'ai admiré, envié, suivi mon ami Machuré. Et hier encore, avant le coup de midi, je suis revenu ; mais vainement j'ai guetté l'apparition du fameux gas.

Et c'est qu'aussi plus de vingt ans ont passé depuis le temps où je musardais, gamin curieux et espiègle, par les rues aux cent spectacles amusants. En vingt années, si j'ai grandi, Machuré et ses camarades ont fait pareillement du chemin. Gitent-ils toujours au fond de cette venelle tortueuse et obscure, mystérieusement ouverte entre deux hautes maisons populaires de la rue St-Nicolas, grouillante de gamins, bruyante de femmes, hurlante, le soir, d'accordéons et d'orchestrons ? Vont-ils toujours le long des rives de la

Meuse, ces compagnons joyeux dont mon enfance a si longtemps aimé avec un véritable respect silencieux l'ardente bonne humeur et la juvénile crânerie? Où sont-ils ceux-là que mon imagination vêtail d'un peu d'héroïsme sauvage mais magnifique? Les dimanches, ne déploient-ils plus les ressources alertes de leurs vigueurs; ne se relaient-ils plus depuis le colombier du « Martchau » de la rue de Gravière jusqu'au local de la « Société libre d'Adéona »? — le joli titre pompeux dont la mélodie chante encore à mes oreilles!

Car Machuré, mon inoubliable ami, et ses copains gaillards étaient « tchfolis » la semaine et « colèbeux » le jour du Seigneur.

Chaque lundi j'allais les voir partir, l'un vers l'amont, l'autre vers l'aval. Ils guidaient à grands claquements de leurs fouets au manche pomponné de laine rouge les couples de chevaux hâleurs. Je les apercevais — ils étaient six, huit, douze attelages parfois — descendant vers le port de Grognon ou bien longeant le quai de Sambre, sortis de la poterne du Musée. Les bateliers les attendaient. D'un superbe geste infailible le cable se déroulait de la péniche jusque sur le bord de l'eau. Chaque « tchfoli » attrapait au vol l'extrémité sifflante de la corde, en un tour de mains la nouait au double palonnier de bois et d'un « hue-ê! » impérieux enlevait ses bêtes. Sous les sabots de fer le pavé gémissait; on entendait grincer contre le bois goudronné du bateau la gaffe à laquelle s'arcboutait le marinier pendant que la femme poussait du dos le bras résistant du gouver-

naïf. Et le lourd chargement de bois, de moëllons, de charbons ou de grains se mettait en route, gagnant la passe du fleuve, s'en allant franchir les écluses, dépasser les villages, s'engouffrer sous les ponts, virer de ci de là, aborder enfin les quais lointains, tout là-bas, dans des régions mystérieuses pour mon esprit d'enfant curieux, rêveur mais ignorant encore...

Tous les lundis, comme cela, j'allais regarder partir mon ami Machuré. Et je n'étais jamais sans éprouver un serrement de cœur — envie de le suivre? tristesse de le perdre? crainte de ne plus le revoir? regret de rester seul? — lorsque je le voyais s'enlever d'une souple flexion de jarrets, rester un instant suspendu à deux pieds de terre, les poings au garrot de l'une des bêtes, puis gracieusement se ployer, faire un demi-tour, se projeter en l'air et retomber assis sur la peau de mouton formant selle... Jambes ballantes dès lors, excitant de la langue ses deux bais trapus, ou bien sifflotant un refrain, cinglant l'air de sa lanterne, Machuré se profilait longuement, grandi de toute la taille de sa monture, imposant à mes yeux et je le suivais jusqu'à ce que la silhouette ait disparu derrière la pile du pont de pierre s'il se dirigeait vers Dave, Dinant, la France peut être, — au tournant de la Verrerie, s'il gagnait les Grands-Malades, Marche-les-Dames, Andenne, tout l'aval d'usines, de fumées et de flammes et de tumulte...

Mais le dimanche, je revoyais Machuré; sur le coup de midi, il se tenait inmanquablement à l'angle de la place

Lilon et de la rue St-Nicolas. Aux aguets, il épiait le carrefour, à l'autre extrémité de la place et rien ni personne n'aurait pu distraire son attention. De son accoutrement de meneur de chevaux de batelage, il n'avait conservé que le pantalon de velours à côtes roussi, largement évasé sur les chevilles, la ceinture de flanelle rouge, la vareuse de tricot bleu dans les mailles duquel transparaisait la peau blanche. Machuré, en plein soleil, demeurait nu-tête; ses pieds étaient chaussés d'espadrilles de lisière.

Or moi je l'admirais; je le trouvais splendide et d'une harmonie de gestes et d'attitudes et de costume héroïque lorsque, le torse incliné, les mains aux genoux rapés de ses braies fauves, il relevait la tête, la face tournée vers le coin de rue par où devait déboucher le copain attendu. Machuré, dans cette posture, évoquait la silhouette familière des joueurs de balle au tamis attendant la « livrée » adverse ou guettant une « chasse » périlleuse. La tignasse blonde de mon ami flambait dans le soleil; ses yeux gris s'immobilisaient dans leur guet; nerveuses, ses dents mordillaient sa moustache.....

Et moi je rôdais auprès de lui; je tournais de ci de là, ne le perdant pas de vue; j'aurais donné le trésor de mes billes, mon dessert de toute une semaine, mes timbres-poste les plus rares; j'aurais accepté gaiement Dieu sait combien de retenues du jeudi pour la satisfaction suprême d'oser parler au grand Machuré, de tenir sa grosse main calleuse dans les miennes, de pouvoir,

moi aussi, essayer de faire claquer son fouet, m'asseoir un moment sur le dos large de son bai nonchalant, pour être quelque chose enfin dans le regard, dans la pensée, dans l'existence de mon fruste et superbe ami.....

Cependant Machuré ne m'a jamais connu. Il avait d'autres soucis que celui d'un gamin curieux. Il s'inquiétait bien de moi Machuré, lorsqu'il apercevait son copain — toujours le même : un petit roux très jeune, sec, nerveux, débraillé — débouchant à toutes jambes de la rue de Gravière, coudes au corps, poings fermés, face au ciel, et tenant dans les dents un minuscule sac de toile dans quoi le pigeon de concours avait été vite enfermé à sa rentrée au colombier.

La place était traversée en un rien de temps. Sur l'espace de quelques dix mètres Machuré, prenant son élan s'enfuyait côte à côte avec son camarade. Sans ralentir un instant l'allure, ce dernier passait le sac à Machuré qui l'accrochait à son tour à sa mâchoire et, lancé a fond de train, enfilait la rue St-Nicolas. Cent mètres plus loin un autre gas le relayait et, de bouche en bouche, le pigeon vainqueur arrivait au local de la « Libre d'Adéona » où le jury pointait les temps et les distances et vérifiait les empreintes des cachets sur les plumes des bestioles épuisées.

. ,

Je n'ai plus revu mon ami Machuré.

J'ai grandi. J'ai quitté la ville. Je suis devenu un *Monsieur* affairé que ces braves gens et ces spectacles de la rue ne peuvent plus arrêter ni séduire.

Et cependant, cet avant-dernier dimanche et hier encore, pendant une heure, j'ai eu la curiosité de me poster à l'endroit où, si souvent naguère, j'ai admiré, envié, suivi mon grand ami Machuré...

Mais les « colèbeux » ne courent plus par les rues, le petit sac de toile aux dents, m'a-t-on dit. Le progrès a passé par là. Il y a des enregistreurs mécaniques, des appareils précis comme des horloges qui notent les résultats des courses de pigeons. Un pittoresque des rues wallonnes s'en est allé, une fois de plus...

Toutefois, j'ai remarqué, à la même place qu'autrefois, un grand diable, encore blond, mais bien près de blanchir à ce qu'il m'a semblé. Il avait en plus lourd, en plus lent, les gestes de Machuré. Il portait le costume des « tchfolis », mais avec moins de crânerie coquette, m'a-t-il paru ?

Et cependant...

Mais comme ce grand diable passait son temps à surveiller le chant d'une dizaine de pinsons aveuglés cruellement par lui et enfermés dans dix toutes petites cages accrochées au mur de l'Eglise Notre-Dame, je n'ai jamais pu croire que ce méchant homme fût mon ami Machuré...

II.

BABET

Mon ami Machuré avait un frère. Celui-ci devait être l'aîné; il était en tout cas le plus fort, le plus grand, et aussi le plus terrible d'aspect des deux. Carré

d'épaules, le torse massif campé sur de hautes jambes aux pieds traînants d'une allure toujours lasse, « Babet », le frère à Machuré, courbait une tête énorme toisonnée de lin broussilleux déjà grisonnant. Quelque temps qu'il rît, Babet ne portait nulle coiffure. Ses braies de velours lustré par l'usure et marqueté de pièces ici plus foncées, là plus claires que le fauve lavé depuis des ans par la pluie et le soleil étaient serrées à la taille dans une courroie ornée de boutons de cuivre au chiffre ou aux armes de tous les régiments de l'armée belge. Un veston, jadis noir peut-être, béait par plusieurs plaies sur un tricot de laine bise. Le cou, très court, disparaissait dans un foulard noué à la diable et les pieds étaient chaussés d'espadrilles silencieuses.

Machuré vivait en mauvais termes avec son frère. Le vaillant travailleur reprochait l'inactivité de ce traîneur de savates sur les dalles bleues des trottoirs. Pendant que Machuré, en effet, menait tout le long des rives de Meuse ses couples de chevaux de bœlage, Babet exerçait la soi-disant profession de « porteur aux sacs ». De l'aube au soir, Babet et une demi-douzaine de copains, gaillards débraillés et farouches autant que lui-même, flânaient sur la Place d'Armes ou, assis sur la bordure du trottoir, les mains croisées sur les genoux, regardaient passer sous eux l'eau sale du ruisseau. S'ils relevaient la tête, c'était pour envoyer gicler un jet de salive brune, à trois mètres d'eux, sur le pavé, ou bien pour interpeller d'une voix rauque et

en des mots de patois grossièrement imagé un charretier qui excitait sa bête à bruyants coups de fouet et à violentes secousses du mors au bout de la rêne de corde.

Les « porteurs aux sacs » ne s'employaient que rarement à de vagues besognes; aux yeux des gamins que nous étions, celles-ci devaient être sinistres et nos imaginations se complaisaient à les inventer inavouables.

Babet et ses compagnons de paresse et de frusques rapées étaient doués évidemment d'une force herculéenne : leurs rables, leurs démarches, le geste brusque qui les déhanchait lorsque, d'un coup de rein, ils remontaient leurs culottes mal assujetties dans la courroie, la sauvagerie des tapes sonores qu'ils se donnaient l'un à l'autre sur l'épaule quand ils simulaient une lutte, la vibration grave et rauque de leurs voix, les légendes surtout qui couraient sur leur compte faisaient foi d'une vigueur à la fois superbe et terrible.

Ah! mon ami Machuré me séduisait bien autrement que le farouche Babet, lui qui mettait tant de grâce agile à sauter sur la selle plate de ses chevaux, lui qui faisait claquer avec tant de joyeuse musique son fouet pomponné de laine rouge, lui qui sifflait des refrains dont les rives du fleuve renvoyaient les notes grinçantes, lui surtout qui, le dimanche, filait à la course dans les rues éclaboussées de soleil dès que ses pigeons familiers et vaillants étaient rentrés au colombier, remportant quelque nouveau prix!

Se pouvait-il que Machuré n'eût pour frère qu'un de

cés peu rassurants « porteurs aux sacs » ? Le nom qu'on leur donnait indiquait le rare travail auquel se livraient ces désœuvrés nonchalants : parfois, aux jours de trop impérieuse fringale sans doute, ils se laissaient embaucher pour quelque besogne rude, mais brève. Portefaix de hasard, ils gagnaient en quelques heures la pitance de la semaine. Mais en réalité je crois qu'ils exécutaient plutôt à l'occasion de mystérieuses missions de guet, d'entremise, de sournoise recherche, voire d'expéditive vengeance... Nous n'osions suivre notre pensée dans ses soupçonneuses et dramatiques prétentines....

A présent Babet n'use plus le fond de ses culottes sur les dalles du trottoir; il ne rode plus, à la nuit tombante, au carrefour louche du Marché au Foin.

Les « porteurs aux sacs » ont disparu du reste et je ne les ai pas revus lorsque je suis revenu en ces parages où s'émerveilla, s'amusa, se terrifia aussi parfois mon enfance flâneuse.

Et si Machuré, que j'aimais tant quand il était « colèbeux » et grand ami fraternel, m'a navré lorsque je l'ai retrouvé « pinsonnier » cruel, — Babet, lui, m'a stupéfié lorsque je l'ai reconnu l'autre jour....

C'était à l'église. La mort d'un ami d'autrefois — chaque jour nous sommes un de moins et mon tour aussi viendra.... — m'avait appelé auprès du cercueil douloureux. Autour du catafalque illuminé de larmes d'or vacillantes, une double haie de vieux montait la

garde funèbre. C'est la coutume là-bas : les vieillards de l'Hospice, porteurs d'un cierge, escortent les morts...

Babet se trouvait parmi ceux-là. Tout blanc de cheveux, pas maigri, mais voûté, l'air devenu timide, eût-on dit, sous l'uniforme de pilou noir, je l'ai regardé s'en aller, lent, indifférent, derrière le corps. Et cela m'a semblé tout étrange d'entendre pour la première fois le bruit des pieds de Babet sur le pavé de la nef. Je n'avais jamais connu Babet que chaussé d'espadrilles qui frôlaient le sol, avec un silence de trahison et des intentions de mauvais coup, le long des murs, dans l'ombre.... Or voilà que j'entendais le glissement de ses deux lourdes semelles lasses, presque impotentes, allant à pas menus vers le portail, suivant le cadavre jusqu'à la tombe....

Paul André.





L'ENFANT

La neige ensemençait les champs, les routes, et les forêts. Le vent, de village en village, de maison en maison, de ferme en ferme, soufflait son âpre chanson, et dans un tintinabulis clair, doux et pur, éparpillait de tous côtés les voix lointaines ou proches, les voix harmonieuses et cristallines des cloches matutinales. — Noël s'éveillait ; la plaine dormait, tandis que de loin en loin, par groupes, les paysans s'acheminaient vers les églises disséminées de-ci, de-là, dans le canton de Chimay.

Debout, le front presque tout contre la glace où des fleurs de givre, bizarres et contournées, se dessinaient, Goffin, le vieux forgeron, regardait les théories de fidèles passer devant la fenêtre de sa chambre. Ses yeux humides et ternes de vieillard, éblouis sans doute par le reflet de la route neigeuse, ou par la grisaille sombre du ciel où nul soleil ne brillait, ses pauvres yeux, gon-

flés, rougis aux bords, fixaient la Zône immense — largeur de la route. talus, champs, tours d'églises, fermes, villages, forêts — où la neige s'éployait. Et le père Goffin semblait ne rien voir, tant il avait l'air vaguement hébété des gens qui n'ont pas dormi et que des soucis pourchassent.

« Joyeux Noël, valet ! » fit un homme, après avoir au seuil de la chambre, replié son vaste parapluie couvert de flocons, secoué ses gros souliers ferrés, entr'ouvert et agité son manteau. Il dit, et attendit une réponse qui ne vint pas, toussota légèrement et répéta son :

« Joyeux Noël, valet ! » suivi d'un « ohé, Goffin ! » retentissant et sonore.

« Nom de Dieu ! » grommela le vieux forgeron, qui, se retournant, les yeux soudain attendris, continua, à voix basse, désignant de sa main osseuse et jaune une porte entr'ouverte vers l'intérieur de la maison : « Chut ! elle dort ! » Puis reconnaissant son ami Berluriau, le savetier-barbier dont la maison-cabaret est située près de Bourlers, le vieillard fit un pas ou deux vers lui, la main tendue :

« Joyeux Noël, Berluriau ; pus joyeux qu'el mien, valet ; ben oui ; j'sais ben ; elle dort, à présent ; elle se repose ; on ne l'entend pus ronfler... comme quand le soufflet s'agite, activant la forge et qu'il ahanne, et qu'il grince et soupire... On ne l'entend pus à cet heure.., Ç'pas, Berluriau, qu'on ne l'entend pus ? »

— « Pour sûr qu'elle fait silence à présent, avoua celui-ci.

— « Pour sûr ! » conclut Goffin. Et les deux vieux, penchant leurs chefs grisonnants, tendirent l'oreille, s'affirmèrent du regard qu'ils n'avaient rien entendu, et le nouveau venu ayant esquissé un sourire sur ses lèvres, l'autre l'ayant imité, presque ensemble ils se rirent silencieusement des yeux et de la bouche.

* * *

« Ça n'allait pas ? » interrogea Berluriau.

Eh ! non ça n'allait pas ! La vieille maman Goffin, presque centenaire, depuis quatre jours déjà, agonisait. Elle avait eu d'abord des étourdissements, des langueurs, des respirations coupées, des difficultés plus accentuées dans le langage ; puis, un matin, comme elle avait voulu sortir, prendre un peu l'air au dehors, elle avait longuement frissonné ; « c'était, avait-elle dit, comme des fourmis qui lui avaient parcouru le corps, torse, reins, jambes et bras. » Elle avait eu froid toute la journée, s'était couchée grelottante, bleuie, transie. « J'avais mis de l'eau chaude plein un cruchon et le bouchon par dessus et je l'ai voulu poser à ses pieds » disait son fils ; mais « mam' n'avait point consenti » : sait-on jamais si le feu ne peut pas prendre durant la nuit ?... » Et le lendemain, Goffin avait trouvé sa mère geignant dans son lit ; ses yeux s'étaient presque révilés et ne se rétablissaient pas à leur état normal ; la bouche, avec un affreux rejet des lèvres, l'une vers le nez, l'autre vers le menton, demeurait contractée, comme écumante de bave ; et de rauques sanglots, des

gémissements et des hoquets secouaient tout le pauvre corps caduc de la vieille femme.

« Et v' là quatre jours quasiment qu'elle n'a pas cessé de gémir, ma pauv' vi' mam' » poursuivit Goffin.

— « Mais à présent, pour sûr, on ne l'entend pus » interrompit Berluriau.

— « Pour sûr qu'elle dort » conclut son ami. Et tous deux se turent; ils songeaient: Noël sonnait à toutes cloches la même éternelle légende; la neige s'était remise à tomber, lente et drue; les fleurs de givre, sur le carreau, s'entremêlaient. Et les vieux s'étant regardés, connurent la douceur de se revoir cette année, près du feu, bien portants et fermes aussi.

— « Dis-donc Berluriau: les chauds « couillons » des Noël's passés... te les rappelles-tu, valet? »

— « Si j' m' les rappelle! » Et du silence s'interposa encore. Le vent chantait dans la cheminée; la flamme rose du foyer jouait et dansait...

— « Si qu'on en jouait un, d' « couillon », proposa Berluriau.

— « Mais elle! » objecta Goffin montrant la porte de la chambre où la malade dormait.

— « Elle dort pour sûr. »

* * *

Et, bientôt décidés, ils s'assirent tous deux à table, devant l'âtre, se distribuèrent les cartes et jouèrent. Les valets de cœur firent la cour aux dames de pique; les rois souriaient dans leurs barbes; les cartes, haut

levées, s'abattaient. Cela tintait un peu. Les voix s'animaient. Des rires perçaient. Des histoires venaient fleurir sur les vieilles lèvres. Un pot de bière fut tiré ; les verres vides se remplirent à nouveau, et la partie, la bonne ancienne partie des couillons de Noël, reprise avec entrain, s'achevait dans un éclat de rire...

Soudain la porte d'entrée s'ouvrit. Un homme, blanc de neige, éparpillée sur lui, entra ; une bouffée violente de vent s'engouffra dans la chambre. La porte, sur la route, battit et se ferma, tandis que l'autre, entr'ouverte à peine, s'ouvrait, brusque et large.

« Nom de Dieu ! » fit Goffin. Son doigt désignait la chambre de la malade ; ses yeux, terrifiés, s'emplissaient de larmes. Le nouvel entré retint son « Joyeux, Noël ! » ; Berluriau, se dressa, tout pâle. Tous trois ôtèrent leurs casquettes.

La mère Goffin, tout le haut du corps jeté hors du lit, la tête dans le vide, violette, était morte.

« Nom de Dieu ! » gémit son vieux fils, et redevenu petiot, enfantin et doux, dans un horrible sanglot qui secoua tout son être, il se jeta vers la morte, hurlant.

« Mam', où ma vi' mam'... ! Dis-moi qu' t'es pas morte ! »

Et, Berluriau, penché vers le dernier arrivé, à voix basse lui dit :

« Pour sûr qu'elle est morte... Joyeux Noël ! tout de même, voisin ! »

Maurice Gauchez.



LE SOLEIL SE MEURT...

Pour mon bon ami RENÉ MÖSSLY.

Quelques trouées pâles endeuillaient l'azur et nuisaient à sa gloire... Pareilles à des îles d'ombre au milieu de l'incendie naissant, des nuées s'attardaient. On distinguait, au loin sur les sentes du couchant des traînées mauves....

Mais, bientôt, tout le ciel éclata en feux violemment pourpres. Les nuages morcellés trempèrent leurs lèvres dans l'or farouche du soleil et le trôlerent de leurs vêtises multiformes.

L'astre à l'horizon, commença de s'enfoncer et dans sa triomphale agonie, ses veines s'ouvrirent plus larges par dessus les bruyères ardentes. D'un geste énorme naquirent des écharpes flamboyantes, insaisissables et qui s'acheminèrent vers l'est, longuement. Puis, le ciel s'alluma comme un rutilant brasier....

Mais, tout d'un coup, ce fut la fin. Les feux s'éteignirent, l'un après l'autre, tels des vies humaines. Un collier de vapeurs mit un panache au front du soleil, voilant d'un bandeau sombre son regard superbe.

Alors, s'étendit partout la quiétude des apaisements d'amour. Seuls, des vols d'oiseaux lâchés bruient dans le silence qui tombait et que ne troubla plus les rudes abois d'un chien. Et un angélus sonna clairement la fin du drame de tous les jours....

René de Chambéry.

(Notation extraite d'un roman inachevé : Comme va l'Amour)

Heide, septembre 1905.

FLEURS BRISÉES

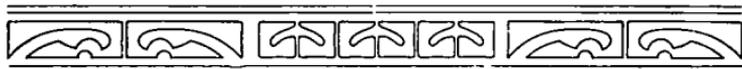
*Quand on cueille une humble fleurette,
Que seul a baisé le zéphir,
On peut entendre la pauvrete
Exhaler un triste soupir.*

*Quand sur la rose purpurine
Un profane porte la main :
— F'aime l'abeille qui butine,
Lui dit-elle, attends à demain. »*

*Le roseau, soupirant sa plainte,
A l'écho conte ses douleurs ;
Peut-être y mêle-t-il sa crainte
De voir interrompre ses pleurs.*

*Un cœur tendre et fier que l'on blesse,
Du coup reçu ne se plaint pas ;
Mais il languit dans la tristesse
Se dessèche et pleure tout bas.*

Claire-Louis Bosch.



EN TERRE BORRAINE

I.

EAU-FORTE

*Dans l'ambiance mauve et torpide du soir,
eaux mortes, le canal s'enfonce dans la brume,
âprement escorté de ses hauts arbres noirs,
tandis que sur la nuit l'astre d'étain s'allume.*

*Un chaland que l'on hale avance vers le Port :
il a l'air de ramper sur une moire ourlée...
C'est la nef du Regret; c'est la nef du Remords
qui traîne en son sillage une morne Pensée.*

*Deux miséreux se tuent à tirer le bateau,
ils marchent sur la berge, amarrés à la corde;
on dirait que leurs pas les mènent au tombeau
et qu'ils vont vers la Mort chercher Miséricorde.*

*Ils laissent leurs longs bras balancer devant eux,
semblant à chaque pas ramasser quelque chose...
Mais, suivent leur chemin, les mornes miséreux,
en cadence, muets et l'âme comme close.*

II.

FUNÉRAILLES

Souvenir de Noirchain.

*Et l'on ne dirait point que par ces camps moirés,
sur la campagne blonde ainsi qu'une espérance,
que sur les flancs hardis des terrils diaprés,
la Mort a mis la main comme sur sa chevance.
La nature frémit sous les tendres clartés
du soleil caressant, le doux printemps éveille
— ô résurrection ! — ses premières gailés
et l'on se sent dans l'âme une bonté vermeille !*

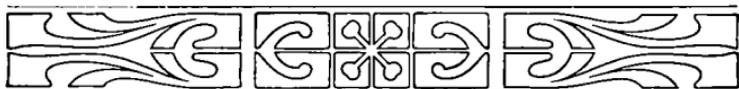
*Mais voici qu'en l'air bleu, le rythme lourd d'un glas
se lève en morne plainte et traîne et s'éternise
et porte la douleur en les pauvres cœurs las !
— O ces pesants vols noirs s'évadant de l'église ! —
... Et l'on songe aux grands bois qui, l'automne venu,
sèment aux quatre vents leurs feuilles inutiles
qui vont joncher les prés de leur rêve tenu
où agoniseront leurs âmes puériles.*

*Tragiques bas-reliefs, aux angles des chemins
des mineurs accroupis, muets et noirs, attendent ;
leurs bous yeux douloureux implorent les destins —
— et c'est de vivre encor que ces martyrs demandent ! —
Et voici qu'apparaît sur la grand'route claire,
sous le baiser joyeux de ce soleil cynique,
le lent cortège noir, cortège de misère,
procession d'angoisse et de douleur — tragique !*

*Dans leurs laids habits noirs, les houilleurs lentement,
en dénombrant leurs pas, marchent les yeux en terre ;
les vieilles en chemin se signent longuement,
songeant avec douleur à leur vie de misère...
D'abord les lourds curés, puis les blanches fillettes,
bras pendants, l'air guindé, et la pensée ailleurs ;
et puis, s'éternisant dans les masses muettes,
la file des cercueils portés par des houilleurs —
Tous les cœurs sont fermés ainsi que des fleurs mortes ;
Et l'on sent la douleur sous les masques durcis
et l'angoisse accrochée aux funèbres cohortes
de ces pauvres mineurs résignés et meurtris.*

*Tout-à-coup, dominant la grêle voix du glas,
Surgit un hurlement d'une « fosse » prochaine ;
— O cette insulte aux morts ! — la sirène en soulas
rugit comme un défi à la Race Borraine :
« Hou ! hou ! portez mes morts, menez-les vite en terre
et revenez vers moi et m'apportez vos corps,
pour que plus tard, enfin ! au morne cimetière
on vous traîne en pleurant, car je veux votre mort ! »*

Edm. Veuchet



LE VOTE DES FEMMES

La scène se passe dans un jeune ménage, le matin des élections de 190... Les dames exercent pour la première fois leurs droits.

* * *

Monsieur. — C'est bien compris, n'est-ce pas, ma chérie? Tu dois noircir le point blanc à côté du nom de M. Van Snuifdoos.

Madame. — Pourquoi le point de Van Snuifdoos? Il m'agace, cet homme-là...

Monsieur. — Moi aussi. Mais il faut lui donner quelques suffrages de préférence...

Madame. — Pourquoi?

Monsieur. — Je te l'ai expliqué hier soir : le quotient...

Madame. — Oui! oui! je me suis endormie au milieu de ta démonstration. Si tu crois que c'est amusant...

Monsieur. — Il faut bien cependant que Van Snuifdoos...

Madame. — Il faut... il faut qu'il soit député, n'est-ce pas ?

Monsieur. — Sans doute. L'Association...

Madame. — Ton Association ne sait pas ce qu'elle fait : elle t'a mis le dix-huitième sur la liste.

Monsieur. — J'ai accepté par dévouement, pour compléter la liste. Van Snuifdoos...

Madame (*crescendo*). — C'est entendu ? Ton Van Snuifdoos est un génie. Toi, tu n'es qu'un bouche-trou. Tu n'es pas même capable d'aller à la Chambre crier des sottises aux ministres, comme tout le monde. (*Pleurant.*) Ah ! que je suis malheureuse !

Monsieur. — Allons ! des larmes... Mais, ma chérie...

Madame. — Et cette grue de M^{me} Van Snuifdoos sera femme de député ; elle ira à la cour ! Si ce n'est pas à faire pitié ! Son père vendait des pommes de terre au marché matinal, et à faux poids encore, j'en suis sûre... et moi...

Monsieur. — Toi ?

Madame. — Je suis trop bête pour être femme de représentant... Non ! Mais dis-le tout de suite. Une insulte de plus ou de moins, qu'est-ce que ça te fait ?

Monsieur. — Mais, Clémence... ma petite Menmence...

Madame. — Il n'y a plus de petite Menmence. Si ton Van Snuifdoos est élu, je retourne chez ma mère. Arrange-toi ! (*Sortie de madame.*)

Monsieur (seul). Il est bien certain que ce pauvre Van Snuifdoos... Clémence a raison au fond. Où l'Association a-t-elle été choisir ce type-là? Après tout, une voix de plus ou de moins... (*Il s'abîme dans ses réflexions.*)

.

Le soir de l'élection

Madame (*entrant en tourbillon*). — Ah! Eustache... Eustache, mon petit Tatache!... (*Elle l'embrasse follement.*)

Monsieur. — Eh bien! quoi? Qu'y a-t-il?

Madame. — Tu l'es!...

Monsieur. — Hein?

Madame. — On vient de l'afficher à la «Chronique». Tu l'es! en tête!

Monsieur. — Et ils osent l'afficher! (*Furieux.*) Clémence!

Madame. — Ah! c'est un honneur, c'est vrai! Et à qui le dois-tu? A ta petite fefemme!

Monsieur (*abruti*). — Je ne dis pas ..

Madame. — Quel bonheur! (*Elle esquisse un pas de polka.*)

Monsieur. — Mais qu'as-tu donc?

Madame. — C'est toi qui es député... Enfoncé, ton Van Snuifdoos. Ce que cette chipie d'Ernestine doit faire une tête!

Monsieur. — Mais comment est-ce possible?

Madame. — Ecoute. Je ne suis pas aussi bête que tu veux bien le croire. J'ai très bien compris ta R. P. et tes votes de préférence.

Monsieur. — Tu as de la chance...

Madame. — Alors, je suis allée trouver hier inaman, mes cinq sœurs, mes trois tantes, la cousine Merlu, notre épicière, la femme de notre boucher, l'institutrice de notre petite; j'ai rendu visite à la petite dame d'en face.

Monsieur. — La danseuse de l'Olympia?... Mais Clémence!

Madame. — Elle a beaucoup d'amies.

Monsieur. — Enfin!

Madame. — Avec Joséphine, notre bonne et Trinette, la journalière, cela faisait pas mal de voix. Je leur ai dit, à toutes, que Van Snuifdoos était anarchiste...

Monsieur. — Tu es allée peut-être un peu loin.

Madame. — Que, dans sa jeunesse, il avait été à la maison de correction pour vol commis dans les églises.

Monsieur. — Oh!

Madame. — ... et que si on le nommait, il ferait voter la suppression de la famille, de la propriété et de la religion.

Monsieur. — Mais Van Snuifdoos va nous demander dix mille francs de dommages-intérêts...

Madame. — Tant pis! Tu les payeras sur ton indemnité parlementaire.

Monsieur. — Mon indemnité?

Madame. — Mais oui! Toutes ces dames t'ont donné

leurs votes de préférence. Joséphine avait amené toutes les bonnes de la rue. Tu es nommé député, je te le répète.

Monsieur (*épanoui*). — Décidément, notre système électoral a du bon...

(*La rue s'illumine ; des fanfares entonnent une vague « Brançonne » ; le peuple souverain acclame son élu ; apothéose*).

Bri d'Oye.

MANDOLINE

*En des pizzicati légers,
Ton rire pleut dans ma pensée,
Quand de rêves ennuagés
Elle est traversée.*

*Ton rire si jeune et si frais
S'épanche en averse sonore,
Et le rêve dont je souffrais
Fond dans son aurore.*

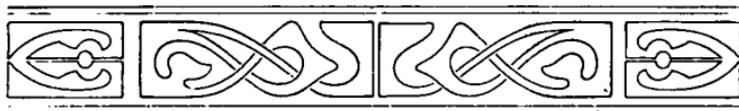
*Et c'est un délire moqueur,
Et si fou que je m'imagine
Entendre rire dans mon cœur
Une mandoline.*

Edmond Rocher.

Paris.

COLLABORATIONS

ESTUDIANTINES



PAX TIBI, MARCI REGNO!

*In Venice Tasso's echoes are no more
And silent rows the songless gondolear
Her palaces are crumbling to the shore
And music meets not always now the ear
Those days are gone — but Beauty still is here.*

(BYRON)

Il n'y a pas beaucoup de spectacles aussi affligeants dans l'histoire que celui de que nous offre, au XVII^e et au XVIII^e siècles, la lente agonie de la République vénitienne. Pendant ces deux cents ans. on assiste aux progrès de la décrépitude de cet Etat qui avait jadis brillé d'un si vif éclat. La découverte de nouvelles voies commerciales, avait fortement ébranlé la situation économique de la sérénissime République; la chute de Candie portait une atteinte mortelle à sa puissance militaire. Morosini réussit un temps à en retarder la décadence, mais après lui, ce fut l'effondrement. Venise, qui avait joué un rôle si important à Munster et à Osnabrück, assistait, spectatrice muette, au traité de Passarowitz (1718) laissant aux autres le soin

de régler ses intérêts les plus intimes. C'était là un de ces signes sur la signification desquels il n'y a pas à se tromper; la décadence apparaissait dans sa hideuse réalité. Pour la première fois depuis des siècles le lion de St-Marc rentrait ses griffes. Venise qui n'avait jamais tremblé devant la Sublime Porte s'inclinait tout-à-coup avec une bonne grâce infinie devant la monarchie autrichienne à peine reconstituée. C'est ainsi que le lendemain de Passarowitz, les puissances purent constater avec un étonnement bien explicable, que la diplomatie vénitienne n'était plus une nécessité pour l'équilibre de l'Europe.

La déchéance morale était encore plus profonde que la déchéance politique qu'elle accentuait lamentablement. Molmenti essaie de démontrer que tout sentiment d'honneur n'était pas mort chez ceux qui présidaient aux destinées de la République et il nous cite ce fait que, au moment même ou dans les affaires de la Valteline et du Mantouan toute l'Italie se salissait les genoux devant l'Espagne, Venise seule répondait avec dignité et même parfois avec jactance aux ministres de Sa Majesté très catholique. Venise tombait nous dit-il, mais n'était-ce pas le sort de toute la vieille société d'Europe! Sa position, l'adroite souplesse des caractères, la sagesse de sa constitution, l'influence absolument nulle du peuple dans le Gouvernement, en un mot tout ce qui avait fait jadis sa force et sa grandeur, ne finissait-il pas pour être un anachronisme, donc une menace?

« A Venise », clame-t-il « la poésie des sites, la singularité « du pays, la splendeur même des arts devaient concourir « à rendre les vices du temps plus séduisants, plus raffinés, « plus frappants que partout ailleurs; » et il s'indigne lorsqu'il rencontre quelqu'un qui accuse la cité des doges de donner l'exemple de la corruption à la Vieille Europe!

Enthousiasme généreux d'un fils qui s'obstine à vouloir s'illusionner lui-même sur les fautes de celle à qui il doit de voir la lumière du jour !

Loin de nous pourtant l'idée de nier toute grandeur d'âme chez les descendants de ces valeureux Vénètes qui, plutôt que de subir la loi du vainqueur, s'étaient jetés dans les lagunes et y avaient fondé une cité ! Nous concédons même que durant la grande guerre de Candie, la République, en offrant ses flottes, ses armées, ses trésors et son sang le plus glorieux en sacrifice, sauva peut-être la civilisation européenne de la barbarie ottomane. C'est incontestablement là un beau geste, qui évoque les temps passés de la grandeur de Venise, mais combien rares furent ces épisodes glorieux pendant la période interminable de cette décadence terne et monotone. C'étaient-là dè ces élans de générosité, vite brisés, de ces manifestations de vie éclatantes mais courtes dans un corps meurtri qui ne savait pas mourir, quelque chose comme un soubresaut désespéré, une protestation suprême contre l'inévitable.

La vie publique jadis si intense n'était plus. La grandeur extérieure de la République inquiétait peu les jeunes patriciens, héritiers de noms illustres, qui n'étaient plus que les fantômes de leurs ancêtres. Pour ceux-là, a-t-on dit, les affaires étaient un plaisir, pour eux les plaisirs étaient une affaire ! Triste boutade qui explique bien des désastres ! Cette jeunesse qui aurait pu et dû empêcher la chute de la grande métropole n'en eut pas le courage. Ses préoccupations n'allaient pas au delà d'un avenir très rapproché. Reniant tout le passé de leur race, ignorant les obligations qui s'imposent aux hommes conscients de leur devoir, vivant au gré de leur fantaisie, ces jeunes aristocrates en étaient arrivés insensiblement à ce point voisin

du quiétisme et du fatalisme, où le bonheur et le malheur semblent se confondre. Ils se consolait de leur chagrin par une épigramme ou un bon mot. Les événements de la veille ne laissaient dans leur esprit agité par mille pensers divers, qu'une trace imperceptible qu'effaçaient rapidement les plaisirs du lendemain. Venise d'ailleurs ne vivait plus que pour le plaisir. Elle semblait vouloir s'endormir doucement comme les républiques grecques, sans heurts et sans secousses, au milieu du faste et de l'ivresse, dans l'oubli de tout. On comprend ce désir ardent que la noblesse avait de jeter un voile sur le passé. Celui-ci constituait pour elle une charge accablante ; on ne pouvait plus réclamer de ces dégénérés qui allaient rêver le soir au clair de la lune sous les sombres arcades des procuraties, la somme d'énergie qu'il eut fallu pour sauvegarder l'intégrité du patrimoine glorieux légué par les ancêtres.

Le luxe était effréné ; l'ameublement d'un appartement coûtait un prix fou. Les pavements étaient incrustés de marbres orientaux, de jaspe, de porphyre, de serpentine vert. De lourdes tentures cramoisies cachaient à demi les entre-lacs des arcs cintrés, gracieusement découpés dans les façades blanches et roses des palais de marbre. Les arabesques et les moulures des plafonds revêtaient une forme exquise. Le bord des merveilleuses tables de chêne était décoré par un adorable enchevêtrement de masques, de chimères, de sirènes, d'amours et de personnages allégoriques. Sur les consoles soutenues par des cariatides, des amphores voisinaient, dans un aimable désordre, avec les buires en agathe, les cassolettes damasquinées, les dagues à la poignée délicatement ajourée. Des cuirs tannés, incrustés de pierreries, tapissaient les murs auxquels de massifs boucliers en argent, de travail florentin, étaient

appendus. « Descendant des plafonds » nous dit Viollet-Leduc, « brillaient des lampes de style oriental, en cuivre doré ou en bronze niellé, gravées, émaillées, garnies de cristaux, ou des lanternes ornées de petites colonnes torsées, fermées par des miroirs de différentes formes qui produisaient sur les murs, l'effet d'une peinture en clair obscur ».

Les patriciennes, qui jadis ne quittaient guère les galeries de leurs palais, passaient leur temps à la place St-Marc, en compagnie de quelque galant cavalier, en agitant nonchalamment leurs splendides éventails, « armes et symbole de la séduction » comme les appelle un poète vénitien. Ces frères engins de coquetterie, représentaient une véritable fortune, ils étaient devenus indispensables aux jeunes patriciennes : c'est qu'à Venise ils avaient un langage tout particulier ! « Combien de sourires malins » dit Molmenti, « combien de tendres soupirs les filles blondes des lagunes n'auront-elles pas dérobés sous le gracieux voile de soie, peint quelquefois par Rosalba Carriera ou par quelque autre artiste célèbre ».

Le luxe se manifestait d'ailleurs dans les moindres détails. Les gondoles, si sévères à l'origine, étaient somptueusement décorées, leurs « felci » étaient toutes tendues de soie, leurs « ferri » mêmes avaient dépouillé leur ancienne sévérité.

Le Sénat, rendons lui cet hommage, s'efforça de revenir aux mœurs d'antan, mais les décrets, malgré toute leur rigueur, restaient impuissants ; n'est-ce pas là un signe évident qui trahit l'extrême vieillesse des gouvernements ? Les courtisanes et les sigisbées envahissaient la ville. Les jeunes patriciens recherchaient certaines alliances pour obéir aux convenances et aux « droits » du sang, mais ils ne se considéraient nullement liés par des unions auxquelles

l'impulsion du cœur était demeurée étrangère. La galanterie était devenue une préoccupation grave, élevée presque à la hauteur d'une institution. Carlo Gozzi dans ses mémoires nous montre en des paroles amères comment la femme, dans son désœuvrement, s'abandonnait au vol capricieux de son imagination et se complaisait dans une royauté idéale, « souveraine d'un peuple phthisique. » Les jeunes garçons, armés d'une épée que leurs ancêtres, jadis, auraient mise à la disposition de l'Etat et qu'ils mettraient eux, plus tard, au service de leurs querelles intimes, baisaient avec des marques de respect comique la main des fillettes, « comme leurs pères, vieux enfants la baisaient aux dames ». Pourtant Molmenti s'efforce de ne pas voir ces signes trop évidents de la mollesse des mœurs, et il plaide avec chaleur, la cause de sa belle patrie. « Les Vénitiens du siècle passé, dit-il, étaient pour la plupart des esprits faibles, mais non des cœurs pervers. Animés souvent par une pointe d'ironie, aimant le badinage et la satire ou s'égayé la verve des époques de décadence, ils n'aspiraient qu'à passer agréablement leurs jours. Leurs habitudes, il est vrai, étaient molles et relâchées, mais la sensualité ignorait chez-eux les transports violents; et maintes fois, le « Cavaliere servente » qui aidait sa dame, même à s'habiller, n'était allé au delà d'un baiser sur la main. La frivolité était extrême, les mœurs libres et faciles, mais le libertinage ne se vautrait pas dans l'obscénité et ne s'exaspérait pas, comme dans la décadence de Rome, jusqu'à la brutalité, et à la démence. Il y avait plus de vices que de crimes, plus de petites passions que de perversité. C'était un calme voluptueux que l'art embellissait; c'était le repos d'un peuple qui, après avoir virilement vécu, se retirait au sein des plaisirs élégants. La galanterie véni-

tienne n'a jamais été l'expression d'une lubricité aveugle et convulsive, mais d'une légèreriante et tranquille, fleurie de madrigaux sucrés, accompagnée de vers, d'œillades amoureuses et de caprices ».

Quand Molmenti défend Venise, il est dans son rôle. Ennemi archarné de l'influence espagnole il lui attribue tous les maux qui s'abattent sur la République. Il va même jusqu'à prétendre que c'est cette influence pernicieuse et délétère qui, en pénétrant dans le silence des Églises, vicie la solennelle simplicité des rites religieux.

Nous respectons ce pieux plaidoyer, mais, toutefois, nous ne pouvons nous empêcher d'accueillir cette conclusion avec quelque scepticisme. Tous les actes de la vie publique étaient atteints par la corruption. Les funérailles des grands fournissaient prétexte aux réjouissances et l'on cite tel enterrement d'un doge qui prit les proportions d'une véritable fête nationale. Le « Ridotto » regorgeait de joueurs, les patriciens y perdaient en un soir les sequins que leurs ancêtres avaient si péniblement amassés dans les comptoirs du Levant.

Toutes ces fortunes que les galions avaient amenées jadis d'Orient, lors des jours heureux de la splendeur de la République, croulaient en un rien de temps à ces tables autour desquelles se pressait une foule interlope, alléchée par l'appât d'un gain malhonnête. Le peuple lui-même, gagné par la frivolité des grands seigneurs et par cette fièvre malsaine du lucre, se rua bientôt vers les casinos. « Cette joyeuse insouciance qui sortait des salons dorés et pénétrait dans la maison du pauvre, cachait en vérité le germe de la dissolution ».

Tout ressort moral étant brisé et le pouvoir étant devenu illusoire, il était certain que la République sombrerait à la

première tourmente. Cet Etat qui avait couvert la mer de ses flottes, qui pendant des siècles avait tenu tête à l'Islam, qui avait eu la moitié de l'Italie comme provinces et qui avait si souvent été l'arbitre des destinées des grandes nations occidentales, disparut tout à coup le 12 mai 1797.

Venise a été étouffée par la Révolution dira-t-on. C'est Bonaparte qui l'a vaincue et qui a mis fin au dogat, cette institution qui semblait défier le temps ! C'est une erreur ; Venise est tombée sous le coup de ceux là mêmes qui auraient dû la défendre eile a succombé parce qu'elle s'était voluptueusement assoupie dans son opulence ; le mal qui la rongeaient était interne ; Venise est morte... parce qu'elle avait trop vécu !

Chose étrange et bien rare. les contemporains de cette chute que n'honore même pas l'audace de la résistance, avaient prophétisé ce qui est arrivé. Lorsque Pierre Gradenigo avait appris l'élection de Manin, il avait secoué tristement la tête en murmurant : « On a nommé Doge un Frioulan, la République est morte. » Ce mot, dit Molmenti, avait une signification profonde, il faisait allusion au défaut de traditions domestiques dans l'homme destiné à être le chef du Gouvernement. C'étaient ces traditions qui avaient sauvé Venise lors de la guerre de Chioggia, c'était à elles que l'orgueilleuse cité dut son salut lorsque le désastre d'Agnadel lui avait fait perdre la terre ferme et avait amené les Français jusque sur le bord des lagunes. La République rompant avec elles, signait du même coup son arrêt de mort.

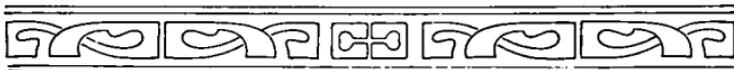
La vie politique de Venise est brisée, la cité des Doges n'est plus le centre de toutes les intrigues diplomatiques du monde ; la place St-Marc, qu'on a si judicieusement comparée à l'Agra, ne voit plus les patriciens débattre les

graves questions qui touchent au Gouvernement; les jeunes seigneurs ne chantent plus sous le balcon de leur Des demone, ces délicieuses sérénades, mélodieux soupirs d'amour qui s'exhalaien't jadis si souvent dans l'air limpide et parfumé des nuits vénitien'nes. Les somptueux palais de marbre qui reflètent leurs façades monumentales dans les eaux du Grand Canal, sont toujours debout, attestant la splendeur passée de la grande cité déchue, mais les descendants des Mocenigo, des Vendramin, des Loredan et des Foscari, ces patriciens aux noms glorieux, artisans de la grandeur et de la ruine de leur patrie, ne les habitent plus. Venise a presque tout perdu : sa haute situation politique, ses possessions, ses flottes, son commerce, son territoire, mais ce qu'elle a conservé, ce qu'elle ne perdra jamais, c'est ce charme particulier qui fait d'elle une cité unique et qui a arraché à Paul de Saint-Victor cette exclamation spontanée : les autres villes ont des admirateurs, Venise seule a des amoureux !

Robert Gillon.

Université de Gand.





CRÉPUSCULE

*Quand le ciel se rougit d'une teinte de sang
Paraissant s'épancher d'une énorme blessure,
Et que tombent le soir sur la belle nature
Les dernières lueurs de l'astre triomphant.*

*Qu'il est doux de rêver en écoutant les pleurs,
Les cantiques d'amour dans les bois déjà sombres,
De voir passer furtifs comme de pâles ombres
Des nuages troublants dans les cieus enchanteurs.*

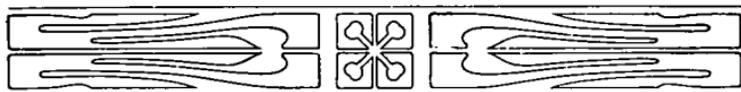
*On entend s'élever dans les airs, lentement,
Mille voix que la brise emporte sur ses ailes,
Touchantes voix des soirs, si tendres et si belles
Faisant trembler les cœurs et pleurer doucement.*

*Quand la nuit est venue et qu'enfin tout se tait
Que tout meurt ici bas dans un profond silence,
Les astres un à un piquent la voûte immense
Et scintillent alors d'un étrange reflet.*

*Une part des humains oublie en ces moments
Dans leur profond sommeil de ce monde la peine,
L'autre dans les plaisirs feint d'ignorer de même
Les deuils de l'existence ainsi que ses tourments.*

Eugène Laureyssens.

(Université de Bruxelles).



L'HEUREUSE ISSUE

(A PROPOS DES DERNIÈRES ÉLECTIONS EN FRANCE)

Les générations du XX^e siècle ont assisté à un spectacle peu banal. Pour celui que passionne le triomphe de l'une ou l'autre idée directrice, cette longue lutte, que vient de terminer, sur le terrain civil, la victoire des anti-cléricaux français sur l'esprit ancien, n'a pas manqué d'offrir, à différentes reprises, une riche moisson de péripéties de toute sorte et des leçons pour les hommes à venir.

Pour qui saisit l'aspect des choses, il n'est pas difficile de constater que la loi de séparation est l'heureux aboutissement d'une idée en germe dès la Révolution.

Disons-le hardiment : sans Napoléon et la concession du Concordat aux cléricaux d'alors, la séparation des Eglises et de l'Etat était acquise en fait et en droit, dès 1789.

Napoléon fit faire, à l'œuvre d'épuration, un pas en arrière. Et n'étaient les secousses et les soubresauts, qui ont agité la société moderne dans la période du commencement du XIX^e siècle, il n'aurait pas fallu attendre le moment où

quelques partis, désunis sur le terrain social, unis sur le terrain philosophique, se fussent fusionnés pour terrasser l'ennemi commun.

Le Bloc a porté le dernier coup au cléricanisme.

Ce ne fut guère facile. Sitôt que l'Eglise sentit qu'elle avait reconquis un point d'appui grâce au Concordat, elle recommença ses opérations.

A la vérité, on vit alors une chose bizarre. Cet *instrumentum regni*, que le tout-puissant dictateur croyait créer pour lui seul, devint plus celui de l'Eglise, que le sien propre.

Sans s'en douter, il avait détruit l'une des plus fécondes conséquences de la Révolution et travaillait involontairement, de concert avec les jésuites, au retour des Bourbons. Ce devait être la cause de sa défaite définitive.

Quoi qu'il en soit, l'Eglise n'eut guère de repos avant d'avoir regagné le terrain perdu par les bouleversement de 1789. Sans heurts, sans secousses, elle recommença l'infiltration graduelle. Mais elle eut la suprême irraison de ne pas croire au changement des temps. C'est ce qui hâta sa chute.

Dès avant 1789, détestée et suffisamment odieuse par un passé d'horreur et d'intolérance, elle entra dans le XIX^e siècle, novateur par les faits, libertaire par les idées, sans faire aucune concession aux hommes, ni aux choses.

Elle se méprit étrangement de ne pas croire au bouleversement de la société ancienne; elle se crut encore en plein XVIII^e siècle et resta telle qu'elle était auparavant : immuable.

Une telle conduite et de tels antécédents ne pouvaient que la faire renier par les hommes nourris à l'école des libertés modernes.

Dès lors sa chute s'accusa nettement, et sans la lenteur de l'émancipation des foules, la puissance occulte de l'Eglise, ses richesses et les truquages honteux qu'elle emploie pour détenir un lambeau de pouvoir temporel, la séparation aurait été votée trente ans plus tôt et peut-être davantage.

De nombreux penseurs ont dû pétrir à nouveau l'esprit de la foule et détruire la nouvelle empreinte laissée par plusieurs années de réaction renaissante; travail énorme, si l'on songe à la puissante qu'acquiert le réveil d'un sentiment atavique.

Puis, il fallut achever l'œuvre politiquement, entamer et combattre l'odieux gouvernement de réaction cléricale de 71, « L'ordre moral », sous Mac-Mahon, mettre la bête aux abois au moyen de lois de défense sociale et dévoiler ses turpitudes dans d'énergiques plaidoyers, dont l'éloquent réquisitoire de Paul Bert contre l'éducation des jésuites est un bel exemple,.... jusqu'au moment où le Bloc a pu donner le coup de grâce.

Les triomphes successifs de l'anticléricisme en France ne furent donc pas une surprise, ni inattendus. Ils sont la conséquence logique d'un travail d'épuration, entrepris depuis longtemps, avec, dans le passé, des alternatives de succès et de revers. C'est en cela qu'ils sont stables, et qu'ils ne sont point à la merci de quelque coup d'audace des cléricaux.

Le vote que vient d'émettre le peuple français a l'incalculable valeur d'avoir été non pas inspiré par une vaine préférence sentimentale, mais de procéder d'une opinion éclairée par la raison.

De telles décisions sont plus stables que celles que les pouvoirs peuvent réclamer au nom d'une foi chancelante qui est battue en brèche par l'esprit du siècle.

La raison et la saine logique conservent toujours les droits qu'elles ont acquis.

Enfin, chose remarquable, le calme qui a présidé au scrutin est une nouvelle preuve de la stabilité du nouveau régime.

C'est, en effet, le propre de ceux que sollicite la raison pure, de n'être pas émus, au dernier moment, par un vain pathos électoral et une niaise sentimentalité.

Nationalistes, orléanistes, conservateurs, et toute la phalange cléricale française, ont dépensé inutilement, leur effort et leur bluff.

En vain out-ils agité le spectre de la démagogie rouge!
L'électeur français ne s'en est pas ému. Et il a bien fait.

Mai 1906.

Jules Logtenburg.

(Université de Gand).





AUTOMNE DE CŒUR

*L'automne, dit-on, fait pleurer les cœurs...
J'ai pleuré souvent par les longs soirs d'ombre :
Mon soleil est mort et mon ciel est sombre,
Les jours écoulés érigent leur nombre.
L'automne, dit-on, fait pleurer les cœurs...*

*L'été semble court, quand il fut si doux...
Les gais souvenirs des heures aimées
Volent au néant des choses passées,
Pauvres fleurs d'amour, vous êtes fanées !
L'été semble court quand il fut si doux...*

*J'arrive trop tôt au terme fatal
Où l'homme mûri regarde en arrière.
Quand on a couru, brève est la carrière :
Pleurer les jours morts mon cœur solitaire,
J'arrive trop tôt au terme fatal...*

*Aimez votre temps, derniers nés d'hier.
La Mort approchant fait aimer la Vie,
On comprend alors combien c'est folie
Que désirer voir la Route finie :
Aimez votre temps derniers nés d'hier...*

*Quand l'Automne arrive on pleure l'été...
Que vous êtes loin dans le Passé sombre,
Souvenirs ternis par les longs soirs d'ombre !
Les spectres d'amour passent en grand nombre
Dernière vision avant le Léthé.*

Paul Lebrun.

(Université de Bruxelles).

1906

ASPECTS CHANGEANTS DES YEUX

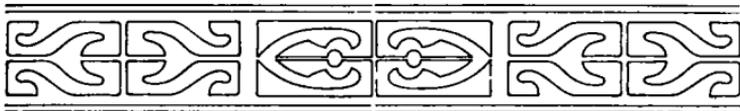
*La prunelle des yeux c'est la mer en démente,
Ses éclats d'un instant sont les flots sinueux
Qui sillonnent sans fin cette étendue immense
Changeant en mille tons, se confondant entr'eux.*

*L'aspect troublant des yeux c'est la voute sublime
Où s'allument le soir les astres scintillants,
La flamme qu'il contient et qui douce s'anime
C'est celle de l'étoile aux reflets intrigants.*

*Les doux regards des yeux qui s'allume et qui passe,
C'est le nuage blanc qui traverse les cieux,
C'est la comète qui, se perdant dans l'espace,
Laisse sur son passage un sillon lumineux.*

Eugène Laureyssens.

(Université de Bruxelles).



CELLES QUI SONT JUGES.

*En ceci le monde ressemble à
l'homme, il a un derrière.*

3 HEURES DU MATIN : UN BAL MONDAIN PAR INVITATIONS.
(On soupera par petites tables)

On a soupé.

Les couples sont revenus dans la grande salle ; quelques groupes encore sont enlacés, mais on sent que la fougue est passée : ce n'est que le reflet d'une gaité.

Les jeunes filles, du champagne à la tête, l'œil brillant, l'air tendre, se pendent aux bras de leurs cavaliers. Il court dans la salle un murmure vague fait de chuchotements et de paroles basses.

Les mamans sont au fond qui causent, et les papas sont à boire, en bas...

La chaleur de la salle produit une espèce d'effervescence. L'air est étouffant. L'on sent le fard et la sueur. Des colloques ardents s'établissent, les mains se serrent, les tailles se font lâches, et les corsages montrent trop de choses.

Tout cela, ce bruit, cette musique de cris et de rires, ces gens mi-masqués, ces collerettes blanches, ces voix fausses, et jusqu'à ce violon qui grince dans le coin, tout cela donne à la fête un air de farce médiævale.

On se promène.

Il et Elle.

Elle : *Grande, bien faite, la figure impertinente et perverse ; les lèvres voluptueuses se retroussent, laissant voir des dents éblouissantes, telles des perles sous un velours rouge.*

Costume de danseuse napolitaine. Toque de peluche noire, boléro de soie grenat, garni de pierreries et d'or.

Corsage ouvert, d'où les seins s'échappent presque... prometteurs.

Lui. *Bien fait, la moustache conquérante et l'œil vif. Toujours une pensée vile et un mot rosse.*

Snob et danseur de premier ordre ; a des dettes ; de la blague ; est adoré.

Il et Elle causent. *On a commencé par se dire Monsieur et Mademoiselle. Maintenant c'est l'intimité : L'on se comprend et l'on dit des bêtises à deux.*

Dans la chaleur de la causerie, des mots jaillissent virulents, grossiers et dans la forme et dans la pensée ; des phrases s'élèvent crues et gauloises où s'étalent la volonté de médire et la perversité d'esprit.

Lui. Et voilà ! « Selon l'usage antique et solennel » on a soupé.

On n'est pas mal, n'est-ce pas, devant une bouteille. La causerie s'avive, la parole est facile, et pourtant, l'usage est drôle ! Mais vive l'usage !

Elle. Oui, vive l'usage ! Un peu trop solennel, leur souper. Le malheur, c'est les parents. Regarde la mère, elle pionce !

Lui. Mais... où avez vous...

Elle. (*Narquoise*) Dis-donc, tu pourrais pas dire tu?

Lui. Certainement. Seulement je considérais...

Elle. Tes considérations, je m'en bats l'œil, T'as qu'à en faire de l'étuve!!

Lui. C'est bon. Je les rentre. Mais où as-tu appris à parler cette langue. Ma parole! On se croirait sur la Butte!

Elle. Ah! Ah! La mode, mon cher, très chic, pas vrai, mon argot. Tu te la creuses pour savoir d'où j'le tiens! Tiens donc. C'est la petite de Mael. Tu sais, celle qui venait ici il y a deux ans. Mais voilà que t'as l'air abruti. Tu trouves pas ça gentil, dis?

Lui (*avec un effort.*) Si, si, au contraire, c'est charmant, (*Il se tait un instant.*)

Elle, *le regarde, puis agacée :* Dis-donc, si tu ouvrais tes valves?

Lui. Mes...

Elle. Mon Dieu, ce que tu as l'air bête! Enfin, c'est bon. Tu sais qu'elle est mariée.

Lui. Qui ça?

Elle. Mais la de Mael. Parbleu! En v'là une qui a d'la corde. Un mari facile. Un amant... encore plus facile...

Lui (*ahuri.*) Ah non alors!.. Et l'honneur qu'est ce que vous en faites?

Elle. L'honneur, ah, ah! L'honneur, mon cher. C'est comme tout ce qu'on perd : quand on en n'a plus... on en achète! (*Elle s'enfuit.*)

Lui. (*La poursuivant.*)... Ou on en invente!

Quand il la rattrape, elle part d'un grand éclat de rire.

C'est vrai après tout, ce que j' t'ai dit... Tes pas fâché au moins. L'honneur, vois-tu, c'est pour les petites filles, c'est très chic tant qu'on est jeune. Ça peut servir. Une fois mariée : c'est une charge.

Lui. Alors, ce paquet, vous le jetez bien vite, vous... puisque vous vous mariez dans quelques mois...

Elle. Ah non ! mais elle est bien bonne ! Allons donc, mon cher, soyons sérieux ! On t'a parlé, je vois ça. Mon cousin n'est-ce pas !

Lui. Oui, votre cousin Paul.

Elle. Eh bien, tu peux le dire à tous : Jamais, je ne voudrais de c't animal-là, tu entends, jamais ! Un homme qui n'a pas connu de femme. Non, mais vois-tu la gueule qui ferait au coup d'Etat !

Lui (*sérieusement gêné*). Oui, oui... Mais... si nous allions nous asseoir un instant.

Elle. On serait mieux. Et puis j'suis foutue.

Lui. Hein !

Elle. Qu'y a-t-il ? C'est dans l'Aiglon, grand bêta. C'est du Rostand.

Lui (*aplâti*). Alors, si c'est du Rostand ! (*Ils entrent dans une petite salle contiguë. Elle est faiblement éclairée et pardessus et chapeaux gisent pêle-mêle sur les chaises. Seul au fond un canapé est libre, « very comfortable ».*)

Lui. Asseyons-nous là, veux-tu ?

Elle (*pendue à son bras*). Oui. (*A peine assis, il la prend par la taille et l'embrasse dans le cou goulûment. Elle se défend avec mollesse*). Veux-tu cesser. C'est pas gentil. Si on nous voyait. Dis, cesse...

Lui. (*La saisissant et l'embrassant à pleine lèvres*). Tais-toi, je t'aime. Tu entends, je t'aime et cela depuis tantôt, j'aime tout de toi, tes yeux, tes cheveux et ta bouche, et je veux tout.

Elle (*ferme les yeux et s'abandonne !...*)

Lui (*la servant éperdûment*). Je t'aime follement. Donne moi tes lèvres. Je les veux... Je te veux.

Elle (*faiblement*). Oui.

Lui, *l'embrasse partout, ivre de volupté et de passion. Dans un fol élan, il va la renverser...*

Un bruit. Il se redresse, se secoue. Elle, dégrisée, saisit ses cheveux, les arrange, remet son collier en place et fixe sa taille.

Ils causent...

Une troupe de jeunes filles entre dans la petite salle. Elles caquetent et rient (s'adressant à eux). Tiens, ils dansent sur canapé! Vous êtes fatiguée, chère?

Elle. Mais non. Seulement tu comprends... la salle... l'air étouffant. On aime s'éloigner un instant du bruit. Pourquoi, souris-tu!

La petite. Moi, oh rien...

Elle. Si... Il y a quelque chose. Dis ce que c'est! Voyons.

La petite (*ennuyée, essaye de changer le tour de la conversation*). Je te dis qu'y a rien. A propos, tu sais ce qu'on vient de me dire. — Entre nous s'pas? — Eh bien la petite demoiselle F... tu sais celle qui fait sa pudeur, et bien ma chère, on l'a vue seule avec son fiancé!

Elle. Tu dis?... Eh bien, c'est du propre! Seule! Non! Mais si on m'y revoit encore dans leur sale boîte à ces F... Quand on pense! Mon Dieu, à quels gens parle-t-on?

Mais qu'est-ce qui font donc des convenances?

Lui (*bas*). Ne t'emballe pas, chérie!

Elle. Non... mais si tu savais ce que ça me dégoute!...

Teddy



POÈME EN PROSE

Toi, qui liras ces lignes, ne les méprise pas. Souris-en, si tu veux. Aie plutôt pitié !

Un soir, je rencontrai, brillants d'un vif éclat dans le lent crépuscule, deux yeux grands, noirs et francs, étincelants sous un vaste front blanc, qui, avec volupté, fuyait sous une chevelure, lourde comme un pampre mûr. Deux fanaux dans la nuit; un rêve fascinant; le vertige au bord d'un abîme inévitable...

Ebloui pour toujours, je ne verrai plus qu'elles : ces étranges lueurs, rouges comme des désirs.

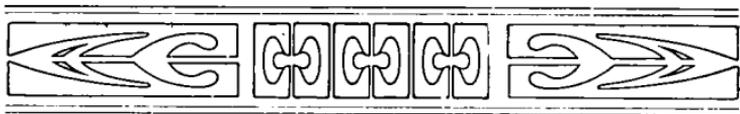
Depuis, je suis souffrant. Sont-ce des mains fiévreuses que je sens, parcourant les rues, recherchant sans repos ces mêmes yeux grands, noirs et francs, étincelants sous un vaste front blanc, qui, avec volupté, fuit sous une chevelure, lourde comme pampre un mûr ? A les revoir, un soir, peut-être pourrais-je calmer mes mortelles angoisses ?

Or, je le trouvai, le toit qui les abrite, et j'espère — oserais-je ? — que si, pauvre phalène quand même destinée à se brûler les ailes à leur lumière, je les y invitais, ils ne refuseraient de me troubler encore. Deux fanaux dans la nuit; un rêve fascinant; le vertige au bord d'un abîme inévitable....

Toi, qui liras ces lignes, ne les méprise pas. Souris-en, si tu veux. Aie plutôt pitié !

** ... Ah ! ces yeux grands, noirs et francs, étincelants sous ton vaste front blanc, qui, avec volupté, fuit sous ta chevelure, lourde comme un pampre mûr !...*

Maurice Raepsaet.



FRED ET PHUL

Fred et Phul étaient deux jeunes hommes de vingt ans. Ils s'étaient une nuit côtoyés sur la banquette grasseuse d'un lupanar et là, trouvant dans leurs esprits quelque étonnante analogie, ils avaient décidé de mener ensemble une paisible vie. Fred était court, blond et poupin, les yeux bleus, la bouche vermeille. Phul était haut, brun, velu, coloré et les regards de ses prunelles égrillardes abaissaient la paupière des femmes. Le premier était impétueux et vif comme un pinson, l'autre calme et mesuré comme un bon bœuf. Ils eurent vite fait de s'installer dans une Thébaïde peu chère et dès lors, tout en mangeant au même fromage, tout en mariant la fumée de leur pipe, leur corps se mirent en communion d'habitudes. Ils agissaient de concert. Si l'épicier, leur propriétaire disait à Phul : « Voulez-vous du sirop, » Phul répondait en hâte : « attendez, je vais demander à Fred s'il y tient. » Quand face à face, ils enfilèrent leurs gants pour sortir, l'un disait à l'autre : « Où va-t-on ? L'autre répondait « Où tu veux ! » Ils ignoraient la bourse et mêlaient leur argent. Enfin ils dormaient fesse à fesse.

Au fur et à mesure que les soirs s'ajoutaient aux soirs, leurs idées regardaient au même but et dehors on ne les

entendait plus jamais parler à la première personne. Cependant chez eux, quand ils travaillaient à la même table, les « je » revenaient aux discussions, surtout quand les minuscules tasses à thé étaient vides. Alors leur voix s'enflait, leurs mains larges ouvertes s'abattaient sur la table aux affirmations décisives et du choc de leurs poings fermés en heurtant ce meuble, la flamme de gaz sursautait. Mais que faisaient-ils diras-tu? Que faisaient-ils en effet? Ah! ils faisaient bien des choses. Fred méditait beaucoup, assis à la turque sur le sofa. Phul saisissait quelquefois une plume dans le but s'aligner d'innocents petits vers.

Le dimanche ils devenaient bourgeois, se levaient à midi, déjeunaient, en chemise molle, d'un œuf propre dans son beau petit plat de faïence blanche, puis avec le geste rond et coquet des jeunes femmes heureuses, ils trempaient de leur main droite à l'auriculaire élégamment écarté, de jolis biscuits roses dans le moka d'un noir d'encre. Cette fine collation leur faisait alors monter aux lèvres le rire béat des digestions faciles et pour railler doucement le burlesque des gens endimanchés, les comparaisons joyeuses s'établissaient en foule dans leurs gais propos. Si quelque jeune fille à la croupe rebondie passait sous leurs regards, ils s'inclinaient noblement vers elle en souriant d'un air entendu. La belle dame leur jetait un regard effaré ou s'en allait d'un rire éclatant suivant son humeur.

Aucune cependant ne détournait la tête au coin de la rue. Mais un de ces beaux dimanches d'automne où le soleil est faible comme un amant malade; au moment où les deux amis encore ébouriffés de la nuit se bourraient joyeusement de coups de poings à leur balcon, une blonde enfant qui cheminait par là charma du même coup leurs quatre yeux. Car ils étaient si bien identiques, qu'une même beauté

allumait ensemble leur verve... La fille était rieuse et répondit de son sourire le plus fol aux communes salutations des deux amis. Puis, chose extraordinaire, elle revint, sourit à nouveau et les joyeux garçons ne tarissaient pas de chanter avec ébahissement, les merveilles de sa jeunesse hardie. Dès ce moment le même feu leur brûla le cœur, mais ils se promirent loyalement de rester unis lorsque Divine (ainsi se nommait la demoiselle) aurait fait comprendre son choix.

— Mon vieux Phul, disait Fred, je serais vraiment curieux de savoir qui de nous deux arrête son regard? Il m'a semblé que ta beauté seule avait attiré son signe de main!

— C'était cependant toi qu'elle voyait, j'en suis sûr, répondait Phul; c'est assez naturel d'ailleurs, tu as de fins cheveux, des yeux clairs, un teint de rose; comment veux-tu qu'une aussi fringante pucelle tienne à se sentir mouiller la joue par un noir museau tel que le mien; c'est le terrain des filles, cet apoplectique visage! Ribaud, je veux bien l'être, mais joli poète, non pas!... Durant une longue semaine les compagnons fidèles s'embusquèrent aux fenêtres et un beau soir d'octobre clément où le bon Phul était solitairement couru vendre « Bas de Cuir, Le vieux Trappeur » pour acheter des londrès, Fred accosta Divine et s'en fut matoisement se consacrer vainqueur sur un baiser, au bord de l'eau. Pendant qu'ils gazouillaient des lieux communs sous les grands filleuls, le pauvre Phul revenait à grands pas vers le logis. Quand il trouva la chambre vide et sans lumière, son cœur se serra et sans prendre garde aux fins Havanes lancés sur le parquet, il courut à la fenêtre grande ouverte juste à temps pour voir son vieil ami tourner le coin de la rue en sifflant une

marche funèbre dont il rythmait sa marche rapide. C'était chez Fred, un signe d'intense joie.

— Mon vieux, s'écria de toute sa voix ce dernier en claquant la porte derrière lui, c'est un bijou, une perle, un diamant bleu ! Elle a une voix délicieuse, un rire de cristal, des yeux larges, superbes, et un corps, un corps, des lignes ! oh ! ses lignes ! Je l'ai embrassée deux fois, gentiment, sans efforts, tout naturellement ! Ça doit être un fameux instrument d'amour, cette enfant ! Quelles délices ! Quelles délices !... Tarata ta ! Tarata ta ! tara, tara, tara ta ta !... et Fred se mit à tourner burlesquement une cachucha dans un coin en tendant son mouchoir au-dessus de sa tête comme les danseurs espagnols.

Le pauvre Phul gisait sur une chaise la tête basse, les bras pendants, triste et comique.

Fred l'aperçut, s'arrêta net comme un pantin mécanique et murmura plein de pitié :

— Qu'as-tu donc, l'ami ? Tu l'aimais bien ? Bast, il y en a d'autres, tu auras Berthe ou Mélie et nous ferons des parties carrées ! Celle-là ou l'autre, est-ce pas égal ? Elle est bien belle, c'est vrai ; c'est un morceau de roi ; mais la fruitière d'en face, n'est pas mal, tu sais ! elle vous a un regard à ébranler le pape ! Tu l'oublieras ; tu l'aurais eue que je n'en aurais pas été si chagrin ; je l'aurais perdue de vue comme tu feras vite, tu verras ! Allons chantons « La Voix des Chênes », et console toi !

— Hélas, déclama Phul en branlant sa grosse tête au poil sauvage, je sens bien là que je l'aimais vraiment ; ma vie va s'écouler goutte à goutte comme l'eau du vase de Sully ! Ah ! pauvre âme incomprise et solitaire, seras-tu donc toujours froissée comme un journal déjà lu ?

Et en prononçant cette lamartinienne apostrophe, il

levait ses mains noueuses vers le plafond mal blanchi, tandis que Fred, saisi d'un irrésistible rire se roulait irrévérencieusement sur la chaise longue en se pressant le ventre!

La vie du pauvre Phul ne s'en alla pas goutte à goutte comme il l'avait si noblement annoncé; il continua d'étendre autant de beurre sur autant de tartines et ne délaissa point pour cela sa vieille pipe rouge; quelquefois cependant, il évoquait le frais sourire, l'œil prometteur, les longs baisers, les fortes étreintes et tout au fond de son imagination, derrière sa solide amitié s'ébauchaient de romanesques revanches, des vengeances féroces qu'il se reprochait cruellement en hâte, lorsqu'il sortait de ses fictions.

Quand Fred revenait tout guilleret de ses expéditions érotiques, Phul se réjouissait mélancoliquement au récit des prouesses, donnant même de çà, de là des conseils extraits de son expérience en amour, exposant ce qu'il aurait fait s'il avait été là, ses rêves enfin....

— Est ce qu'elle t'aime bien, disait-il d'une voix émue?

— Oh! Si elle m'aime bien! faisait Fred. — Elle me donne des baisers à rendre fou. Elle écrase ses dents sur les miennes et se colle contre moi en m'enserrant près d'elle avec une violence terrible! Oh! les superbes frissons! Oh! les spasmes! Oh! les râles sauvages! —

Et Fred poussait après cela de rauques « Oh! » de suprême jouissance en serrant ses mains jointes entre ses cuisses convulsivement serrées!

Son pauvre ami en perdait la tête, s'étirait à plat ventre sur le divan, s'y tordait comme un forçat en rut et rêvait des heures durant, devant Baudelaire, les aines en feu.

Mais, peu à peu, au fur et à mesure que sa chair assouvie se taisait, Fred se mit à écouter Divine, se

choqua de ses cuirs, subit la torture des participes tronqués, haussa les épaules aux inanités, l'embrassa sans élan, débita sans pitié ses plus terrassants paradoxes ; il manqua bientôt les rendez-vous, changea de sujet dans ses vers et remarqua non sans ivresse la fine cheville d'une belle du voisinage. Il n'en cela rien à son Pollux et un beau soir, lui dit entre deux huitres :

— Mon vicux, en amour, pour que ça dure il faut que sangs et cerveaux soient d'ensemble. Cette petite Divine est bête comme un pôt, prétentieuse comme une oie, de morale assommante et détail horrible, lit Xavier de Montépin. Elle me tient de longs propos sur sa réputation brillante, sur ses vertus respectables, pleure comme une gargouille en s'abandonnant et crie « Maman » aux moments pathétiques ! Quand tu as bien soif et que tu bois, tu ne remarques point le vase où se remue l'assouvissement désiré. Pourvu que ton eau soit pure et fraîche, tu bois à longs coups. J'ai fait ainsi, maintenant que mes désirs sont éteints, je procède comme un buveur ; pendant que ma langue se plait à rappeler la saveur restante du bon vin descendu, mes yeux s'arrêtent machinalement sur le verre que je fait tourner entre mes doigts ; j'en vois l'épaisseur et les défauts choquants ; je le dépose alors n'importe où et l'abandonne sans soucis ! J'en ai soupé de Divine ! Qu'elle aille au diable ! —

Sur ce mot tranchant, il engloutit l'huitre dont il avait ponctué son discours.

Pendant ce monologue, Phul, le teint rubicond, les yeux agrandis, tenait bouche bée s'enfonçant les mots vigoureux dans la cervelle.

— Quand est-ce, ton prochain rendez-vous ? s'écria-t-il anxieusement vers Fred.

— Demain, répliqua ce dernier, d'un ton dégagé.

— Nom de Dieu, j'y vais lâcha Phul. Tu t'en fous, hein, dis ?

— Mais certainement, vas-y donc ! Permits cependant à mon jeune âge de t'avancer les conseils d'un guerrier qui connaît son terrain. Dis d'abord que je suis parti, pour longtemps hein ! Déclare alors, dis, que tu es venu la prévenir de mon départ à cause d'une ancienne affection que tu lui portes, ouvre-toi, dévoile ton amour, parle d'étoiles, de ciel, de lune et surtout n'oublie pas les feuilletons ! Disserte vaguement sur le « Le Fiacre 113 », « Le Train 127 », « La Fille maudite », « L'Amour qui tue », « L'Eventreur de la rue Troppman », etc., etc... Après cela développe tes voiles, murmure les mots rituels, mon cœur, tes yeux, la nuit, le jour, t'adore, fou de toi. Jamais, toujours, puis demande un ou deux baisers. Ne compte pas sur la bouche au premier coup ! Il y a loin de ce coup aux lèvres ! Mais enfin, de l'éloquence, du courage, la patience du nègre et tu arriveras... comme tout le monde !

— Oh, comme tout le monde ! protesta aimablement Phul !

Quoiqu'il n'en laissât rien paraître, notre poète hirsute était gonflé de bonheur. Son corps flambait de ses vieux désirs et ses rêves distillaient mille délices qui le pâmaient la nuit, sur la couche brûlante.

Le lendemain, quand l'heure du choc fut proche, il se campa devant son lavabo le torse nu. Il s'attarda quelques instants devant la contemplation de ses tétins noirs, caressa du doigt la toison ténébreuse qui pousse entre ses pectoraux carrés et fit jouer ses biceps avec une admiration enfantine. Puis il ébouriffa sa longue chevelure, inonda d'eau claire son facies reluisant, se brossa soigneusement.

les mains, sans oublier l'habituelle aspersion d'eau de Cologne qu'il reçoit en frissonnant comme une vierge frêle. Il choisit soigneusement son linge, fit triomphalement bomber le plastron glacé de sa chemise raide d'empois, boutonna son col en se pinçant la peau, noua artistiquement sa cravate de fine dentelle; alors, il alla trouver Fred, perdu le front plissé dans un formidable in-folio.

— Suis-je bien ainsi, mon vieux, dit-il?

—!

— Oui hein! Quel costume endosser? Mon noir? Oui c'est ça, mon noir!

—!

— Tu ne dis rien! Broum, broum, broum!

Et satisfait, bouffi de vanité, drôlement majestueux, les pans de sa chemise raide se balançant comiquement derrière lui il retourna s'étouffer dans un veston serrant.

Hélas, ce gros garçon était timide et ce fut bien longtemps après cette première entrevue qu'il ceuillit les premiers fruits de ses travaux amoureux. Un beau jour cependant, la jeune Divine en fringale se laissa mener dans un hôtel discret et durant trois heures exquisés, Phul se fit des horizons nouveaux. Fred le vit réintégrer la demeure, lamentable, vidé, blet et flapi.

— Bien amusé! Vieux?

— Oh!

— Etait gentille?

— Oh!

— Où q'ça s'est passé?

— Hôtel Trois Vierges!

— T'es vanné?

— Oh!

— Pas faim?

— Non.

— Pas soif?

— Non.

— T'as sommeil?

— Oh!

— Va dormir!

Cette nuit-là, notre amoureux ronfla douze heures et se reveilla le matin un oreiller entre les bras. Il retourna souvent en compagnie dans la chambre douillette et les sacrifices à Vénus se seraient éternellement renouvelés sans une malheureuse promenade qui gâcha tout.

Un beau soir de lune, ils décidèrent une ballade en pantoufles sur les rives du fleuve et prirent la rue. Fred s'était sommairement revêtu de son vaste pardessus et Phul se perdait au centre d'un imperméable important. L'ironique Phoebé projetait sur le sol leurs ombres grotesques et l'air serein du soir balançait légèrement derrière eux les opaques nuages sortis en tourbillons de leur pipe crépitante. Tels deux ronds de cuir de sortie ils traînaient paresseusement les semelles de leurs douillettes sur le trottoir, discutaient les étalages, saluaient les voisins, contemplaient les belles filles et les véhicules, hésitant au coin des rues. Le fleuve majestueux et large glissait sous les rayons pâles du jaune astre joufflu. Les arbres silencieux alignaient sur le quai, d'interminables rangées de colonnes sombres. Ça et là, un bec de gaz isolé dansait un étrange cavalier seul au front noir des maisons sans lumières. Des couples étroitement unis, accoudés sur les parapets, laissaient tomber sur la nappe lisse des ondes bleues, une grande ombre unique. Des individus immobiles affalés sur les bancs fumaient des choses rougissantes. Les deux amis s'avançaient pacifiquement sous les tilleuls

en parlant d'un art quelconque. Soudain, non loin d'un banc voisin d'un reverbère, Phul stoppa net, agrippa nerveusement la manche de Fred ébahi et gronda sourdement :

— La vois-tu?

— Je ne vois rien, dit Fred, mais, Nom de Dieu, lâche-moi, cher étai!

— C'est elle, Nom de Dieu, lança Phul! C'est elle! Non mais tu ne la vois pas! Divine! là-bas, sur le banc, près d'un type! Non, mais vois-les donc! Ils s'embrassent! Ils se lèchent! Ah, sacré nom de Dieu, ah, sacré nom de Dieu! Attends va!

Comme un ressort qui se détend, il bondit vers les amoureux absorbés. Mais Fred le saisit au vol par la taille, l'amena violemment contre lui et le regardant froidement dans les yeux :

— Que vas-tu faire?

— Les enguçuier!

— Pourquoi!

— Comment? Une femme que...

— Une femme est aussi libre que toi, prononça sentencieusement Fred, et si Divine aime le changement, laisse-la donc faire!

— Mais enfin, n'est-ce pas dégoût...

— Sois bien heureux qu'elle t'ait donné quelques bonnes heures. Son tempérament est chaud! Que veux-tu? Ta part est faite et réjouis-toi de la voir aujourd'hui si joyeusement occupée!

— Mais me trahir ainsi, moi qui l'aimais, qui étais fidèle, moi qui...

— Allons! allons, mon vieux; je ne te reconnais plus; où fourres-tu ta vieille philosophie? Rallume ta pipe et foutons le camp!!

Et Phul atterré se laissa amener comme un gosse en jetant derrière lui aux amoureux de plus en plus joints, des regards éplorés.

— Hélas, soupirait-il le front penché, qui l'aurait cru? Toutes pareilles, Nom de Dieu! toutes! Et moi qui lui parlais chaque fois de palais, de fleurs, de paradis, d'étoiles, d'idéal! Allons voir les filles, mille bombes, et buvons jusqu'à demain!

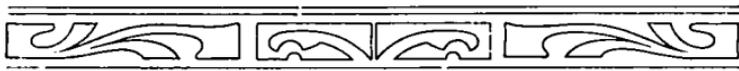
— Ah, ah! je te retrouve enfin, tu redeviens toi-même et un homme! Ecoute! dit confidentiellement Fred à voix basse: J'ai découvert dans un petit coin sombre, un lupanar de famille, confortable, épatant! Je vais de ce pas t'y conduire et si le cœur t'en dit, tu pourras causer de chasteté toute la nuit avec une superbe enfant rousse! Mais pas d'argent, pas de cuisses! Ouvrons l'œil et la bourse!

Alexandre et Ephestion n'avaient pas un pas plus égal que celui de nos deux amis à ce moment. Ils furent reçus au « Modern Bar » avec des vivats et des gambades folles. On commanda le vin, on le but, on fut gris. Phul pleura Divine entre les seins énormes d'une Allemande à la voix de rogomme et ses larmes d'ivresse coulaient lentement une à une sur la blême chair germanique, comme une goutte d'alcool sur la plaque de marbre blanc d'un comptoir. Fred dans un lointain salon s'inculquait avec une miss osseuse, les rudiments du langage de l'immortel Shakespeare. Vers l'aurore, une formidable matrone poussa sous le ciel gris les inséparables poètes. Quelque temps ils zigzaguerent côte à côte, puis d'un commun accord ils s'étendirent en balbutiant contre le mur d'un édifice pour goûter le sommeil des justes.

4 janvier 1907.

Paul Bay.

(Université de Liège)



LA TERRE

*Midi...; l'astre du jour à l'haleine étouffante,
Couvrant tout l'Univers de caresses de feu,
Fait monter le tement à l'infini ciel bleu
Du sol exténué la sueur tressaillante.*

*Tout dort; nul bruit ne vient troubler ce saint silence,
Les blés aux ondes d'or se penchent fatigués,
Et laissent jusqu'au sol, de lumière saoulés
Trainer leurs lourds épis, tout gorgés de semence.*

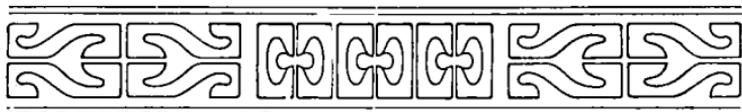
*Tout dort... et dans ce champ que le labeur féconde,
Dans chaque épi couché, dans chaque noir sillon,
S'agite sourdement, attendant la moisson,
Ce qui sera le pain qui nourrira le monde.*

*Notre force est le sol, nos richesses la graine,
Quand aura disparu la fièvre humanité,
Quand du néant final le glas aura sonné,
La terre seule encor restera, souveraine.*

*Hommes, vous qui priez un Dieu imaginaire,
Aveugles qui cherchez en lui la vérité,
Ouvrez vos yeux enfin à la réalité,
Laissez-là votre idole, et adorez la Terre.*

S. Tolkowsky.

(Institut Agricole de Gembloux).



TABLETTES FANTAISISTES.

LE CALEMBOUR

Le calembour, c'est comme la muscade du Repas Ridicule : on en a mis partout. Livres, journaux, revues, anthologies, annales parlementaires, recueils d'histoire en foisonnent. Dans tous les salons, depuis le salon du bourgeois où l'on cause jusqu'au salon du coiffeur où l'on rase, la manie de faire de l'esprit sévit avec rage. Curés, magistrats, cocottes, avocats, notaires, professeurs d'université, fêtards, députés usent et abusent du calembour. Ce jeu d'esprit, qui, employé sobrement peut rendre une conversation pétillante comme du champagne, dégoûte les interlocuteurs par l'abus qui en est fait, tout comme le pâté d'anguille du bon La Fontaine. Du calembour et de la vertu, il en faut ; pas trop n'en faut !

Au Parlement, Furnémont lançait et lancera les bons mots à bouche que veux-tu. L'esprit souffle où il veut ; mais pourquoi appeler Monsieur Duquesne *la plus forte tête*

de Vaux et orthographe L'ORANG le nom du sympathique député de Virton? Pourquoi? Pour dissiper l'ennui des longues séances et chasser la mélancolie de l'âme austère du législateur!

Tous nous nous souvenons et sourions de la tentative de Godefroid Kurth, l'historien qui honore la Belgique ou dont la Belgique s'honore — c'est jus vert et vert jus — d'agréablement les rapports de la jeunesse avec Clio en perpétrant discrètement un calembour sur Charlemagne, *digne d'exercer l'empire du monde par celui qu'il exerçait sur lui-même*; et de ces deux autres professeurs d'université M^{rs} de Fontanes et Joubert qui, ayant rasé copieusement M^{me} de Chateaubriand s'attirèrent cette cruelle parodie d'un vers célèbre de Lamotte-Houdard :

« L'ennui naquit un jour de l'Université. »

Les écrivains modernes et contemporains à l'exemple d'Homère, d'Eschyle, de Publius Syrus et de Cicéron ne crachent pas sur le calembour : Hugo, Balzac, le peintre Carle Vernet donnaient volontiers dans ce travers. Victor Hugo a appelé le calembour « la fiente de l'esprit, » ce qui ne l'empêchait pas de s'y complaire avec délices. Parmi les écrivains du dernier et de l'avant-dernier bateau certains conteurs ont truffé leurs livres des plus invraisemblables coq-à-l'âne, calembours, quolibets, charades, équivoques, pointes, bons mots.

Ainsi sous la plume de Willy, de Willy qui s'est incarné dans le rutilant et grassouillet Maugis, les jeux de mots fusent avec fracas pour éclater en bouquet de feu d'artifice éblouissant le lecteur ahuri. D'autres ni moins connus ni moins prisés se sont payés agréablement la tête du lecteur bienveillant, notamment celui qui écrivait : « Edgar entrant dans la chambre de son épouse trouva le lit vide ; son teint

le devint aussi. » Je crois bien que c'est dans un volume d'A. Karr que je cueillis la phrase que voici : « Le jeune homme perplexe ouvrit la fenêtre; il vit clair dans sa chambre et dans sa destinée. »

Il serait inadmissible de ne pas consacrer ici quelques lignes au Marquis de Bièvre que ses contemporains surnommèrent : le Roi du calembour.

de Bièvre petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV naquit en 1747 et trépassa en 1789 à Coblençe. Nul évènement extraordinaire ne troubla sa vie qui fut heureuse; car son caractère et ses qualités d'affabilité et de douceur lui firent de nombreux amis; son physique agréable joint à sa réputation d'homme d'esprit, son état de mousquetaire à la première compagnie en firent un homme aimé des femmes. Il devint l'amant d'une des actrices les plus belles de Paris, lorsque cette femme qu'il avait entretenue magnifiquement lui donna congé, de Bièvre fit un calembour sur l'ingrate et se consola : ce qui démontre qu'il était sage. En 1770 parut parut sa première facétie intitulée : *Lettre à la Comtesse-Tation*. Voici comment cette lettre rend compte des obsèques de l'abbé *Quille* :

« Le père-*Forcur* commençait la marche. Venaient ensuite le père-*Suasif*, le père-*Igord*, le père-*Manant*, le père-*Fide*, le père-*Nicieux*, et enfin le père-*Sécuteur*. Le père-*Clus* suivait de loin, à cause de ses infirmités, de même que père-*Pendiculaire* à cause de son grand âge. Lorsque le convoi fut arrivé, le père-*Sonnage* fit retentir toutes les cloches, le père-*Messe* commença le service, l'abbé-*Molle* et l'abbé-*Carré* touchèrent l'orgue, et le père-*Pétuel* joua du basson; on chanta un hymne de la composition du père-*Vers* et le père-*Oquet* prononça l'oraison funèbre. »

Plus tard le Marquis de Bièvre publia encore « *Vercingétorix* », tragédie écrite dans le même goût, ouvrage qui fut suivi du roman historique des amours de l'Ange-Lure. Enfin un moment cet homme spirituel fit trêve à ses calembours pour écrire la jolie et fine comédie du *Séducteur*, pièce en cinq actes et en vers qui fut représentée et eut un bon succès. Il brigua le fauteuil vacant de je ne sais plus quel académicien, se désista ensuite sur les conseils de l'abbé Mauri, auquel il donna comme réponse : *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.* (à Mauri).

Pour être heureux pas n'est besoin d'être académicien. de Bièvre n'en fut ni plus ni moins recherché, choyé, flatté, invité à toutes les fêtes où il prodiguait ses calembours tour à tour inoffensifs, méchants, cruels, railleurs. Le roi lui-même taquinant notre marquis l'interrogea : « Dites-moi de quelle secte sont les puces? » et comme de Bièvre ne répondait pas Louis XVI ajouta : de la secte des *piquûres* (d'Epicure).

— Et vous, Sire, se permit l'interlocuteur du roi, pouvez-vous me dire à quelle secte appartiennent les pous? Ce fut le tour du roi à rester silencieux, silence qu'il rompit par un éclat de rire quand de Bièvre eut ajouté à sa demande : de la secte des *pique-têtes* (d'Epictète).

Un autre jour, le roi ayant laissé échappé devant le spirituel marquis un pet, le gentilhomme de s'écrier : « Il court des bruits de *paix* à Versailles. »

Il arrivait aussi à de Bièvre de répondre des insolences témoin ceci : Madame de Polignac le défia en minaudant de faire un calembour la concernant. Le marquis lui demanda : Madame vous servez-vous toujours de *longs gants gris*? Dans la suite la bonne dame de Polignac ne défia plus personne. Cela se comprend.

En 1785 Calonne faillit être victime de la chute d'un ciel de lit, qui s'étant détaché lui dégringola sur le corps. En apprenant cette nouvelle de Bièvre de s'écrier : *Juste ciel.*

A calembourcier calembourcier et demi, Monsieur de Chambre, gentilhomme demanda à de Bièvre de commencer une liaison honorable et précieuse ; ce dernier promit de prendre rendez-vous au jour fixé par de Chambre ; mais le lendemain il reçut ce billet :

« Empressé de vous recevoir, vous m'avez laissé, Monsieur, le choix du jour : je vous invite pour Mercredi et vous prie de vouloir bien accepter à la fortune du pot

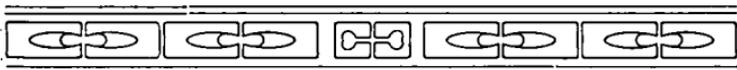
DE CHAMBRE.

On ne cesserait pas de citer les bons mots de cet intarissable marquis, mais il faut que tout ait une fin. *Clandite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.* Grâce à ses calembours le nom du spirituel gentilhomme est parvenu jusqu'à nous. On passe à la postérité de différentes manières : Erostrate en incendiant le temple de Diane, Diogène en brisant son écuelle, de Bièvre par ses calembours. Avis aux amateurs de célébrité !

O. du Maelbeek.

(Université de Bruxelles).



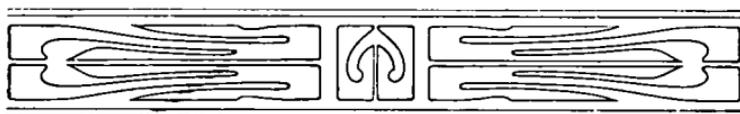


SIMPLE PASTEL

*J'éprouve un grand besoin de nuit et de silence,
Ma pensée, à la fin, succombe sous l'effort ;
Un trouble de repos m'absorbe et me balance :
Mon âme est comme une grande plaine qui dort.
Plus rien ne bouge en moi ; tout se tait et médite ;
L'un de mes souvenirs s'éteint dans un frisson,
Nos passés s'étreignent, notre bonheur hésite ;
Tes frêles baisers sont une vieille chanson.
Au ciel de mon espoir, comme une blanche écume,
Monte la prière que je te fis un jour ;
C'est un nuage, au loin, s'allumant dans la brume
Aux derniers reflets d'or de ton ancien amour.
Mon cœur illuminé traîne et s'immobilise
Dans les sombres regrets, dont il s'élève pour toi.
Comme un songe épuisé, tristement, agonise
Ce que ta lèvre avide eut de douceur pour moi.
Le jour fuit ; mon esprit est calme comme un temple.
Au déclin de ta foi, renaît mon désespoir ;
Sous les rayons pâlis de nos vœux, je contemple
Un coucher de rêve dans mon âme, le soir !*

Mi-Nousse.

(Université de Bruxelles)



JANTJE PICAUVET

Jantje Picavet, vieux rentier gantois, était un brave petit bonhomme de célibataire. d'humeur toujours égale, de vie tranquille, aux mœurs irréprochables.

Il habitait rue des Démangeaisons, au rez-de-chaussée d'une vieille maison ; le matin en se rasant devant la fenêtre de sa chambre à coucher, toujours il avait l'agrément d'une vue splendide, en face de lui. Sur le toit d'une habitation de ses voisins se dressait un grand chevalet de fer où s'accrochaient des fils téléphoniques scintillants, comme de petites flammes folles aux rayons projetés par le soleil matinal ; à gauche s'élevait très haut, un mur sans fenêtres, de couleur terne au sommet duquel grinçait inlassablement une girouette à l'effigie d'un chasseur tirant en tous sens, et enfin, à droite un mur couvert tout entier de lierre étalant sa couleur vert-bouteille avivée deci, delà de **petits points rouges**.

Derrière la maison se trouvait un jardin admirable, de l'étendue du parterre entourant la statue de Lievin Bauwens. de gros arbres y croissaient très haut, de ces grands sapins

de Noël de la hauteur d'un mètre. Mais, les plus beaux ornements de ce parc vraiment royal étaient un bel « Apollon » auquel on avait volé un bras, et une grande sphère jardin dont le mercure s'était petit à petit détaché du verre sous l'action de l'humidité et du soleil. Comme on le voit, c'était un endroit d'une gatté folle. Aussi Jantje, en s'y promenant, s'amusait ainsi qu'un petit dieu, car seul il en avait la jouissance au grand dam de ses co-locataires.

Il habitait depuis si longtemps au 58 de la rue des Demangeaison, qu'il ne se rappelait plus la date de son installation dans cette bicoque. La vieille bonne à tout faire qui le servait, l'avait oublié elle-même ! Jantje en était à son quatrième propriétaire il faisait partie de l'immeuble. Tout gantois qui se respecte va au café. Picavet était un vrai gantois.

Aussi, tous les jours, il se rendait à « l'Empereur Charles-Quint », un vieux café, très comme il faut, au coin de la rue de Flandre. Derrière le vieux et long bahut de bois qui servait de comptoir, au mur était appendu un grand carton sous verre, sur lequel, en grandes lettres d'argent, ces mots :

HIER VLOEKT MEN NIET !

GOD ZIET ONS.

Deux fois par jour Jantje allait à « L'Empereur Charles-Quint ». A midi pour s'ouvrir l'appétit, il buvait un « Boonekamp » et le patron, un vieux bonhomme chauve, sur le coup de midi et demi le saluait d'un « Bon appétit ». Et Jantje s'en retournait dîner. Le soir pour aider la digestion, il buvait deux verres de « double » et au coucou de dix heures, le baes lui souhaitait la « Bonne Nuit ». Mais le dimanche, Jantje était intempérant, il buvait trois verres de « Triple » qui le rendaient « pompette ». Aussi le baes,

ennemi des ivrognes, le mettait rondement dehors. Jantje Picavet alors avait toutes les peines du monde à retourner chez lui, et s'acharnait un grand quart d'heure à introduire sa clef dans la porte de son logis ; rentrait lourdement dans sa chambre à coucher et s'étonnait tous les lundis matin de se trouver tout habillé sur son lit. Pourtant Jantje, dans le voisinage n'était pas connu comme un buveur.

Un Vendredi midi, arrivant comme d'habitude à son vieux café, un passant le vit s'arrêter bouche bée devant la porte close de « L'Empereur Charles-Quint » et lire une note manuscrite collée sur la vitre « Le café est fermé pour cause de réouverture ».,.

— Quoi, qu'est-il arrivé ? murmura précipitamment Jantje Picavet en lisant ce petit papier...

Il eut tôt fait de s'informer près des voisins et apprit non sans stupeur que le patron de « l'Empereur Charles-Quint » après fortune faite — toujours d'ailleurs — avait cédé son établissement à un monsieur de Bruxelles !

La maison allait être repeinte, retapissée et éclairée à la lumière électrique. Mais tout cela inquiétait Jantje.

— « Partir ainsi sans avertir les habitués, ce n'est pas agir honnêtement. On avertit au moins ses clients lorsqu'on s'en va. Et aussi, pourquoi devait-il céder son bien, qu'il reste, je reste bien moi ! » disait-il tout colère en s'en allant.

Enfin, il n'était plus tranquille, déambulait partout comme un enfant perdu. Toutefois, pressé de boire son apéritif coutumier, il se risqua en face « Au Ciel », commanda son « Boonekamp ». Il était mauvais, ne valait pas celui qu'il buvait d'habitude. Alors, tout bouleversé, Jantje retourna chez lui et pensif contempla son « Apollon » manchot.

Quinze jours après, réouverture de « A l'Empereur ». En

lettres d'or, l'enseigne s'étalait maintenant sur la façade au-dessus de la porte d'entrée. « Charles-Quint » était allé rejoindre les vieilles ferrailles au grenier. Mais ce que Jantje ne remarqua pas, c'est au dessous de l'enseigne mirobolante ces mots gravés dans la pierre : *Bar Anglais*.

Tout flambait neuf. C'était superbe.

Jantje, à midi entra au café et aussitôt se sentit mal à l'aise, c'était trop beau. Un immense comptoir d'acajou remplaçait l'antique bahut, le « Hier vloekt men niet » avait fait place à un extraordinaire panneau peint, « modern style » et d'où une bacchante échevelée faisait la nique aux clients. De petites tables rondes et des tonneaux en bois verni ajouré, occupaient la place des massives tables d'hier. Dans un coin, les invités du nouveau patron fêtaient l'heureuse réouverture de « A l'Empereur ». Ils suçaient, au moyen de pailles, des boissons mordorées, contenues dans de petits verres frêles, et bordés d'une mince couche du sucre.

L'animation inusitée du café désorientait Jantje. Il ne reconnut plus sa voix, lorsque marmottant au garçon en habit accouru près de lui, il commanda son « boonekamp ». Son étonnement se changea en stupeur lorsque celui-ci lui eût apporté dans un grand verre couvert d'une buée froide, un liquide pâle à reflets orangés, un *champagne cocktail* enfin. John, le garçon, dans les paroles prononcées par Jantje, n'avait compris que « amp » d'où il en avait déduit Champ... agne Cocktail. D'un grand trait, grimaçant, fermant les yeux, Jantje avala le contenu de son verre. Certes cela ne valait pas le Boonekamp, mais le goût ne lui parut pas trop déplaisant. Il paya rapidement l'extraordinaire somme de un franc qu'on osa lui réclamer et s'encourut précipitamment chez lui, l'esprit en déroute.

Cependant, au soir, remis de l'alerte du matin, il revint « A l'Empereur, » goûta encore au *champagne cocktail*, et quoique énérvé par la lumière électrique qui le frappait dans les yeux, ahuri par les cris des consommateurs, Jantje en reprit, appréciant maintenant la saveur du champagne mêlé au curaçao et aux autres mixtures.

Aussi lorsque minuit sonna, il s'en alla, ayant bu — jugez du peu — *six* champagne-cocktails et qui plus est encore, payé la colossale somme de six francs. Il titubait, le malheureux, en sortant du bar, il chantait maintenant les vieilles romances qu'il roucoulait autrefois. ~~Ce~~ fut par miracle qu'il trouva le chemin de sa maison, parvint à grand peine à rentrer lui et à se mettre au lit. De toute la nuit, il ne put dormir, le champagne l'avait rendu nerveux. Croyait qu'il était empoisonné et qu'il avait envalé un bec électrique !

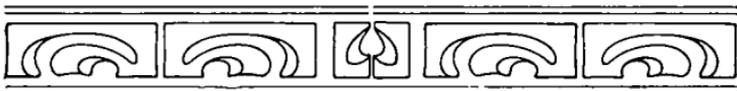
Depuis lors, plusieurs fois par jour il allait « A l'Empereur » y passait maintenant son temps, buvant inlassablement des cocktails au noms baroques, se ruinant à petites fois.

Pauvre Jantje ! Sa fin fut lamentable. Il devint amoureux sur le tard de sa vieille gouvernante. Et vient même d'épouser cette belle enfant de 68 printemps. Depuis lors les voisins ne les connaissent plus que sous les doux noms de Roméo et Juliette.

Décembre 1906.

Pierre Maes.

Université de Gand.



MIREILLE

CONTE INÉDIT

A mes camarades de l'Université de Gand.

«... Tu peux monter », avait dit la vieille. Lestement je m'étais élancé vers celle qui disait m'aimer, et maintenant — après l'amour — dans la sombre tiédeur de la chambrette, frileusement pelotonnés, bouche contre bouche, Mireille la Blonde contait : « Lorsque j'étais toute enfant, vois-tu, chéri, alors seulement j'étais heureuse : je vivais la vie tranquille et gaie du noir coron, parmi les enfants des mineurs, dont mon père était un porion aimé. Ce fut mon seul temps de bonheur vrai, et il dura peu ! Un jour, je me souviens, je jouais attendant l'heure de l'école, quand, triste, un cortège passa : suivis d'une foule de femmes et de compagnons de travail, des mineurs portaient une civière ; c'était mon père que l'on ramenait à la maison : il avait été pris et écrasé à l'accrochage !

On n'était pas riche, j'avais douze ans, il fallait du pain pour la mère et les petits, on consentit malgré mon jeune âge à me donner du travail, et je descendis à la mine en

qualité de hercheuse. Et bientôt, dans cette atroce et sombre bataille de tous les jours, la vie misérable commença. C'étaient les entassements dans la cage de descente, les frôlements équivoques de tous ces gars, mes compagnons de travail; c'étaient les agaceries perpétuelles et grossières des galibots, leurs plaisanteries, lorsque rapide je passais près d'eux, poussant mes berlines! C'étaient les rencontres banales dans les galeries, avec quelque mineur aux yeux brillants de chaleur et de charbon, les caresses brutales qui me remuaient toute, les âcres baisers que l'on s'efforce de ne pas rendre! Et durant deux années je vécus cette misérable vie.

J'étais jeune, alors, j'étais — paraît-il — jolie; un ingénieur avait souvent déjà suivi ma démarche voluptueusement cadencée, un soir il me rencontra... il était si beau... les hommes sont si forts... là, sur le chemin... il m'a prise et je me suis donnée! Après la misère, c'étaient la honte et le déshonneur qui allaient entrer à la maison : bientôt il y eut un affamé de plus à nourrir! Comment trouver un métier où une femme puisse donner à manger à son enfant, à ses parents? Et je m'en suis allée à la ville; puis un jour, — j'avais toujours les joues fraîches et roses; — un jour, le hideux marchand de chair est passé... me cachant tout, ou me promit tant, que je suis partie... maintenant, avec tant d'autres, je ne suis que Mireillé, marchande d'amour!...

Et dans la maison infâme, là-haut dans l'amoureuse chambrette close, le long du visage pâle de poudre et de honte de Mireille la Prostituée, lentes, de grosses larmes creusaient un large sillon.

Albert May

(Université de Lille).



La Dernière Fugue de Pierrot

Quand il se sentit déposé sur le pavé boueux d'une ville, par des mains rudes, Pierrot se réveilla du songe délicieux dont un Banville l'avait bercé. Il se tâta les côtes, se frotta les yeux, fit manœuvrer trois ou quatre fois son mécanisme respiratoire. A bout d'artifices, il se décida, frileux, à faire quelques pas.

Puis, sentant un poids inaccoutumé lui battre la cuisse, il fouilla la poche de son ample cover-coat neigeux ; il en retira le Baedeker de Belgique, orné d'un ruban tricolore : rouge, jaune et noir, — qui s'ouvrait à la page Bruxelles.

Gravement, il s'étonna, dans la Montagne de la Cour, de tant de réverbères et si peu de passants ; mais, après réflexion, il conclut à une faveur des Destins pour ses goûts d'incorrigible fêtard, puisqu'on lui laissait, une nuit d'hiver, inaugurer cette capitale inconnue. D'ailleurs, depuis le temps des adieux à Torton, aux bals de l'Opéra, au Monmartre du Second Empire, une fringale le tâtillonnait de revivre un nocturne de fièvre, très select, où s'épanouiraient à nouveau son cœur de gandin, sa joie un tantinet neurasthénique. Il induisit, de la présence d'innombrables et luxueux magasins, que devait flamber, au bout de ces rues torves, quelque taverne remplie de glaces et de lumières, où se convoitaient habits noirs et blanches épaulés.

Un leit-motiv égrillard le chatouillait de frissons tendres, comme si l'Offenbach des jours de gloire persistait, narquois, touffu de séductions perverses. Spirituellement, les étoiles clignaient de l'œil, entre les cheminées griffucs, et la lune, c' te bonne vieille lune elle-même, le crampon de Pierrot, avait fait passer sa balle souriante au blanc d'Espagne. Oh ! le grimaud ne se repentait guère : ce songe funambulesque où la littérature l'avait cristallisé, merci — vieux jeu ! Et même il s'avouait à son âme immaculément ingénue, préférer les réalités tangibles de la terre, aux embuements un peu mystiques où l'avait relégué Laforgue, depuis son fameux mariage de déraison ; une vague indigestion du Schopenhauer de derrière les fagots lui revint, sur un motif de Puccini... Et frrroutt ! il fit, dans une pirouette, s'ébouriffer une troupe de moineaux vadrouilleurs ; sa poussière momiesque fut secouée d'un irrisement diaphane qui le nimba d'un halo...

Il aboutissait aux Galeries Saint-Hubert. Ça lui bottait tout plein : c'était parisien au possible, chiennement renfermé, avec des allures chic, et des montres de bijoutiers ou de parfumeurs à toutes les maisons. Une horloge, les aiguilles pudiquement réunies, comme des jambes flûtées de fillette, marquait minuit.

Et tout à coup, un coupé défila, dans la rue, à l'autre bout du passage, premier indice de vie s'affirmant à la curiosité du rôdeur. Il n'en fallut pas plus pour le lancer dans un galop, qui rattrapa la voiture. L'agile muscadin sauta derrière l'équipage, et, s'agrippant au gare-crottes de la portière, il poussa son museau blafard devant la glace, pour espionner l'intérieur : dans un vapoureux fouillis de dentelles et de cygne, il entrevit deux minois roses et rieurs, trop rieurs même et trop distraits que pour s'aper-

cevoir de l'intrus. Puis, comme le cocher se détournait un peu, Pierrot eut peur et se rencogna, tout petiot, derrière le caisson du landaulet; son cœur battait bien fort, à coups de pensionnaire espiègle; les cils clos, il sentit virer, le cheval tinta des fers dans un dernier galop, et l'on arrêta savamment devant le portique girandolé d'un grand restaurant de nuit. Comme un valet de style, tout blanc d'élégance, Pierrot s'était empressé à la portière, et les deux mondaines descendaient, suprêmement « dernier bateau », devant la révérence effacée du gamin. La plus jeune fusa d'un rire nerveux, très allumé, mais qu'elle réprima tout de suite. L'avait-elle aperçu? Non, sans doute, car elle ne détourna pas seulement son sourire hautain. Le cocher, lui, dormait déjà, bourru, sur son siège.

* * *

Un négrillon à dolman rouge et à bas noirs ouvrit l'éblouissement du hall sur la rue bleue. Le nuage combiné des deux dentelles glissa sur les tapis discrets, leur cavalier fantomatique se faufila dans le sillage... Le tour était joué. Il allait ressusciter aux pantalonades. Et même, en ce Venusberg cosmopolite, pouvait-il pas espérer le duel charmant de deux tièdes yeux noirs avec ses lumignons souffreteux, si suppliants tout de même? Peut-être celle dont le rire fûté l'avait un peu ensanglanté, au passage? Peut-être une autre, qui sait? mais en son cœur, Pierrot sentait germer l'aventure, le doux émoi crispant, l'amertume enchanteresse. Cela flottait dans l'air, avec la valse tzigane que des violons trop soyeux déroulaient.

Eblouis, ses regards hésitèrent un instant. Il pâlit sous la farine de son visage, et ses petites mains égratignèrent la peluche d'un sofa. Mais il devina les curiosités arrêtées,

rit lui-même de l'étonnement qui, d'un coup, se concentrait sur son apparition blême, et, franchement, en gavroche, il envoya son coup de gueule amusé : « Eh, va donc ! »

— « Très bath ! » appuya un fruit rose de bouche, renversé à demi sur un pouf, tout près de l'entrée. Et quelques cercleux, les mains en poche, courbèrent maladroits, le torse, en signe d'acquiescement. On se levait pour voir, à grand remue ménage de fauteuils reculés ; quelques femmes tissèrent le fracas, du perlé de leurs rires. Le gros roumain bronzé, qui tenait le premier violon, cassa une corde, d'un crépitement sec où passait un je ne sais quoi d'âme d'oiseau mourant.

— « Bravo, l'Auguste ! » souffla une espèce de phoque cramois. « Viens donc prendre un gobelet, si ça ne te gêne pas ! »

— « Mais quelle idée, mon cher, de venir en Pierrot, ce soir ! Parole d'honneur, ça nous la coupe. T'es rien fanfreluché, mon fiston. Voyons, tu ne vas plus longtemps nous la faire à la pose ? Dis-nous, qui es-tu, et comment as-tu fait pour venir jusqu'ici ? »

— « Voilà ! Je m'embêtais avec Banville ; Albert Giraud m'avait rendu bien guimauve ; Laforgue m'avait littéralement ceinturé de chasteté : oh ! j'avais des nausées d'hégélianisme ! Une soif me prenait, de Tokayer, ou d'Asté. En avez-vous, dans de la glace ? L'hydromel, au Paradis, section des Académiciens, ne vaut pas un sorbet au marasquin, sur la terre ! »

— « C'est bien parlé ! » re-sourit le mignon fruit rose. Pierrot lui cucillit un baiser. Par jalousie, quelques face-à-main, très insolents, vinrent dévisager le mystérieux dandy. Lui, bravement, s'était installé sur une table, au milieu des cristaux, et il pérorait, à commentaires de fins gestes, qu'il

harpégeait de ses mains de femme. Ses regards veloutés s'emplissaient de triomphe; palpitantes, ses narines appréciaient le parfum de tout ce bouquet d'épaules, qui montait...

Rageusement, la surprise dissipée, se concertèrent les groupes de gentlemen. Après tout, que se figurait-il donc, ce clodoche? Cet intrus, ce coureur de ruisseaux, prétendait-il accaparer les femmes? Et eux, n'avaient-ils pas payé chèrement leur amusement d'un soir, pour qu'un pique-assiette ne le vint leur voler?

On chuchotait, surtout du côté des jeunes. Les vieux, mon Dieu, se résignaient, se disant bien que la distraction s'effriterait, passagère. Après? Après. leur quarante-chevaux les attendait, ronflante, sur le pavé; le nid voluptueux, tiédi depuis neuf heures, était tout préparé; les petites n'hésiteraient pas. Mais ces morveux à carrure mince, qui profitaient de l'aubaine d'un soir, savaient, d'une navrante expérience, que Lily, Dorah ou Pigeonnette les lâcheraient, sans tambour ni trompette, au premier caprice fortuit. Insidieusement, et comme d'une complicité tacite, les freluquets se rapprochèrent de l'enjôleur.

— « C'est un surnuméraire à soixante louis, qui veut faire la noce! Il a la folie des grandeurs! c'est l'abbé Delarue! C'est un vampire! C'est un rasta! »

— « Messieurs! » toisa Pierrot. « J'ai pignon sur rue, en face de Monsignor Arlecchino! »

— « Mòssieu est comte papal : je devais m'en douter! »

— « Ta bouche, bébé! » faussa une petite blonde aigre, qui avait, en vain, manœuvré pour accaparer l'attention du poète.

— « Donnez du Johannisberg mousseux à toute cette valetaille! » lança Pierrot, debout maintenant sur la table, dans une volée de louis neufs, qui tintèrent sur le marbre.

— « Ils sont démonétisés! A la porte, le faussaire! »

Cependant tous se battaient pour ramasser les sequins ; un juif, furieusement, avait laissé déchirer un pan de sa queue de morue, pour mieux garder une parcelle de la manne précieuse ; deux filles, défigurées par la colère, se traitaient de voleuse, et s'armaient de leurs épingles à chapeau pour se couturer la figure, devant quelques gommeux suants d'un rire sonore.

Profitant de la mêlée, le gérant, un gras pâle, au facies mangé de variole, vint prier obséquieusement l'auteur du tumulte, de quitter la salle. Mais l'autre, fringant, n'entendait pas démordre, et même. s'étant calé son fameux monocle sous l'arcade sourcillière, il attendait, les bras croisés, le coin des lèvres retroussé d'une jocondaïque moquerie.

Il ne joua point longtemps la statue du Commandeur-Douze bar-men, argousins automates, l'avaient enlevé, tel un vulgaire anarchiste ; le négrillon avait ouvert la porte à battants brusques, et, d'un bond élastique, vola dans le sein du ruisseau, le radieux et pur éphèbe.

* * *

Quand il se releva, gluant d'une boue immonde, Pierrot se vit entouré d'une demi-douzaine d'êtres poilus, porteurs de gourdins et d'une informe casquette blanche à longue visière, qui n'étaient autres que des étudiants. Ces individus débraillés et simiesques hurlaient autour de ses membres endoloris, comme des parlementaires qui viennent de discuter la validation d'une élection à Zoetenaye. L'infortuné mais délicat parisien fut choqué de la rancidité des sons qu'ils émettaient, dans leur délire bachique ; il parvint toutefois à distinguer — non sans effroi — trois syllabes persistantes : « Vuil-janet ! » Laforgue, Banville, et vous, ô Gavarni, que ne rougissiez-vous ? Et toi, gracieuse Colombine, que son rêve lilial contourait tout à l'heure,

fragrance exquise de jasmin, cœur subtil et musical, comment ne pas t'évanouir?

Les étudiants fumaient la pipe; en bons garçons, ils voulurent emmener le « poivrot » rue des Bouchers, pour lui payer des moules et des frites.

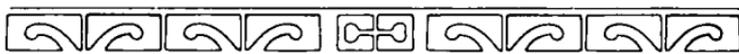
Dix minutes plus tard, Pierrot s'affalait dans un bac horrible, tandis qu'un gros vétérinaire de Frameries et un candidat-notaire de Vilvorde disputaient du rôle sociologique de l'art, et des bienfaits de la représentation proportionnelle. Pierrot, pour leur faire plaisir, dut, malgré ses nausées, avaler à la file du lambic, de la pilsen, du scotch-ale, et même, — voile-toi la face, ô Baudelaire! — un petit hasselt et une soupe à l'oignon. On lui tapa sur ce qu'il avait de ventre; il s'égosilla de son mieux à brailler le « De Profundis » et le « Cordonnier Pamphile. » Un copain lui refit son serre-tête de soie noire, et ses longues bouches blondes ondulèrent, mêlées, à la Gainsborough, sur son front fatigué. Une raccoleuse, lui demanda, pour un baiser aliacé, son fin jabot de dentelle.

Le lendemain, à l'aube, des ouvriers ruraux le trouvèrent dans l'encoignure d'une porte de maison publique. Son pâle sourire s'était éternisé sur la maigreur nacrée du visage; ses pauvres mais élégantes, déjà crispées, tenaient le Baedeker, avec l'ignominieux ruban tricolore.

On le mentionna comme inconnu. au registre des décès. Son cercueil tout menu, fut un cercueil d'enfant. Il n'eut pas une seule fleur, lui qui adorait les azalées. Et on le transporta dans le banal corbillard des pauvres, tandis qu'il pleuvait maussadement. Les croque-morts ne se doutèrent jamais qu'ils avaient enterré le dernier des poètes, et que ce poète était mort de trop boire...

Eug. Cox.

.. (Université de Bruxelles).



QUAND ON EST ÉTUDIANT

I.

*Quand on est tout jeune étudiant
Qu'on débarque de son village
Avec l'ardeur de ses vingt ans
On veut vil' fair' l'apprentissage
Des ébats auxquels on rêvait
De la vie universitaire
Et la casquett, que l'on revêt
On la porte bien haute et fière.
Quand on vous présente aux anciens
Bande de lascars peu moroses,
On a beau faire le malin
Ça vous fait tout d'même quelque chose*

II.

*Le soir on se fait présenter
Aux agapes tumultueuses,
Où dans l'atmosphère enfumé,
Coule une bière généreuse
C'est la guindaille et ses chansons
Rituelles et disciplinées
On boit, on gueule à l'unisson
Puis c'est la cuit' cavabinée
Quand dans votr' pieu l' lend'main matin
La gueule de bois vous indispose
On a beau faire le malin
Ça vous fait tout d' même quelque chose.*

III.

*A notre âge on est amoureux
Le beau sex' nous tourne la tête
Dès qu'un tendron pass' sous nos yeux
Aussitôt ça met l' cœur en fête
On s'approche l'œil égrillard
La connaissance est bientôt faite
Bras d'sus bras d'sous sans plus de r'lard
On regagne la p'lite chambrette
Quand la belle enfant, l'œil mutin
Dans le lit contre soi repose
On a beau faire le malin
Ça vous fait tout d' même quelque chose.*

IV.

*Mais ces amours ne dur'nt qu'un temps
S'éteignant comme jeux de paille
Le Destin veut que les amants
Chacun de leur côté s'en aillent
Mais l'on peut s'estimer heureux
Quand de ces rencontres fortuites
Un souvenir très douloureux
Ne soit bientôt la triste suile,
Quand de dculeur on serr' les poings
De l'Amour triste apothéose
On a beau faire le malin,
Ça vous fait tout d'même quelque chose.*

J. B.



DERNIER REVOIR

*Silence où toute l'âme assombrie est encline
A se sentir de plus en plus comme orpheline,
Toute seule parmi le soir endolori
A revoir son passé comme un tombeau fleuri.*

G. RODENBACH (*Du Silence*).

Elle sortit de la chambre, se retourna défaillante, et lentement de la main portée aux lèvres, lui envoya un dernier baiser en signe d'éternel adieu.

Encore tout embaumé de l'odeur de ses cheveux blonds, l'air tiédi semblait garder toute la jeunesse, toute la beauté de celle qui venait de partir.

Le lit entr' ouvert, laissait apercevoir l'empreinte de son corps svelte ; l'oreiller, le cercle qu'avait empli sa tête auréolée d'or.

Dans l'enchantement de ce nid d'amour — amour hélas envolé ! — assis devant une table, un jeune homme songeait, levant le temps en temps la tête pour fixer l'ombre.

que la nuit lentement épanchait autour de lui. Ils s'étaient vus pour la dernière fois !

* * *

Sur la route ensoleillée se traçant au travers des prés verdis, des blés dorés, une après-midi d'août, ils se rencontrèrent.

Il remarqua le jaune éblouissement de sa chevelure, l'élégance de ses lignes. Craintif, la suivit n'osant l'aborder, la dépassa ; puis ralentissant le pas, un instant l'avait vue à ses côtés. Il admira le galbe de sa figure, la pose légère de ses mignons pieds sur le sol, le retroussis gracieux de ses jupes.

S'arrêtant alors, il la vit s'éloigner et disparaître dans le lointain. Quand il voulut la rejoindre, il n'était plus temps !

Les jours suivants, il l'attendit à la même heure, au même endroit.... la revit.

Souvent il s'approcha d'elle voulant lui parler. Une timidité le retenait.... il n'osait pas. Sa crainte s'amincit par le désir plus ardent chaque jour de la connaître. Enfin, il lui adressa quelques mots. — que de courage il lui fallut ! — elle répondit gentiment sans contrainte, d'une de ces voix qui rassurent aussitôt ; elle aussi l'avait aperçu....

La conversation continua, gaie, spirituelle, reprit même les lendemains.

Après plusieurs rencontres : cet échange de vues, cet emploi journalier de leur temps passé à s'entretenir l'un l'autre, à pénétrer leurs sentiments, resserrèrent leurs affections. Ils devinrent amants.

La joie de leur première possession fut intense, inoubliable, et celles qui suivirent, un renouveau d'éternelles délices. En une parfaite communion leurs deux vies s'écoulaient !

Cet heureux temps passa, leur liaison si forte au début, se relâchait doucement, le détachement s'opérait petit à petit; la lassitude vint, lassitude s'emparant de ceux qui se sont possédés tout entiers, se sont trop aimés; une mélancolie douloureuse remplaça leur gaieté d'antan, leur conversation languissait, des phrases commencées restaient inachevées... leurs cœurs ne battaient plus à l'unisson.

Ils se revirent à des intervalles plus éloignés, autrefois, c'était tous les jours; maintenant, ce n'était plus que toutes les semaines.

* * *

Un matin, il reçut ces mots :

MON CHÉRI,

Nous ne nous aimons plus comme autrefois; je ne veux pas devenir ton amie après avoir été si longtemps ton amante.

Séparons-nous donc!

Je garde tes lettres, ton portrait en souvenir de notre long amour.

Je t'envoie un dernier et long baiser.

Ne cherche pas à me revoir... Adieu!

* * *

Ils se réconcilièrent bientôt devant le malheur immense, que cause l'interruption d'une vie vécue dans un mutuel amour, dans la pensée d'affections réciproques. Ce recommencement de félicité, cette réunion nouvelle de leurs cœurs dura très peu.

Une indifférence, une apathie les gagna : ils résolurent de se revoir une dernière fois, et de se quitter à jamais.

Ce fut pour eux, un je ne sais quoi de charmes exquis,

insoupçonnés, ils voulaient se donner un souvenir impérissable de leur ultime rencontre....

Tout passa, tout se calma ; l'heure de la séparation vint :
Un baiser scella ce pacte suprême....

* * *

Elle sortit de la chambre, se retourna défaillante, et lentement de la main portée aux lèvres, lui envoya un dernier baiser en signe d'éternel adieu.

Il entendit le bruit de ces pas s'éteindre dans les escaliers, vit sa silhouette s'estomper dans le gris du soir qui tombait, et, attarda ses regards sur l'horizon clair-obscur se pointillant de noir.

La tombée du jour, ne coïncidait-elle pas avec l'extinction de son bonheur ; la nuit avec celle de ses rêves ?

Lorsque l'obscurité l'eut baigné tout, il se sentit seul, voué à l'éternel oubli, s'attrista, et la tête entre les mains longtemps pleura....

1905

André Gombault.

(Université de Gand).





TÊTES D'ESTHÈTES DE NOTRE UNIVERSITÉ

CARICATURES

PAR

GEERARTS (*Gand*)

PALÉOLOGUE (*Gand*)

LÉON DUMONT (*Bruxelles*)

HENRI RAOUST (*Lille*)

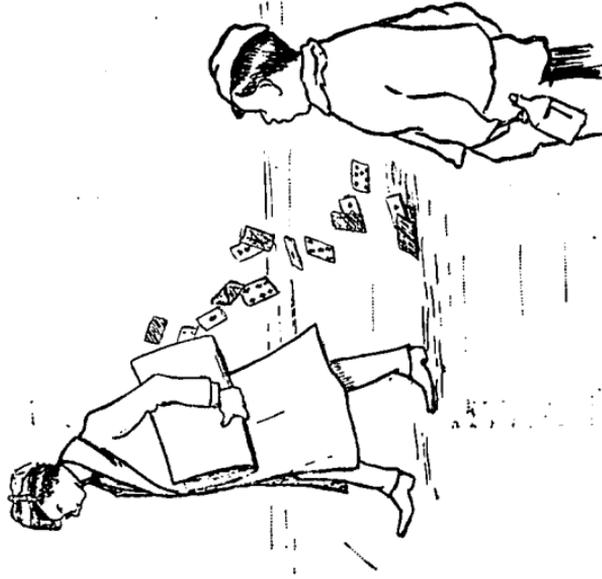
ROBERT GUILÉ (*Nancy*)

et bien d'autres savants dessinateurs....

ET

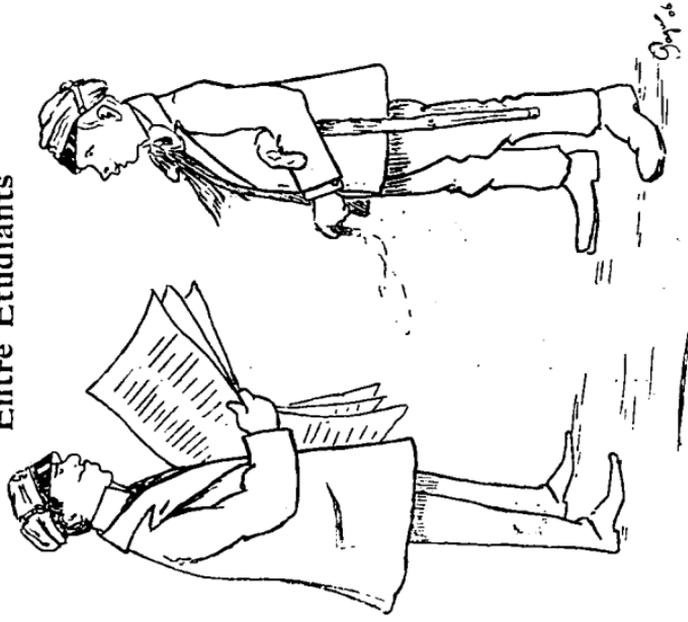
PANTHÉON ESTUDIANTIN

Sortie de l'Université



— Eh! là bas, Monsieur; Vous perdez vos cartes
.... topographiques!

Entre Étudiants



— As-tu lu dans le journal que le roi Edouard vient d'abolir
le chapeau buse?

— Est-ce que nous serions moins busés pour ça ?

La Misson Chinoise à l'Université de Gand



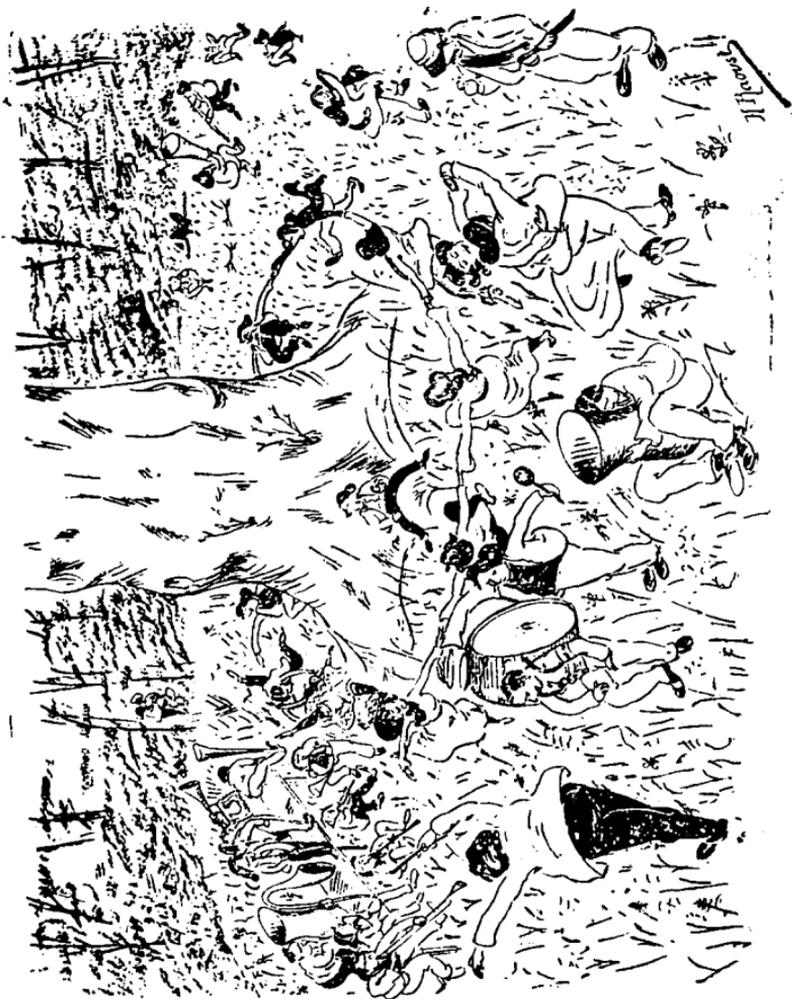
LA VISITE AU RÉGIME

MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR. — *Voici, Messieurs, le grand livre sur lequel les étudiants sont obligé d'inscrire lisiblement chaque matin leur nom, pour pouvoir suivre régulièrement les cours.*

LE CHEF DE LA MISSION A SON SECRÉTAIRE. — *Tsin chao penho europtinne chi chin pitsoum!*

(TRADUCTION). — *Ce n'était pas vraiment la peine de venir en Europe pour voir des... chinoiseries!*

FÊTE CHAMPÊTRE



TONNEAU A LA GÉNÉRALE



Les Grandes Inventions



Dispositif ingénieux, proposé par un jeune ingénieur récemment sorti de l'Université, pour éviter les étranges disparitions de chapeaux, pardessus, cannes, etc... à l'Ecole Préparatoire!!!

GAND

Robert Gillon

PRÉSIDENT DE LA « GÉNÉRALE »

Il n'avait guère fréquenté nos assemblées. Ceux qui le connaissaient quelque peu, avaient entrevu à la Maison des Etudiants, sa silhouette longue et grêle, sa figure douce et fière que dominait la raie impeccable de ses cheveux d'un blond pâle et qu'animait un fréquent sourire, le sourire de la naïveté affectueuse ou — cruelle énigme — celui du septicisme cordial. Il était alors membre de trente cercles anticléricaux, on le nomma président du trente et unième, et ce trente et unième était parmi les cercles les plus remuants, les plus actifs, les plus bruyants puisque c'était un cercle d'étudiants. Aussitôt élevé à son poste, il discoure avec une faconde intarissable à chacune de nos séances, sur tous sujets qui sont d'actualité ou qui ne le sont pas, haranguant conférenciers et professeurs, parlant à ceux-ci du libéralisme et à ceux-là de l'instruction obligatoire, affectionnant d'initier les étu-



dians au culte de l'histoire. Ces derniers, le sachant journaliste, le soupçonnent fort d'avoir rabaché à sa causerie le sujet d'un de ses multiples articles et ne lui en veulent pas cependant, car ils apprécient son éloquence sûre, quant au fond et élégante, quant à la forme.

Affectionne d'aller à la bibliothèque de l'Université, scruter la vie parlementaire et politique du passé: ne néglige pas ses cours cependant, craint par dessus tout de perdre sa distinction: c'est pourquoi on peut, après un tonneau, le voir bloquer son Code pour la répétition du lendemain!

N'a guère d'aventures à son actif: on lui connaît une équipée dans les Balkans où il endura une température de 40° à l'ombre mais n'osa pas affronter les ardeurs d'une accueillante compagnie féminine chez laquelle ses compagnons de voyage — James et le Comte — voulaient traiteusement l'entraîner. Mais une musique expressive, en même temps qu'orientale et bien connue, l'avertit du danger qu'il courait: sa tolérance ne connut jamais d'autre restriction que ce refus d'entrer dans une maison du même nom.

A court d'anecdotes, j'ai cherché à interroger les naturels du Courtrais, où mon héros cachait peut-être plus qu'une existence laborieuse et mondaine. L'ayant d'abord scruté lui-même, je n'appris que ses raids de la campagne électorale: Parcourant les bourgs flamands, il promenait dans les cabarets sa physionomie aristocratique et fine, s'efforçant d'une phrase persuasive, de faire pénétrer dans les âmes frustes un peu de lumière et d'espoir, et, voulant forcer la méfiance qu'inspire sa personnalité d'intellectuel, il trinquait et vidait avec chacun la chope de bière des Flandres, pour la rénovation d'un peuple et pour le plus grand dommage de son estomac présidentiel.

Je suis arrivé ainsi, par mon enquête, à déterminer l'emploi de ses journées méthodiques et n'ai trouvé qu'une petite lacune. Peut-être en poursuivant mes recherches lui aurais-je trouvé un amour plus fort et puissant que celui de la politique, mais ma plume s'arrêtera au seuil de sa vie intime. Je ne parlerai donc que de ce culte de la politique, si puissant qu'il y consacre des voyages répétés dans la capitale, auditeur assidu des sessions de la Chambre. Parfois il prolonge son séjour au delà de l'heure des séances, mais peut-être rend-il visite aux nombreux parlementaires de sa connaissance...

Mais puisque je dois dire, dans l'Almanach, plus de mal que de bien de mon héros. En dépit de la réalité contraire qui me refuse jalousement jusqu'aux apparences des petites calomnies coutumières je m'empresse, ayant accompli la première partie de ma tâche, de parfaire la seconde, la plus facile... Je dirai donc que Gillon a, comme président, rempli ses fonctions comme il fait toutes choses, avec ponctualité et zèle, dévouement et intelligence. Les appréhensions qu'avaient soulevées à l'origine, chez quelques-uns, l'inconnu de sa personnalité, se sont vites transformées en sympathies : il a réalisé ce prodige de conduire la « Générale » sans gros mots, mais avec de l'affabilité et des sourires... C'est un vrai camarade, loyal et franc, conciliant avec tous, mais implacable lorsqu'il s'agit de combattre pour l'idée émancipatrice. Ce sont de ces jeunes là qu'il nous faut : saluons en un au passage.

GEACHE.

Rigidiotti

VICE-PRÉSIDENT DE LA GÉNÉRALE

PRÉSIDENT DE LA LITTÉRAIRE

Reviste patenté, conférencier de talent, président de la Littéraire. poète gavrois et neurasthénique, barde anversois, littérateur en herbe, esthète, arrière-petit cousin au 36^e degré d'un calotin académique : François Coppée, congophile par philophilie, vice.... président de la Générale, noctambule et Vestibule (*) parfois, candidat en droit, étudiant.... et.... modeste, au point qu'il sollicita l'honneur de ne point paraître, dans cette galerie ou nous classons nos gloires les plus pures.



Sa caricature était déjà faite.

Ne voulant pas qu'elle nous reste pour compte et désirant, en partie, aussi accéder à son désir, nous l'avons mis «pile». Certains le reconnaîtront peut-être quand-même...

(*) Cet inepte jeu de mot n'est point fait pour les lecteurs de l'almanach.

Marcel De Beer

Gand, le Janvier 1907.

MON CHER MARCEL,

Lorsque le présent Comité de Publication décida la parution de ton éminente poire, je devins en même temps ton historiographe.

Me voilà donc chargé, pour rester dans les traditions, de t'abimer quelque peu... pour la plus grande joie des populations présentes et à venir... peut-être même pour l'édification de ta propre progéniture... Je crains cependant que cette prose ne soit pas de nature à lui donner une saine notion de l'existence...

Quand à ma tâche, elle est ardue : les détails sont si variés, si abondants, parfois bien délicats ; il m'a fallu tailler dans cette pléthore avec une sage circonspection.

J'ai donc fait choix de quelques détails, qui illustrent ton séjour hétéroclite parmi les étudiants, je compte revivre ces heures que nous avons passées souvent ensemble, parfois séparés (mais non solitaires)... pour la bienséance et la moralité publique.

Chaste ami, vois-tu, tes heures de joie furent courtes, elles furent fortes ; tes expansions durèrent peu, mais elles furent amples.

Peut-être te souviens-tu de cette première année de philosophie où tu arbores déjà une fière moustache en croc,... que tu sacrifies, hélas ! à tes goûts d'éphèbe pour les poses plastiques. A cette époque lointaine, tu es

le mondain par excellence... peut être même, si tu n'avais



eu pour toi, tes solides études, frisais-tu quelque peu le gommeux fade. L'âge et l'asservissement à des goûts plus virils devait faire disparaître en toi, ce germe morbide.

Tu es aussi, à cette époque, celui qui n'agit point comme tout le monde : si tes paroles sont sages et prudentes, tes actes sont déraisonnables... mais ils ont quelque chose de spécial, de particulier, de si bien toi, et tu les expliques si bien!... Ainsi tu es celui qui pour se confondre avec l'ombre épaisse, s'affuble d'un clair paletot mastic; celui qui pour échapper aux regards d'une duègne sévère, réédites le truc de l'autruche.... sous un chapeau tyrolien.

Tu incarnes cette trinité parfaite d'homme du monde, de bloqueur et d'étudiant.

Homme du monde, tu arbores des gilets et des smocking dernière coupe, des cravates multicolores, des souliers bizarres. En vrai caméléon, où est ce phénomène de mimétisme, tu te tapis dans tes promenades champêtres

sous un waterproof couleur vert de prairie.

Tes succès dans le monde ne sont guère méprisables : sans les afficher, ni les brâmer en les enfant, comme Marcel du Balais, ton homonyme, tu as des préférences discrètes, des sélections savantes... il y a même des élues... Passons.

Hommes des salons, tu ne laisses passer aucun cotillon sans faire preuve d'une élégante chorégraphie.

Tu collectionnes des crachats, des rubans, des colifichets dont à profusion dans les bals blancs te décorent les jeunes filles du monde. Rentré chez toi, tu en ornes ton ciel de lit et les rubans te servent pour l'esthétique d'élégantes espadrilles d'intérieur... peut être même pour tes robes de chambre. Dépouilles opimes !!

Tu es un bloqueur enragé. Tu as la transition du plaisir au travail facile; les nuits blanches ne harassent point ton cerveau. Ton travail est excessif, comme tes plaisirs. Dans les deux, tu es immodéré.

Tes cahiers d'étudiant sont de vrais poèmes, chefs d'œuvres de patience bénédictine. Tu es arrivé à ce degré de minutie que tu notes les substantifs en rouge, les adjectifs en bleu, les adverbes en vert... les interjections passent par toutes les couleurs de l'arc en ciel. Tu leur mets des en-têtes flamboyants, des faux titres majusculeaires, des sous-titres coloriés...

Enfin, ayant un juste mépris pour le vain délayage des profs, au verso des pages, tu accumules des condensations, des cristallisations de matière résumée, qui font honneur à ton labeur et à ta patience.

Etudiant, tu ne l'es pas dès le premier moment... tu te têtes, prudemment tu te tiens à l'écart, car tu remarques une certaine froideur chez les démocrates du costume pour tes peplums languides et majestueux. Mais bientôt tu

connais toute la tumultueuse vie du vrai basochien. Tu suis, frénétique, les bals de la G., tu vois flamber des punchs brûlants, tu assistes à des vadrouilles sinistres. Le Comte trouve en toi un champion de valeur, Rodolphe te confie ses amours... André ses espoirs...

Tu pénètres la vie des sociétés : antiféministe à l'excès (peut être parce que trop philogyne), tu combas, au nom de la morale, victorieusement, l'entrée des Etudiantes dans la Maison, en dépit d'André Dauge, ce féministe, parce que trop misogyne.

Ce premier succès acquis, tu tentes l'escalade des Comités : Aux Colonies, tu te heurtes à Colle, ce braillard tempétueux, à la Générale, à un misérable petit descendant dégénéré de croisés, le Baron... Tu le poursuis de ton mépris et de ta vindicte — car si tes amitiés sont fortes, tes haines sont terribles. Tu l'aplatis, ce Baron, un jour, en dévoilant au public, la honte de saturnales qu'il avait osé célébrer en compagnie d'une dame... voilée le moins possible, dans notre temple : la Maison des Etudiants... Tu dégonfles cette outre compassée et raide, de ses billevesées... et tu te révéles vrai orateur, à la réplique forte et mordante. Le Baron reste une chiffre entre tes mains !

Tu es aussi comitard, à l'Almanach — et a part quelques élucubrations piquantes ou tu démolis un tien ami et que tu signes du pseudonyme d' « Ursus » je songe encore à ce que tu y fis : tu n'es pas destiné pour des rôles de comparses.

Tels sont les détails de ta mirifique existence que j'estime digne de passer sous les yeux des bénévoles lecteurs de l'Almanach. Puisses-tu les approuver. Vale.

JULES.

Jules Logtenburg

SECRÉTAIRE DE L'ALMANACH

MON CHER JULES,

Je reçois à l'instant ta prose oléagineuse. Le Comité de l'Almanach m'envoie par le même courrier mandat de te discréditer aux yeux des bourgeois pudibonds et bigots par des révélations tant scandaleuses que sensationnelles.

A titre de réciprocité, je m'exécute de bonne grâce, le sourire aux lèvres, heureux comme toi d'avoir l'occasion de démolir un vieil ami.

F'exhume pour l'occurrence un vieux rapport, qui suffira pour faire frémir la pudeur des vieilles demoiselles, lectrices habituelles de l'éminente œuvre dont tu fus directeur.

Cordialement tien et sans rancune.

URSUS.

En cause : JULES LOGTENBURG CONTRE VICTOR GAVRENSIS.

Juge commissaire : camarade URSUS.

Médecin conseil : camarade HAEMELINCK.

Objet : Le camarade Logtenburg est-il un quadrumane ou un bipède sans plumes.

CAMARADES,

Un copain, échappé du Jardin Zoologique d'Anvers et réfugié dans les bosquets de Gavre, ayant revendiqué comme un sien parent au 72^e degré, singe de grande espèce, provenant d'Honolulu, le camarade Logtenburg, juris candidatus, et ce dernier s'étant plaint devant vous de cette imputation de filiation comme induë et calom-

nieuse, il vous a plu dans votre souveraine sagesse de nous commettre à la tâche d'élucider cette question délicate.

En foi de quoi, le 29 décembre 1906 nous nous sommes transportés en son domicile afin d'y procéder aux constatations par vous ordonnées.

— « Alors, Camarades, c'est un examen médical et intellectuel que vous désirez me faire subir. Je vous en prie, prenez place. »

Installation des commissaires dans d'excellents rocking-chair, où ils se balancent langoureusement devant un feu d'amiante aux lueurs de zirconium.

Coup d'œil circulaire. Un entassement méphistophélique de documents s'accumule sur le bureau, la table, la cheminée, les chassis de fenêtre. Rien que du papier grand format, couvert d'arabesques gigantesques et illisibles. Des almanachs par brassée à l'aspect vétuste et au dos fendu par un long et nerveux usage. Surabondance de dessins anticléricaux ; d'autres d'une gynophilie fort accentuée : Vénus aux bains du Strop, Suzanne et les vieux marcheurs, Léda et son cygne (!), des moines rubi-



Au Travail

conds faisant de l'obstétrique avec des instruments chauffés à blanc!

Sur la cheminée quelques poires sémillantes de camarades bien connus : y domine l'ineffable Malbrun dans sa houppelante pastorale, coiffé de l'inévitable feutre à grands bords.

Les camarades Haemelinck et Logtenburg discutent avec désespoir sur la concurrence effrénée dans les carrières libérales; le juge commissaire remarque une jeune nymphe au galbe harmonieux, reproduit au milieu de mille paysages alpestres. Après l'assaut de demandes réitérées, le camarade propriétaire avoue modestement que la contrée est l'Oberland Bernois, le minois une nièce du grand Rockfeller, qui en termes peu voilés, l'aurait incité à la suivre vers des coteaux moins glacés et plus couverts de pampres et de charmilles...

Le médecin conseil a des descriptions plus circonstanciées, faisant preuve d'énervement et d'érotisme aigu, le camarade Ursus change la tournure facheuse prise par l'interrogatoire.

— « Ne pourriez-vous, camarade Logtenburg, m'indiquer
« en quelques mots concis l'am-
« plitude de votre activité intel-
« lectuelle. Pendant ce temps le
« camarade Haemelinck voudra
« procéder aux mensurations de
« votre crâne, et de vos orteils.
« Ensuite il nous réglera de
« son air favori « le prologue de
« Paillasse » dont se délectent à
« chaque rigodon les étudiants
« musicomanes gantois. »

— « Mon activité, Camarades,
« mais elle embrasse notre ville
« toute entière. Protée, l'homme
« aux transformations par excellence, n'eut pu m'égaler!
« Homme politique, je commence à poindre : membre
« suppléant du comité de la Jeune Garde Libérale, membre



Constatastions médicales

« du Cercle Libéral de la rue du Hareng Pec, j'ai pris une
« influence transcendante dans
« les réunions du parti. Publiciste,
« je suis de tous les journaux.
« Un tram écrase un chien, Le-
« queux devient-il épiléptique, je
« téléphone à Bruxelles des nou-
« velles sensationnelles qui font
« descendre les « valeurs électri-
« ques » de plus de deux taëls
« sur le marché de Shangaï. »



Homme politique

« il que les petites grosses bien dodues furent ma prédi-



Stratégiste

« lection? (l'énervement
« du camarade Haeme-
« linck redevint visible).
« Etudiant, chevalier de
« l'impossible, je suis le
« soutien de toutes les
« nobles causes, l'adver-
« saire de toutes les ini-
« quités ; Bibliothécaire
« je décuple l'impor-
« tance de nos rayons ;
« Général, nouveau Fla-
« minius, je commande une retraite sinistre dans la rue

« Crapaudière sous les gourdins Louvanistes ; Délégué, je
« prononce des laïus vraiment professoraux ; Conférencier,
« je défends Lombroso et ses tares ataviques ; Organiste au
« milieu de bohèmes, mon instrument sur le nombril, je
« parcours les Bodegas de la ville ; Correspondant de
« l'Echo des Étudiants, je m'attire la haine d'Émile pour
« nous avoir traité de sectaire ; Secrétaire de l'Almanach,
« grâce à mes relations politiques, aux relations littéraires
« du camarade Maes, artistiques du camarade Gombault,
« un pactole s'engrouffe dans nos coffres toujours vides.



« Tant de succès ne pouvait m'attirer que de l'envie.
« Victor Gavrensis m'a fait figurer, quadrumane piteux, dans
« une revue, pleine de ficelles boileuses, où le public gantois n'eût
« garde de tomber (sic). Vous savez le reste!! Je lui ai
« répondu dans l'Echo des Etudiants! » (15)

D'un air noble, le camarade Logtenburg ramena en arrière sa chevelure, ouvrit d'un geste nerveux un tiroir. Celui-ci vomit un in-folio, qui eut fait la joie d'Elzévir. Insidieusement il ajouta : — « Je vous lirai à ce propos, le discours que je compte servir à mes adversaires :

« CAMARADES,

« Si nous remontons aux périodes les plus reculées de l'histoire, à celles où le monde venant de naître s'ignorait encore lui-même, si nous remontons, dis-je, au moment où émanation de Dieu, la liberté... »

La lecture de ce discours à toute vitesse dura une heure et demie. Le camarade Haemelinck aux premières phrases s'endormit, fredonnant toujours ses invariables couplets de l'aïllassc.

Le camarade Ursus, ramassant le rapport médical de son compagnon assoupi, gagna la porte à pas de loup.

Rentré chez-lui, il rédigea les CONCLUSIONS suivantes :

I. En ce qui concerne son habitat :

Attendu que tant par sa disposition peu méthodique et son encombrement que par des accessoires d'un objet trop spécial et par les odeurs vraiment humaines qu'il renferme, l'appartement du camarade Logtenburg ne peut être assimilé à une cage d'orang-outang (Metchnikoff. IV. 3).

II. En ce qui concerne sa physiologie :

4.) Attendu que d'après les constatations du médecin conseil, le prénommé n'a que deux mains aux ongles arrachés, aux chairs déchiquetées.

2.) Attendu qu'il n'a pas d'appendice caudal, ni de callosités festièrès (Nouveau et ancien continent).

3.) Attendu que les bosses de son crâne révèlent toutes les tares décrites par Lombroso (ch. 15 § 3. al. 2);

Attendu que sa barbe, son teint bilieux et olivâtre dénotent une origine sémitique et nullement simiesque.

III. En ce qui concerne le beau sexe :

1.) Attendu qu'en des phrases de rhéteur le prénommé a révélé un esprit profondément anti-philosophique,

2.) Attendu qu'il s'est occupé de questions estudiantines, politiques, musicales, administratives et littéraires, trop spécieuses et indéterminées pour intéresser un animal raisonnable et nettement utilitaire ;

Considérant ces motifs comme fondés et exacts, plaise à l'Assemblée de

1) rejeter la filiation simiesque, imputée au camarade Logtenburg, comme calomnieuse et injustifiable, reconnaître au demandeur la qualité de bipède sans plumes.

2.) condamner le défendeur aux dépens.

Pour expédition conforme

URSUS.

Maurice Haemelinck

Dit « Le Gros » ou « Den Dikken »

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA MÉDECINE LIBÉRALE

8 heures du soir : rue des Champs.

J'aborde Maurice. — Il me faudrait quelques détails...

— Viens demain, me dit-il, au Laboratoire de Psychologie Expérimentale, je te donnerai tous les renseignements qu'il te faut... en échange de quoi tu me serviras de sujet. — Soit. —

Sur ce, il me quitta, me laissant au bord du trottoir... et déjà son ombre replète s'appariait au loin avec une autre plus mince de taille... et toutes deux tendrement

enlacées prirent la direction des Quais sombres et languoureux.

Ce soir là, Maurice était amoureux. Cela ne lui arrive que toutes les quarante huit heures.

.
Je m'en fus, le lendemain, pour mon malheur et pour l'Almanach, au Temple de la Psychologie Expérimentale, vaste pièce où traîne un bric à brac d'alchimiste.

Maurice y trônait dans toute sa massiveté, tel un Boudha au gigantesque nombril.

Avant que j'eusse pu faire la moindre tentative d'interview, il s'empara de ma chétive personne, prit ma langue et la soumit à une torture des plus désagréable. Armé d'une infinité de petit pinceaux, trempés dans des solutions d'un gout douteux, il me la brossait en conscience :

— Sucré ? Salé ? questionnait-il. La langue et l'esprit à la torture, je répondis au hasard : — Salé. — Nom de nom, dit-il, fais donc attention, c'est de la solution sucrée. — Je me confondis en excuses plates. — Re commençons, dit le Gros avec mansuétude et patience : — Salé ? Sucré ? — Heu, heu !! — Allons. — Heu... Sucré, non, salé... si... non... sucré... — Godvermile, répons avec un peu plus de précision scientifique !... — Mais Maurice, je t'assure que... — Allons, bon, c'est moi qui suis dans l'erreur... Nom de nom, j'ai trempé mes pinceaux salés dans la solution sucrée, godverdoum !! —

Alors profitant d'un moment de répit, je me fais humble : — Tu sais, lui dis-je, que tu paraîtra cette année dans l'almanach... C'est pour cela que je suis venu t'interviewer.

Maurice est rasséréiné, presque joyeux, cependant il objecte : — Mon séjour à l'Université ne fut guère fertile en incidents remarquables, dignes d'intéresser les lecteurs de l'Almanach.

— Tu es modeste... tu fus Président de la Médecine, tu organisas les fêtes du trentième anniversaire... Tu renversas un Comité...

— C'est vrai, je le chambardai, peu avant les fêtes. Il faisait preuve d'un sans-gêne inconcevable en fumant des cigares, payés par la Société et destinés aux conférenciers.

— On dit que tu le renversas avant que la boîte ne fut vide, et que tu fumas le reste.

— Ce sont là de lâches insinuations, que je laisserai aux vulgaires, sans y répondre, car les graves travaux dont je m'occupe en ce moment ne me laissent que peu de loisirs. Vois-tu, me dit-il, comme angoissé par une importante révélation, je recherche en ce moment. « *Le degré de Perversion du Sens Gustatif chez les Amateurs du Baiser* » question hautement scientifique, sociale même, car de nombreux divorces naissent des goûts dissemblables des époux, goûts nés de baisers immodérés... N'est il pas de toute évidence que les baisers d'Eve eurent une influence toute particulière sur les goûts d'Adam?

— Maurice, tu m'ouvres vraiment des horizons... Mais la méthode?

— Ah! voilà où gisait la difficulté. Ecoute, c'est simple et clair tout à la fois : je commence par mesurer au clysopompe gustatif, la sensorité dynamique gustative du sujet... et après 48 expériences pour le sucre et 74 pour le sel, sur 4689 individus, pourvu qu'ils ne soient pas louches et n'aient pas le gros orteil gauche plus grand que le droit, il est probable que j'arriverai à une conclusion. Mais auparavant j'ai classé mes sujet par catégorie : Tiens, me dit-il, en me tendant une brochure, voici la classification des femmes...

Je lus :

1) EMBRANCHEMENT : DEMOISELLES DE MAGASIN.

- Classes : 1. Confection (Magasins du Beffroi : for ever).
2. Rubans (Galerie Parisienne).
3. Gantières (Samdam et C^o).
4. Bazars (Innovation, par grâce spéciale).

2) EMBRANCHEMENT : DEMOISELLES DE L'AIGUILLE.

- Classes : 1. Modistes.
2. Couturières.

3) EMBRANCHEMENT : DEMOISELLES DU LINGE.

- Classes : 1. Lingères.
2. Repasseuses (Strykstrigen de l'Hôpital).

— SOUS-EMBRANCHEMENT :

- Classes : 1. Servantes.
2. Nourrices sèches (sans allusion aux accidents de la sénilité).

4). EMBRANCHEMENT : *Toutes les classes que l'auteur n'a pas eu l'occasion pénétrer.*

— Et moi, dis-je avec grâce, dans quel groupe me placera tu ?

— Dans celui des Amants Innasouvis, me fut-il répondu doctoralement.

* * *

Au fond, Maurice est le meilleurs bougre qui soit. toujours prêt à rendre service ; et bien qu'un abdomen des plus respectables et une taille des moins sveltes diminuent fâcheusement l'éclat de sa prestance mondaine, il rachète ce petit défaut par splendide voix de baryton, un talent de chanteur hors ligne, qu'il met avec une extrême bienveillance à la disposition des cercles, sociétés, fêtes de charités qui font appel, à lui, pour chanter soit le prélude Paillasse ou l'air du Toréador de Carmen... jusqu'à ses amis qui le réquisitionnent parfois, pour roucouler, au dessous des fenêtres de l'une ou de l'autre vierge des « Laï-laou-laï... laou-laï » — émus, les soir d'été...

Maurice se prête de bonne grâce et sait disparaître au moment opportun...

Ajoutez à cela qu'il est un libéral convaincu.

On ne lui connaît qu'un défaut : c'est aimer fouailler de ses gros doigts d'habile morticôle dans les entrailles des autopsiés.

J. L.

Albert Ronsse

VICE-PRÉSIDENT DES COLONIES SCOLAIRES

Ne croyez pas, chers lecteurs, que je vais vous présenter le camarade Ronsse, debout devant la cuve, préparant le punch, et vous dévoiler les nombreux ingrédients entrant dans la composition de cette liqueur spiritueuse et stoma-



chique? Comme je m'adresse à des profanes, je serai discret, afin de ne pas m'attirer les justes colères du grand chef qui préside aux destinées des punchistes.

Ronsse est un grand jeune homme très élancé, et très bien en forme. Il est caractérisé par l'absence complète de poils sur sa figure

stéréotypée — imberbe comme un... genou, — les pom-

mettes saillantes, une petite bouche mignonne, un nez subissant les effets des variations de température et des yeux d'Argus fortement enfoncés dans les orbites. Ce bipède qui, au premier abord, a l'air atrabilaire et furieux, est au fonds le meilleur être qui ait jamais revêtu la forme humaine.

Albert est avant tout le garçon de l'exactitude. Les séances qu'il dirige avec dextérité se donnent à deux heures — à une seconde près —; et, les jours de bal, les frères punchistes, à huit heures et demie précises, doivent se trouver en tenue de travail, les bras nus et... les mains très propres. Quand le « chef » fait son apparition, les cigarettes s'éteignent, les conversations animées cessent, le rire fait subitement place au sérieux; les frères se lèvent, saluent respectueusement, cependant que la silhouette fatidique du « chef » se promène sur les quatre murs de la salle à moitié éclairée...

L'attention de Ronsse est soudainement attirée sur un néophyte dont les extravagances ont quelque ressemblance avec celles des damerets. Ce « bleu », sur un geste du président de ce phalanstère, s'avance timidement, tel un étudiant qui a eu la « répétition » devant l'Inspecteur des études. Le « chef » commence son discours d'usage sur un ton très inoffensif et termine — *in cauda venenum* — par... une terrible sentence prononcée contre le délinquant qui s'est permis — quel crime ! — d'interpeller un frère sans autorisation spéciale. Le « chef » est rempli de vertigo de toutes espèces : — « Approchez, dit-il, avec solennité; voici un citron; il faut pouvoir en « tirer » quarante tranches de 1 1/2 millimètre d'épaisseur ». — Le néophyte, non initié à cette besogne difficile, regarde des yeux et de la bouche, croit avoir compris et commence l'opération délicate et dangereuse.

Vous devinez le reste ; le malheureux se fait une entaille profonde d'où le sang s'échappe abondamment. — « Néophyte, un mauvais point à votre actif. Il s'agit maintenant de plonger le doigt dans cette cuve et de donner la température exacte de l'eau qui s'y trouve ». — « Mais... » — « Dépêchons-nous ».

Tout tremblant, l'aspirant punchiste, après un effort titanique — *Audaces fortuna juvat* — exécute l'ordre téméraire de son maître. — « 100 degrés, chef ». — « Vous n'avez qu'une bien vague notion de la température... — « Qu'est-ce qu'une lemniscate ? » —

— « Une courbe du quatrième degré ayant la forme d'un ∞ ». — « Très bien ; du moins, si vous ne savez pas couper les citrons, vous pourrez tracer des lemniscates dans cette cuve remplie, pendant deux heures. » —

A 10 heures, le chef s'approche du brave « lemniscatier » et d'un air doctoral : « *Acta est fabula.* »

Dix heures ; c'est l'heure où les frères se rendent à la « Cave de Munich » pour ingurgiter quelques « bottes » de bière allemande, — une botte a une contenance de 1 1/2 litre — aux frais du néophyte. Tous boivent au même verre et par ordre d'ancienneté. Le respect lui étant dû en tous lieux et toutes circonstances, le chef boit d'abord et cependant que les punchistes se découvrent et s'inclinent en se frappant la poitrine, tels les fidèles quand le prêtre communie.

.
Le bal va commencer. Le sacre du néophyte se fait avec pompe devant quelques privilégiés, dont le grand « chef » suprême, quelques rares délégués de la G. et du corps professoral. Après une dernière question ayant trait au... — j'entends la voix du « chef » qui me crie : « Frères,

silence, » — le néophyte reçoit la bénédiction du maître, consistant dans l'application d'une cuiller sortant de la cuve bouillante, sur la joue incarnadine du récipiendaire.

.
Entrée sensationnelle du corps des punchistes ;... demi-obscurité de la salle...; bruit de baisers retentissants... chatouillements... cris d'animaux... quelques cas d'épilepsie... etc., etc.

« Fiat Lux ! » crie le chef. Et la lumière est. Consumptum est !...

Et voilà Albert Ronsse, imposant, sachant se faire écouter et respecter, ne prenant aucune résolution ab irato, plein de sollicitude pour ses frères. Ce camarade, de trempe spéciale, va terminer ses études universitaires; encore un bal et il fera ses adieux touchants à nous tous, qui garderons le meilleur souvenir de cette « antipoire » qui, par son dévouement, sa franche camaraderie a su gagner notre affection entière. Espérons que les bambins chéris des « Colonies Scolaires », ne se ressentiront en rien du départ de ce camarade — Ronsse était le vice président de cette grande œuvre humanitaire — qui, pendant la fête du « Grand Théâtre » apportait son précieux concours pour la réussite complète de cette soirée de



bienfaisance. Pendant les jours de débauche du Carnaval, il pensait à ses pauvres petits; il déployait une activité

inlassable ; alors que tant d'autres s'amusaient, on le voyait collecter de rue en rue, de maison en maison au profit de ces déshérités de la Nature, qui s'en allaient à la bonne saison, humer l'air frais et réconfortant de la mer.

Oh ! oui ; donnez, donnez toujours. Ne perdez pas de vue ces paroles de Victor Hugo :

« Dans vos jouets, riches, que de pain pour les pauvres ! »

Il faut, dans la vie, savoir marier le plaisir à la charité : Albert Ronsse qui l'a compris, le comprendra dans l'avenir, j'en suis certain.

Evènement féminin. — On a longtemps prétendu que le « chef » craignait l'amour point virgule.

Mais, triste retour des choses d'ici-bas — il serait, paraît-il, entiché d'une petite, ... d'une blonde, ... d'une certaine... (Non, chef, ici encore, je saurai garder le silence).

Rencontré, un dimanche soir, rue Neuve St-Pierre, jeune fille — en chapeau. —

— Que fais-tu ici, hasardai-je ? —

— ... ? ... —

Arrivée du « chef ».

— « Bonsoir chef » ne me doutant de rien...

— Bonsoir. —

Et les voilà partis... au pays de Cupidon.

.
Depuis cette époque, Albert fréquente assidûment certain café de la rue des Baguettes. Serait-ce...?

Je me trouve ici dans le plus cruel embarras pour débrouiller ce mystère plus profond que celui de l'Immaculée Conception. Ce dernier a au moins trouvé son explication ; mais aller invoquer l'intervention du Saint Esprit ou de la Sainte Vierge quand il s'agit précisément de...?

.

Il paraît, de l'avis même d'un de ses intimes — méfiez-vous des amis — qu'il est grand temps que Ronsse termine ses études, car il commence à souffrir d'une fièvre hectique et amoureuse qui pourrait avoir des conséquences funestes sur sa robuste santé, non encore ébranlée.

« Chef » j'ai fini; ne m'en veux pas trop, si j'ai pu t'offenser. Le comité de l'Almanach, m'ayant offert la rélation de ta « poire », j'ai accepté pour... — pourquoi ne pas l'avouer — soulager ma purée. Et de nos jours, que n'écrit-on pas pour cette belle galette? Alors, tu comprends...

« Chef », au revoir et sans rancunes.

COCO & ILALOS.

« Villa des Ecorions ».

Robert Plateau

Dit : « Bob »

Ce type a le « chic anglais » de naissance, comme vous avez des cheveux et comme moi j'ai des poils. En plus, Bob, impassible, impavide et joyeux « en dedans » est un bon et chaleureux copain, qui ne demande qu'à être obligeant aux autres. Et voilà que je suis arrêté dans mes notes biographiques tant l'être que je vous veux dépeindre est extraordinaire, incompréhensible, indescriptible.

Jugez donc de la difficulté de la tâche qui m'est dévolue par le comité de l'Almanach. Sous le prétexte que j'ai vécu beaucoup d'instant de ma vie estudiantine avec Bob, me voilà forcé de manier une plume, alors que je travaille plus souvent avec des compas d'épaisseur... Si donc, ceci ne vous goûte point, excusez l'auteur et... le sujet.

« Bob » n'a rien de la faconde humoristique de son

homonyme de la « Chronique », et si Madame la comtesse de Martel l'avait connu, elle aurait sans doute changé le caractère de son « Bob » à elle.

Monsieur Plateau, père, remarqua sur la frimousse, toute rose encore, de Robert, les signes évidents propres aux types extraordinaires, et, de joie, fuma plusieurs centaines de pipes. C'est à la suite de cette nicotineisation précoce que Bob devint un curagé fumeur, au point d'être obligé de vivre dans une atmosphère tabachique.

Avec l'âge, les dispositions hétéroclites de ce jeune esprit s'accrochèrent. Ce fut d'abord un parfait garnement, un « sloeber » de Ledeborg. Les paisibles bourgeois de ce faubourg, le soir, à la veillée, autour du feu ronflant et une bonne pinte de « triple », entre deux hauts faits de Baekelandt, parlent encore avec terreur de leurs sonnettes



arrachées, de pauvres chiens trainant derrière eux, en une course affolée, leurs instruments de cuisine. Toutes ses aventures, jointes à un goût prononcé des expéditions lointaines, ne sont rien auprès de celle-ci. Ayant du sang de



• Bob se rendant à la boîte

navigateur dans les veines, Bob s'en fut inviter des copains de son genre à une promenade nautique sur l'Escaut, parfumé de toutes les senteurs de gadoue de l'Espierre. Il fumait déjà la pipe, une de ces pipes à tête énorme, un castard ou l'on enfonce pour trois sous de tabac à la fois et qui répandent derrière elles une odeur âcre et asphyxiante;... et, encore cela aurait bien pu, au lieu de tabac, être de ses feuilles de « charmes » qui sont si bonnes pour entraîner le fumeur vers les délices du rêve, lorsque les sous paternels se font rares. Muni de son indispensable pipe, Bob s'en fut donc avec le

seul copain qui ait bien voulu l'accompagner, non dans le but d'excursionner bien loin, mais plutôt de faire une visite sérieuse c: approfondie du bateau de son père. Ce bateau était sous la garde d'un de ces loueurs de barquettes comme il en pleut à Gand.

Bob employa son stratagème habituel, sous prétexte d'examen minutieux du voilier familial, il se glissait sournoisement dans une des nombreuses embarcations, la détachait subrepticement et s'en allait faire une promenade gratuite.

Nos deux garnements étaient à peine hors de vue que Robert éprouva le besoin de fumer. Il bourra « consciencieusement » et fut même sur le point d'allumer ; mais l'arrivée intempestive d'un mastodontesque remorqueur le déranga dans cette opération. « Attention à la barre » cria le capitaine à son second, cependant qu'il donnait un bon coup de rame.

Trop tard ! la manœuvre mal exécutée, la collision eut lieu. Leste comme un singe, Bob était déjà sur le pont du navire abordeur et criminel, quand il s'aperçut que son camarade s'enfonçait avec des cris rauques et lamentables. Alors, pipe en bouche, cheveux au vent, on le vit plonger et ramener à la lumière celui que les flots voulaient

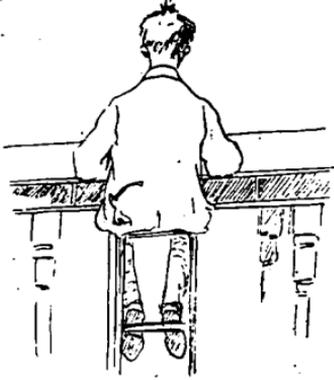


Bob fumant

engloutir. Au milieu des acclamations, sauveur et sauvé reparurent. Bob, peu ému, regarda sa pipe qu'il n'avait pas abandonnée : « Hum, dit-il, c'est embêtant, j'ai perdu mon tabac dans l'affaire. Les deux héros furent conduits chez le propriétaire de la barquette pour s'y sécher et trop bouleversé par ce fait d'aussi haute noblesse accompli par le petit Robert, le brave homme n'osa point faire de remontrances aux sinistrés.

Mais la rumeur d'une catastrophe, avec ses amplifications naturelles et obligées, était parvenue aux oreilles de la mère du copain sauvé. La pauvre femme avait toujours

défendu à son fils d'accompagner Bob, « diene sloeber » comme elle l'appelait. Aussi, en entrant dans le « séchoir » elle ne put s'empêcher d'appliquer sur la joue du corrupteur de son fils, une formidable gifle. Bob qui fumait,



Bob au régime

enleva lentement la pipe de bouche, poussa une bouffée, leva les yeux vers elle et plus lentement encore dit : « Merci » : tel le Christ sur le mont des Oliviers, une demi heure avant d'avoir dit « Lamma Sabacthani » ! Et encore est-ce cela qu'il a dit ? Il peut bien n'avoir rien dit du tout, et dans ce cas, Bob Plateau est supérieur au Nazaréen.

Quelques mois plus tard, Robert recevait la croix des mains de Sa Majesté et la princesse, émue par son jeune âge et son air placide, déposa sur la joue blessée un baiser retentissant.

Je vous ai parlé de la décoration pour que vous le sachiez, sa modestie l'ayant toujours empêché de la porter, même en diminutif. D'habitude, elle se trouve dans son... porte-monnaie.

Plus tard, à l'Athénée, il fut pris d'un goût violent pour le femellau. Cela faisait qu'on ne le voyait dans l'établissement que le soir après 4 heures : la Gymnastique, sa branche favorite, l'y attirant seule. Aussi, en Août, à la lecture du palmarès, tous les ans, il y avait un événement attendu de tous avec joie. À certain moment, on entendait. « Gymnastique : Prix : Plateau, Robert ». Bob montait « à son aise » les escaliers, arrivait flegmatique-

ment devant les autorités, prenait le volume d'une main (ça n'est jamais très lourd, un prix de gymnastique), esquissait un salut profond, rapide et savant, et s'en allait. Tout cela, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, des zimboum-la-la de l'harmonie communale et sans perdre... son sérieux.

Bob était déjà célèbre.

Il parvint après un double effort, (entendons-nous et disons, après avoir essayé deux fois de travail-



Bob quittant la boîte

ler) à passer les fourches caudines de la Boite. Là, son flegme désarma les plus farouches répétiteurs. A l'un d'eux qui lui reprochait d'arriver constamment en retard, il répondit : C'est vrai ; mais vous oubliez que j'ai toujours fini le premier. »

L'espace me manque pour vous raconter tous ses hauts faits et ses nombreux démêlés avec de très hauts supérieurs. Je ne voudrais pas non plus trop entrer dans sa vie privée. Mais je ne pourrais taire ce qui est vu et connu de tous. Bob, comme vous et moi, possède une âme sœur. Ce qui fait, qu'en nos bals, on le voit arriver accompagné d'une gentille demoiselle qu'il vous présente comme étant sa cousine et avec laquelle il danse « consciencieusement » toute la soirée. Puis, vers le matin, le couple disparaît et quelques instants après, Bob revient pour... continuer « à son aise. »

Je vous ai beaucoup parlé de cet ami et vous l'ai peu dépeint. Il est surtout remarquable par sa démarche déhanchée, son éternel imperméable, sa moustache élégante, sa chevelure longue et négligée, son chapeau boule — devenu mou — ou sa casquette selon les idées du moment. A ce propos, voici son opinion sur les coiffures. C'était après une de ces chaudes discussions du « régime ». La question était vidée et les esprits assagis s'étaient tus. On n'entendait plus que le léger bruit des tire-lignes et des crayons mordant le papier. Tout à coup, un mouvement. Bob, qui n'avait rien dit encore, remisait dans son tiroir ses ustensiles de dessin. Il se leva, bourra sa pipe, et



comme il était déjà 6 heures — ce qui était très tard pour cet enragé du « coton » — endossa son imperméable. Puis, se retournant vers l'assemblée, coiffant sa casquette légendaire, une main sur la poignée de la porte, d'un air en'endu et doctoral, il prononça : « Comme chapeau, vous savez, rien de tel qu'une casquette ». Et il disparut.

C'était au cours d'Astronomie, et le professeur (ah diable! comment s'appelait-il encore? Au fait, qu'est-ce que cela peut faire à Sirius, de savoir comme on l'appelle)

ayant vu passer au-dessus de son œil borgne un projectile... disons... hétérogène, lança d'une voix peu assurée : « Je crois que j'ai aperçu quelque chose! » — Bob, calme et sérieux, répond avec une sage lenteur : « Ouais! c'était peut-être une étoile filante! » Et cette étoile de plus, n'ayant guère gravité qu'autour de la tête du prof..., n'eut pas d'autre histoire.

Et le brave Bob, bon libéral, ardent à la lutte, dédaigneux des ignorants et méprisants les sots, n'a jamais cru si bien dire qu'un jour encore, ou nous étions au régime. Dans cette grande salle nue, où se mêlaient le refrain du dernier couplet de « caf-conç. », la fumée de la pipe de Bob et la senteur âcre du drap mouillé de mon costume de canonnier, fut lancée cette parole austère et profonde. « Si plus tard, on fait ma biographie, on dira : Il commença ses projets à l'âge de 23 ans! » C'était vrai, mais bientôt, sans doute (les années passent si vite), nous verrons Bob Plateau muni de son diplôme d'ingénieur, et nous lui serrerons les phalanges de temps en temps, dans la vie. comme on fait quand on rencontre un vieux camarade dévoué, sincère et bon, à qui l'on adresse, ainsi qu'à ceux qui peuvent lui ressembler par les qualités de cœur et de l'esprit, ses plus vifs souhaits de succès universitaires et... autres.

Vous verrez d'ailleurs que Bob épousera probablement quelque jour — il fera beau ce jour-là — une « Bobeline ».

LE POILU.

Roussel

ANCIEN ADMINISTRATEUR DE LA MAISON DES ÉTUDIANTS

Ernest pour sa mère, Blaiske pour les dames, le Pensu



pour ses copains; ex-bibliothécaire de la Wallonne; ex-bibliothécaire-adjoint de la Générale; ex-administrateur de la Maison des Etudiants; commissaire des Colonies Scolaires, etc., etc.

Tous ces titres prouvent que le camarade Ernest a toujours été et est encore une des personnalités les plus en vue du corps estudiantin.

A son arrivée à Gand, Blaiske se fourvoya quelque temps dans une bande de gais lurons, vulgairement appelés « Les Instuits ».

Le goût du travail lui fit voir bientôt, que la fréquentation de cette caste nuisait

considérablement à son développement scientifique, aussi se retira-t-il, tout seul, bien loin, bien loin, là-bas au fond de la Coupure.

Quelque temps après, Ernest s'aperçut que la Coupure, à certaines petites heures, offrait de réels dangers pour ceux qui avaient perdu la notion de la ligne droite, car, malgré toutes ses bonnes intentions, il lui arrivait parfois de sacrifier à Bacchus. Il transporta donc ses pénates dans les centres habités et échoua au manoir de Jules Monard, qui outre la réception de circonstance, lui réserva pour plus tard une agréable surprise. Dès ce moment Nest voua une amitié sincère à son ami Jules et le suivit dans toutes les pérégrinations. Mais hélas, les études comme toute chose, ont une fin, Jules eut bientôt conquis son diplôme.

Les deux inséparables durent se quitter; mais Monard ne fut pas un ingrat, car il lui laissa ce qu'il avait de plus cher à Gand. Nest garda jalousement pendant deux ans la perle qu'on lui avait confiée. Mais hélas, malgré toutes ses précautions, il s'aperçut un jour que son trésor avait disparu. Il en perdit courage. Un soir, il était triste, affreusement accablé.

— Qu'as-tu, lui dis-je, es-tu malade, abruti, amoureux, quoi ?

— Oh ! mon cher, ne m'en parles pas, c'est terrible, épouvantable..... ! !... Caroline..... je l'ai perdue !!!

— Mais cette perte n'est pas irréparable, cherche, tu trouveras.

— Je n'en ai pas le courage.

— Pourtant tu ne te figures pas que ces trésors viendront à toi.

— « *Tu ne sais pas savoir, mon cher !* (sic)

Depuis lors Ernest attend toujours... et pour égayer ses loisirs il s'est lancé dans le monde. Plus un bal en Belgique où il n'y est galant, gracieux, plein de prévenances, charmant de son doux sourire les plus élégantes mondaines.

Malgré tout cela, Blaiske trouve encore le temps : de fréquenter assidûment le Klaus où défilent quotidiennement devant lui demis et moultes strieps; de bloquer très sérieusement et de remplir ponctuellement les fonctions qu'il assume. C'est ainsi qu'il a été administrateur modèle, digne successeur de son inséparable ami Simon.

Ce fut pendant l'accomplissement de ce rude mandat qu'une nuit il fut réveillé par les cris : « Meniere, Meniere, 't studentenhuis staat in vuur »... Il comprit de suite !!

S'arrachant des bras de..... Morphée, enfilant pantalon, mackintosh et feuille de chou, il courut où l'appelait son devoir. Là, une haie d'agents l'arrêta; mais lui, superbe : — « JE SUIS L'ADMINISTRATEUR ».

Tous furent aplatis!... et tels que les flots de la mer Rouge sous le geste de Moïse, les Wookers s'écartèrent.... Il brulait à côté!!...

Au demeurant Nest est le meilleur des camarades, serviable pour tous et c'est à bon droit qu'il est considéré par tous les étudiants.

ELBIT.

P.-S. — J'oublie que jadis Ernest fut un cycliste distingué. Un jour il gagna après un entrainement des plus sévères et non sans peine une course universitaire. Il n'y avait qu'un partant.

Ernest Corbusier.

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA WALLONE.

Etre complexe, changeant, taciturne et peu communicatif,



sur lequel il est fort difficile, vu l'énorme diversité de ses

habitudes et son extrême caméléonnisme de donner un signalement exact.

L'ancien Corbusier ne porte point de barbe : c'est un joyeux luron, un hardi buveur, un enragé joueur de couion, au Delvoie où il établit son camp général; c'est aussi un président de la Wallonne calme et peu exubérant.

Il est à cette époque un vadrouilleur émérite, fécond en bonnes blagues, un fervent amateur de sport qui remporte de nombreux prix de courses à vélo, qui s'entraîne à faire des poids pour devenir hercule forain : aussi ne manque-t-il chaque année de prendre des leçons de lutte chez les hercules les plus renommés du champ de foire.

Le nouveau Corbusier est un être diamétralement opposé : il porte barbe épaisse et noble, qu'il est vrai, il se coupe tous les 6 mois (motif : voyez le jupon), il ne vadrouille plus, se range complètement. Une vie de moine impénitent et sensuel dans ses appartement privés et de longues contemplations du spectacle édifiant de la nature, au parc, les chauds soirs d'été l'enlèvent peu à peu à ses amis. A peine se montre-t-il encore quelques rares fois à la Wallonne.

Mais il n'a garde de manquer les bals de la Générale où revêtu du tablier des punchistes, il collabore avec une calme et sérénité à la confection du nectar. Alors son regard s'allume, quelques grognements plus ou moins distincts sortent de ses lèvres... le joyeux wallon apparaît...

Sa dure écorce recèle un excellent cœur du copain...

Démétrius C. G. K. M. Lévidés

« *Citoyen d'Athènes* »

Levidés naquit dans la métropole de Pallas-Athênê...en Grèce, on raconte qu'il vit le jour dans des circonstances bizarres : son père souffrait d'un violent mal de tête, tout comme Jupiter. Un chirurgien, appelé à la hâte, pratiqua l'opération... césarienne : Démétrius, armé de pied en cap, et brandissant un petit cuirassé, en bondit, tel Minerve qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Démétrius C. G. K. M. Levidés ne démentit point ses illustres origines. Ame d'un héros d'Homère, il joint à la politique du sage Ulysse l'intrépidité d'un Ajax. Ardent patriote, il rêve de doter le Peloponèse (?); d'une flotte de cuirassés et de torpilleurs modernes. Cédant aux instances d'un amiral suisse, qui avait reconnu dans le jeune Démétrius de rares qualités navales, il partit faire ses études à Lausannes... Il n'y séjourna guère longtemps. La Belgique et ses nombreux ports de mer, l'attirait. La nouvelle de la création d'un cours de construction navale le détermina à quitter l'Helvétie (et ses lanternes) et il arriva chez nous sain et sauf, plus heureux que sa malle qui se perdit en route.

Esprit éclectique comme tout grec, il se livre dès son arrivée à Gand, avec ses compatriotes, à une série d'investigations savantes, sur les mystères de la stabilité : parfois il échoua dans les bas-fonds de la Crapaudine (célèbre marais), et ne sut à l'instar du sage Ulysse, éviter la dangereuse syrène du cap de Bonne Emérance. Même une fois la *mèr* lui fut défavorable : il ne dut son salut qu'à de nombreux signaux de détresse et à des fusées...

Vrai grec, vrai dispensateur d'art et d'esthétique sur notre terre, il a présidé, avec une sérénité toute antique, les fameuses séances de poses plastiques dans son appartement privé...

Son quartier est tout un poème ! Un véritable musée, où flottent les plis majestueux d'un drapeau du Chili (!), une profusion de cartes postales à faire rougir un petit frère de Maltebrugge, des petits tableaux, dont par décence quelques uns sont recouverts d'un voile, feuille de vigne respectable sur les paysages les plus hardis et cette inscription : « *Prière aux camarades pudiques de ne point soulever le voile* ».

Le buffet de notre héros recèle toute une bibliothèque de liqueurs et de friandises : que ses amis, ne se font faute de nettoyer à sec comme le meilleur des « *Vacuum Cleaner*. »

Cette petite débauche s'accompagne généralement d'un tapage immodéré et nocturne. Et neuf fois sur dix le patron-pipelet de l'endroit, furieux de ce que ses nuits tendres soient troublés par de fâcheuses alarmes, signifie invariablement à notre ami, un congé illimité. Colère de Levidès — qui cherche un autre local, où il ne séjourne guère longtemps et pour cause... Il tient le record des déménagements. Vrai Juif errant, il est la plaie vive des malheureux facteurs des postes, qui doivent se livrer à des tribulations laborieuses pour découvrir son domicile. Ses études navales n'ont guère jusqu'ici pesé bien lourd dans la balance de ses peines. Attendant le moment où le professeur de construction navales aurait terminé ses études en Angleterre, Levidès achève son éducation pratique de marin : avec une rare énergie, il s'adonne à l'équitation, qui on le sait est le complément indispensable de la technique maritime.

Il suit les cours du Génie civil, ornant les couvertures de ses cahiers de croquis, de marines ou d'immense cuirassés fumeux font d'opaques tâches d'encre sur le bleu de ciel de la couverture... Ça et là un maxime grecque et, toujours au bas de la page son nom suivi de son titre de gloire : « Citoyen d'Athènes ».

Son intrépidité lui valut d'être le champion d'une cause célèbre : Il personnifia l'opiniâtre résistance à certaine chaire, l'an passé payant de sa personne, criant, gueulant, pérorant... ce qui lui valut des menaces d'exclusion de l'Ecole... puis de passer avec brio ses examens... Audaces fortuna juvat !

— Levidès à présent se range, sérieux ; depuis le mois d'Octobre, il n'a pas changé de quartier et lui, ce champion de la liberté il s'est mis en tutelle... enjuponnée.

Conclusion : Il étudie bien, et rentre tôt... un jour il dut même déployer des trésors d'adresse pour dérober son béret pour aller au bal de la Générale asseoir une matchiche... car elle est jalouse comme une tigresse...

Cela ne l'empêche pas de rester le camarade franc et serviable qu'il a toujours été ; il n'a que des amis, et lorsqu'il sera parti après avoir décroché sa peau d'âne, tout le monde se souviendra de lui avec des paroles *élodieuses*.

Edouard Noé

ADMINISTRATEUR DE LA MAISON DES ETUDIANTS

21 Décembre ; 10 h. 1/2. Au saut du lit, je trouve, en guise d'apéritif, une invitation de notre aimable quoique tyrannique Secrétaire, me suppliant de rentrer, illico, la copie

pour l'Almanach. Il (1) m'avait gracieusement chargé, besogne fort délicate (2), de réunir en un volume tous les documents de nature à jeter une lueur assez claire



sur la vie d'un de nos plus illustres édyles, et d'en faire une édition spéciale, quelque chose comme un résumé synoptique, pour l'Almanach.

(1) Il se rapporte au secrétaire (*Note de la rédaction*).

(2) Se rapporte à ce qui précède et à ce qui suit (*N. D. L. R.*).

Pendant 8 mois, je me suis retranché, chez moi, en tête à tête avec ce travail herculéen. Pendant 8 mois j'ai compulsé des ouvrages, j'ai fouillé dans des manuscrits poussiéreux et jaunis (1). Je suis donc à la veille de livrer la copie (875 pages) à Monsieur Van de Weghe. Mais avant de risquer ce geste définitif, je me suis rendu, à tout seigneur tout honneur, chez — car c'est la victime que je tiens sous mon scalpel — notre administrateur, Eduard Noé, rue Roger 117, depuis 4 ans, doyen du Quartier Latin (2).

Ayant réfléchi sur la façon d'aborder l'ennemi, je m'habille et je sors mon manuscrit sous le bras, le ciel était gris. Matinée brumeuse et froide de Décembre. Je peste contre l'Almanach, contre son secrétaire (3).

J'arrive rue Roger. Sonne.

— « Madame, Monsieur Eduard pourrait-il me recevoir ? »

— « Parfaitement, Monsieur. Entrez je vous prie.... »

Quelques instants après apparaît, dans l'entrebaillement de la porte du salon coquettement meublé, aux miniatures nombreuses et variées, une tête plutôt petite surmontant un cou assez haut, figure percée de deux petits yeux égrillards et fins dont le regard perce aisément le binocle impeccable... assis sur un petit nez légèrement en trompette le tout surmonté d'un front moyen et d'une chevelure soigneuse-

(1) Entre autres « *L'habit a son origine dans l'arche de Noé* » par Jean de Greef.

(2) Centre intellectuel et mal famé — vagues analogies avec celui de Paris, mais en plus grand — nécessite des désinfections répétées.

(3) Le lecteur un peu clairvoyant, remarquera que tout ce qui précède est tout bonnement prétexte à copie (*Note de la rédaction*).

ment peignée (pour plus de détails inspecter la photo) — « Bonjour Eduard. » —

— « Ah bonjour vieux ! Quel plaisir de te recevoir, une tasse de thé, café, chocolat — j'ai le choix ? prenons de la vieille triple, j'en ai de l'épatante de chez Pol du Pont. Tu viens pour le chronomètre ? (1) Qu'est ce que tu m'apportes là ? un bouquin de chimie. »

Quelque peu interloqué, je résolus cependant d'aller droit au but.

— « Mon cher administrateur, à la sollicitation de tes nombreux amis qui m'ont reconnu quelques minimes qualités d'historiographe, (je m'encline modestement) je me suis chargé de réunir quelques documents susceptibles de jeter un jour, trop pâle encore, hélas, sur ton séjour dans l'enceinte de la cité des Artevelde. Mon manuscrit devant servir de point de repère aux historiens futurs, qui se disputeront l'honneur de décrire ta vie et tes mœurs (7). Avant de remettre le tout à l'imprimeur, je viens te soumettre le contenu.

— Mais ça est très bien, mon cher. Je suis en effet le mieux à même de juger en pareille matière. Voyons parcourons le volume. Il y a une table des matières ? »

— « En effet je m'en vais t'expliquer. »

J'observe mon personnage, le petit nez (pas de Cyrano) se relève, continue de se relever et s'arrête au niveau de la chevelure de jais impeccablement plaquée sur le crâne quelconque...

— « Il y a une préface de Rodolphe, un avant-propos au lecteur... « Ce volume n'est pas pour jeunes filles »...

(1) Chronomètre occasion exceptionnelle, valeur : 120 frs; le vendra pour 20 fr. à un ami. (*N. d. l. R.*).

(2) Tout ceci pour amadouer mon homme

— « Mais cette figure qui se trouve au verso ? (1) ».

Jusqu'à ce moment mon hôte s'était contenu, mais à cette phrase il saisit le volume et le parcourt avidement. Je le vois tour à tour pâlir, rougir, blémir...

Tout-à-coup la bombe éclata assourdissante.

— « Mais la question n'est pas là. Malheureux ! tu appelles, ça, une biographie ! Mais c'est un amas de méchancetés, une recherche trop fructueuse, hélas, de petits faits de nature à jeter une ombre éternelle sur la resplendissante auréole d'une gloire naissante. »

Et ceci disant, il eut des pleurs dans la voix...

— « Pourquoi parles-tu des Instruits dont je fus président (2). »

— « Pourquoi insistes-tu avec tant de persistance sur ces sorties monstrueuses de vadrouilles incessantes ? »

« Pourquoi es-tu descendu dans ce cloaque qu'on avait pu croire clos déjà, dont le spectre hante toujours mes esprits » (et se calmant un peu).

— « Mais ignores-tu donc, qu'un historien consciencieux écarte soigneusement tous les faits susceptibles de faire pâlir l'étoile de son héros ! (et s'animant de rechef).

— « Tu oublies donc que je suis à la veille de rentrer dans le monde de la grande bourgeoisie, monde dont j'envie si longtemps déjà les mœurs et les privilèges, tu oublies que

(1) C'est un schéma du Vacuum Cleaner dont le concours m'était indispensable pendant mes recherches, le lecteur clairvoyant saisira pourquoi.

(2) *Cercle des Instruits... 9 membres.*

Statuts... épurent la science trop compliquée des formules abstraites. Se font buser aux examens...

Notre individu seul ne se fit buser qu'une fois.

« je considère ceci comme le digne couronnement d'une vie
« pleine de labeur et de dévouement.

— « Dis à tes lecteurs que je renie ce passé, dis leur
« tout simplement que j'ai toujours été dévoué à la
« Générale.

— « Dès ma première année trésorier-adjoint.

— « Appelé ensuite aux honneurs de la présidence des
« fêtes, je sus m'y comporter dignement. J'ai organisé les
« fêtes de la Maison et de la Générale.

Le petit nez remue d'allégresse au souvenir et s'animant de plus en plus.

— « Crie leurs que tous les anciens sont là pour en
« témoigner.

— Hurle donc que l'Administrateur de la Maison est un
« homme avant tout, posé. ... et biffe tout le reste. »

Abasourdi, écrasé, aplati, je m'enfuis laissant mon
manuscrit sur la table et jurant qu'on ne m'y prendrait
plus.

Maurice Famaey

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA LITTÉRAIRE

Préface

Je présente au lecteur un être complexe, d'une analyse difficile, d'une synthèse déconcertante, mélange bizarre de philosophie et de poésie, de calme et de fougue, de vivacité et de nonchalance.

Me rendant compte de la difficulté de ma tâche, je me suis rendu, armé du stylet et du papyrus, bagage indispensable à tout reporter sérieux, chez la victime que je tiens sous mon scalpel.

Je le trouve nonchalamment étendu sur un canapé extra-moëlleux, la cigarette aux lèvres, le regard vague.

A la voir de profil, sa tête rappelle celle de Rostand. (1)

J'expose l'objet de ma visite.

Avec une grâce exquise, il se prête à l'interview.

Pendant longtemps, il me tint sous le charme de sa parole, tour à tour douce et animée, spirituelle, évocatrice d'anciens souvenirs et de douces émotions d'antan.

CHAPITRE I.

Très jeune, innocent, naïf, il débarqua dans notre ville de Gand, le cerveau bourré de faux principes : la Philosophie et la Poésie faisaient ses plus chères délices. Il s'adonna tout entier à l'étude de la première ; profondément idéaliste, il s'efforçait d'atteindre le domaine de l'Irréel par l'élévation de ses penses vers l'Absolu. (2)

Il vécut seul, dans sa chambre, au milieu de ses livres : chercha « par sa vie avec lui-même » l'explication de sa propre entité. Il apprit de nombreuses questions philosophiques, s'en anémia ; le problème métaphysique l'acheva : il devint neurasthénique ! Pour se retaper fit du sport (développement judicieux de tous les organes). N'était-ce pas la poursuite d'un nouvel idéal : la Beauté esthétique ? Il tâta aussi de la Poésie, et à l'instar de Platon, parla du Supra-Sensible.

Ascète, esthète, poète : rata son examen.

(1) N'est-ce pas Riggi ?

(2) Plus tard, il rejeta la théorie de l'Absolu, et devint, de ce chef, grand maître des destinées de la célèbre association « Le Néant. »

CHAPITRE II.

Quelques relations dans le monde de la demi-pudeur devaient fatalement changer sa vie. (1)



Il s'attira de nombreuses sympathies tant bourgeoises qu'estudiantines. (2)

(1) Entre autres aventures galantes, celle du faux billet de banque (réclame) qu'il offrit princièrement à une belle Phryné, fit sensation !

(2) Il s'attira notamment la sympathie d'un vieux traine savate l'anesi. A eux deux, ils fondèrent le cercle des « Noctambules » dont l'existence fut éphémère.

Quinze jours avant l'examen, il s'amourache d'une étoile, muse de l'olympia.

Consacre toute son activité à la nouvelle idole, et, avec grande déception rata son examen.

CHAPITRE III.

Après des débuts si selects, sa vie continua intense, interrompue; comme une abeille il butina, étudiant la psychologie féminine. (1)

La Littéraire, qu'il eut l'heur de diriger, s'en ressentit, son activité fut en raison inverse de celle du président.

Bientôt il se fatigua d'amours passagères, futiles; s'éprit d'une gentille bruaette, eut une vie toute familiale, ne fréquenta pas un seul jour les cours d'université, et, en qualité d'élève libre, passa son examen!

CHAPITRE IV.

L'existence, grâce à laquelle il avait réussi un examen, il la poursuivit. Mais sa vie retirée, semblable à celle des rois babyloniens, devait fatalement le conduire à la nonchalance, à la mollesse. Prenant des bains tous les jours, faisant des poids, il soignait sa petite personne, comme une plante de serre chaude, afin de se trouver toujours frais et dispos, apte à remplir les devoirs, dont son genre de vie assumait l'accomplissement. Il oublia tout (y compris ses études) : rata son examen.

CHAPITRE V.

Sa vie, ses principes avaient évolué; sa philosophie d'à présent se base sur l'expérience.

(1) C'est vers cette époque qu'il conduit la présidence de la Littéraire, après une conférence, restée légendaire : «Influence du rythme musical sur la coordination des mouvements esthétiques.»

Il adore le théâtre d'Ibsen et foule aux pieds son idéalisme d'autrefois. Pour lui, l'amour est une fatalité qu'il faut subir avec résignation. (1)

Il ne fréquente que des endroits chics et bien famés, ou l'on débite des boissons exotiques.

Fait de la course à pied avec succès (2), s'essaie à la mandoline, collabora à la revue des Colonies, collabore à l'Almanach, — et ici nous atteignons au sublime — : aidé de quelques amis, refonde *Le Néant* et organise un bal superbe dans les salons du Valentino. Le bal eut lieu le 1^r décembre.

Au contrôle, derrière une montagne de gerbes et de bouquets, Maurice distribuait de gracieux sourires aux gentes dames, taxait impitoyablement les bourgeois, taillables et corvéables à merci.

La recette dépassa de loin les prévisions les plus optimistes.

A 2 heures du matin, fermant le contrôle, Maurice entra dans la salle.

L'aspect était féérique : Au Bodega, le champagne coulait à flots, les bouchons sautaient avec un entrain endiablé, (3) cependant que sur le parquet ciré, craquetaient et valsaient, sous une pluie de fleurs, les couples émoustillés.

Toute la salle était en délire. On couronna la reine du bal. Maurice monta sur l'estrade, le regard satisfait — Un

(1) Il est de l'avis du Philosophe Allemand : « La femme est un animal qu'il faut bien nourrir, battre et enfermer. »

(2) Il remporta cette année de nombreux championnats.

(3) Robert (l'associé de Maurice) en fut inspiré au point qu'il composa « stante pede » une page de musique restée célèbre « La Valse des Bouchons. »

sourire s'esquissa sur ses lèvres, un afflux de sang colora ses joues.

C'était la gloire!

CONCLUSION : Maurice est un garçon très considéré, aimant le champagne et le reste; d'un naturel doux, s'occupant de tout, même de ses études.

Va cette année ci — régulièrement aux cours et à la fin de l'année passera son dernier examen.

X. et A. G.

Georges Van den Abeele

dit « Papa »

PRÉSIDENT DE LA MÉDECINE

PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

PRÉSIDENT DU COMITÉ HEYMANS

EX-PRÉSIDENT DE LA JEUNE GARDE LIBÉRALE DE LA FÉDÉRATION
PROVINCIALE

EX-PRÉSIDENT DE L'ESPÉRANTISTA STUDENTA GROUPOI

— Papa est-il chez lui? demandai-je au portier de l'hôpital.
— Oui, Monsieur, et il est seul!

Je frappe chambre 2819, rue de la machine; une voix rauque me répond; je dois décliner nom, prénoms, âge et sexe. Moment de silence,... grand fracas: des bouteilles se heurtent, des tiroirs, des armoires se ferment; et enfin apparaît par l'entrebaillement de la porte, la « poire » aux éclaircies nombreuses du « Pater Internorum » — Entre!
— Je pénètre dans son logis qui ressemble plutôt à une garçonnière, dernier cri, qu'à une chambre d'Étudiant. Une odeur d'*azurée* emplit l'air, les murs sont placardés de

jolies vues, de portraits de femmes en abondance ; dans un coin, très à l'écart, un panier où s'entassent des lettres reliées par des faveurs roses et bleues.

Sur le lit s'étaient des cravates bigarrées, car Georges,



mannequin d'une grande maison de confection est sorti hier, et il tient à être tiré à quatre épingles, son costume doit avoir les plis du dernier chic, sa cravate s'harmoniser avec le temps, ses bottines être sans taches ! etc.

Point de livres de médecine, Georges est tout, sauf bloqueur !

* * *

Arrivé à l'Université en l'an 1900. (il pesait à cette époque 85 kilogr.) Ses yeux en amande, sa moustache à peine naissante firent palpiter aussitôt le cœur de bien des blanches et espagnoles carmencitaires. Il eut beaucoup de succès... et quelques déboires !

Désillusionné, il se fit recevoir chevalier de l'ordre de « la Cuiller » ce qui lui ouvrit toutes grandes les portes de la Biloque ; recevoir candidat en médecine avec moult acclamations. Amaigri par le chagrin, le travail intense, et à ce moment (il ne pesait plus que 69 klgr., os compris) il se confina dans son « hôtel » pour reprendre des forces.

Devenu interne modèle, ne sortait plus... mais recevait à domicile.

Un jour même, il fut troublé dans ses expansions enthousiastes par l'arrivée intempestive de « maman, » la rencontre eut lieu... des mots aigres-doux firent place bientôt à des cris sonores et joyeux, et cela grâce à un narcotique bien administré dans des verres de Kummel. Plusieurs internes avaient écouté la scène à la porte, et ils se firent fête le lendemain de féliciter leur « papa » d'avoir surpassé le plus fort de « ses fils. »

Le printemps fit repousser les « cors » du beau Georges, la marche lui étant pénible, il s'adonna au Rowing. Sa promenade favorite était « la campagne » de St Denis ; il s'y endormit entre deux chaises, un soir de pleine lune, maintenant toutefois le drapeau de l'indépendance, au haut duquel se trouvait juché une déesse de l' « Olympe » : la belle Héléne.

Amoureux de la littérature, il lut les œuvres de Goethe, Werther lui plaisait le plus. On lui déroba une partie de l'ouvrage; il poursuivit en vain le voleur jusqu'à Gembloux, mais, ne retrouvant plus l'exemplaire, il noya son chagrin dans le champagne : sa flamme littéraire s'en éteignit !

Il termina son internat, sain et vigoureux. A noter : deux blâmes.

1° avoir pris une porte pour tambour.

2° avoir permis à un de « ses fils » certains actes de spiri-
tisme (table tournante, ballade des souprières).

Il voyagea beaucoup, cherchant l'être chimérique avec lequel on se lie pour toute la vie, ne le trouvant pas, il en revint à sa vie d'autrefois.

Le fils prodigue fut reçu les bras ouverts et son bonheur lui fit passer plusieurs nuits « blanches. »

A présent sa vie est modèle, il ne sort plus que pour aller entendre les artistes du « Mirliton. » Il y a quelques jours on y jouait la revue « Gand, nous chanterons... » Georges ne chanta certes pas : à peine était-il entré, que « maman » vint; il eut recours à tous les artifices pour échapper à ses fureurs, mais elle sut le ramener chez lui, et administra à notre Georges assez bien de torgnoles.

Très rangé depuis cette semonce, il se livre avec ardeur à l'étude de la macro- et micrologie. Le microscope, les bactéries font place à ses frivolités d'autrefois.

* * *

Pour le moment Georges est à la recherche d'un nouveau bacille !

— Lequel? demanderez-vous.

— Celui de la terreur « blanche » !

F. & A. G.

BRUXELLES

O. DU MALBEEK *a tenu la plume,*
LÉON DUMONT *le crayon.*

Robert Godding.

Né à Anvers, il y a quelque vingt ans ; fit des études humanitaires à l'Athénée de cette ville où il devint, à cause d'une physionomie sympathique aux potaches des écoles, de sa facilité d'élocution et surtout de son inlassable activité, président de la fédération anversoise des élèves des athénées.

Parut à l'université il y a six ans ; boucle adroitement la boucle des examens qui mènent au diplôme de docteur en droit ; ne goûta pas aux voluptés de l'amour, explique et justifie son ignorance des femmes par une macédoine d'adages, brocards, proverbes, citations, apophtèmes, maximes peu agréables aux personnes du beau sexe dont voici quelques spécimens des plus désobligeants :

« Timeo feminas et donna ferentes. »

« La femme est toujours plus ou moins Dalila. »

« La crainte des femmes est le commencement de la sagesse. »

« Il est difficile de placer son cœur et de garder son argent. »

Malgré ces dires d'une galanterie douteuse et ces sentences d'un scepticisme certain, il ne manquera pas de répondre avec l'assurance du vieux marcheur et le ton du paillard à ceux qui arguent de son inexpérience sur ce sujet : *Experto,*

credo Roberto. Et tout le monde de se chafrioler à cette
petition de principes.

Mais si Godding n'est pas à l'égard de la plus belle moitié



du genre humain aussi chaud que les poètes du même nom,
ce jeune homme néanmoins nourrit dans son cœur virginal

une véritable passion à l'endroit de « L'Echo des Etudiants, » dont il est administrateur. « L'Echo des Etudiants » c'est, toute sa vie; c'est sa grande préoccupation, « L'Echo des Etudiants ».

Lui, toujours lui ! ou brûlante ou glacée son image sans cesse ébranle ma pensée ! s'écria un jour cet administrateur modèle. Et ceci est vrai, parfaitement vrai au point que la nuit même notre ami rêve de la gazette estudiantine, témoin l'histoire suivante : Godding et Pécher habitent des appartements contigus. Or, une nuit que Robert dormait d'un sommeil profond et juste, son repos fut interrompu par un craquement, régulier, rythmique et accéléré. S'imaginant entendre le bruit des rotatives du journal, Godding, qui précisément rêvait se trouver à l'imprimerie s'écria, d'une voix tonitruante : « Je donne le bon à tirer ! marchez ! »

Ce craquement rythmique, régulier et accéléré c'était !... je vous le donne en dix, je vous le donne en cent... je vous le donne en mille... c'était !!! Ah ! mes bons amis, laissez-moi rire ! C'était !!! C'était Edouard Pécher qui le produisait en se livrant dessus son plumard, aux jeux de l'amour avec quelque vierge folle.

Elle est bien bonne ! bien bonne !

Mais c'est le matin qu'il faut voir Monsieur l'Administrateur à l'œuvre. Tudieu ! quelle agitation ! Il arrive à l'Université, vers 8 heures, soufflant, geignant, demandant de la prose à tous les étudiants, des vers aux appariteurs, des calembours aux professeurs, des nouvelles au secrétariat, des entrefilets au boutefeu, réclamant le montant d'une facture, calculant le coût d'une dépense, excitant chaque rédacteur, en quête du récit de la dernière vadrouille comme du compte rendu de la récente margaille, courant à gauche, à droite, en hauts en bas, bousculant Mr Richet, heurtant

M^r Delecaut, fendant la presse d'une foule qu'il importune, gagnant enfin le Ballon, surexcité, affolé, et la, ayant demandé plume, papier, encre, jambon, petit pain, moutarde, s'installe à une table pour prendre des notes, mais bientôt distrait par une demande de renseignements, voilà le malheureux qui trempe son porte plume dans la moutarde et son petit pain dans l'encre ! Oh ! Tout n'est pas rose dans la vie d'un administrateur de l'Echo des Etudiants.

Robert Godding remplit encore au cercle des Etudiants Progressistes Flamands les fonctions de secrétaire adjoint.

Il assiste régulièrement aux réunions de ce cercle où règnent la truculence et la joie des tableaux de Jordaens, mais il ne me paraît pas véritable étudiant flamand, en ce sens qu'il ne sait pas fumer congrûment le calumet de nos ancêtres en crachant à une toise de distance, ni boire un muid de bière ni manger un mètre cube de victuailles, ni jouer aux cartes pendant vingt-quatre heures, ni trousser les filles rouges comme le feu d'une forge...

Robert Godding est un excellent libéral. L'ardeur de ses convictions le jette dans la lutte active de la politique. Au cours de la dernière campagne électorale, comme il organisait et donnait lui-même des meetings, son zèle connu à côté des jours de gloire des heures d'amertume, car notre ami s'étant aventuré vers un village perdu dans les steppes campinoises, les propagandistes y furent accueillis, si peu hospitalièrement qu'ils durent battre en retraite avec précipitation. Exempla trahunt. Puisse un tel exemple d'activité galvaniser la jeunesse libérale !

Aussitôt les élections passées, notre ami s'attela de concert avec quelques autres anversoïis à la publication d'un Annuaire Libéral....

Un mot encore : Robert Godding est membre du Comité

Central de la Fédération des Jeunes Gardes Libérales du pays, fondateur de la ligue de la Jeunesse Libérale Anversoise, comitard de l'Association Générale des Etudiants, collaborateur à la « Dernière Heure », rédacteur au « Journal des Jeunes Gardes. »

Bref c'est un infatigable travailleur, un ami charmant, un caractère d'or. Qu'écrirais-je de plus!

O. D. M.

Edouard Pêcher.

C'est l'auteur de la « Petite Campinoise » qui se chante sur un air connu.

C'est le porte-drapeau de la Section de Droit.

C'est le directeur de « l'Echo des Etudiants ».

C'est un garçon charmant.

C'est.... je ne sais tout quoi.

Né à Anvers le 24 novembre de l'année 1885, Pêcher fait ses études moyennes à l'athénée de cette ville où les potaches du même établissement scolaire ne tardent pas à l'élever sur le pavois de la section Anversoise de la fédération des Athénées de Belgique, dont il fut secrétaire-adjoint, secrétaire, vice-président et président.

Il fonde avec les concours de Godding, Kreglinger et autres, la ligue de la jeunesse libérale d'Anvers qu'il préside pendant deux ans.

Enfin il paraît à l'Université de Bruxelles, philosophe studieux et puriste méritant.

On le remarque, deux ans après son entrée à l'Alma Mater, sur les tréteaux de la vie universitaire brandissant frénétiquement le drapeau de la section de droit, bannière

qu'il portera désormais jusqu'à la fin de ses études par les rues de la capitale de façon glorieuse.

Bientôt il connut le lustre du comité de l'A. G. et dès



lors il devient dans le monde estudiantin un personnage fort reluisant.

Naturellement il entre à l'*Echo des Etudiants*, où d'abord il fut garçon de bureau, puis collaborateur, puis rédacteur et enfin directeur.

Cependant notre ami Edouard avait représenté dignement les Etudiants Bruxellois aux fêtes Estudiantines des Pays-Bas à Utrecht. Il pocharda outrageusement la jeunesse universitaire Hollandaise. Il invita les autorités estudiantines Néerlandaises à Bruxelles, et les reçut magnifiquement.

Au point de vue politique, Edouard Pêcher est un libéral militant. Il organise des meetings, il parle à tous les congrès, il entretient l'enthousiasme dans les jeunes gardes, il écrit dans les journaux, il sème à tout vent la bonne parole du libéralisme.

Il est sympathique à tous ceux qui le connaissent.

O. d. M.

Jules Delecourt.

Cet astre estudiantin parut au firmament universitaire l'an 1901 et au lieu de parcourir des ellipses régulières se mit à vadrouiller de-ci de-là à l'instar d'une étoile filante.

Jules Delecourt fut immédiatement célèbre par la réponse qu'il fit lors du baptême des bleus. Comme on lui demandait sa devise il articula héroïquement le distique suivant :

Vivre sans boire c'est mourir.

Et mourir en buvant c'est vivre.

Et de fait, puisqu'il aimait la brune et la blonde, — c'est de la bière que je parle, — il fit valser les chopines de l'une et de l'autre.

Au bout d'un an, les cervoises nationales ou étrangères l'ayant dégouté, Jules s'installa au Royal Bar de la rue Grétry où le champagne remplaçait le faro, la krieken-lambic, la gueuze, et le havane, le brûle-gueule estudiantin. Mais tout doucement cet astre était arrivé à son zénith, si-

bien qu'un beau jour notre polytechnicien, — vous ai-je dit que Jules Delecourt, s'était fait inscrire au rôle des étudiants de faculté de Polytechnique — se trouva vice-président de l'A. G. et président de la section de Polytechnique ?

Ceci prouve à l'évidence qu'il fut intimement mêlé à



la véritable vie estudiantine. Il participa à toutes les fêtes, valse dans tous les bals, chahuta dans toutes les soirées intimes, connut à fond et autrefonds le chasseur, le pòker et autres manilles, fut de toutes les délégations.

Pendant les années qu'il fut à l'université, il s'est créé beaucoup d'amis, et à l'heure qui sonne, si Jules Delecourt cesse d'être étudiant c. a. d. enthousiaste de la vie estudiantine, il n'en aime pas

moins à parler des jours d'antan. Il conclut mélancoliquement : Il n'y a si bonne chose qui ne finisse !

O. D. M.

Le Vampire

Est-ce de vous trouver sur cette page
Que soudain je vous vois cet air féroce
Vampire zélé, de l'amour, petit page ?



Oh mon ami ! Avez-vous fait la noce ?
Hélas ! Le jeu vous fut-il inclément ?
Horreur ! Sont-ce vos mœurs de bas empire
Qui vous font ainsi le tempérament
Je m'attriste ! Ah ! Consolez-moi, Vampire !

CHAVAROT.

Paul Decoster

PRÉSIDENT DU CERCLE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Ainsi qu'il appert des registres de l'Etat-civil de Louvain, Paul Decoster naquit sur les bords de la Dyle, le 23 avril de l'an 1886, à la fin du carême au jour du Vendredi-Saint. Aussitôt un docteur en médecine, chirurgie et accouchement, savant de la tête aux orteils, assisté d'une sage-femme, congrûment diplômée, le déclara viable et normalement constitué.

Sans doute, le gosse, qui eut l'enfance heureuse de tous les moutards de la bourgeoisie cossue, cause-t-il, par sa turbulence, le désespoir maternel et provoque la colère du père. Que fait-il pour cela? Ce qu'il fait! Voici quelques gestes de « little Paul » : il éventre sans barguigner tous les moutons mécaniques qu'on lui donne, désarticule tous les chevaux de carton qu'il reçoit, démonte tout de go les rouages de trois boîtes à musique, s'improvise directeur, chauffeur, mécanicien, manœuvre d'un chemin de fer de soixante-deux francs cinquante. Aux fêtes légales comme aux solennités patriotiques, non seulement il croque des pompiers de « speculoos » et des soldats en pâte de Dinant, mais en fait des boules gluantes qu'il sème d'un geste libéral, à droite, à gauche, en haut, en bas. Bientôt ces divertissements, pour lui n'ont plus de charmes. Excité par les hymnes guerriers, qu'il tire d'un mirliton de quatre sous, autant que par les sonneries martiales qu'il souffle d'un fifre blanc, notre jeune éphèbe prélude à de plus mâles exercices en se précipitant sur sa sœur qu'il veut scalper en deux temps et trois mouvements à la manière des indiens sur le sentier de la guerre. Pan! Pan! Pan! une dégelée de taloches paternelles, atteste au grand dam de ses

fesses, l'existence d'un pouvoir répressif vigoureux et juste.

Guéri d'une ardeur combative, dont le zèle se trouva réfréné en cinq secs, Paul dépensera son besoin d'action à d'autres jeux. Le vogelpick le séduit et aussi la fronde, de même que la catapulte, et un jour vint où pour lui la marelle n'eut plus de secrets et le bouchon plus de difficultés.

En 1897, il paraît à l'Athénée de sa ville natale dont il devient, s'il faut croire le témoignage de la chronique du temps, un des plus beaux ornements. Ce rat de palmarès, mélange cependant à la gloire des humanités l'amertume de la mathématique. Là, il construit des parallélogrammes douteux et des parallépipèdes bizarres. Là, pitoyable pèlerin de la géométrie et de l'algèbre, il s'égare dans les droites, les courbes, les brisées, les parallèles et les tangentes, erre parmi les sinus et les cosinus, traverse l'hypothénuse, et pour comble d'infortune, le voilà pris au sortir d'un quinconce de triangles scalènes dans l'engrenage des circonférences où il tourne vertigineusement.

Du moins y entend-il la célèbre musique des sphères? Que non! Car chassé par la force centrifuge, notre éphèbe se retrouve entre un parterre de racines cubiques et une plate-bande de logarithmes. Son étonnement est... pyramidal.

Mais enfin il se relève et continue sa route, glissant sur les plans inclinés, se heurtant aux angles aigus, ahuri, bête, stupide, abruti par le système des probabilités et la théorie des permutations. Heureusement ses études moyennes touchent à leur fin et Paul Decoster, adolescent à la barbe de jais pénètre dans le temple de Verhaegen pour contempler la splendeur de l'enseignement universitaire et éclaircir les arcanes du droit. Dès lors, le libre-examen compte un nouvel adepte et l'Université un défenseur de plus.

Ceci se passe en 1904, le dix-septième jour du mois d'octobre.

Le dix-huitième jour du même mois le hasard lui fait



*D'une intelligence si peu commune
Qu'il ne s'en garde, jamais, rien!*

connaître Kirschen, dit Kirschenescu, poète et prosateur Roumain.

Le nouvel étudiant suit les cours, au lieu des petites

femmes. Jamais, quoiqu'il prétende, il ne chante l'éternel duo de l'immortelle chanson amoureuse.

Néanmoins notre Peterman assiste aux soirées estudiantines, dont il partage l'orgie sans tremper sa peu tapageuse gaité dans la mousse de la gueuze-lambic ou l'écume de la Jack-op. Pas même pour just fier une cuite exceptionnelle, il n'invoquera le principe de l'école de Salerne : « semel in mense ebriari ». Résultat de ceci : examen si brillant que le jury acclame le récipiendaire, chose qui depuis quelques vingt ans ne s'était plus produite à l'Université.

Cependant il collabore aux journaux estudiantins et participe à la vie politique des groupements universitaires. Tour à tour président de la section de philosophie, conférencier au Cercle des Etudiants Libéraux comme à la Jeune Garde Libérale de Louvain, rédacteur politique à l'*Echo des Etudiants*, enfin président des Etudiants Libéraux, il dépense sans compter une activité débordante ; parle, écrit, confère, prône, exalte, toujours vibrant, toujours travaillant, courant sans cesse, surveillant sans repos l'action des comitards.

Malgré de multiples et de dévorantes occupations Paul Decoster surveille l'éducation de Smalzigang, un Télémaque dont il s'est constitué le Mentor. Le dit Smalzigang admire profondément le dit Decoster. Quand le second opine, le premier approuve ; lorsque celui-là commande, celui-ci obéit, l'un enseigne tandis que l'autre apprend.

A l'instar de M^r Bergeret, Paul Decoster tient sur les événements contemporains des propos courtois dont ses interlocuteurs se délectent. Sans être aussi savant que le sympathique abbé Jérôme Coignard, le président des Etudiants Libéraux possède un grain de sa philosophie bienveillante et énormément de sa tolérance narquoise.

Comme l'illustre Coignard, il aime l'agrément de la conversation et savoure le sel de la discussion. Poussé par le désir de discuter sur l'actualité autant que curieux de connaître mon appréciation sur celle-ci, ne s'en vient-il, l'autre nuit, me réveiller vers une heure, sans souci de mon irritation possible ni de ma colère probable ? Installé à mon chevet — vous ai-je dit qu'il habitait la même maison que moi — la conversation que voici s'engage entre le nocturne visiteur et le soussigné :

Lui. — Que penses-tu du Congo ?

Moi. — Grrrrr !!... Grrrrr !!...

Lui. — Es-tu partisan ou adversaire de l'annexion ?

Moi. — Paul, laisse-moi dormir.

Lui. — Crois-tu que nous soyons un peuple colonial ?

Moi. — Faut que tu aies un rat dans la contrebasse pour venir m'interviewer à ce moment !

Lui, imperturbable toujours. — Et les fondations ! Parle-moi des fondations ! C'est dégoûtant, cynique. Lorand l'a dit. Pas vrai ?

Moi, furibond. — Du Congo, je m'en fiche ! De l'annexion aussi ! des fondations encore ! de Lorand toujours ! de toi par dessus le marché !!

Pareille apostrophe le fit déguerpir et me laissa un repos bien mérité...

Paul Decoster est un cœur d'or. Prêt à rendre service à quiconque lui fait appel ; il s'est créé tant dans le monde universitaire qu'au dehors de celui-ci de solides amitiés, car ce musicien — vous ai-je dit que Paul était un excellent violoniste — qui connaît les principes des accords parfaits applique les règles de l'harmonie. Lui-même est un ami, dont je crois que le dévouement sortirait intact du banc d'épreuve de l'amitié. Et ce que j'écris est peut-être le plus

bel éloge qui soit sorti de ma plume. En fait d'amitié, souvenons-nous du distique de La Fontaine :

« Rien n'est plus commun que le nom »

« Rien n'est plus rare que la chose ».

Encore un détail : Paul aime beaucoup Paris et s'y rend de temps à autre. Pourquoi ? Rassurez-vous, messieurs ! Certes comme l'écolier Limousin que rencontra Pantagruel, il se promène par les compites de l'urbe inclyte que l'on vocite Lutèce ; assurément comme lui encore il traverse la Séquane, mais pour le reste, fi ! Soyons sans crainte ! Ce que faisait un vulgaire Limousin, peut-il plaire à un distingué Peterman ? Je vous le demande un peu !...

Paul Decoster est un politicien présent et futur. Carrément libéral et libre penseur, il chasse de race. A Louvain il s'occupe de la préparation électorale des jeunes couches. Pour ne pas tromper l'attente de ses amis, il prendra tôt part aux luttes plus actives de sorte que nous pourrons, un jour, le voir conseiller municipal consciencieux, et sénateur brillant. C'est ce qu'il doit à la mémoire paternelle comme à la promesse du poète :

« Où le père a passé, passera bien l'enfant ».

O. DU MAELBEEK.

Jules Coulomb

Voici, Mesdames et Messieurs, présenté dans la liberté du cirque étudiantin, un enthousiaste de la vie universitaire : Jules Coulomb, jurisconsulte futur, dignitaire présent de l'Association Générale, rédacteur passé du « Journal des Etudiants », ex-comitard au Cercle des Etudiants Libéraux, né à Schaerbeek le 27 janvier 1886, ni plus ni moins qu'un simple membre de la famille Vanderbille, célèbre dans les revues à succès.

Il usa les culottes de l'adolescence sur les bancs rugueux de l'Institut Saint-Louis.

Sitôt inscrit au rôle de l'Université il révèle son anti-clé-

ricalisme en attaquant l'enseignement catholique par la plume.

Mesdames, Messieurs, Jules Coulomb est libéral, mais le poète Barthélémy ne prétend-il pas par un alexandrin célèbre que : « l'homme absurde est celui qui ne change jamais ».

C'est pourquoi, Coulomb qui revendique le droit d'adopter l'opinion qu'il croit la meilleure sera peut-être demain socialiste et après-demain démocrate chrétien. L'homme est sujet à l'erreur : « Errare

humanum est ». Du reste notre Schaërbeekois se collera toujours fièrement sur le nombril l'étiquette adéquate à ses convictions politiques.



Mesdemoiselles, Jules Coulomb ne ferait pas mal du tout dans le cadre de la vie conjuguale, car il est râblé à souhait et dodu à merveille. On assure qu'il est paillard et je vous affirme qu'il possède un physique engageant. On pourrait peut-être dire de lui : « Essayer c'est l'adopter ».

Il occupe dans la république estudiantine des fonctions officielles. Il est secrétaire de l'Association Générale. Ceci lui permet de parader aux jours de gloire universitaire avec une ventrière polychrome et une casquette tricolore.

On l'appelle long comme le bras : M^r le secrétaire général par-ci, M^r le secrétaire général par-là. Et l'historiographe de l'A. G. a consigné scrupuleusement ses faits et gestes, actes et paroles.

En fait, c'est un digne secrétaire, allègre, joyeux, pas constipé pour deux sous, toujours occupé, toujours en route pour quelque œuvre escholière.

Il a représenté l'A. G. au congrès des Etudiants de Marseille, criant : « A bas la calotte » sur le Cours Belzunce.

Il prend actuellement part à toutes les manifestations de la vie universitaire.

Suit les cours de droit. Eut des vellétés de fonder un journal dont il eût été le grand manitou.

Garde civique à Schaerbeek.

Connait les tours et les détours du « chasse-cœur ». Saura jouer au bézigue avec sa belle-mère.

O. D. M.

Paul Goessens

Citerai-je, étape par étape, les différents aspects de la vie de Paul Goessens! Non, cela n'a pour nous aucun intérêt! Goessens est un bon camarade et c'est à l'Univer-

sité que je l'ai aperçu pour la première fois; aussi, je veux dire simplement comme il apparaît actuellement et non, ce qu'il a pu être.

Goessens est un étudiant, qui a une sale tête, mais je ne lui en veux pas, ce n'est pas de sa faute. Ses yeux, qui font penser à des boutons de bottines s'allument de joie,

quand il songe à sa calvitie précoce. Il est flamand, rit comme un flamand, fume comme un flamand, il boit comme un flamand!... Est-il artiste?... Peut-être! Mais cela est très aléatoire. Dans les réunions estudiantines, il chante et il récite! Malgré toute l'estime que j'ai pour lui, je dois avouer que là, il a l'air poire, souvent il est idiot à force de vouloir être intelligent, mais il est rarement intelligent à force d'être idiot.

Cependant il faut que je vous affirme qu'il est loin d'être un imbécile! Il possède un vrai talent de comédien, et c'est avec autorité, qu'il a rempli le rôle de Machiavel dans

« Egmont » de Goethe, représenté aux fêtes du X^e anniversaire.



Il est comitard haut placé, il doit être, je pense, trésorier de l'A. G.

Goessens est un étudiant qui ne s'ennuie pas et par le fait même est amusant ! C'est une énorme qualité ! Il n'est encore qu'étudiant en sciences, et déjà vous le voyez, il passe à la postérité.

Que sera-t-il étudiant en médecine ? L'avenir vous l'apprendra. Il arrivera sans doute à quelque haute situation quoiqu'il ne soit pas arriviste. Vraiment, n'est-il pas un personnage intéressant ? Il est arrivé à ce point de son existence où l'on se demande :

« Sera-t-il une gloire de l'Université ? Sera-t-il une poire de l'Université ? » Il est vrai que l'un entraîne l'autre.

Bref, Paul Goessens est jusqu'à présent un bon garçon qui ne manque pas de sympathie !

CLAUDE GUEUX.

Georges Piessevaux

(Entrée solennelle)

— « Bonjour Georges... heureux de te voir... quel bon vent t'amène ?... »

— « Depuis quand, abruti d'Apothicaire, ai-je besoin d'un pareil moyen de propulsion ? Je laisse à d'inférieurs bestiaux ce genre de vis-a-tergo !... Tu as de la chance, ostracoïde dégénéré, que ma bonne humeur est inlassable, sinon je t'enfilerais ».

— « Je n'ai pas de temps à perdre avec le plus potard des fout-la-mort ! Ecoute, ô charlatan à grosse-caisse, tu as à pondre ma biographie, et celle de Deknop pour l'Almanach de Gand, et cela endéans les 48 heures ! (hurlant)

m'entends-tu, barbier de Morticoles (plus doux). Sur ce, je te la lamine, et m'extirpe !... » (Sortie à la façon antique et solennelle.) Ma plume, et je ponds :

Piessevaux-le-moustachu (il est très fier, et à juste titre, ce joyeux drille, de ses deux crocs formidables et fauves) est une physionomie trop connue, pour nécessiter une description. Qu'il me suffise de dire que ce faciès rose, toujours rasé de frais, soigné comme celui d'une hétaire, donne l'impression d'une nature à la fois rêveuse et extrêmement énergique; et ces deux aspects, assez différents s'allient dans ce visage, nimbés d'un je ne sais quoi de vague et d'énigmatique.

Lorsqu'il parle, ses grands yeux s'illuminent, et ses traits figés deviennent d'une excessive mobilité; l'énigme s'évanouit à la manière des ombres fondantes, pour faire place à une figure ouverte, au regard limpide et franc.

Depuis deux ans, Piessevaux détient l'écharpe de Président de Médecine. Il est incontestable que sous son influence, ce cercle s'est dégagé du marasme qui l'asphyxiait et qu'à l'heure actuelle, il manifeste une appréciable activité. Fêtes magnifiques, séances réussies, conférences nombreuses et des plus intéressantes. Piessevaux organise, conduit et mène tout cela à bien avec verve et brio. Il baptise les casquettes, discoure, humorise, remercie les conférenciers avec entrain et à propos. Et à ce propos, je dois signaler la façon originale et intelligente dont il s'acquitte de ce dernier devoir; c'est d'ailleurs un éclectique. (Il a même lu *Leibnitz en latin* ! oui, mon colon, rien que ça ! Serait-ce l'influence de cet optimiste qui le rend parfois si sombre, si vapoureux, si Chopin aérien, n'oserai-je pas dire !? Grave problème psychologique !) C'est un futur savant.

Mais la soif de savoir ne l'absorbe pas seul. Il est un des fondateurs de la secte des « Scalptores Ani » — nés au Schutz (Frais et mis en musique par Weber !) au sein des flots de Munich — et n'est pas un des moindres. C'est lui — Galieu — qui composa le célèbre chant des Scalptores, vraiment beau de haute envolée poétique, et de vibrante énergie. Avec Visale — qui est l'auteur de la musique de l'hymne — il fit le « *Jugement Dernier* » pièce originale qui eut énormément de succès : à preuve les nombreuses représentations que les Scalptors en donnèrent à la demande des étudiants. C'est dans le « *Jugement Dernier* » que se trouve la délicieuse chanson « *La Folie Compagnie* » inspirée à Piessevaux par son séjour à la compagnie universitaire, lorsqu'il portait l'uniforme des Chasseurs.

Pour terminer cette biographie, je me permettrai de raconter cette brouille qui fit tant de bruit, et qui, pour de futiles « mots, » plaisants, mais fâcheux, désunit deux Scalptors, jadis bons amis.

Malpighi, l'excellent baryton, et Galieu tombèrent (ils n'étaient pas pleins, et ne furent jamais Letroux de Bale ou Constant Le Bouché) tombèrent, dis-je tous deux amoureux d'une même fâââme, la jolie Rose d'Hévangh, au sortir d'une représentation du Pétomane, si mes souvenirs sont exacts. Georges-au-tempérament-excessif s'emballe. Malpighi, plus réservé, s'en bat l'...œil, et fredonne un air de Faust...

— Acheminement vers le domicile d'Hévangh.

Georges, poétique, récite des vers de Deknop ou de Victor Hugo !

Fée ou femme
O culte de ma flamme
Sois ma dame

Car mon âme
Nuit et jour
Te désire
Te respire
Et t'admire
Vers toi mon cœur soupire
Mon Am...

— Dis donc, Georges, interrompt Malpighi, tu poètes plus haut que le Culte !...

— Ferme, riposte Georges aigrement, toi qui chante Faust comme un jeton !...

La-dessus, Malpighi froissé, le surnomme l' « Alcalin, » après l'avoir traité de Potache Caustique. Pour répondre à cette insulte, Galieu, éternel esprit de contradiction, se met dans une colère bleue... qui le fait virer au rouge. — Rose d'Hévangh, trépignant de gaieté, lache un formidable... éclat de rire.

— T'es dans la rue, t'es chez toi, lui murmure tendrement Galieu, calmé... — Ce mot fut décisif, et Georges devint l'heureux conquérant de Rose, qui sut le dérider complètement en chatouillant habilement son amour... propre :

— « Oh ! le beau Scalptor !... Quel Attila !... —

Depuis, Malpighi et Galieu ne peuvent plus se sentir. — Puisse-t-on trouver dans cet authentique récit, une grande et puissante leçon !

L'AMI STOUFLETTE.

Victor De Knop

(*Au téléphone*).

— Allô ! Allô !... c'est toi, Victor ?.

— Ah ! cette chère bonne vieille petite crapule !

— Tu es gentil !

— S' pas ?... Voyons, qu'est ce que tu me veux?... Suis pressé — encore tous les pansements de la grande salle à faire !

— C'est-y de la « Noire » que tu parles aussi irrespectueusement ?...

— Suis sérieux ! Dépêchons ! Accouche !...

— Voilà. Réponds nettement à mes questions.

— Bon. J'ouis (*un temps*).

— Tu naquis ?

— Oui.

— Tu t' fous de moi ! ?

— Non (*un temps*). Milio, qu'est ce qui te prend ?

— L'envie de t'interviewer, rapport à ta biographie... pour la postérité.

— Allons donc, pour qui me prends-tu ?...

— Pour moi !... je...

— Oh ! oh !... (*petit rire sonore, en cascade*) Au r' voir, Milio !...

Et il raccroche le cornet, coupant ainsi la communication !!

Le gentil muffle ! La seule idée qu'on veuille le biographe, l'effarouche, lui qui toujours s'efface, modestement.

.
Vingt-quatre ans nets, petit, dodu, joufflu, aux joues fardées des plus saines couleurs, forts sourcils noirs, cheveux et... duvet idem, l'œil clair et pétillant de malice, le front

entêté, (et il l'est, comme une mule) pourvu d'une constitution telle qu'on en souhaiterait une à cette pauvre Russie, cet aimable bipède qu'est Victor Deknop possède une des plus gentilles et des plus mutines frimousses que nous ayons ici.

Peu après sa naissance qui se perpétra normale, il fut trituré par les petites Sœurs, puis, successivement par les Jésuites et les Curés ; ce qui lui permit de devenir le vrai libéral qu'il est, et cela en connaissance de cause. Car... Mais, pas de théories... Abrégeons...

Victor Deknop, excellent pianiste, accompagnateur souple, déchiffrant aussi aisément qu' inexactement, jouant tout à sa façon (ce qui fait la joie de son ami Bernasco, et le désespoir de son copain Karhausen), est l'un des plus fins et des plus réputés chansonniers estudiantins. Pour ne citer que quelques-unes de ses chansons : « Tout en noir » satire anticléricale, « Etre étudiant » la plus exquise des définitions, « Simple réaction » désopilante leçon de chirurgie, sont les réels petits chefs-d'œuvre...

Mais c'est dans la revue qu'excelle ce chansonnier, dont le flexible talent se forme à tous les genres ; il est d'ailleurs sacré « revuiste patenté » — Il débuta, et ce fut une révélation pour ses camarades, par une importante collaboration à la *Revue des Sciences*. « Les fleurs blanches du Casoar », l'inoubliable triomphe. Depuis, ses productions ne se comptent plus : « Revue de la compagnie des chasseurs cyclistes, Revue d'ombres pour les petits malades de l'Hopital St-Pierre », etc... etc... autant de succès.

Deknop est aussi Sculptor ; il en est la gloire, car c'est le plus fécond de ceux qui composent cette phalange d'élite. Il est l'auteur du « Jugement dernier » en collaboration avec Galieu ; « d' Apis », pièce en 5 actes et en vers, et de

« Kimamisa » revue médico-chirurgicale, en collaboration, ces deux dernières, avec Orfila. — Par leur verve endiablée, à jet continu, leur versification correcte, distinguée, leur poésie délicate et souvent très sentimentale, toutes trois le font briller au premier rang des chansonniers et revuistes étudiantins de Bruxelles.

Enfin, ce Deknop est un zwanzeur à froid, un pince-sans-rire qui n'a pas son émule ! Je me souviens qu'un jour, dans une conversation très sérieuse, il nous déclara gravement qu'il allait faire une importante communication à l'Académie de médecine sur « La Chute d'Ephèse dans son rapport avec les cas de Tétanos » — Il a failli nous faire crever de rire, ce petit bonhomme !...

LA MISTOUFLETTE.



LIÈGE

Charles-René Moris

PRÉSIDENT DE LA FEDERATION DES ETUDIANTS LIBÉRAUX UNIS
VICE-PRÉSIDENT DU « VLAAMSCHEN STUDENTENKRING ONZE TAAL »

Complètement inconnu, il y a deux ans, dans les milieux estudiantins, Moris débuta dans la vie universitaire en



s'installant aux fauteuils présidentiels de deux cercles : l'Association des Etudiants en Droit et le Vlaamschen Studentenkring Onze Taal. Il n'y allait pas de main morte.

Présider et faire marcher deux sociétés estudiantines, alors en pleine décadence, n'était pas une besogne facile. Sous sa direction adroite et énergique, les Etudiants en Droit et les Etudiants Flamands reprirent leur rang dans l'activité estudiantine. Le Droit surtout connut une année exceptionnellement prospère qu'il ne reverra peut-être plus.

Mais il fallait, à ce tempérament combatif, un champ d'activité plus vaste et moins neutre. La Fédération l'acclama président, en avril 1906.

Grâce à son dévouement et à la collaboration du secrétaire, le camarade Koll, la Fédération a pris une impulsion nouvelle et a atteint un degré de prospérité inespéré. Jamais nous n'avons eu tant de conférences qu'actuellement. Des sections sportive, dramatique, scientifique flamands, etc. ont été fondées. La Fédération aura cette année, sa fanfare, complément indispensable de toutes nos manifestations.

Moris est partout, se multiplie, règle la marche de toutes ces sections, trouve des ressources, aplanit les difficultés. Grâce aux dévoués camarades du comité, tous les obstacles qui paraissaient insurmontables sont vaincus.

Moris est un joyeux drille. Toujours de bonne humeur; il vous aborde le sourire aux lèvres, et parle avec une volubilité vraiment méridionale. C'est un méridional de Hasselt. Exhubérant et tapageur, il préside une guindaille avec un brio et une verve intarissable. Ses avantages physiques lui valent de nombreuses bonnes fortunes. Son temps étant consacré à la Fédération, à la collaboration à Liège-Universitaire et à ses rendez-vous, on se demande en vain comment il trouve le temps de passer ses examens avec grande distinction. Car il passe des examens, et dans un an, le Barreau aura l'honneur de le compter parmi ses

membres. On peut dire qu'il n'a pas manqué sa vocation. Personne n'excelle, comme lui, à conduire une discussion et son argumentation serrée met infailliblement l'adversaire au pied du mur. Les pauvres camarades du Cercle de Démocrates-Chrétiens en savent quelque chose.

René Moris, comme deux de ses prédécesseurs, les camarades Magis et Fivé, a consacré deux années au service de la patrie. C'est dire qu'il est antimilitariste.

Dans la vie privée, c'est un excellent camarade, rendant service aux copains avec un dévouement, une abnégation vraiment extraordinaire. La seule passion qu'on lui connaisse est le jeu de dames ; la passion du jeu, comme il dit, et qu'il partage d'ailleurs avec son inséparable ami Kenens, le Don Juan de Fond-Pirette.

J. B.

Albert Fourdin

Albert Fourdin, dit Stockuis est un homme indubitablement universel.

La nomenclature de ses titres nombreux autant que variés le feront connaître aisément aux lecteurs de l'Almanach. Aussi les énumérerai-je. Trésorier-adjoint de la Fédération des Etudiants Libéraux, trésorier de la Fanfare Libérale, pompier Wallon de Onze Taal, et du Cercle des Hennuyers, collaborateur de Liège-Universitaire, tels sont les titres grâce auxquels, il s'impose à notre attention.

Stockuis, semblable au Dieu de la religion catholique, est partout. Une réunion estudiantine guindaille, soirée de bienfaisance est incomplète sans ce dévoué champion de la cause camaradique et estudiantine.

Il y en a qui sont nés pour être avocats, ingénieurs, croupiers, professeurs, camelots, Stockvis est né pour être organisateur.

J'aurais une fortune mobilière ou immobilière, que je n'hésiterais pas à lui en confier la gestion.



Si un jour, vous le rencontrez dans la rue, infailliblement il vous présentera une liste de souscription, une carte pour un bal d'Etudiants, une autre pour une soirée

de bienfaisance, et un reçu d'inscription dans un cercle quelconque. Il sait débiter son article et jamais ne rentre les mains vides.

N'allez pas croire que malgré tous ces titres, il soit ambitieux. Au contraire, il est la modestie même. Les félicitations le rendent confus.

Au physique, c'est un grand garçon à l'allure plutôt embarrassée. Il vient à vous la main tendue, le sourire aux lèvres, vous décochant à bout portant un calembour à faire tomber en syncope. Au point de vue état-civil, tout ce qu'on sait, c'est qu'il nous arriva d'Ath, il y a deux ans. Son âge est incertain. Sa vie privée est également assez obscure. Les uns le disent très moral, d'autres immoral. Un acte qu'il manqua de poser lors de l'excursion du Hainaut à Verviers vint jeter une demi-clarté sur sa situation vis-à-vis du beau sexe. Depuis lors on lui attribua une maîtresse.

Qu'y a-t-il de fondé dans ce bruit? Son proprio, interrogé adroitement par nous, n'a pu nous renseigner. Stockuis est d'une discrétion vraiment extraordinaire. Sa fiche universitaire est plus complète : il passe régulièrement ses examens, va même jusqu'à assister aux cours, fréquente les laboratoires, colle les affiches des Libéraux « ad valvas » est connu du concierge, de l'huissier du rectorat et d'autres légumes de moindre importance.

Nous osons espérer que sa renommée universelle et la sympathie dont il jouit parmi les camarades le feront arriver, malgré lui d'ailleurs, à une présidence de cercle. C'est un garçon plein d'avenir et appelé aux plus hautes destinées.

ANVERS

Constant Thirifays

PRÉSIDENT DE « LA LIBÉRALE »

Petit de taille, relativement maigre, yeux d'une expression ciouteuse, la décoration française à la boutonnière, telle est



l'esquisse rapide du président de « La Société Générale des Etudiants Libéraux d'Anvers. »

Secrétaire, l'année dernière, du même cercle, il remplit très consciencieusement son mandat et, au début de cette année, il fut élu sans lutte à la présidence. Il faut reconnaître, vu la situation très délicate dans laquelle nous nous

trouvons à Anvers, qu'il assumait par là une charge lourde et ingrate : lourde parce qu'il devait se charger d'organiser le IX^e Congrès ; ingrate car, quel soutien pouvait-il trouver à l'Institut ?

Libéral très ardent (trop ardent même parfois), il s'est posé avec courage en défenseur du Libre Examen et de la Liberté comprenant que ce sont là les conditions essentielles à la marche du progrès, il a su se procurer le concours de camarades dévoués. Ceux-ci, grâce à leur talent propagandiste, attirent aux séances un nombre considérable d'étudiants. C'est là un rare bonheur dont les présidents antérieurs n'ont pas souvent joui.

L'éloquence n'est pas justement une qualité prépondérante chez nous ; aussi, ce n'est ni un Herculisse, ni un Berger. Cependant, il s'en tire encore assez facilement. Il est d'ailleurs très dévoué aux intérêts du cercle et a véritablement pris le Congrès à cœur.

Qui ne se rappelle qu'un soir, après une séance des plus orageuses, se voyant lâché par son comité, il s'écria : « Le Congrès... puisque personne ne m'aide, je le conduirai seul !

Enfin, pilotant dernièrement les Etudiants Français dans notre ville, il a laissé chez eux un excellent souvenir et a contribué par là à mieux faire connaître l'Etudiant Anversois.

Peut-on taire sa vie d'escolier ?

Esclave du beau sexe, il s'est entiché d'une jolie petite blonde. Il paraît même qu'elle le tient fort bien, car il s'est très sévèrement interdit la vadrouille. La chose est-elle permise pour un président !... Qu'il s'attache à une donzelle, c'est son droit ; mais, qu'après chaque séance, il court dare-dare... et nous plante-là, c'est une mesure portant atteinte au droit... pardon, au plaisir commun.

Où vais-je ? Qu'il me pardonne mon audace ! Peut-on parler ainsi des anciens ? Néanmoins, je crois que j'ai dit la vérité toute nue et j'espère que le camarade Thirifays, dans sa modestie, ne m'en voudra pas de l'avoir quelque peu « croqué » ici.

X.

Louis Manheim

Qui ne connaît Manheim ?

Qui ne l'a vu déambuler à travers les rues et les boulevards, la cigarette aux lèvres, l'air affairé, les mains plongées profondément dans les poches de son large pardessus, balançant en cadence sa structure titanique ?

Manheim est connu partout, à Anvers, à Bruxelles, à Gand ; dans cette dernière ville surtout, ils s'illustra l'an passé par maintes prouesses qui lui consacrèrent une renommée dans le monde étudiantin.

Louis a de multiples titres, à raison précisément de ses hautes connaissances et de ses « spécialités » hilarantes.

Président du cercle « Allemannia ».

Vice-Président de l'Association Générale des Etudiants Libéraux ;

Membre effectif du célèbre cercle « Les Suaves »

Membre honoraire du Cercle Wallon.

Je tiens à faire remarquer, que notre camarade est un des membres les plus assidus de la Wallonne ; il aime beaucoup la bière (ce qui est naturel) et sait en boire de jolies quantités (ce qui est plus naturel encore), car pour ceux qui ignorent notre illustre personnage, qu'ils sachent que sa taille mesure exactement 1,98 m !...

Louis sait concilier les choses : il vadrouille comme pas un, assiste à toutes les séances, boit énormément et sait bloquer consciencieusement quand le moment est venu. A Anvers il est aimé de tout le monde (même des bourgeois) mais surtout de la police avec laquelle il entretient les



relations les plus amicales. Qui n'a vu Louis dans ses moments d'enthousiasme prendre un agent sous le bras, le transporter comme un enfant et le couvrir de caresses et de baisers ! Oh douce tendresse !

Quant aux questions amoureuses, j'ignore totalement s'il est collé. Un jour cependant, on m'a assuré que Louis fréquentait une Anglaise ; je ne pousserai pas l'indiscrétion

à vérifier la véracité de ce dire, mais je peux, cependant vous certifier que si la chose est telle, soyez certains, chers lecteurs, que notre camarade poursuit un autre but que celui d'entretenir de simples relations d'amour avec la miss en question. Son idéal, très élevé d'ailleurs, étant de se perfectionner dans les *langues*, je suis convaincu que ces entretiens, purement intéressés, constituent pour lui, un admirable exercice d'élocution en langue anglaise ; telle doit être la vraie cause de ces relations.

Chez lui, Manheim est simple ; il reçoit ses amis avec la plus grande courtoisie et l'empressement le plus minutieux. Son intérieur est bien aménagé : partout croquis et photographies ; parmi ces dernières, il n'oublie jamais de faire remarquer le célèbre groupe des Etudiants gantois, rappelant les fêtes de l'an passé, et de montrer du doigt, le camarade Malbrun en prononçant ces mots de sa voix basse et avec un accent germanique très prononcé : « Là est Jujules » à côté de sa cheminée, on remarque aussi sa célèbre rapière qu'il porte aux grands jours et dont il est très fier.

Et voilà, je pourrais écrire toute une épopée sur ce personnage si intéressant, seulement la place me fait défaut et puis j'entends Louis qui s'impatiente et qui pourrait me vouer une haine éternelle si j'insistais sur des questions trop intimes et trop personnelles.

BEBERT DU C. W.

MONS

Rateau

*Originair'
de Corbigny...
(Sois fier
à mon pays !)*

(A chanter sur un air de bœuf.)

Après trois semaines d'études à Marseille, amène son profil de croquemitaine à Mons, débute à une fête intime en y déposant plusieurs crasses pyramidales, s'adjuge une tumultueuse Marie et constitue avec le pelletanant Mac, et l'opalin Maluski un bien réjouissant trio. Rencontre

Auguste, achète une pipe, boit de la bière avec courage : bref, devient tout à fait Belge.

Importe dans le langage estudiantin de sautillants vocables, rénove notre répertoire de chansons sentimentales et, peu satisfait du choix des jurons qui émaillent de leurs éclatantes couleurs le jardin des Quarante, forge de toutes pièces d'inédites exclamations qu'il expectore sous la forme de hurlements les plus exaspérés... et c'est pas du chiqué, je vous prie de le croire.

S'intéresse beaucoup aux travaux originaux de notre vieil



ami François sur « l'origine et les mœurs du Serpent de Mer, » et se livre à certaines études expérimentales autant que démonstratives à propos de la conformation et des mouvements cinématiques dudit serpent.

S'applique de temps à autre, et avec préméditation de monumentales bitures, dont il mesure très bien l'intensité à l'éclat décroissant de son œil véron, et pendant qu'Auguste essaie au choc tous les matériaux présents, y compris son propre thorax, et le nombril de ses copains, Rateau accouche de l'inévitable « laïus » et procède à quelqu'intime interview d'un bourgeois ventru, lequel n'en peut croire ses yeux ni oreilles, ou bien encore se livre à des démonstrations d'anatomie comparée avec graphiques à l'appui, ou enfin dévoile gratuitement certains spectacles curieux telles que : fontaines lumineuses, etc.

Au moral : un positif, un sceptique, à qui on ne fait pas prendre des vieilles scies pour des lanternes — un excellent copain — un brillant sujet.

Talents cachés : Maître-queux très expert.

X.

Jules Dubois (J.=C.)

Un philosophe de l'Ecole des Stoïciens et des Mines du Hainaut. N'est pourtant pas du bois dont on fait les peaux de tambour ni les instruments de cuivre.

Est arrivé à Mons, l'an dernier, après un assez long stage à Liège où, comme un vrai Jésus, il était tombé plusieurs fois. Une enseigne de Magasin d'ameublement « Au Vieux Chêne » le frappe, laisse Dubois rêveur : Il y établit ses quartiers généraux.

Physiquement : Air professoral, chapeau très melon,



visage rouge comme clair de lune, barbe ... ô cette barbe! — dans la barbe, une cigarette russe, cou de girafe, carrure ... distinguée, pardessus impeccable avec poches et mains dans icelles, jambes grêles, pieds : deux.

Prototype de l'étudiant rangé, se lève, pas trop matin, fume, lit, dort de 1 1/2 h. à 2 3/4 h. et le soir, va

à la « Fleur de Blé » pour y regarder les « images » ou blaguer avec copains. A intervalles assez rapprochés, synchroniquement, et chroniquement, se plaint au garçon d'avoir une soif terrible, « car nous qui sommes des intellectuels » aimons mieux une pinte d'Assencede qu'une pilule.

Fréquente tous les mondes : l'entier et le demi... Quand sa barbe se relève dans le plan horizontal, quand le rouge lui monte... à la nuque, quand Jules, d'ordinaire si bon, ne parle plus que de margayes de plaies et bosses, quand il tangué avec les bras en ailerons de requin, eh bien... c'est qu'on a bien « vi », hein Jules!...

Mais voici l'heure et le jour où Jules, avantagé d'une valise très hurf, prend le direct de 4,26 pour réintégrer (ô que filialement!) son domicile à Charleroi, rue d'As-

saut (*) (quelle enseigne belliqueuse pour un habitant aussi placide!) Je cours lui comprimer la dextre, au départ; ce me sera un excellent prétexte pour vous... « p. ter dans la main ! » dirait notre rabelaisien Rateau.

X.



(*) Autre adresse : Désert du Soudan; oasis du Miroir.

GEMBOLOUX

Paul Balat

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ETUDIANTS LIBERAUX

Le voyageur qu'un mauvais sort aura jeté dans le trou endormi qu'est la ville de Namur rencontrera peut-être dans ses pérégrinations, un grand jeune homme blond, vêtu impeccablement, le cou serré dans un faux-col de 9 cms, le chapeau en arrière, l'air désabusé, l'œil perdu dans une rêverie d'infini, « c'est une poire », dira-t-il, haussant les épaules.



La malchance poursuivant notre voyageur et le jetant dans le trou, plus perdu encore, qu'est Gembloux, il lui arrivera, peut-être, par le plus grand des hasards de rencontrer le même jeune homme, mais, pas d'illusion, il ne le reconnaîtra pas : casquette crasseuse où d'ignobles et déjà nombreux boutons (de br.....)

se complaisent à accompagner une étoile ternie, un air bon enfant, des exclamations d'écolier en vacances; un autre homme; quoi! Et c'est, ce jeune homme? C'est le chaud

camarade Balat président de la Société des Etudiants Libéraux Giblottins. Une autre casquette s'approchera-t-elle — « Ah! c'est toi, vieille crapule, s'écriera le président qui, il faut le dire, manque parfois de dignité, comment va? Et madame? » Et la conversation continuera tandis que les copains, bras dessus, bras dessous, fileront vers le caboulot le plus voisin. « Le président laisse rarement payer la tournée: Avis! » Voilà l'homme en deux mots, élu depuis peu aux fonctions présidentielles, il ne s'en tire, ma foi pas trop mal: Parole aisée, pleine d'un esprit un peu gouailleur, très débrouillard et plein de dévouement — quoique assez peu décoratif comme président, vu sa face dépourvue de tout ornement *philifère*, il ne manque pas de poigne. »

A ce propos, une petite anecdote: Lors de la rentrée on allait en assemblée générale procéder à l'admission des nouveaux membres. « Mais, disait un de ces bleus candides, à son voisin, qui donc va présider la séance? » — « Mais ce sera moi, » si vous permettez, s'écria le président, avec un bel air de dignité offensée. Le lapin se le tint pour dit et ne souffla mot.

Malgré ce petit défaut de pur extérieur, le président ne manque pas, pour remplir ses fonctions, de sérieuses qualités: anticlérical acharné, il en veut à mort à toute la calotte et en particulier aux jésuites qui, cependant, en dirigeant ses études moyennes, l'avaient mis sur la voie qui mène au royaume des cieux.

Leur méthode laisse sans doute bien à désirer à ce point de vue, le camarade Berger de Gand vous en eut, je crois, dit long à ce sujet.

Que vous dirai-je encore du camarade Balat: Des gens d'esprit ont trouvé que son nom pouvait tenir une place honorable dans une charade: Mon 1^{er} est une préposition,

mon second, notre président, mon 3^e une coiffure de pipelet, mon tout notre vieux cri de ralliement. Morale: « A bas la Calotte ». Je vous le donne comme tel, en tout cas le président est un camarade et un franc libéral, entre nous, cependant, c'est une poire, mais il le reconnaît.

D. P.

Gaston Lhermitte

dit « Tonton »

Noir de poils, large d'épaules, haut et bien planté, le regard sombre, enfin un gaillard que l'on n'aimerait pas de rencontrer le soir au coin d'un bois, tel est l'homme au physique.



Avec cela inoffensif comme un enfant au berceau, ignorant et candide comme une vierge, rougissant à la moindre parole, un peu canaille d'un copain — que voulez-vous, la nature a de ces contrastes.

Je vous le présente d'ailleurs au moral comme il est la plupart du temps, car cette nature douce et paisible a parfois ses révoltes. Il semble alors que le grand air sauvage de ses Ardennes ait fouetté son sang, son visage devient blême, sa lèvre tremble, l'agneau devient un lion furieux, rien ne

résiste plus alors à cette nature déchainée, servie d'une force terrible et des bras.....!!

Mais pourquoi le dépeindre sous cet aspect ; il est si rare de le rencontrer ainsi. Pour ma part je ne l'ai vu qu'une ou deux fois démonté et je dois dire qu'en chaque occasion les libations préalables n'étaient pas pour rien dans cette excitation terrible et chaque fois quelques bonnes paroles ont eu vite fait de la radoucir et de refaire de lui, l'homme dépeint plus haut. Ayant quitté l'athénée non sans avoir passé à tabac un pion qui eut la malencontreuse idée de le froisser, notre ami Gaston fit son entrée à Gembloux; ce fut de suite un franc libéral et un rude pompier de vadrouilles : aimé de tous, il ne quitte jamais dans les plus joyeuses guindailles son air sérieux et calme de bon géant et quand la gargouille a bien fonctionné et qu'on lui réclame la sienne il se hisse sur une table et déboutonnant son gilet, plaçant sa casquette sur l'oreille il chante d'une voix pleine et bien timbrée « Le vieux voyou » et « Sommes-nous à La Libérale ». C'est lui qui, grave et vibrant chante le « Chant des Gueux » avec une conviction qui enflamme les bleus transportés.

Un autre morceau de son répertoire, « La ménagerie » a vu aussi pas mal de succès à Gembloux et lors du baptême des casquettes, désignant l'un après l'autre les bleus intimidés : « Voici, M^{mes}, M^{rs}, le lion de Numidie, ainsi nommé parce que lorsqu'il sort de l'eau il est tout humide. De la cage à côté l'ouistiti d'Amérique, et tous y passent jusqu'au dernier. Mofflé aux examens de sortie, Gaston reste encore des nôtres pour un an, c'est ce qui nous console égoïstement de sa buse. Nous gardons le franc libéral et le bon copain. Avis aux amateurs de couïon à 8 1/2 chez Léon.

D. P.

d'étonnement tomber de mon haut (1,78 m). Le camarade est à l'état endémique revêtu d'un veston fourré, clos hermétiquement, et cela, qu'il pleuve, qu'il gèle ou qu'il fasse beau, les mains enfoncées jusqu'au coude dans les poches et sous le bras gauche, des cours, quelques journaux, brochures anti-cléricales, etc.

L'aspect est aimable en engageant, Georges possède le moyen de dire les choses qui vous sont le plus désagréables absolument du même air qu'il aurait en nous faisant des compliments.

A eu de nombreuses aventures de toutes sortes et si j'y voulais, j'en dirais long sur sa vie privée; car il me fait l'honneur de m'avoir en confiance.

C'est à peine si j'ose l'accuser d'une propension très accentuée vers la polygamie. Comme tout étudiant libéral, digne de ce nom il a l'horreur de la calotte poussée à l'extrême et lui, si calme en général, se hérissé lorsqu'il rencontre des exemplaires de l'engeance malfaisante.

Le camarade Basiaux apporte dans ses délicates fonctions de secrétaire une rare activité, toujours sur la brèche, toujours prêt à se dépenser sans ménagement.

Si j'ajoute pour finir qu'il passe ses examens avec des distinctions petites ou grandes, vous aurez une idée assez complète du moral et du physique du dévoué secrétaire de la Libérale.

P. B.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	7
Comité de Publication	11

Partie Académique

Université de Gand	15
» Libre de Bruxelles	27
» de Liège	32
Ecoles et Facultés de Mons	37
Institut Agricole de Gembloux	38
» Supérieur de Commerce d'Anvers	39
Cercles Universitaires de Gand	40
» » de Liège.	85
» » d'Anvers.	103
» » de Gembloux	107
» » de Mons.	114
» » de Bruxelles	125
Fêtes Universitaires de Gand (février 1906)	156
» » de Liège (mars 1906)	181

Nos Portraits

OMER VANDER STRICHT	III
CHARLES GRAUX	XI

Nécrologie

H. LIPPENS	XXXIII
O. DE KERKOVE et P. DE PAEPE	XXXIV

Politique, Sociologie, Voyage

	Pages
GOBLET D'ALVIELLA. — La Séparation de l'Etat et des Eglises en France	1
E. WAXWEILER. — La Sociologie dans la Vie courante et dans la Vie primitive	19
FRICK. — Article de Piété	37
CH. ROSSIGNOL. — Le Pacifisme dans ses rapports avec l'éducation	42
E. CATTIER. — Natalité	49
CH. LEMAIRE. — Une page vécue d'exploration en Afrique Centrale	55

Littérature, Vers et Prose

A. THEURIET. — Jardin d'Amour	73
SULLY-PRUDHOMME. — Le Soir	75
PAUL et VICTOR MARGUERITE. — L'Écritoire	77
J. RICHEPIN. — Ballade de Noël	80
E. VERHAEREN. — Les Bois en Avril.	82
E. DOUMONT. — Matinale	83
C. LEMONNIER. — Terre Libre.	84
E. VERHAEREN. — Automne, Automne	91
G. VAN ZYPE. — Vermeer de Delft	92
FERNAND PAUL. — Coup de Soleil	108
M. VAN DE WIELE. — Souvenirs d'Enfance.	109
FERNAND PAUL. — Cuisine de Breughel.	114
H. FLEISCHMAN. — Complaintes de ma sœur Gudule.	115
PAUL ANDRÉ. — Des Amis d'Autrefois	120
M. GAUCHEZ. — L'Enfant	130
R. DE CHAMBERY. — Le Soleil se Meurt.	135
C. L. BOSCH. — Fleurs Brisées	136

	Pages
E. VEUCHET. — En Terre Boraine	137
BRI D'OYE. — Le Vote des Femmes	140
E. ROCHER. — Mandoline	144

Collaborations Estudiantines

R. GILLON. — Pax Tibi, Marci Regno	147
E. LAUREYSSENS. — Crépuscule	156
J. LOGTENBURG. — L'Heureuse Issue	157
P. LEBRUN. — Automne de cœur	161
E. LAUREYSSENS. — Aspect Changeant des Yeux	162
TEDDY. — Celles qui sont Juges	163
M. RAPSÆT. — Poème en Prose	168
P. BAY. — Fred et Phul	169
S. TOLKOWSKY. — La Terre	180
O. DU MALBEEK. — Tablettes fantaisistes	181
MI-NOUSSE. — Simple Pastel	186
P. MAES. — Jantje Picavet	187
A. MAY. — Mireille	192
E. COX. — Dernière Fugue de Pierrot	194
J. BONMARIAGE. — Quand on est étudiant	201
A. GOMBAULT. — Dernier Revoir	208

Caricatures et Panthéon Estudiantin

GAND. — ROBERT GILLON, RIGIDIOTTI, MARCEL DE BEER, JULES LOGTENBURG, MAURICE HAEMELINCK, ALBERT RONSSÉ, ROBERT PLATEAU, ROUSSEL. ERNEST CORBUSIER, DÉMÉTRIUS C. G. K. M., LÉVIDÉS, EDOUARD NOÉ, MAURICE FAMAËY, GÉORGES VAN DEN ABELLE	218
---	-----

	Pages
BRUXELLES. — R. GODDING, E. PÉCHER, J. DELECOURT, LE VAMPIRE, P. DECOSTER, J. COULOMB P. GOESSENS, G. PIESSEVAUX, V. DE KNOP . . .	265
LIÉGE. — C. R. MORIS, A. FOURDIN	290
ANVERS. — C. THIRIFAYS, L. MANHEIM	295
MONS. — RATEAU, J. DUBOIS, (J. C.)	300
GEMBLoux. P. BALAT, G. LHERMITTE, G. BASIAUX.	304

FIN

Commencé d'imprimer le 15 novembre 1906

Fini d'imprimer le 22 février 1907

GAND, IMPRIMERIE AUG. VANDEWEGHE

La Flandre Libérale



RÉDUCTION

DU

Prix de l'Abonnement



1 an	16 francs
6 mois	8 »
3 »	3 »



*On s'abonne : 16, Rempart St Jean, à Gand, ou
dans tous les bureaux de poste.*

Lisez le jeudi :

L'ÉCHO DES ÉTUDIANTS

“ L'ÉTUDIANT LIBÉRAL „ ET “ JOURNAL DES ÉTUDIANTS „
RÉUNIS

Abonnement : { Belgique 3 francs
Etranger 4 „
Le numéro : 20 centimes

Estudiantin, politique, littéraire et humoristique. — Publie hors texte les portraits des personnalités marquantes du monde universitaire et politique. Ainsi que les notabilités estudiantines appartenant à la galerie des Anciens. Interviews, chroniques universitaires de Bruxelles, Gand, Liège, Gembloux, Anvers, Mons et de l'étranger.

DIRECTION : 18, rue Notre-Dame des Grâces, **Bruxelles**.
CORRESPONDANTS A

Card : CAMERMAN, r. du Vieil Escout, 19. **Anvers** : C. THIRIFAYS, rue de Vrière, 38.
Liège : W. KOLL, rue Varin, 101. **Gembloux** : G. BASTIAUX, place de l'Arneau.
Mons : R. HERNALSTEEN, rue Roland Delattre, 12.

ÉTUDIANTS! Lisez
“ *Liège Universitaire* ,”

PHILOSOPHIE - ARTS - LITTÉRATURE

11^e ANNÉE

RÉDACTION-ADMINISTRATION :

1, Place de l'Université, 1
LIÈGE

L'ÉTUDIANT LIBÉRAL LIÉGEOIS

Politique et Littéraire

Paraissant chaque semaine

Rédaction-Administration : 101, Rue Varin, LIÈGE

Abonnement . Un an fr. 3.00 Le numéro 10 cts
 . Étudiants fr. 2 50

Correspondances de toutes les villes universitaires Belges et de Paris.

“ LA FRONDE ”

Revue Politique et Littéraire Etudiante

— PARAISSANT TOUS LES MOIS —

Rédaction-Administration :

LIÈGE — 101, RUE VARIN — LIÈGE

Abonnement 5 fr. l'an. Le numéro 10 cent^{mes}

La revue s'est proposée le but de centraliser le mouvement politique et littéraire parmi les étudiants libéraux belges.

Premier numéro : 1^{er} mars 1907

Demandez des spécimens

Lectures Politiques et Littéraires

Revue mensuelle, universelle, illustrée

15, rue du Faubourg Montmartre, Paris

Abonnements pour la Belgique : 8 fr. l'an

Poèmes - Nouvelles - Critiques, de M^{rs}

E. ROSTAND, E. OLIVIER, S. PRUDHOMME,
F. COPPÉE, LOTI, CLARETIE, A. FRANCE,
DE VOGUË, BAZIN, BOISIER, etc., de l'*Académie française*. De M^{rs} RICHEPIN, AICARD,
P. PLESSIS, P. ADAM, BARRÈS. PRÉVOST, etc.

Roman, par le comte LÉON TOLSTOÏ.

Le mois politique, par les collaborateurs
principaux de l'*Intransigeant*.

Pages d'hier, par HENRI ROCHEFORT.

Chronique belge, par FERNAND PAUL.

Souvenirs, par A. THÉURIET de l'*Académie française*.

Chansons, par TH. BOTREL, CHEBROUX, etc.

Notes de Théâtre, Musique, Illustrations,
etc.

N° spécimen sur demande.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE DU MOUVEMENT INTELLECTUEL
FASCICULES D'AU MOINS 150 PAGES TOUS LES MOIS

La Belgique Artistique et Littéraire a réuni l'élite des littérateurs, critiques et érudits de Belgique. Elle publie des articles d'art et de sciences, des chroniques, des romans, des contes, des poèmes, des pièces dramatiques signés des noms les plus autorisés. Chaque numéro contient des études critiques littéraires de M^{me} BLANCHE ROUSSEAU, MM. PAUL ANDRÉ, ARTHUR DAXHELET, ARM. DU PLESSY, GEORGES DWELSHAUVERS, FERNAND LARCIER, HENRI LEJEUNE, ERNEST MAHAIM, GEORGES MARLOW, HENRI MAUBEL, EDOUARD NED, SANDER PIERRON, MARIUS RENARD, ROBERT SAND, FERNAND SÉVERIN, etc.; La chronique des *Salons* par EDMOND PICARD, des *Théâtres* par PAUL ANDRÉ, des *Concerts* par AUG. JOLY.

Direction-Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

Rédaction : 227, rue du Trône, Bruxelles.

Prix de l'abonnement à LA BELGIQUE :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Belgique :	12 fr.	7 fr.	4 fr.
Étranger :	15 fr.	9 fr.	5 fr.

PRIX DU NUMÉRO :

Belgique : 1 fr. 25. — Étranger : 1 fr. 50.

La collection de chaque année déjà parue :

Belgique : 10 fr. — Étranger : 12 fr.

Etudiants Libéraux

FRÉQUENTEZ

La Maison des Etudiants

Consommations de premier choix

PRIX MODÉRÉS

24

QUOTIDIENS

24

en lecture

DANS LA SALLE DU CAFE

BILLARD - PIANOS

Jeux de Sociétés

BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION

DE

L'ALMANACH DES ÉTUDIANTS LIBERAUX de l'Université de Gand

*S'adresser au Secrétaire de Publication de l'Almanach, rue du
Vieil Escaut, 19, Gand. — Envoi franco contre fr. 2,50.*

ANNÉE

- 1885 avec portrait de F. LAURENT (Épuisé).
1886 » A. CALLIER et A. WAGENER.
1887 » F. DAUGE.
1888 » E. DISCAILLES.
1889 » E. POIRIER.
1890 » A. PAULI.
1891 » N. DUMOULIN et T. VERSTRAETEN.
1892 » T. SWARTS et P. VAN WETTER.
1893 » C. BAMBEKE.
1894 » E. DE RIDDER.
1895 » C. VAN CAUWENBERGHE (épuisé).
1896 » J. MASSAU.
1897 » A. MOTTE.
1898 » A. SÉRÉSIA.
1899 » V. DENEFFE et E. GOBLET D'ALVIELLA (ép.)
1900 » PAUL THOMAS et MONTÉFIORE-LEVI.
1901 » H. SCHOENTJES L. STRAUSS.
1902 » LÉBOUCQ et A. MARQUET.
1903 » A. F. RENARD.
1904 » H. PIRENNE.
1905 » A. ROLIN et P. HYMANS.
1906 » L. DEPERMENTIER et E. BRAUN (épuisé).



Avis à M.M. les Etudiants

Le Limonadier de la Société « *La Concorde*, »
Place d'Armes, porte à la connaissance de
M.M. les étudiants qu'il peut leur fournir une
pension excellente à un prix modéré.



LISEZ :

Le Réveil des Flandres

QUOTIDIEN LIBÉRAL DE BRUGES

ABONNEMENT : 15 francs par an

Pour vos Imprimés, adressez vous à l'Éditeur :

Imprimerie DAVELUY

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

6 - Quai Vert - 6
BRUGES

ENSEIGNEMENT

Pour apprendre vite et bien une langue étrangère, allez à

l'Ecole BERLITZ, 5, rue du Soleil

la seule qui s'occupe exclusivement de l'enseignement des langues vivantes. Professeurs nationaux, 335 succursales et plus de 150,000 élèves. L'Ecole Berlitz doit ce succès uniquement à la supériorité absolue de sa méthode. Grands prix et membre du jury aux expositions universelles de Liège et St-Louis.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.